



# John Adams Library.



IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF NO.

ADAMS

282.12  
V. 15







# **COURS D'ÉTUDE**

*POUR L'INSTRUCTION*

**DU PRINCE DE PARME.**

GOVERNMENT

THE UNITED STATES

DEPARTMENT OF THE INTERIOR

# COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE,

&c. &c. &c.

*Par M. l'Abbé de CONDILLAC, de l'Académie française & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon & ancien Précepteur de S. A. R.*

---

TOME QUINZIÈME.

---

INTRODUC. A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE MODERNE

---



A P A R M E,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

---

M. DCC. LXXV.

STANDARD

OF THE

AMERICAN

1894

TRADE MARK

REGISTERED

XX ADAMS

782.12  
U.15

1894

AMERICAN

TRADE MARK

REGISTERED



# TABLE DES MATIERES.



## LIVRE DIX-HUITIEME.

### CHAPITRE I.

De Charles XII & du czar Pierre jusqu'en  
1708.

Pag. 1.

*Charles XII donne de la confiance à la Suede alarmée. Il tourne ses armes contre le Danemarck. Il force Frédéric IV à la paix. Il marche contre le czar qui ravageoit l'Ingrie. Déroute entiere des Russes, qui assiégeoient Narva. L'épouvante des Russes assuroit de nouveaux succès à Charles, s'il n'eût pas donné au czar le temps de les rassurer. Mais voulant humilier son troisieme ennemi, il marche contre les Saxons qu'il defait: il soumet la Courlande & la Lithuanie. Le gouvernement de Pologne est une anar-*

*Tom. XV.*

*a 3*

## T A B L E

chie. Les rois en démembrant leurs domaines avoient fait des vassaux plus puissants qu'eux. Il n'y a dans ce royaume que des nobles & des serfs. Epoque où a commencé la république de Pologne. Puissance des nobles. Prérogatives de la couronne. L'unanimité est nécessaire pour terminer les délibérations, & la république obéit à la force, qui arrache aux dietes cette unanimité. Charles se propose de détrôner Auguste. L'archevêque de Gnesne, primat du royaume, entre dans les vues. La noblesse qui avoit des sujets de mécontentement, regardoit Charles comme le défenseur de la république. Auguste est forcé à convoquer une diete, qui arrête d'envoyer une ambassade à Charles. Le sénat confirme ce décret & ne permet pas au roi d'armer. Charles défait Auguste à Clissau. Sur le faux bruit de la mort de Charles, Auguste convoque une diete à Lublin. Charles en assemble une autre à Varsovie, & défait encore les Saxons. La diete de Varsovie déclare le trône vacant. Jean Sobieski, à qui on vouloit donner la couronne, est enlevé. Alexandre son frere la refuse. Stanislas Lekzinski est élu. Traité d'Alt-Ranstadt. Patkul, ambassadeur du czar auprès d'Auguste, est livré à Charles qui le fait périr. Cependant le czar donnoit des loix, disciplinoit ses troupes & faisoit des conquêtes. Il traite avec humanité les citoyens de Narva. Il fait une entrée triomphante. Moyen dont il se sert pour détruire la prévention des Russes pour

## DÈS MATIÈRES.

*Leurs anciens usages. Il bâtit Petersbourg, malgré les obstacles qui s'y opposent. Victoire des Russes sur les Suédois. Pierre eût voulu arrêter Charles en Pologne. Charles marche contre lui, & passe le Boristhene.*

---

## CHAPITRE II.

*Du midi de l'Europe depuis 1702 jusqu'en 1710.*

*Pag. 25.*

*RESSOURCES RUINEUSES DE LA FRANCE POUR SOUTENIR LA GUERRE. Commencement de ses revers. Campagne de 1705. La maison d'Autriche exagère sa foiblesse, afin de rendre la maison de Bourbon plus redoutable. Campagne de 1706. Campagne de 1707. Campagne de 1708. La paix étoit nécessaire à la France & à l'Espagne ; & l'intérêt de l'Angleterre & de la Hollande demandoit qu'elle se fît. Mais Marlborough, Eugene & Heinsius vouloient la guerre. Propositions préliminaires de la Hollande à la France qui demande la paix. Louis les accepte, & se borne à demander un dédommagement pour Philippe V. Mais la Hollande ne pouvoit pas donner la paix. Marlborough & Eugene répandent que Louis ne veut que diviser ses ennemis. La France pouvoit avoir la paix, s'il se faisoit un changement dans le mi-*



nistère de Londres. Plus la France cédoit, plus la Hollande demandoit, & la négociation n'avançoit point. D'ailleurs la Hollande ne s'engageoit point, & vouloit que la France s'engageât. Elle refuse de traiter séparément quoiqu'on lui accorde tout ce qu'elle demande pour elle. Elle souffre beaucoup de la guerre : mais elle se flatte d'achever la ruine de la France. Etat de la France, & situation de Louis d'après Mr. de Torci. Louis se résout à faire de nouveaux sacrifices. Torci son principal ministre, part pour la Haye. Le roi vouloit prouver à l'Europe & à la France combien il desiroit sincèrement la paix. Torci a des conférences avec Heinsius, & la négociation souffre de nouvelles difficultés. A l'arrivée de Marlborough les conférences recommencent. Louis satisfait l'Angleterre & la Hollande sur toutes leurs demandes ; & renonce pour son petit-fils à toute la monarchie d'Espagne. Il offre de retirer les troupes qu'il avoit données à Philippe V. On veut qu'il soit garant que cette monarchie sera dans deux mois livrée tout entière à la maison d'Autriche. On veut qu'il donne des places en otage. Torci remet à Heinsius un écrit, contenant les offres du roi. Heinsius y répond. Il est prouvé qu'on met la paix à des conditions, qui ne sont pas au pouvoir de Louis. L'Angleterre & la Hollande se plaignent qu'on laisse échapper la paix. Les François sont prêts à tout sacrifier pour soutenir le roi dans cette guerre. Ils sont défaits à

## DES MATIERES.

*Malplaquet : mais la victoire coûte cher aux ennemis. Louis se soumet à toutes les conditions qu'on lui impose , & demande seulement qu'on trouve quelque tempérament à la garantie qu'on exige de lui. Philippe V ne recevoit plus de secours de la France , & se défendoit avec ses seules forces. Voyant le peu de concert de ses ennemis , & l'attachement de ses sujets , il étoit résolu à ne pas céder sa couronne. Cependant on ne conféroit que de loin avec les plénipotentiaires françois , qu'on tenoit comme enfermés à Gertruidenberg. On demande que Louis arme contre son petit-fils. Encore se réserve t-on des demandes ultérieures qu'on n'explique pas. On offre en dédommagement la Sicile à Philippe V. Louis consent à tout , pourvu qu'on ne le force pas à armer contre son petit-fils. Mais on veut qu'il se charge lui seul de le détrôner. Plus Louis est humilié , plus il trouve de ressources. Cependant la campagne de 1710 parut les lui ôter toutes & à lui & à son petit fils.*

---

## CHAPITRE III.

*De la campagne de Pultawa avec ses suites , & de celle du Pruth.*

Pag. 18.

*L'Europe étonnée observoit Charles XII*

avec inquiétude. L'empereur Joseph , qui le craint , se hâte de le satisfaire sur toutes ses demandes. Le bruit couroit qu'il vouloit unir ses forces à celles de la France. Il eût pu disposer de la monarchie d'Espagne ; mais il étoit impatient de se venger du czar. Ce dessein le conduisit au delà du Boristhene où les provisions de toute espèce lui manquent. Le czar qui attend que la jamine lui livre ses ennemis , ne laisse après lui que des pays qu'il a dévastés. Mazeppe s'étoit ligué avec Charles ; & le roi jugeoit que l'Ukraine lui préparoit la conquête de la Russie. Mais lorsqu'il arrive sur les bords de la Desna, il y trouve un corps de Russes, & Mazeppe ne le joint qu'avec trois ou quatre mille hommes. Il comptoit sur les troupes & sur les provisions que Læwenhaupt conduisoit ; mais ce général , défait par le czar , ne lui amène que quatre mille hommes. Il eût désiré une action générale ; mais Pierre ne hasardoit que de petits combats. Le froid de 1709 est un nouveau fléau pour les Suédois. Charles met le siege devant Pultawa. Pierre avance sur la Worskla. Il passe cette riviere , & défait les Suédois. Charles cherche un asyle chez les Turcs. Auguste recouvre la couronne de Pologne. Les puissances du nord se préparent à profiter de l'état d'épuisement où se trouve la Suede. Conquêtes du czar. L'empereur Joseph se reproche ses complaisances pour Charles. La France & la Suede avoient eu des suc-

ces en même temps. Elles tombent toutes deux : mais la Suede est sans ressources. La chute de la Suede cause une diversion en faveur de la France. Moyen qu'on imagina pour empêcher l'effet de cette diversion. Il ne pouvoit réussir. Charles XII tente d'armer la Porte contre la Russie. Le kan des Tartares de Crimée sollicite aussi la Porte à prendre les armes, & la guerre est résolue. Le czar qui veut prévenir ses ennemis, s'avance sur le Niester. Il comptoit sur les vaivodes de Moldavie & de Valachie dont il ne retire aucun secours. Il hâte sa marche pour dégager son avantgarde, qui campoit sur le Pruth. Il ne peut plus ni se retirer ni combattre qu'avec désavantage. Hauteur déplacée de Charles XII. Cruelle situation du czar. Le czar avoit épousé Catherine. Ce mariage étoit contraire aux usages des Russes. Les vertus de Catherine pouvoient faire taire les préjugés. Elle négocie avec les Turcs. La paix qu'elle obtient, sauve l'armée. Pendant que Catherine le devance à Pétersbourg, il fait avec Auguste une alliance défensive contre les Turcs. Il déclare plus solennellement son mariage avec Catherine. Il songe à mettre la dernière main à ses grands desseins.

## LIVRE DIX-NEUVIEME.

## CRAPITRE I.

## De la pacification d'Utrecht.

Pag. 82.

*La grande alliance étoit menacée d'une dissolution entière. Cependant Philippe pensoit à se retirer dans les Indes occidentales , lorsqu'il obtient le duc de Vendôme. Ce général le rétablit sur le trône. Si les confédérés eussent accepté les offres de Louis XIV, Philippe n'eût pas recouvré sa couronne. Le dixieme sur les terres levé sans murmures prouve les ressources, que Louis trouvoit dans ses sujets. Une révolution qui se préparoit en Angleterre, devoit rendre le calme à l'Europe. Les Stuarts avoient été à la tête de la faction des Torys. Les sectes comprises sous le nom de Non-conformistes, formoient la faction des Whigs. Guillaume III avoit ménagé les Whigs, qui entroient dans ses vues, & à qui il devoit la couronne. Marlborough s'étoit attaché à eux, & ce parti s'étoit rendu maître du gouvernement. Les Whigs oublièrent l'objet de la grande alliance. Ils s'obstinèrent dans une guerre, qui ruinoit la nation.*

Ce que cette guerre coûta dans cinq ans à l'Angleterre. Fausse politique des puissances de l'Europe. Il importoit de casser le parlement d'Angleterre, & de changer tout le ministère. Intrigue de la Hill. Elle prend les conseils de Harlei. Sermon d'un torys. Il souleve le parlement, où les Whigs dominoient. La reine Anne voit que les Whigs sont les ennemis de son autorité. Comme elle vouloit casser le parlement: la Hill lui conseille de donner sa confiance à Harlei. La reine change tout son conseil; casse le parlement; & en convoque un nouveau. Cependant elle conserve le commandement des armées à Marlborough, parce qu'elle n'ose encore découvrir ses desseins. Il importoit à la reine & aux nouveaux ministres de rendre Marlborough inutile, & par conséquent de faire la paix. Ils font connoître leurs intentions à Louis XIV. Contents des propositions, que le roi leur fait, ils sont jaloux de rester maîtres de la négociation que la Hollande veut reprendre. Louis devoit se refuser, & se refuse aux offres des Hollandois. Prior lui apporte les propositions de la reine Anne. Ménager passe à Londres pour y traiter les articles qui souffroient des difficultés. Sur ces entrefaites, Joseph étant mort, il n'étoit pas de l'intérêt des confédérés de donner l'Espagne à l'archiduc, qui héritoit de tous les domaines de la maison d'Autriche. Mais Marlborough & les Whigs s'opiniâtroient à vouloir

la guerre. Ils vouloient forcer la reine à la continuer ou ils menaçoient de mettre la couronne sur la tête de l'électeur de Hanover. Il importoit donc aux ministres de Londres de hâter la paix : mais ils craignoient des disgraces après la mort de la reine. Une paix glorieuse pouvoit seule les justifier. Cependant déjà coupables aux yeux des confédérés & des Whigs pour avoir ouvert la négociation, il ne leur restoit plus qu'à conclure. *Artifices des négociateurs.* Avec des lumières & de la bonne foi sans artifices on termineroit promptement les négociations. Une puissance dominante peut empêcher qu'on use d'artifices, avec elle. Pour prévenir ces artifices, les ministres de Londres demandent que Ménager réponde par écrit aux propositions qu'ils ont faites. Ménager les satisfait. Ils ne veulent régler dans les préliminaires que les intérêts de l'Angleterre. On confère sur les articles contestés. On signe les articles préliminaires. La reine designe ses plénipotentiaires pour le congrès. Elle instruit les États-Généraux de l'état de la négociation & de ses intentions. Elle déclare qu'elle a choisi Utrecht pour le congrès, & demande des sauf conduits pour la France. Elle fait part à Louis de ces démarches. Elle lui demande sous le secret ce qu'il veut faire pour chacun des confédérés. Louis s'ouvre au point qu'il lui communique le fond des instructions faites pour ses plénipotentiaires. Offres



qu'il fait. Plus le parti , qui veut la guerre , s'oppose à la paix , plus il importe au conseil de Londres de la hâter , même par des complaisances pour la France. Le nouveau parlement est pour la paix , malgré les oppositions de beaucoup de membres. Les plénipotentiaires françois se rendent à Utrecht. Eugene , sollicité par les Whigs , vient à Londres : mais il trouve Marlborough dépouillé de toutes ses charges , accusé & jugé coupable. Mort du duc de Bourgogne & du duc de Bretagne. On craint que la couronne d'Espagne & celle de France ne se réunissent sur la tête de Philippe V. Cette crainte retarde la négociation. Il falloit la dissiper. Dans cette vue le ministère de Londres demande que Philippe V renonce purement & simplement à la couronne de France. Réponse du ministère de France , qui s'imagine que la renonciation seroit nulle. Cette réponse , qui ne portoit que sur des mots , eût rendu la paix impossible. Le ministère anglois ne croit pas que la renonciation fût nulle. En attendant la réponse de Philippe , on leve les autres difficultés , qui s'opposoient à la paix. On propose à Philippe un échange qui retarde encore la négociation. Philippe donne une renonciation solennelle à la couronne de France. Tout étoit d'accord entre la France & l'Angleterre , & la reine Anne avoit l'aveu de son parlement. Les troupes angloises se séparent du prince Eu-

*gene. Suspension d'armes entre la France & l'Angleterre pour les Pays-Bas. Cette suspension ne produit pas tout l'effet qu'on en avoit attendu. Cessation de toute hostilité entre ces deux couronnes. Les Hollandois se flattent de soutenir la guerre avec avantage. Eugene assiège Landrecie. Disposition de son armée. Villars force les lignes de Denain. Les ennemis levent le siege & perdent plusieurs places. Les Hollandois demandent la paix. La renonciation de Philippe s'étoit fait attendre. Louis XIV en avoit retardé l'enregistrement quoique la cour de Londres n'attendît que cet acte pour faire sa paix particuliere. Si l'on se fût plus pressé, elle eût été moins favorable à ses alliés. Pacification d'Utrecht terminée.*

---

## CHAPITRE II.

*De l'Europe depuis le traité d'Utrecht jusqu'à la cessation de toute hostilité.*

Pag. 131.

*Quoique le traité d'Utrecht eût terminé bien des querelles, il n'ôtoit pas tout sujet de guerre. Charles XII revient dans ses états. La Suede avoit perdu plusieurs provinces. Ligue, qui*  
*se*

*se propose de chasser tout-à-fait d'Allemagne les Suédois. Frédéric I, roi de Prusse, dissipoit ses finances, & trafiquoit du sang de ses peuples. Frédéric Guillaume son fils, qui se ligué contre la Suede, se rendoit puissant par son économie, Charles XII perd toutes les places qu'il occupoit en Allemagne. Il porte ses plaintes à la diete de Ratisbonne qui n'y a nul égard. Etat de la Suede qui avoit encore la guerre avec le Danemarck. Georges succède à la reine Anne. Il fait le procès à Oxford & à Bolingbroke. Les commencements de son regne sont troublés par une guerre civile. Mort de Louis XIV. Leçon qu'il laisse au dauphin. Inquiétudes de la France & de l'Europe en considérant la jeunesse de Louis XV. Traité de la triple alliance. C'est après des guerres civiles qu'un bon gouvernement peut retirer une nation de la létargie où elle étoit auparavant. Le gouvernement de Philippe V n'a fait que jeter les peuples dans leur premier assoupissement. Fortune du cardinal Albéroni. Il médite la conquête de l'Italie. Il suscite des troubles en France pour ôter la régence au duc d'Orléans. Il intrigue de concert avec le baron de Gœrtz qui médite une révolution dans le nord, & qui fait goûter ses projets au roi de Prusse son maître. Cette intrigue se tramoit tout-à-la fois en Angleterre, en France, en Hollande, en Espagne, en Russie, & en Suede. Gœrtz & Gillembourg, ambassadeur de Suede*

*en Angleterre ; sont arrêtés. Le czar vient en France , & à sa considération le duc d'Orléans demande & obtient la liberté de ces deux ministres. L'escadre angloise ruine la flotte qu'Albéroni avoit armée pour ses projets de conquêtes. Paix entre la Porte & la cour de Vienne. Alors l'Angleterre, & la France concluoient le traité de la quadruple alliance. L'Espagne refuse d'accéder à la quadruple alliance. Mort de Charles XII. La France déclare la guerre à Philippe qui accède à la quadruple alliance. Cependant la paix donnée à l'Europe , n'étoit rien moins qu'assurée. Changement dans le gouvernement de Suede.*

---

## LIVRE DERNIER.

*Des révolutions dans les lettres & dans les sciences depuis le quinzieme siecle.*

### CHAPITRE I.

*Révolution que produisent dans les lettres les Grecs qui se réfugient en Italie après la prise de Constantinople.*

*Pag. 151.*

*L'Europe étoit dans l'ignorance & ne faisoit que de mauvaises études : lorsque le goût se for-*

ma tout-à-coup en Italie. Mais il se perdit à l'arrivée des Grecs de Constantinople. L'étude de la langue grecque avoit commencé en Italie avec le quinzieme siecle. C'est pourquoi les Grecs y trouverent un asyle & de puissants protecteurs. Alors l'étude de leur langue devint la passion des Italiens qui cherchoient l'instruction ou la considération. Ils auroient dû étudier le grec pour en transporter les beautés dans leur langue. Mais ils laisserent leur langue pour lire du grec & pour écrire en latin ; & l'Italie fut féconde en écrivains latins. Au seizieme siecle les meilleurs esprits d'Italie cultiverent l'italien : mais par tout ailleurs les langues vulgaires furent négligées & méprisées. Cette passion pour les langues mortes devoit retarder les progrès du goût. Les langues n'ont d'élégance qu'autant qu'il y en a dans l'esprit de ceux qui les parlent. Les esprits étoient donc bien grossiers au quinzieme siecle, puisque les langues étoient grossieres. Ils auroient pu se former le goût, s'ils n'eussent étudié les langues mortes, que pour perfectionner les langues vulgaires. Mais dès qu'ils se bornoient à l'étude des langues mortes, le goût ne pouvoit plus se former. Cependant ils se comparoient aux écrivains du siecle d'Auguste. La manie du latin a nui à la langue italienne. La langue françoise a été formée sous de plus heureux auspices. Tant que le goût étoit encore grossier, les autres facultés ne pouvoient pas se per-

*fectionner. Si Corneille n'eût écrit qu'en latin, il n'eût été que médiocre. Il ne pouvoit pas y avoir de grands écrivains dans le quinzième siècle. Dans le seizième siècle les arts fleurissent en Italie. La cour de Léon X y contribue beaucoup. Mais ce pontife a fait payer cher à l'église & à l'Europe la protection qu'il a donnée aux arts. Les arts se sont formés en Italie malgré les savants.*

---

## CHAPITRE II.

**Absurdités & fanatisme des littérateurs & des scholastiques du seizième siècle.**

Page 166.

*Dans un temps où l'on commençoit à quitter la scholastique pour lire les meilleurs écrivains de l'antiquité, il étoit naturel qu'on se livrât avec trop de passion à l'étude du grec & du latin. Delà deux partis : celui des scholastiques, qui traitoient de payens ou d'athées ceux qui les méprisoient ; & celui des latinistes qui canonisoient les écrivains de l'antiquité, & qui en transportoient le langage jusques dans la théologie. Au milieu de ces disputes, les meilleurs esprits s'éclaircissent. Tel est Erasme. Erasme se refuse aux invitations de François I. Il voyage. L'éloge de la folie lui suscite des ennemis & la Sor-*

*bonne le condamne. Il reconnoît qu'il y a des choses à reprendre dans cet ouvrage. Reproches qu'il faisoit avec fondement aux théologiens de son temps. Il écrit contre les Cicéroniens qui lui répondent avec des injures. Le goût de l'antiquité s'étoit répandu trop promptement pour ne pas dégénérer en fanatisme. Mauvais raisonnements des ennemis d'Erasme. Il étoit suspect parce qu'il n'approuvoit pas qu'on punit de mort les Luthériens. Scene pantomime où l'on joue l'empereur & Léon X. Les disputes de religion se multiplioient, & détournoient de toute autre étude ; mais elles devoient enfin produire la lumière.*

---

### CHAPITRE III.

**Des sectes de philosophie au quinziesme & au seiziesme siècles.**

Pag. 177.

*Les anciens étoient de mauvais guides en philosophie. Cependant il étoit naturel de les consulter ; & de se prévenir pour eux & pour les Grecs modernes qui paroissoient les entendre. Cette prévention devoit se porter à l'excès. On croira que les anciens ont tout su, & qu'il ne nous reste qu'à les étudier. De là naîtront toutes les sectes. Le péripatétisme & le platonisme passent de Constantinople en Italie. Ces deux sectes*



y élèvent des disputes l'une contre l'autre, & ne s'accordent que dans le mépris qu'elles ont pour la scholastique. Une secte de Sincrétistes veut concilier Aristote & Platon. Jean Pic de la Mirandole, phénix du quinzième siècle. Le seizième siècle donne la préférence à Aristote sur Platon. Deux sectes de Péripatéticiens. La naissance du luthéranisme donne de nouveaux partisans à Aristote. — Les scholastiques les moins passionnés conviennent, qu'il y a des vices dans leur méthode. Mais ils pensent qu'il la faut conserver pour défendre la religion. Ils croient la corriger, en se rapprochant du péripatétisme, & Aristote prend possession des écoles. Il eût été bien étonné d'enseigner dans les universités la doctrine de S. Thomas & de Scot. Le premier défaut de la scholastique est de n'avoir voulu faire qu'une science de la philosophie & de la théologie. Les Péripatéticiens ne se rapprochoient pas des scholastiques, qu'ils continuoient de mépriser, & ils croyoient que pour être chrétien il suffisoit de penser comme Aristote. Mais on ne raisonnera bien, que lorsqu'on abandonnera & le péripatétisme & la scholastique. Secte ennemie des Péripatéticiens. Bernardo Télesio, qui a le premier réfuté solidement Aristote, renouvelle la secte de Parménide. Les erreurs où tombent d'autres ennemis d'Aristote, font dire que hors le péripatétisme il n'y a plus de religion. Erreurs ou absurdités de Giordano Bruno. Il y a cepen-

*dant dans ses écrits des choses, dont des philosophes se sont fait honneur. Tommaso Campanella, & d'autres qui puisoient dans le platonisme, n'enseignoient guere que des visions. Parmi les troubles du seizieme siecle, Juste Lipse cherche un asyle dans la philosophie des Stoïciens.*

---

## CHAPITRE IV.

*Des. opinions philosophiques du dix - septieme siecle.*

Pag. 197.

*Dans le seizieme siecle, on avoit renouvelé quantité de sectes : mais sans critique, & comme au hasard. Dans le dix-septieme, des observations, ou des hasards plus heureux convaincront peu-à peu qu'il faut étudier la nature. La secte Ionique avoit été oubliée. Claude Guillet de Bérigard la renouvela pour attaquer indirectement Aristote, qu'il n'osoit combattre ouvertement. Il n'étoit pas permis d'écrire contre ce philosophe quoique ses principes commençassent à être démentis par les observations. Pendant la guerre de trente ans on put le combattre avec plus de liberté ; mais pas encore ouvertement. Bérigard est appelé en Toscane*

où l'inquisition ne permettoit pas d'attaquer Aristote. Au lieu donc de le combattre lui-même, il fait des dialogues où l'un des interlocuteurs oppose les sentiments d'Anaxagore à ceux d'Aristote. En France on pouvoit être plus hardi, pourvu néanmoins qu'on fût prudent. Avec quelle précaution Gassendi combat Aristote. Il ne suit pas le plan qu'il s'étoit fait de détruire le peripatétisme dans toutes les parties. Il renouvelle le système d'Epicure. Jusqu'alors les philosophes avoient commencé par les causes pour descendre aux effets. Il étoit temps de s'apercevoir qu'il falloit commencer par les effets pour remonter aux causes. Descartes ne s'est pas mis à l'abri des reproches qu'il fait aux philosophes de son temps. Pour former le monde, il ne demande que de la matiere & du mouvement. Essence du corps, selon lui. Il divise la masse de la matiere en cubes. Les cubes étant mus, ils s'arrondissent, & forment des globules, ou le second élément. Les parties des angles brisées forment la matiere subtile, ou le premier élément. Ce qui reste de parties plus grossieres produit le troisieme élément, dont se forment les planetes. Le soleil est formé d'une portion de la matiere subtile. Formation des tourbillons. Comment un tourbillon est enveloppé dans un autre. Chaque planete est entraînée dans une couche du grand tourbillon. Ce système devoit avoir & a eu le plus grand succès. Il devoit aussi se

*Défendre long-temps. Descartes n'eût pas combattu avec succès les erreurs, s'il n'eût pas substitué d'autres erreurs. Ses erreurs mêmes étoient un pas vers la vérité. Il n'y a point de système qu'on n'ait essayé de concilier avec la théologie. Tant d'efforts inutiles pour découvrir la vérité, font juger que la raison est insuffisante. On a donc recours à la révélation ; & on imagine une philosophie mosaïque & chrétienne. Excès où tombent les philosophes mosaïques. Leurs visions infectent les sectes luthériennes. Ils ont donné naissance au Quiétisme. Leurs absurdités ont pour principe les émanations de Zoroastre. L'esprit humain humilié par les erreurs de tant de siècles, prend le parti de douter de tout, & le scepticisme se renouvelle. De Bayle.*

---

## CHAPITRE V.

Commencement de la vraie philosophie. De l'astronomie sous Copernic, Ticho-Brahe, Képler & Galilée.

Pag. 218.

*Les découvertes n'ont fait un corps de science que vers la fin du dix-septième siècle. Quoiqu'il fût temps d'observer, les philosophes les*

plus sages avoient bien de la peine à se borner à l'observation. Il faut étudier la philosophie pour apprendre comment on évite l'erreur & comment on acquiert des connoissances. La vraie méthode a été connue avant qu'il y eût des philosophes. En effet, dès l'origine des sociétés, les hommes ont su qu'il falloit observer pour s'instruire. C'est ainsi qu'ils se sont fait une idée de la rondeur de la terre, de la distance des astres; & qu'avant Thalès & Pythagore ils ont fait de grandes découvertes. Ils pouvoient déjà former des conjectures sur le système du monde. Il est certain qu'ils en savoient assez pour cela. C'est le besoin de déterminer les saisons qui les avoient mis dans la nécessité d'observer. Dans les siècles d'ignorance on n'a cultivé la chymie & la physique, que pour abuser de la crédulité. Naissance de l'astronomie moderne. Système de Copernic. L'inquisition le condamne, lorsque de nouvelles observations le confirmoient. Découverte du télescope. Galilée en fait un, qui augmente trente-trois fois le diamètre des objets. Avec ce télescope il découvre des inégalités dans la lune. Il découvre plus de 500 étoiles dans l'orion seul. Il découvre les satellites de jupiter. Il découvre les phases de vénus, deux globes qui accompagnoient saturne & des taches dans le soleil. D'après ces observations, il juge que la terre n'est pas immobile au centre du monde. Il est cité à l'inquisition qui le fait arrêter. Il recouvre sa li-

berté, & comme il ne change pas de sentiment, il la reperd encore. Objection qu'on faisoit au système de Copernic. Cet astronome l'avoit prévenue. Autre objection qui pouvoit se résoudre avec les mêmes principes que la première. Les Coperniciens y répondent mal. Autre objection. Elle trompe Ticho-Brahé. Système de cet astronome. Ses découvertes. Képler, jeune encore, fait un mauvais système. Corrigé par Ticho-Brahé, il observe. Il détermine l'ellipse de mars. Première analogie de Képler. Seconde analogie. Pensées de Képler sur la gravité.

---

## CHAPITRE VI.

Naissance de plusieurs sciences.

L'algebre, l'analyse, principes de mécanique, loix du mouvement, l'horloge à pendule.

Pag. 140.

Les découvertes qu'on doit à l'observation, étendront nos connoissances, & nous forceront, à créer de nouvelles sciences & de nouveaux arts. De l'optique perfectionnée naîtront la catoptrique & la dioptrique. L'astronomie, alors mieux connue, perfectionnera la géographie & la navigation, & ce sera une nécessité d'étudier les mécaniques. Pour réussir dans ces sciences, il faudra être géometre. Ce sera donc encore une nécessité de perfectionner la géométrie. Voilà les ob-

jets qui vont occuper les génies du dix-septieme siecle. Les sciences doivent leurs progrès à la simplicité des méthodes. L'art de calculer en est la preuve. C'est ainsi que l'algebre s'est perfectionnée ; & que la géométrie à laquelle on l'a appliquée, s'est perfectionnée elle-même pour perfectionner ensuite les mécaniques & la physique. Les méthodes se simplifient en substituant des expressions abrégées : c'est ce que fait l'analyse de Descartes. Du temps de ce philosophe, & depuis, on a cultivé la géométrie avec passion, & l'analyse s'est perfectionnée de plus en plus. Il n'y a point de repos réel. Il n'y a point de repos relatif, sans une tendance au mouvement. C'est dans les loix du mouvement & dans celle de l'équilibre que sont les principes des mécaniques. Pour les découvrir il faut donc mesurer & calculer. C'est pourquoi la mécanique & la géométrie se cultivent ensemble. Galilée fait voir que des corps de pesanteur inégale tombent avec la même vitesse. Il découvre les loix du mouvement accéléré dans la chute des corps. Il fait voir que le long d'un plan incliné, elles sont les mêmes, que dans une direction perpendiculaire. L'idée qu'il s'en fait, lui découvre les loix du pendule dans ses vibrations. Il détermine le rapport de la longueur du pendule au nombre des vibrations. Il découvre la courbe que décrit un corps projeté obliquement. Castelli & Torricelli ses disciples. On voyoit les effets de la pesanteur de l'air & on les



*expliquoit par l'horreur du vuide. Galilée, qui croyoit l'air pesant, tenoit lui-même à ce préjugé. L'expérience du mercure qui se soutient dans un tube au-dessus de son niveau, fait soupçonner la pesanteur de l'air à Toricelli. Pascal acheve de démontrer la pesanteur de l'air. Descartes est le premier qui ait expliqué par la pesanteur de l'air l'expérience du mercure suspendu dans le tube. Loix générales du mouvement données par Descartes. La société royale propose la recherche des loix de la nature dans le choc des corps. Principe général de ces loix. Loix du choc dans les corps parfaitement durs. Loix du choc dans les corps parfaitement élastiques. Ces loix peuvent être appliquées aux corps dont l'élasticité n'est pas parfaite. Recherches d'Huyghens sur les forces centrifuges. Il invente l'horloge à pendule. Il détermine la longueur du pendule, en déterminant le centre d'oscillation.*

---

## CHAPITRE VII.

De l'optique & de ses premiers progrès.

Pag. 266.

*A quoi se bornoient les connoissances des anciens sur l'optique. Jean-Baptiste Porta a le premier observé les rayons qui entrent dans une*

chambre obscure , à laquelle il compare l'œil. Maurolicus a le premier connu l'usage du cristallin. Il explique le premier un phénomène proposé par Aristote. Premières découvertes sur l'arc-en-ciel. Marc-Antoine de Dominis explique l'arc inférieur en ne le supposant que lumineux. Descartes rend raison de l'arc extérieur. Il les mesure l'un & l'autre : mais il ne rend pas raison des couleurs , dont ils se peignent. Képler explique le premier l'usage des parties de l'œil. Mais l'image renversée l'embarrasse , & il n'eût pas su dire comment nous voyons des grandeurs & des distances. Képler perfectionne la théorie des télescopes. D'après cette théorie on fait des télescopes qu'on perfectionne encore. Découverte du microscope. Képler étudie les effets de la lumière dans les télescopes & dans les microscopes. Il détermine le foyer ou le point dans lequel se réunissent les rayons parallèles. Il fait voir ce que deviennent les rayons qui partent du foyer , ou d'un point en-deçà ou d'un point en-delà. Exemple qui rend sensibles les premières observations de Képler. Explication du télescope de Galilée. Explication des télescopes à deux verres convexes. A trois. L'apparence de grandeur est sur-tout sensible dans le microscope. Pour expliquer parfaitement ces phénomènes , il falloit déterminer avec précision le rapport de l'angle de réfraction à l'angle d'incidence. Képler ne le détermine qu'à peu près , & pour un

*cas particulier. Descartes a supplée en cela à ce qui manquoit à la théorie de Képler. Le pere Grimaldi a le premier remarqué l'inflexion des rayons. phénomènes qu'on n'expliquoit pas encore.*

---

## CHAPITRE VIII.

### Grandes découvertes.

Pag. 281.

*Les découvertes précédentes ne sont que des préliminaires à de plus grandes. On trouve les nœuds & l'inclinaison d'une planète inférieure, en observant son passage sur le disque du soleil. Képler prédit le passage de mercure sur le disque du soleil. Gassendi l'observe, & perfectionne la théorie de cette planète. D'après les tables de Képler, Horoxes prédit le passage de vénus sur le disque du soleil, l'observe, & marque avec plus de précision le cours de cette planète. Halley fait voir qu'en observant de deux endroits la durée de ce passage, on peut déterminer la parallaxe du soleil à peu de chose près. Huyghens découvre l'anneau & le quatrième satellite de saturne; & Cassini les quatre autres. Celui-ci donne la théorie des satellites de jupiter, & découvre la rotation de cette planète & celle de mars. Cette théorie confirme les deux analogies de Képler.*

*En observant les éclipses du premier satellite de Cassini découvre le temps que la lumière emploie à venir du soleil jusqu'à nous. Raisons qui font juger à Cassini même que cette découverte est fautive. A Maraldi. Roëmer & Halley la défendent. Pound en prouve la vérité. Elle a été confirmée depuis, lorsqu'on a découvert la cause de l'aberration des étoiles. Les astronomes cherchent une preuve du mouvement de la terre dans la parallaxe des fixes. Comment cette parallaxe, si elle avoit lieu, prouveroit ce mouvement. L'aberration des fixes ne prouve pas qu'elles aient une parallaxe. Galilée a le premier imaginé des moyens pour trouver cette parallaxe. Bradley en la cherchant a découvert que les aberrations sont des mouvements réguliers, & qu'elles sont l'effet du mouvement de la terre combiné avec le mouvement progressif de la lumière. Comment ces deux mouvements se combinent. Comment l'étoile paroît décrire une ellipse. Que cette ellipse est la base d'un cône, dont le sommet est dans l'orbite même de la terre, ainsi que dans l'œil. Comment cette ellipse diffère de celle qu'on appercevroit, si les étoiles avoient une parallaxe sensible. Cette découverte confirme le mouvement de la terre, ainsi que le mouvement progressif de la lumière. Hypparque a le premier cherché la longitude & la latitude des lieux. Il se servoit à cet effet des éclipses de lune. On doit à Ptolomée les principes de la construction des*

des cartes de géographie. Depuis les progrès de l'astronomie, la géographie se perfectionne ; & on détermine mieux les longitudes, depuis qu'on peut observer les éclipses des satellites de jupiter. Mais on n'avoit pas encore de moyens pour prendre les longitudes sur mer. Le moment où la lune fait un triangle avec deux fixes, y seroit propre, si on connoissoit parfaitement la théorie de cette planete. Picard & Snellius mesurent un degré du méridien par une suite de triangles. Leurs résultats diffèrent peu l'un de l'autre. Richer observe le retardement du pendule à l'équateur. Huyghens & Newton en concluent que la terre est aplatie aux poles. Les découvertes faites jusqu'alors en astronomie, sont les éléments du système de Newton.

---

## CHAPITRE IX.

De la gravitation universelle découverte  
par Newton.

Pag. 306.

Un corps que nous jetons obliquement à l'horizon, décrit une courbe. La lune seroit-elle donc un projectile ? En ce cas elle doit tomber à cha-

Tom. XV.

€

que instant suivant la loi de la chute des corps. Or il est démontré qu'elle grave suivant cette loi. En feroit-il de même de toutes les planetes? Supposition dans laquelle mercure décrirait une orbite circulaire autour du soleil. Supposition dans laquelle il décrirait une ellipse. Dans la supposition que la gravité diminue dans la même raison que le quarré des distances augmente. Newton fait voir comment une planete va continuellement d'une apside à l'autre. C'est ce qui n'auroit pas lieu, si la gravité diminuoit dans la même raison que le cube des distances augmente. La gravité agit-elle donc en raison inverse du quarré des distances, ou en moindre raison? Un corps, mu dans une courbe, est toujours dirigé vers un même point, s'il décrit des aires égales en temps égaux. Donc chaque planete dans son cours est toujours dirigée vers un même centre. Mais la puissance qui retient les planetes dans leurs orbites, est-elle la gravité même? Elle sera la gravité si les espaces, que parcourroit une planete en tombant au-dessous de la tangente, sont comme les quarrés des temps. Or c'est ainsi que cette puissance agit sur la lune, & elle la fait graver en raison inverse du quarré des distances. C'est donc la gravité qui retient la lune dans son orbite. Or les observations démontrent qu'il en est de jupiter par rapport à ses satellites & de saturne par rapport aux

*fiens, comme de la terre par rapport à la lune. Il en est de même du soleil par rapport aux planetes & aux cometes. La gravitation est un principe universel, par lequel les corps célestes s'attirent réciproquement en raison directe des masses & en raison inverse du quarré des distances. La seconde analogie de Képler suit du principe de Newton.*

---

## CHAPITRE X.

### Considérations sur le progrès des sciences & sur celui des lettres

Pag. 325.

*Dès qu'on a su observer, on a été rapidement de découvertes en découvertes. Newton n'a été plus loin, que parce qu'il a mieux connu la liaison des vérités. La liaison des idées fait la folie, la raison & toutes les qualités de l'esprit. Ceux qui pensent comme par inspiration, obéissent à leur insu au principe de la plus grande liaison des idées. C'est ce principe qui a guidé les bons esprits, & les a rendus capables de perfectionner à la fois toutes les sciences & tous les arts. Les arts & les sciences commencent en Italie parce que le goût s'y forme avec la langue ; tandis*

qu'en France où la langue étoit grossière, parce qu'on y manquoit de goût, il n'y avoit encore ni arts ni sciences. Aussi François I ne peut pas être le restaurateur des lettres. Mauvais goût des François dans le seizieme siecle. C'est ce qui nuisoit au progrès des lettres. Car les guerres & les disputes de religion n'empêchoient pas de les cultiver. Dans le dix - septieme siecle où le goût commence en France, les arts & les sciences y sont cultivés avec succès. Mais le goût en dégénérant en manie produisit le purisme ; & les grammairiens qui se firent les législateurs du langage, donnerent des entraves au génie. L'analogie est l'unique regle pour juger si un tour est françois. L'érudition tendoit à perpétuer le mauvais goût. On demanda si la préférence est due aux modernes ; & ce fut une grande dispute. Les érudits chercherent dans les hypothèses ce que les monuments ne leur apprenoient pas & la critique se formoit lentement. Ordres des progrès de l'esprit en différents genres.

---

## CHAPITRE XI.

### Des progrès de la politique.

page 337.

*Il importe à un prince de se faire une idée*



complète de la politique. Double objet de la politique. Objet de la politique par rapport aux nations étrangères. Son objet par rapport aux peuples à gouverner. Elle doit embrasser toutes les parties de l'économie publique. Les hommes d'état ne réussirent jamais mieux qu'en laissant faire. Les anciens philosophes ne se sont pas appliqués à toutes les parties de l'économie politique. Les nations de l'Asie n'ont jamais pu avoir d'idée de la vraie philosophie. De tous les peuples anciens, les Grecs sont ceux qui ont eu les idées plus saines sur le droit naturel. Cependant au temps de Solon la morale étoit à sa naissance. Les Grecs ont connu le droit des gens, mais non pas dans toute son étendue. Ils ont mieux connu l'art de négocier. Ils n'ont pas eu des principes sur toutes les parties de l'économie publique. Les Romains n'ont connu ni le droit naturel ni le droit des gens, & fort peu l'art de négocier. Ce sont les peuples mêmes qui leur ont appris comment ils devoient se conduire, pour les subjuger les uns par les autres. Ils n'ont eu que des usages pour conduire les différentes parties de l'économie publique. Les Barbares qui ont envahi l'empire d'occident, ignoroient absolument tout ce qui peut contribuer au bonheur des sociétés civiles. Ils se portèrent aux derniers excès, & ils parurent s'y autoriser par la religion même. Depuis deux siècles

cles, elles faisoient des ligues sans objet, & s'armoient sans dessein. Il étoit temps de leur apprendre ce que les nations se doivent les unes aux autres. C'est ce que Grotius se propose dans son droit de la guerre & de la paix. Cet ouvrage devoit avoir, & eut un grand succès en Allemagne. Pourquoi Grotius donna à cet ouvrage le titre droit de la guerre & de la paix. Cet ouvrage est digne d'éloge & de critiques. Hobbes, plus méthodique, se fit sur la même matière des principes d'après son éducation & d'après les circonstances où il vivoit. Élevé dans la religion anglicane, & persuadé que la démocratie étoit la cause de tous les troubles, il donne au monarque une autorité arbitraire & sans bornes. Pour établir ce despotisme, il imagine un état de nature, & il met le droit dans la force seule. Cependant pouvoit-il persuader aux peuples de se soumettre lorsqu'il leur présentoit le souverain comme un despote de droit. Pufendorff a mieux réussi que Grotius & que Hobbes, quoique son ouvrage soit encore bien imparfait. Depuis on a beaucoup écrit sur les mêmes objets, & on a traité toutes les parties de l'économie publique.

## CHAPITRE XII.

Des progrès de l'art de raisonner,

Pag. 355.

Ce que c'est que la métaphysique des péripatéticiens. C'est à l'analyse à nous conduire de découverte en découverte. Elle est la vraie méthode de toutes les sciences. On pourroit la nommer métaphysique. Elle suppose que nous connoissons l'origine & la génération de toutes nos idées: science nouvelle qui n'a point de nom. L'art de raisonner ne s'est perfectionné que dans le dix-septieme & dans le dix-huitieme siècles, plus promptement dans les mathématiques, plus lentement dans les autres sciences. Avant le renouvellement des lettres on ne le connoissoit pas. Ce n'est que vers la fin du seizieme siècle qu'on a pu en donner des regles. C'est ce que Bacon entreprend dans son ouvrage du rétablissement des Sciences. Reproches qu'on lui fait, & qu'on peut lui faire. Réflexions de ce philosophe sur la méthode. Excès où tombent ceux qui veulent s'instruire. Les observations & les expériences doivent être nos seuls guides dans la re-

cherche de la vérité. Mais les philosophes ont mieux aimé penser , comme par inspiration. Ils ressembloient à des hommes , qui tenteroient de dresser un obélisque , sans le secours d'aucune machine. Il faut d'autres machines que les regles des syllogismes pour aider l'esprit. Il faut d'abord écarter les préjugés. 1. Espece de préjugés , idola tribus. 2 Espece , idola specus. 3 Espece , idola fori. 4 Espece , idola théatri. Pour détruire tous ces préjugés , il faut commencer par douter & regarder notre entendement comme une table rase. Comment nous déterminerons les idées que nous graverons sur cette table. Bacon a ouvert la route à ceux qui se sont appliqués à l'histoire naturelle. Le préjugé des idées innées n'a pas permis à Descartes de raisonner dans toutes les sciences aussi bien qu'en géométrie. Insuffisance de la principale regle qu'il s'est faite. Locke a entrepris de regraver l'entendement humain. Objet de son ouvrage. Combien je dois à ce philosophe. Éloge & critique de son ouvrage.

---

CHAPITRE XIII.

## De l'utilité des sciences.

Pag. 374.

*Quel est le caractère de la vraie science. Les sciences ténébreuses des barbares n'ont été que des fléaux. Les vraies sciences sont utiles parce qu'elles éclairent. Plus de lumières nous rendroit plus heureux. Toutes les vraies sciences tendent directement ou indirectement à l'avantage de la société. Il n'en est pas de même de tous les arts.*

---

## CHAPITRE XIV.

Des obstacles qui s'opposent encore aux  
bonnes études,

Pag 378.

*Les études se ressentent encore des siècles d'ignorance où l'on en fit le plan. Les établissements faits pour l'avancement des sciences font la critique des universités. Il restera tou-*

## 18 TABLE DES MATIERES.

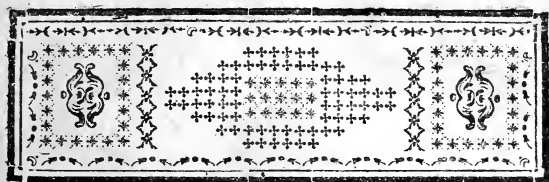
*jours dans les écoles des défauts , dont on ne les corrigera pas. Pourquoi les académies ont contribué à l'avancement des sciences. Les professeurs de l'université sont forcés à se conformer au plan reçu. Les écoles confiées à des ordres religieux sont pires encore. Nos écoles sont peu propres à nous instruire. A peine ose-t-on y enseigner les mathématiques ; & on néglige les sciences les plus nécessaires aux citoyens.*

FIN de la Table , du Tom. XV.









# INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

---

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*De Charles XII & du czar Pierre  
jusqu'en 1708.*



**L**E gouvernement de Suede étoit alarmé des préparatifs , que faisoient les puissances ennemies. On étoit sans généraux ; & on n'avoit pour roi qu'un jeune prince , qui „ n'assistoit „ presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait , indifférent,

Charles XII  
donne de la  
confiance à la  
Suede alarmée.

Tom. XV. A

« il n'avoit paru prendre part à rien. » Mais il se montra tout autre, lorsqu'en sa présence on délibéra sur le danger où l'on étoit, & qu'on parla de détourner la tempête par des négociations. Se levant tout-à-coup, avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti. » Messieurs, dit-il, j'ai résolu de ne faire jamais une guerre injuste; mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise: j'irai attaquer le premier qui se déclarera; & quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres. » Sa confiance se communiqua au conseil étonné, & la guerre fut résolue.

Il tourne ses  
armes contre  
le Danemarck.

Les exercices violents, que Charles XII aimoit, lui avoient fait une constitution vigoureuse. Il cherchoit le danger dans la chasse, où les autres cherchent l'amusement. Luttant, pour ainsi dire, avec les ours, il les combattoit avec un bâton, & il n'étoit garanti que par un filet tendu à deux arbres. Il paroissoit passionné pour Alexandre & pour César, qu'il vouloit prendre pour modèles; & le goût avec lequel il avoit lu Quinte-Curce, pouvoit faire présager ce qu'il feroit un jour. Il le fit mieux voir encore, lorsqu'il eut résolu de se préparer à la guerre: car il renonça aux amusements, au faste, à la table, aux femmes, au vin, en un mot, à tout ce qui peut distraire, ou amollir l'ame. Il vouloit donner l'exemple à ses soldats, qu'il se proposoit de

contenir dans la discipline la plus rigoureuse. Tel étoit Charles XII à dix-huit ans, lorsqu'au mois de mai de l'année 1700, il tourna ses armes contre le Danemarck. Sa flotte se joignit aux escadres d'Angleterre & de Hollande. Ces deux républiques avoient garanti le traité d'Alténa; & comme elles craignoient la trop grande puissance du roi de Danemarck, qui auroit pu se rendre maître de la mer Baltique, elles avoient envoyé des secours au duc de Holstein, qui succomboit sous les forces de Frédéric IV.

La flotte danoise ayant évité le combat, Charles XII s'approcha assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes. Aussitôt il se propose de faire une descente, & d'assiéger cette capitale par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer. Tout lui réussit. Alors il fit dire au roi de Danemarck, qui étoit dans le Holstein, qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à la paix; & que s'il ne rendoit justice au prince qu'il opprimoit, il verroit Copenhague détruite, & tout son royaume mis à feu & à sang. Il fallut subir la loi. Le duc de Holstein fut indemnisé des frais de la guerre. Charles satisfait d'avoir secouru son allié, ne reserva rien pour lui; & cette guerre fut terminée en moins de six semaines.

Il force Frédéric IV à la paix.

Précisément dans le même temps, le roi de Pologne, désespérant de prendre Riga que

Il marche contre le czar

qui ravageoit  
l'Ingrie.

le comte de Dahlberg défendoit, leva le siege qu'il avoit mis devant cette place. Charles marcha contre Pierre Alexiowitz qui ravageoit l'Ingrie à la tête d'une armée de quatre-vingts mille hommes. Le czar venoit de publier un manifeste. Il donnoit pour raison, qu'on ne lui avoit pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avoit passé à Riga où il n'avoit paru qu'incognito; & qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs. Des hostilités sur des motifs aussi ridicules animoient d'autant plus le roi de Suède, qu'il y avoit alors à Stockholm trois ambassadeurs russes qui venoient de jurer le renouvellement de la paix. Il ne comprenoit pas qu'un législateur se fit un jeu de la foi des traités. Impatient de se venger, il marchoit moins pour faire des conquêtes, que dans l'espérance d'humilier son ennemi.

Déroute  
entière des  
Russes, qui  
assié-  
geoient  
Narva.

Le czar assiégea Narva au commencement d'octobre. Il avoit cent cinquante pieces de canon, plus formidables par le nombre que par la maniere dont elles étoient servies. Il ne se trouvoit guere dans son armée que douze mille hommes de bonnes troupes: le reste étoit mal armé & mal discipliné. Il est évident qu'il se pressoit trop de mesurer ses Russes contre des soldats aguerris. On étoit au 15 de novembre, quand il apprit que son ennemi avoit traversé la mer, & qu'il venoit au secours de Narva. Comme il se proposa de l'envelopper, il alla

chercher trente mille hommes qui lui arrivoient de Pleskow. Il eût mieux fait de ne pas quitter son camp: car ces nouvelles troupes pouvoient bien venir sans lui.

Cependant Charles, qui avoit débarqué à Pernaw dans le golphe de Riga, avec seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux, précipite sa marche, suivi de toute sa cavalerie, & de quatre mille fantassins. Un corps avancé de cinq mille hommes, qui gardoit un passage, s'enfuit à son approche. L'épouvante se communique à vingt mille hommes, qui étoient plus loin, & qui prennent la fuite. En un mot, Charles, ayant emporté tous les postes en deux jours, arrive devant le camp des ennemis, qui étoit bien retranché, & bordé de cent cinquante canons. Il songe à profiter de la terreur qu'il vient de répandre, & après quelque repos il donne ses ordres pour l'attaque.

Toutes les circonstances paroissent lui préparer la victoire. Un vent furieux souffloit une grosse neige dans le visage des ennemis, qui combattoient sans voir devant eux. La désobéissance se joignant à la frayeur, les officiers subalternes & les soldats se soulevoient contre les généraux, qui ne s'accordoient pas. En un mot, le désordre & le tumulte commençoient dans leur camp, au moment même que leurs retranchements étoient forcés par les Suédois. Ils furent

mis en déroute, sans se douter du petit nombre de leurs vainqueurs. Charles fit plus de trente mille prisonniers, dans lesquels étoit le prince de Géorgie. Il ne garda que les généraux, & il renvoya tous les officiers subalternes & tous les soldats, après les avoir désarmés. La bataille de Narva se donna le 30 novembre 1700.

1700

L'épouvante  
des Russes as-  
suroit de nou-  
veaux succès  
à Charles, s'il  
n'eût pas don-  
né au czar le  
temps de les  
rassurer.

Les Russes n'imaginèrent pas avoir été vaincus par des hommes. Ils crurent que des puissances supérieures avoient combattu pour les Suédois, & ils firent des prières publiques à S. Nicolas, patron de la Russie, pour le prier de chasser loin de leurs frontieres cette armée d'enchanteurs & de forciers. Cette superstition augmentoit l'épouvante & promettoit de nouveaux succès. Il y a donc lieu de croire que si Charles n'eût pas donné au czar le temps de se reconnoître & de rassurer ses peuples, il l'eût défait encore & chassé jusqu'à Moscou, qui eût ouvert ses portes. Mais le désir de la vengeance, sur-tout, dans un vainqueur de dix-huit ans, se regle difficilement sur la prudence. Le roi de Suede avoit humilié deux de ses ennemis, il vouloit humilier le troisieme encore. Il ne paroïssoit pas avoir d'autre objet. Lorsqu'il marchoit contre Pierre Alexiowitz, il écrivoit : *je m'en vais battre les Russes : préparez un magasin à Laïs. Quand j'aurai secouru Narva, je passerai par cette ville pour aller battre les Saxons.* Il ne vouloit que battre.

Ayant reçu un renfort de quinze mille hommes, il marcha dès le printemps de 1701, du côté de Riga. Il passa la Duna à la vue des Saxons qu'il défit, soumit toute la Courlande; & entra dans la Lithuanie. Cette province étoit alors troublée par une guerre civile, dont les chefs étoient d'un côté les princes Sapiéha, & de l'autre Oginski. Charles, s'étant déclaré pour les Sapiéha, se vit bientôt maître de la Lithuanie: il n'y restoit plus que des troupes dispersées, qui fuyoient devant lui. Alors il forma le projet de détrôner Auguste.

Mais voulant humilier son troisième ennemi, il marcha contre les Saxons qu'il défit: il soumit la Courlande & la Lithuanie.

1701.

Le gouvernement de Pologne a les mêmes vices que le gouvernement des fiefs. Il semble que les Polonois se soient étudiés à le rendre tout-à-fait anarchique. Les abus ont eu chez eux les mêmes causes que par-tout ailleurs, où nous en avons déjà remarqué de semblables.

Le gouvernement de Pologne est une anarchie.

Dans les siècles où les Barbares ne savoient pas donner de forme à leur gouvernement, & où la licence, qu'on prenoit pour liberté, ne permettoit pas aux souverains d'être absolus; les ducs ou rois de Pologne n'avoient d'autorité qu'autant qu'ils se faisoient plus de partisans. Ils imiterent la politique des rois de France. Ils donnerent des bénéfices; & après avoir démembré leur domaine pour s'attacher les grands du royaume, ils le démembrerent encore pour laisser un plus grand nombre de souverainetés dans leur famille. Il arriva

Les rois en démembrant leurs domaines avoient fait des vassaux plus puissants qu'eux.

que le souverain eut des sujets plus puissants que lui.

Il n'y a dans ce royaume que des nobles & des serfs.

A mesure que la noblesse accrut sa puissance, le peuple tomba dans un esclavage plus dur ; & il n'y eut plus en Pologne que des nobles & des serfs.

Epoque où a commencé la république de Pologne.

Casimir III, surnommé le Grand, mort en 1370, étoit le dernier d'une maison qui regnoit depuis 528 ans. Si le trône avoit paru héréditaire jusqu'alors, il redevint électif. Les nobles Polonois voulant même saisir l'occasion d'assurer leurs privilèges, n'élurent Louis roi de Hongrie, qu'après l'avoir lié par une capitulation, qu'on nomme *Pacta conventa*. Cette élection est l'époque du gouvernement républicain qui subsiste aujourd'hui. Louis est ce prince qui fit une irruption dans le royaume de Naples pour venger la mort d'André son frère, mari de Jeanne I.

Ce contrat entre les sujets & le souverain paroît avoir été oublié, pendant que les Jagellons ont été sur le trône : mais depuis 1573, que Henri de Valois succéda à Sigismond-Auguste, le dernier des Jagellons, la république de Pologne a fait des *pacta conventa* avec tous ses rois

Puissance des nobles.

Cette capitulation assure les privilèges des nobles, parce qu'ils sont assez puissants pour la faire respecter, & pour donner avant chaque élection de nouvelles limites à la prérogative



royale. Souverains dans leurs terres, indépendants, ils peuvent seuls posséder les charges & les dignités. Ils régulent les impôts, ils font les loix, ils décident de la guerre & de la paix. Toujours en garde contre l'ambition du roi, ils ne souffrent pas qu'il ait des places fortes, parce qu'elles pourroient servir à les opprimer, comme à les défendre : ils ouvrent le pays à l'ennemi, pour le fermer au despotisme.

Les rois conservent cependant de grandes prérogatives. Ils disposent des fiefs, qui sont des démembrements faits autrefois au domaine de la couronne. On les nomme *starosties*, *tenutes*, ou *advocacies*, & en général *biens royaux*. Cependant on ne leur laisse pas toujours la liberté d'en disposer à leur gré. Ils nomment aux bénéfices, aux emplois civils & militaires, aux grandes charges de la couronne, & aux places qui vaquent dans le sénat. Mais ils font des grâces, sans se faire des partisans; parce qu'ils ne peuvent jamais ôter ce qu'ils ont donné. Ainsi le favori, qu'ils élèvent, a toujours dans son zèle vrai ou faux pour la république, un prétexte pour se soustraire au souverain.

Cette république est au reste un corps monstrueux. Avant que la grande diète s'assemble, chaque province ou Palatinat délibère sur les matières qu'on y doit traiter; elle nomme ses députés ou nonces, & tient pour cela des diétines qu'on appelle *ante-comitiales*. La grande

---

Prérogatives  
de la couronne.

---

L'unanimité  
est nécessaire  
pour terminer  
les délibérations,  
& la république obéit  
à la force, qui  
arrache aux

diètes cette  
unanimité.

diète s'assemble ensuite : mais les loix qu'elle fait n'ont de force que dans les Palatinats où elles sont reçues, & on en délibère dans des diétines *post-comitiales*.

Or, dans chacune de ces diètes, rien ne se décide que du consentement unanime de tous les membres. Le *veto* d'un seul gentilhomme arrête toutes les délibérations, & les actes qui avoient passé unanimement sont même encore annullés. S'il y a donc quelques nobles qui veulent troubler, & il y en a toujours, la république ne peut plus agir ni même délibérer. Alors on forme des confédérations; les confédérés des différents partis en viennent aux mains : le vainqueur, donnant la loi, arrache aux diètes un consentement unanime, & tout se décide par la force. Le roi se trouve donc sans autorité, lorsqu'il n'est pas à la tête d'une faction puissante. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce gouvernement absurde que vous étudierez ailleurs. Le peu que je viens de dire, suffira pour vous faire comprendre les causes des événements, dont j'ai à parler.

Charles se  
propose de dé-  
trôner Auguste.  
et.

Charles XII auroit pu conquérir la Pologne, c'est-à-dire, la parcourir en vainqueur. Mais comment auroit-il pu soumettre par la force une noblesse fière, jalouse de son indépendance, & toujours armée? A peine seroit-il arrivé à une extrémité du royaume, qu'elle se seroit soulevée dans l'autre : il eût fallu laisser

des troupes par tout. Il auroit donc éprouvé le fort de Charles X : aussi se proposoit-il seulement de détrôner Auguste. Joignant la politique aux armes, il déclaroit qu'il n'étoit pas venu faire la guerre aux Polonois, qu'il n'avoit d'autres ennemis que les Saxons, & il offroit de protéger la république, si elle vouloit élire un nouveau roi.

Le cardinal Radjouski étoit archevêque de Gnesne, c'est-à-dire, qu'il étoit par sa place le premier des sénateurs, le primat du royaume, le légat né du saint siege, le régent de la république pendant les interregnes, & la première personne après le roi. Ce prélat, ennemi d'Auguste, entroit dans toutes les vues de Charles XII; & il intriguoit contre son souverain, avec tous les dehors d'un grand zèle pour la paix & d'une grande charité.

Auguste n'avoit pas gagné ceux qui s'étoient opposés à son élection, & il avoit aliéné presque tous les autres. Il n'avoit trompé personne sur les motifs qu'il avoit eus de prendre les armes contre la Suede. On convenoit bien que, par ses engagements, il devoit saisir l'occasion de recouvrer les provinces perdues : mais on savoit aussi que, par le même article des *pacta conventa*, il avoit promis de n'entreprendre aucune guerre sans le consentement de toute la république; & que par un autre, il lui étoit défendu d'introduire des troupes étrangères dans

---

L'archevêque de Gnesne, primat du royaume, entre dans ses vues.

---

La noblesse qui avoit des sujets de mécontentement regardoit Charles comme le défenseur de la république.

le royaume. En lui voyant donc violer ces deux articles, on jugeoit qu'il vouloit exercer en Pologne le même pouvoir absolu qu'il exerçoit en Saxe. On concluoit que, s'il eût conquis la Livonie, il auroit tenté de subjuguier la république; & on lui reprochoit d'avoir par cette guerre livré tout le royaume aux armes du roi de Suede. S'il eût réussi, on n'eût pas osé critiquer ainsi sa conduite. Mais dans un pays où la nature du gouvernement produit les factions, un souverain est bientôt abandonné, quand les plaintes commencent, & que les mécontents sont assurés d'être soutenus. Les uns se flattent de trouver de nouveaux avantages dans une révolution; les autres changent par inquiétude; & les plus fideles suivent le torrent, parce qu'ils se sentent trop foibles pour résister. Telle étoit & devoit être la disposition des esprits, lorsque Charles XII ne paroissoit avoir vaincu que pour protéger la république, c'est-à-dire, le parti des mécontents. Car en Pologne la république n'est jamais que dans le parti le plus fort.

Auguste est forcé à convoquer une diète, qui arrête d'envoyer une ambassade à Charles.

Dans cet état de fermentation, les Palatins demandèrent une diète au roi de Pologne. C'étoit lui prescrire de se donner des juges, plutôt que des défenseurs : mais un refus pouvoit aigrir encore les Polonois. Elle fut donc convoquée à Varsovie, pour le 2 décembre de l'année 1701. Si, dans les temps les plus tranquilles, cette assemblée a tant de peine à pren-

dre une résolution ; vous pouvez juger du tumulte avec lequel elle délibéroit dans une conjoncture, qui enhardissoit tous les factieux. Les cabales qui la divisoient, entretenrent, ou même augmentèrent le mécontentement général. Elle ne régla rien, & elle se sépara le 17 février 1702.

Elle avoit seulement arrêté qu'on enverroit une ambassade à Charles XII. Le sénat confirma ce décret. Dans l'intervalle d'une diète à l'autre, ce corps représente la nation. Il a le droit de faire provisionnellement des loix. Il est composé des évêques, des palatins gouverneurs perpétuels des provinces, des castellans gouverneurs des villes, & des grands officiers de la couronne. La dignité des palatins est la plus éminente : ils président dans leurs gouvernements aux assemblées de la noblesse, & ils la commandent à la guerre. Les quatre grands officiers de la couronne sont chargés de tous les détails de l'administration : ils partagent entre eux toute l'autorité : ils peuvent tout, & ne dépendent du roi qu'autant qu'ils le veulent. Auguste ne put obtenir de ce sénat trop puissant la permission de se mettre à la tête de l'armée polonoise, & encore moins de faire venir douze mille Saxons.

Charles répondit aux ambassadeurs de la république, qu'il régleroit tout lorsqu'il seroit à Varsovie, & il marcha. A son approche, Au-

Le sénat confirma ce décret & ne permit pas au roi d'armer.

1702

Charles défait Auguste à Clissa.

Auguste s'enfuit avec un petit nombre d'évêques & de palatins, qui lui restoient attachés. Il envoya des lettres circulaires pour assembler la pospolite, c'est-à-dire, pour ordonner à tous les gentilhommes de monter à cheval & de le suivre. Mais la plus grande partie de la noblesse demeura dans ses terres. Alors il fit venir des troupes saxonnes, bien assuré que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas lui reprocher de les avoir introduites dans les provinces de la république. Il les joignit aux Polonois liés à sa fortune, & jugeant qu'il falloit vaincre ou perdre le trône, il alla au devant de Charles XII qui s'avançoit vers Cracovie. Les deux armées parurent en présence le 13 juillet 1702 dans une grande plaine auprès de Clissau. Auguste ramena trois fois ses troupes à la charge, c'est-à-dire, les Saxons: car les Polonois, qui formoient son aîle droite, s'étoient enfuis dès le commencement de la bataille. Le roi de Suede gagna une victoire complete.

Quelques jours après, étant sorti de Cracovie dans le dessein de poursuivre son ennemi, son cheval s'abattit & lui fracassa la cuisse. Cet accident le retint six semaines au lit. Le bruit courut même qu'il étoit mort. Auguste profita de cette fausse nouvelle, pour assembler à Lublin les ordres du royaume, déjà convoqués à Sendomir. Le concours y fut grand. Mais Charles, guéri de sa blessure, reprit tous ses avan-

Sur le faux  
bruit de la  
mort de Char-  
les, Auguste  
convoque une  
diète à Lublin.  
Charles en af-  
semble une  
autre à Varso-  
vie, & défait  
encore les Sa-  
xons.

tages. Il assembla la noblesse à Varsovie; & pendant qu'il opposoit diete à diete, il marcha contre le reste des Saxons qu'il défit encore. Rien ne pouvoit plus lui résister. Il étoit à l'occident de la Pologne, avec l'élite de ses troupes: son grand maréchal Rheinschild commandoit un grand corps d'armée dans le cœur de ce royaume; & trente mille Suédois, sous divers généraux, arrêtoient au nord & à l'orient les efforts des Russes.

Alors le primat, qui venoit de jurer au roi Auguste de ne rien entreprendre contre lui, leva tout-à-fait le masque. S'étant rendu à Varsovie, il déclara, au nom de l'assemblée, le 14 février 1704, Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne. Aussitôt le trône fut déclaré vacant d'une voix unanime.

Auguste, sachant que Charles & le primat vouloient mettre la couronne sur la tête de Jacques Sobieski, fils de Jean, fit enlever ce prince & son frere Constantin, lorsqu'ils étoient à la chasse. Alexandre frere de ces deux Sobieski, vint demander vengeance au roi de Suede, qui lui proposa de monter sur le trône. Il refusa, déclarant qu'il ne profiteroit pas du malheur de son aîné. Envain le jeune Stanislas Leczinski, son ami, se joignit à ceux qui le pressoient d'accepter. Toutes les instances furent inutiles: il persista dans son refus généreux.

---

La diete de Varsovie déclare le trône vacant.

---

1704

---

Jacques Sobieski, à qui on vouloit donner la couronne, est enlevé. Alexandre son frere la refuse.

Stanislas Lec-  
zinski est élu.  
Traité d'Alt-  
Ranstadt.

Ne pouvant donner la couronne à ceux qui paroissent y avoir plus de droit, Charles résolut de la donner au plus digne. Il choisit Stanislas Leczinski, palatin de Posnanie, & il ne fut pas trompé dans son choix. Stanislas joignoit aux vertus d'un héros de plus grandes vertus, celles qui font le bonheur des peuples. L'assemblée de Varsovie eut ordre de l'élire: elle obéit, & ce prince fut élu le 12 juillet 1704. La guerre ne finit cependant qu'en 1707. Par le traité conclu à Alt-Ranstadt, Auguste fut forcé à renoncer pour jamais à la couronne de Pologne, & à reconnoître Stanislas pour roi légitime. Il fut même réduit à un tel point d'humiliation, qu'il ne put refuser de féliciter sur son avènement, celui qui prenoit sa place sur le trône: il fut obligé de lui écrire une lettre à ce sujet.

Parkul, am-  
bassadeur du  
czar auprès  
d'Auguste, est  
livré à Charles  
qui le fait pé-  
rir.

Jean Parkul, devenu ambassadeur du czar auprès d'Auguste, étoit alors dans les prisons de Saxe. Il avoit été arrêté pour avoir projeté un accommodement entre la Suede & la Russie, & il n'avoit formé ce projet que pour prévenir le ministère du roi Auguste, qui se proposoit de faire la paix sans le czar. Tout son crime étoit donc d'avoir voulu servir son maître, & cependant Auguste avoit violé le droit des gens & manqué à son allié. De nouveaux malheurs attendoient cet infortuné Livonien. Charles qui exigea qu'il lui fût livré, le fit périr sur la roue.

Si



Si dans cette occasion ce prince ne fut pas injuste, il fut cruel au moins, & il montra combien il étoit implacable dans sa vengeance.

Pendant que Charles XII goûtoit le plaisir de la vengeance, l'unique passion de son ame, Pierre Alexiowitz jetoit les fondemens de son empire. Présent par tout, il donnoit des loix dans Moscou, il établissoit des manufactures, il créoit des flottes sur les Palus-Méotides, sur le lac Peipus, sur le lac Ladoga; il mettoit la discipline dans ses camps, il repoussoit les Suédois, il portoit ses armes dans leurs provinces, il donnoit des secours au roi Auguste, il fondeoit des villes.

Cependant le czar donnoit des loix, disciplinoit ses troupes & faisoit des conquêtes.

La journée de Narva ne l'abattit point. *Je fais bien, disoit-il, que les Suédois nous battront long-temps : mais enfin nous apprendrons à les battre. Evitons les affaires générales avec eux, & affoiblissons-les par de petits combats.* En effet les défaites étoient des leçons pour les Russes. Dès l'année 1701, ils osèrent marcher contre leurs vainqueurs & leurs maîtres. Ils eurent rarement l'avantage, mais il suffisoit de l'avoir quelquefois pour s'aguerrir. Supérieurs en nombre, ce qui n'est rien par soi-même, ils se rendoient en effet supérieurs, à mesure que la discipline s'établissoit parmi eux. D'une année à l'autre les succès devenoient plus fréquents : les flottes & les armées suédoises étoient vaincues : les villes tomboient sous

les efforts des Russes , & en 1704 , lorsqu'Auguste étoit détrôné, Pierre achevoit de se rendre maître de l'Ingrie , & prenoit Narva d'assaut.

Il traite avec  
humanité les  
citoyens de  
Narya.

Il étoit glorieux d'entrer en vainqueur dans une place , qui lui rapelloit sa premiere défaite : ce qui fut plus glorieux encore , c'est qu'il arrêta le pillage & le massacre. Ayant tué deux soldats , qui n'obéissoient pas à ses ordres , il entra dans l'hôtel de ville où les citoyens s'étoient réfugiés , & posant son épée sanglante sur la table , *ce n'est pas du sang des citoyens* , dit-il , *que cette épée est teinte , mais du sang de mes soldats que j'ai versé pour vous sauver la vie.* A ces traits d'humanité , qui sont trop rares dans la vie du czar , on reconnoît le grand homme. Mais comme il le disoit lui-même , il réformoit son peuple , & il ne pouvoit pas se réformer.

Il fait une  
entrée triom-  
phante.

Tous les succès étoient célébrés par des entrées triomphantes. Les prisonniers faits sur un ennemi qu'on avoit cru invincible , ses drapeaux , ses étendards , ses pavillons faisoient le principal ornement de cette pompe : spectacle qui donnoit de l'émulation aux Russes , & qui rompoit l'enchantement prétendu des troupes suédoises.

Moyen dont  
il se sert pour  
détruire la  
prévention des

Pierre employa un moyen , aussi singulier qu'ingénieux , pour achever la réforme à laquelle il travailloit.

Il fit inviter tous les boyars & les dames aux noces d'un de ses bouffons. Il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas, tel qu'on les faisoit au seizième siècle. Une ancienne superstition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux. Cette coutume fut sévèrement observée le jour de la fête, quoiqu'on fût en hiver. Les Russes ne buvoient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau de vie: il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson. On se plaignit en vain. Il répondit en raillant: *vos ancêtres en usoient ainsi: les usages anciens sont toujours les meilleurs.* Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préfèrent toujours le temps passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures.

Parmi les soins que demandoient la police, les arts & la guerre, le czar entreprit de bâtir une ville à l'embouchure de la Néva sur le golfe de Finlande, à la vue des flottes suédoises qui tentoient tout pour interrompre ses travailleurs, & ruiner son ouvrage. C'est dans un lieu désert, marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jeta, le 27 mai 1703, les fondemens de Petersbourg. Il fallut lutter contre la nature, combattre les ennemis, surmonter mille obstacles qu'on n'avoit pas pu prévoir; & ces

Russes pour  
leurs anciens  
usages.

Il bâtit Petersbourg, malgré les obstacles qui s'y opposent.  
1704

pendant cette ville fut achevée l'année suivante, & mise hors de toute insulte. Presque dans le même temps, il fortifioit Novogorod, Pleskow, Smolensko, Asoph, Archangel. Cependant il étendoit ses conquêtes dans la Courlande, & il envoyoit des secours à son allié détrôné.

Victoire des  
Russes sur les  
Suédois.  
1706

En 1706, Mentzikof, que le czar avoit fait prince & gouverneur d'Ingrie, ayant joint Auguste dans le palatinat de Posnanie, défit le général Maderfeld près de Kalish. Ce fut la première bataille rangée que les Russes gagnèrent contre les Suédois. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette victoire fut un contretemps pour Auguste, qui vainquit malgré lui. Elle dérangoit les mesures qu'il avoit prises, parce qu'il négocioit alors secrètement le traité qui fut bientôt après conclu à Alt-Ranstadt. Il demanda pardon de sa victoire, offrant de rendre tous les prisonniers suédois, de rompre avec les Russes, & de donner au roi de Suede toutes les satisfactions convenables.

Pierre eût  
voulu arrêter  
Charles en Po-  
logne.

Lorsque l'électeur de Saxe eut abdiqué, le czar ne négligea rien pour arrêter Charles en Pologne. Il avoit encore des troupes dans ce royaume, il en avoit plusieurs corps répandus dans la Lithuanie, & il étoit lui-même à Grodno. Croyant donc pouvoir soutenir un nouveau parti, il tenta de faire aussi une élection, & la Pologne fut sur le point d'avoir

trois rois. Sur ces entrefaites la France offrit sa médiation : mais Charles répondit qu'il traiteroit avec le czar dans Moscou. Lorsque Pierre apprit cette réponse , il repliqua : *mon frere Charles veut faire l'Alexandre , mais il ne trouvera pas en moi un Darius.*

Le roi de Suede partit enfin , au mois d'août 1707, de son quartier d'Alt-Ranstadt à la tête de quarante-cinq mille hommes ; comptant détrôner Pierre comme Auguste. Il semble qu'il auroit dû prendre par la Livonie , afin de recouvrer d'abord les conquêtes qu'on avoit faites sur lui , & de marcher ensuite à Moscou. Dans cette route , son armée n'eût manqué de rien , elle se fût grossie des troupes qu'il avoit dans ces quartiers, il eût eu une retraite dans le cas d'un échec , & il communiquoit par mer avec la Suede , qui pouvoit lui envoyer des secours. Il prit le chemin le moins praticable , marcha au cœur de l'hiver dans des pays ruinés , & arriva , le 6 février 1708 , à quelques lieues de Grodno. Pierre ne l'attendit pas. Il faisoit reculer ses troupes à l'approche de l'ennemi , qu'il vouloit engager dans des déserts & dans des pays qu'il avoit dévastés , laissant seulement dans les postes qui pouvoient se défendre , quelques corps , afin de retarder les Suédois dans leur marche , & de les inquiéter. Ayant pris sa route d'occident en orient , il arriva sur la rive du Niéper ou Boristhene , qui

Charles marche contre lui, & passe le Boristhene.

1707

separe la Pologne de la Russie. Il passa ce fleuve à Mohilow, derniere ville de Lithuanie. Charles, qui le suivoit, trouva des pays ruinés, des marais, des forêts immenses, des déserts, des rivières, des torrents. Son armée ne pouvoit marcher que par corps séparés: il falloit continuellement abattre des arbres pour se frayer un chemin: il falloit livrer des combats. Cependant il surmonta tous ces obstacles, & passa le Boristhene au même endroit que le czar.



## CHAPITRE II.

*Du midi de l'Europe depuis 1702  
jusqu'en 1710.*

LA France qui n'avoit pas désarmé après la paix de Riswyck, fut en état d'agir avant les puissances confédérées, qui sembloient n'avoir pas prévu la mort de Charles II. Elle eut donc des succès en 1702 & en 1703 : mais les efforts qu'elle avoit faits pour se préparer à la guerre, demandoient qu'elle en fît de plus grands pour la continuer ; & ne lui laissoient cependant que des ressources onéreuses. Dès le commencement on eut recours à des expédients momentanés, qui mettent bientôt dans la nécessité d'en chercher d'autres, & dans l'impuissance d'en trouver, sans se ruiner de plus en plus. On avoit remis la capitation. On donna des édits burfaux : on les multiplia. C'étoit presque tous les jours des créations d'offices, de rentes, de nouveaux gages, &c. On fit une réforme des monnoies, & le marc d'argent, qui en 1700 étoit à 31 livres.

Resources  
ruineuses de  
la France pour  
soutenir la  
guerre.

10 sous, fut à 34 livres 4 sous en 1702. Enfin on imagina un moyen, qui pouvoit être d'une grande ressource à l'état obéré, si on en usoit avec modération; mais il devoit achever la ruine des finances, si on en abusoit, & on en abusa bientôt. On introduisit des billets pour suppléer dans le commerce au défaut de l'espèce. Ils furent d'abord reçus sans aucune défiance de la part du public. Il importoit d'entretenir cette confiance. Il falloit donc les répandre avec mesure; & les proportionnant à une somme qu'on auroit mise à part, se trouver toujours en état d'en rembourser une grande partie. Mais il parut si commode de payer en billets, & de fournir à toutes les dépenses avec du papier, que le gouvernement n'observa point cette proportion. Il y eut bientôt beaucoup de billets dans le public, & point d'argent dans la caisse. Les papiers perdirent leur crédit, le gouvernement fit banqueroute, & les finances tombèrent dans le plus grand désordre. Ajoutons à ces abus les variations continuelles des monnoies. Il y eut une nouvelle réforme en 1704. On baissa les espèces successivement en 1705, en 1706, en 1708 & au commencement de 1709; & dans cette dernière année on les haussa ensuite tout-à-coup, en sorte que le marc d'argent fut porté à 40 livres.

Commence-

Pendant que la France s'épuisait au dedans



par une mauvaise administrotion, elle s'affoi-  
 blissoit au dehors par les coups redoublés, que <sup>ment de ses</sup>  
 ses ennemis lui portoient. Le duc de Savoie, <sup>revers:</sup>  
 dont la fidélité avoit été suspecte à Catinat, <sup>1704</sup>  
 avoit abandonné Louis XIV au commence-  
 ment de 1703, & s'étoit joint aux confédérés.  
 Cette désfection contribua aux malheurs que la  
 France se préparoit elle-même. Ils commence-  
 rent en 1704, l'année que Stanislas fut élu roi  
 de Pologne. Le maréchal de Villars, à qui  
 elle devoit les succès qu'elle avoit eus en Al-  
 lemagne l'année précédente, fut rappelé, &  
 le maréchal de Marfin, qui le remplaça, per-  
 dit la bataille d'Hochstet le 23 août. La dérou-  
 te fut complete. Les François, qui étoient sur  
 le Danube, repassèrent le Rhin. Ils perdirent  
 plus de quatre-vingts lieues de pays. Il sem-  
 bloit qu'on craignît d'employer les meilleurs  
 généraux, & cependant les confédérés avoient  
 à leur tête les deux plus grands capitaines, le  
 prince Eugene & le duc de Marlborough.

En 1705 Marlborough, se proposoit de <sup>Campagne de</sup>  
 pénétrer en France par la Lorraine & par la <sup>1705.</sup>  
 Champagne. Le maréchal de Villars, qu'on  
 lui opposa cette fois, le força de renoncer à ce  
 projet. Les François eurent quelques avantages  
 en Italie, & leurs ennemis en eurent d'autres  
 en Espagne. Il n'y eut point de grandes batail-  
 les décisives. Louis XIV & Philippe V, sen-  
 tant leur foiblesse, avoient ordonné à leurs gé-

néraux de se tenir sur la défensive, & de ne rien hasarder.

La maison  
d'Autriche ex-  
agere sa foi-  
blesse, afin de  
rendre la mai-  
son de Bour-  
bon plus re-  
doutable.  
1705

Léopold mourut cette année. Sa mort ne fit point de changement dans les affaires générales. Car les ministres, qui l'avoient gouverné, gouvernerent son fils Joseph, & continuèrent sur le même plan. D'ailleurs, quoique toute l'Europe armât pour la maison d'Autriche, l'empereur étoit de tous les confédérés celui qui contribuoit le moins aux frais de la guerre. Cette maison avoit alors tout-à-fait changé de politique. Auparavant elle tendoit au despotisme sans dissimuler son ambition; alors elle y tendoit en exagérant sa foiblesse à toutes les puissances. Son unique objet étoit de persuader que la France étoit seule à redouter; considérant qu'elle s'éleveroit d'abord par l'abaissement de cette monarchie, & ensuite parce qu'on la fortifieroit de ce qu'on enleveroit à Louis XIV. Mais si l'opinion, qu'il falloit humilier la France, devint contagieuse, ce fut par la faute de la France même, qui avoit trop voulu se faire craindre. La cour de Vienne profita de cette opinion, qu'elle avoit contribué à répandre. Les confédérés, livrés aux vues particulières du roi Guillaume & du duc de Marlborough, l'embrassèrent avec plus de passion que de sagesse. Enfin on arma contre la maison de Bourbon, avec le même en-

thousiasme qu'on avoit armé contre la maison d'Autriche, & avec plus d'aveuglement.

En 1706, les François furent battus partout, excepté en Allemagne, où le maréchal de Villars soutenoit sa réputation. La campagne fut une suite de revers en Espagne, jusqu'à l'arrivée du maréchal de Berwick. Philippe avoit été contraint d'abandonner l'Espagne, l'archiduc Charles avoit été reconnu dans Madrid. Berwick reconduisit Philippe dans cette capitale, & recouvra toute l'Espagne, à l'exception de la Catalogne.

Campagne de  
1706.

En Flandre, Villeroi, qu'on avoit opposé à Marlborough, perdit le 23 mai la bataille de Ramillies. Ce fut encore une déroute entière. Les ennemis se rendirent maîtres de presque toute la Flandre espagnole, & enleverent encore des places à la France.

Le 19 avril, Vendôme avoit gagné en Italie la bataille de Calcinato. Il ne restoit plus qu'à prendre Turin pour se rendre maître de tous les états du duc de Savoie. Mais Vendôme fut rappelé d'Italie en Flandre, où l'on avoit besoin d'un bon général. Le duc de la Feuillade & le maréchal de Marsin, qui le remplacerent, ayant formé le siege de Turin, furent forcés dans leurs lignes le 7 septembre par le prince Eugene, & entièrement dé-

faits. Ils étoient sous les ordres du duc d'Orléans, dont on ne suivit pas les conseils. Marfin avoit les ordres secrets de la cour, qui se croyant présente par tout, vouloit conduire les opérations de la guerre au delà des Alpes. Cette défaite fit perdre à la France & à l'Espagne le Milanès, le Piémont, la Savoie & le royaume de Naples. Philippe ne conserva plus que la Sicile.

Campagne de  
1707.

En Espagne, la campagne de 1707 fut glorieuse pour le maréchal de Berwick & pour le duc d'Orléans. Le maréchal de Villars continuoit d'acquérir de la gloire en Allemagne; & le maréchal de Tessé fit lever le siege de Toulon au duc de Savoie & au prince Eugene. Il ne se passa rien en Flandre. Marlborough étoit allé en Saxe, pour pénétrer les desseins du roi de Suede, & pour le détourner de s'unir à la France, à quoi Charles ne pensoit pas.

Campagne de  
1708.

En 1708 le duc de Vendôme commandoit l'armée de Flandre, sous les ordres du duc de Bourgogne. On lui reproche d'avoir fait plusieurs fautes: mais on convient qu'il fut toujours contrarié par les courtisans, qui entouraient le duc de Bourgogne. Il commença la campagne par la surprise de Gand. Ayant ensuite résolu de faire le siege d'Oudenarde, il livra la bataille à milord Marlborough & au prince Eugene, qui eurent l'avantage. Il fut

alors contraint de se retirer vers Gand ; & il ne fut pas le maître d'attaquer les ennemis , lorsqu'ils assiégeoient Lille , qui se rendit après quatre mois de siege. Cette journée d'Oudenarde fit perdre à l'Espagne ce qui lui restoit dans les Pays-Bas , à l'exception de Luxembourg , de Mons & de Nienport.

Après tant de revers la paix devenoit nécessaire à la France & à l'Espagne ; & si les Espagnols ne pouvoient pas encore penser sans chagrin au démembrement de leur monarchie, il étoit temps qu'ils y consentissent au moins par impuissance. Louis XIV avoit fait des propositions dès 1706. Alors Philippe se fût vraisemblablement contenté du royaume de Naples , & des autres états qu'il possédoit encore en Italie ; & il eût abandonné l'Espagne , dont l'archiduc venoit de se rendre maître. En 1707, on eût pu former d'autres projets de partage , puisqu'alors l'empereur Joseph s'emparoit de l'Italie , pendant que le duc de Berwick reconquéroit l'Espagne. Il est donc certain que les Anglois & des Hollandois auroient pu obtenir tout ce qu'ils s'étoient proposé par leur alliance, c'est-à-dire , le partage de la monarchie espagnole. Il semble par conséquent qu'ils n'avoient plus qu'à terminer la guerre. S'ils vouloient maintenir l'équilibre, ils ne devoient pas entreprendre d'opprimer la maison de Bourbon , pour rendre à la maison d'Autriche cette

---

La paix étoit nécessaire à la France & à l'Espagne , & l'intérêt de l'Angleterre & de la Hollande demandoit qu'elle se fit.

supériorité de puissance qui l'avoit rendue redoutable. De quelques espérances qu'ils osassent se flatter, en considérant l'épuisement de la France, il n'étoit pas prudent de prescrire à cette monarchie des conditions qu'elle ne pouvoit accepter sans honte : c'étoit lui faire trouver des ressources dans son désespoir : c'étoit prolonger la guerre, lorsqu'il pouvoient faire une paix glorieuse ; & cependant la fortune pouvoit changer. D'ailleurs, quoique la situation de l'Angleterre & de la Hollande ne fût pas aussi mauvaise que celle de la France, ces deux puissances étoient néanmoins dans un état violent. Comme elles portoient presque seules tout le faix de la guerre, elles avoient fait des efforts qu'elles ne pouvoient continuer sans surcharger les peuples d'impôts, & sans contracter de nouvelles dettes. Elles se ruinoient par conséquent.

Mais Marlborough, Eugene & Heinsius vouloient la guerre.

Mais Marlborough, le prince Eugene, & le pensionnaire Heinsius, qui leur étoit dévoué, vouloient la guerre, & tout fut sacrifié aux vues particulières de ces trois hommes. Ils paroissoient faire penser à leur gré les peuples qu'ils conduisoient. On s'irritoit au souvenir des usurpations de Louis XIV : parce qu'on avoit eu des succès, on s'en promettoit de plus grands : encore quelques campagnes, disoit-on & la France ne sera plus à craindre. On ne vouloit pas voir qu'elle ne l'étoit déjà plus ;

& parce qu'on l'avoit humiliée, on vouloit la ruiner entièrement. C'est ainsi qu'après avoir commencé la guerre par politique, on la continua par passion.

Les premières négociations se firent avec la république de Hollande, qui exigea, comme condition préliminaire, que l'Espagne & les états dépendants de cette monarchie, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, appartien droient à la maison d'Autriche. Elle demandoit de plus des sûretés pour son commerce, & une barrière dans les Pays-Bas contre la France, sans s'expliquer encore sur les places dont elle vouloit former cette barrière. Puisque ces articles, qui étoient les plus essentiels à traiter, étoient qualifiés de préliminaires, on pouvoit prévoir que les Hollandois formeroient beaucoup d'autres prétentions.

Propositions  
préliminaires  
de la Hollande  
à la France  
qui demande  
la paix.

Dans l'impatience d'avoir la paix, Louis XIV eût voulu pouvoir conclure avant l'ouverture de la campagne de 1709; prévoyant que les premiers événements pouvoient rompre la négociation, si elle n'étoit au moins déjà fort avancée. Il accepta donc les premières propositions qu'on lui avoit faites, & se bornant à demander un dédommagement pour les états que Philippe abandonneroit, il se contentoit des royaumes de Naples & de Sicile. Il desiroit

Louis les accepte, & se borne à demander un dédommement pour Philippe V.

à la vérité qu'on y ajoutât la Sardaigne & les places que l'Espagne occupoit sur les côtes de Toscane : mais il étoit prêt à se désister sur ce dernier article. Cette négociation ne pouvoit pas réussir : car les Hollandois , qui se croyoient alors les arbitres de l'Europe , ne vouloient pas encore sincèrement la paix ; & quand même ils l'auroient voulue , ils n'auroient pas eu assez de pouvoir sur leurs alliés.

Mais la Hollande ne pouvoit pas donner la paix.

C'est en vain , disoit Marlborough , que la France se flatte de faire la paix par l'entremise de la Hollande. En effet cette république ne pouvoit rien par elle-même , & c'est avec l'Angleterre qu'il eût fallu négocier. Cependant Louis XIV , prévenu que les Hollandois pouvoient donner la paix , continuoit à traiter avec eux : il y étoit même forcé , parce qu'alors le ministère de Londres se déclaroit ouvertement pour la continuation de la guerre , & qu'au contraire les États-Généraux paroissoient au moins vouloir entrer en négociation.

Marlborough & Eugène répandent que Louis ne veut que diviser ses ennemis.

Cependant Marlborough & le prince Eugène craignirent que les offres de la France ne fissent impression sur les peuples ; & que tout l'odieux d'une guerre , dont on étoit fatigué , & qu'ils vouloient continuer , ne retombât sur eux. Ils chercherent donc à persuader que les propositions de Louis XIV n'étoient pas sincères , qu'ils



qu'il ne pensoit qu'à diviser les alliés ; ils déclarèrent que toutes les conférences qu'on avoit tenues , étoient désagréables aux cours de Vienne & de Londres , qui ne souffriroient pas qu'on fît aucune distraction à la monarchie d'Espagne. La France pensoit néanmoins qu'elle ne devoit pas encore désespérer de la paix.

Il est vrai que Marlborough & le grand trésorier Godolphin , son ami & son allié , gouvernoient l'Angleterre , & partageoient entre eux toute l'autorité : il est vrai encore qu'ils vouloient absolument la continuation de la guerre , parce qu'en les rendant nécessaires , elle contribuoit à maintenir leur crédit. Mais il se faisoit contre eux des brigues sourdes à la cour de Londres , & la reine commençoit à souffrir impatiemment la domination de son général. Une révolution dans cette cour pouvoit donc changer la face des choses : car un nouveau ministère devoit rechercher la paix , afin de s'affermir , en rendant Marlborough tout-à-fait inutile. En supposant que cette révolution n'eût pas lieu , on se flattoit de pouvoir enfin gagner Marlborough même. On connoissoit la passion qu'il avoit d'amasser des richesses sans bornes : on lui avoit déjà fait quelques propositions : ils les avoit écoutées sans s'offenser , & seulement en rougissant quelquefois.

Les conférences , qui avoient commencé à Moërdik au mois de mars 1709 entre le prési-

La France pouvoit avoir la paix , s'il se faisoit un changement dans le ministère de Londres.

Plus la France cédoit, plus

la Hollande  
demandoit, &  
la négociation  
n'avançoit  
point.

dent Rouillé, ministre du roi, & deux députés de Hollande, Buys & Wanderdussen, continuoient de se tenir à Boedgrave. Cependant la négociation n'avançoit point, parce qu'à mesure que la France cédoit, les Hollandois formoient de nouvelles demandes, sans s'expliquer jamais sur le terme qu'ils voudroient mettre à leurs prétentions. A peine avoient-ils obtenu une place pour leur barriere, qu'ils en exigeoient une autre. Ils ne paroissoient pas moins ardens, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de leurs alliés; parce qu'ils se croyoient autorisés à demander d'autant plus pour eux-mêmes, qu'ils demandoient davantage pour l'Angleterre, pour la maison d'Autriche, pour l'Empire & pour le duc de Savoie.

D'ailleurs  
la Hollande  
ne s'engageoit  
point, & vou-  
loit que la  
France s'en-  
gageât.

Il n'étoit pas possible de négocier avec eux; parce qu'ils vouloient toujours de nouvelles cessions, & que cependant ils ne s'engageoient jamais. Quoi qu'ils pussent obtenir, ils ne promettoient rien à la France, du moins ils ne lui assuroient rien; & ce qu'ils avoient accordé dans une conférence, ils le désavouoient dans une autre. Lorsqu'on leur demandoit les royaumes de Naples & de Sicile pour dédommager Philippe V, ils répondoient seulement qu'ils emploieroient leurs bons offices auprès de leurs alliés. Les électeurs de Baviere & de Cologne avoient été proscrits en 1706, à la diete de Ratisbonne. Le roi demanda qu'ils fussent rétablis

dans leurs biens & dans leurs dignités : & les Hollandois se contenterent encore d'offrir leurs bons offices.

On leur avoit accordé tout ce qu'ils pouvoient desirer pour eux , & on les exhorroit à déclarer à leurs alliés , que s'ils refusoient d'entrer en négociation , la république les abandonneroit , & ne songeroit plus qu'à ses intérêts. Mais c'étoit inutilement. Les Hollandois n'étoient pas assez puissants pour régler seuls les conditions de la paix , & forcer leurs alliés à les accepter. Eugene , Marlborough & Heinsius s'étoient rendus maîtres des délibérations. Leur autorité étoit soutenue par les armées des confédérés qui s'assembloient dans les Pays-Bas ; & ils avoient pour eux le plus grand nombre des citoyens , qui vouloient que la guerre continuât. D'ailleurs il n'eût pas été prudent à la république de traiter séparément : car il lui falloit pour la sûreté de son traité la garantie de ses alliés.

Elle refuse de traiter séparément quoiqu'on lui accorde tout ce qu'elle demande pour elle.

Cependant elle ne pouvoit se dissimuler le besoin qu'elle avoit de la paix. Le poids de la guerre devenoit tous les jours plus pesant , l'argent plus rare , le crédit moins assuré , les fonds plus difficiles à trouver. Mais quand les Hollandois considéroient le triste état où la France étoit réduite , ils supportoient volontiers leurs peines. Enivrés de leur succès , comptant sur de

Elle souffre beaucoup de la guerre : mais elle se flatte d'achever la ruine de la France.

plus grands encore, ils se flattoient de la voir bientôt succomber sous leurs efforts redoublés. Eugene & Marlborough les entretenoient dans cette opinion.

Etat de la  
France, & si-  
tuation de  
Louis d'après  
M. de Torci.

1709

Leur confiance ne paroissoit pas sans fonde-  
ment. Vous en jugerez par le tableau que M.  
de Torci fait de l'état où la France se trouvoit  
alors. „ Il est vrai, dit-il, qu'elle étoit affligée  
„ de plusieurs maux. La famine imminente se  
„ joignoit à ceux de la guerre : le froid exces-  
„ sif, succédant subitement au dégel au com-  
„ mencement du mois de janvier, avoit fait  
„ périr les grains semés. Le printemps paroif-  
„ soit sans laisser voir aucune apparence des  
„ productions des biens de la terre. On ne pré-  
„ voyoit que malheur de tous côtés. Les dis-  
„ cours étoient aussi tristes que les sujets de rai-  
„ sonnement. On enchérissoit encore sur le  
„ mauvais état du royaume ; & ce que chacun  
„ en disoit, vrai ou faux, passoit dans les pays  
„ étrangers. Il est certain qu'une guerre soute-  
„ nue pendant huit ans contre la plus grande  
„ partie des puissances de l'Europe, avoit ex-  
„ trêmement affoibli les provinces. Les nou-  
„ velles que les étrangers en recevoient, per-  
„ suadoient sans peine qu'elles étoient épuisées  
„ d'hommes & d'argent. Chaque jour les res-  
„ sources & le crédit pour trouver de nouveaux  
„ fonds périssoient : les armées du roi, autre-  
„ fois victorieuses, avoient été forcées, après

» des batailles sanglantes , d'abandonner les  
» pays où elles étoient entrées comme triom-  
» phantes.

» L'Allemagne , les Pays-Bas , le Piémont  
» avoient été le théâtre de leurs désastres. Les en-  
» nemis du roi , accoutumés à rendre les places  
» assiégées , presqu'aussitôt que le siege en étoit  
» formé , s'étoient rendus maîtres à leur tour  
» des places de la domination de sa majesté. Ils  
» menaçoient de pénétrer dans le cœur de la  
» France. Elle n'étoit pas en état de regarder  
» comme vaines des menaces nouvelles , & si  
» peu vraisemblables lorsque la guerre avoit  
» commencé. Le roi donnoit alors ses ordres  
» sur les bords du Danube , du Tage & du Po.  
» On n'auroit pas cru qu'après quelques an-  
» nées il eût été réduit à défendre l'intérieur de  
» son royaume , même obligé d'examiner s'il  
» pourroit demeurer en sûreté dans le lieu de  
» son séjour ordinaire.

» Quoique le courage des troupes eût été  
» éprouvé en toutes occasions , même les plus  
» malheureuses , on doutoit si elles résiste-  
» roient au défaut de payement & de subsis-  
» tance.

» La seule ressource étoit donc celle de la  
» paix désirée & demandée , comme le salut  
» du royaume. Mais ce desir ardent , fondé sur

» une nécessité évidente , augmentoit l'aliéna-  
» tion des ennemis , & fournissoit à leur haine  
» autant de raisons nouvelles de frapper &  
» d'accabler la France , en continuant une  
» guerre qu'elle ne pouvoit plus soutenir. C'é-  
» toit la source de tant de prétentions , quali-  
» fiées de préliminaires nécessaires , des varia-  
» tions des négociateurs hollandois soumis à  
» leurs alliés , des demandes nouvelles qu'ils  
» avoient faites à chaque conférence , du désa-  
» veu fait de leur part dans les dernières , des  
» mêmes points dont ils étoient convenus dans  
» les précédentes.

» Le cours d'un regne heureux n'avoit été  
» traversé , pendant une longue suite d'années ,  
» d'aucun revers de fortune. Le roi ressentit  
» d'autant plus vivement les calamités , qu'il  
» ne les avoit pas éprouvées depuis qu'il gou-  
» vernoit lui-même un royaume florissant.  
» C'étoit un terrible sujet d'humiliation pour un  
» monarque accoutumé à vaincre , loué sur ses  
» victoires , ses triomphes , sa modération , lors-  
» qu'il donnoit la paix , & qu'il en prescrivait  
» les loix , de se voir alors obligé à la deman-  
» der à ses ennemis ; leur offrir inutilement pour  
» l'obtenir , la restitution d'une partie de ses con-  
» quêtes , celle de la monarchie d'Espagne , l'a-  
» bandon de ses alliés ; & forcé de s'adresser  
» pour faire accepter de telles offres , à cette  
» même république , dont il avoit conquis les

» principales provinces en l'année 1672, &  
» rejeté les soumissions, lorsqu'elle le supplioit  
» de lui accorder la paix à telles conditions  
» qu'il lui plairoit de dicter.

» Le roi soutenoit un changement si sensi-  
» ble avec la fermeté d'un héros, & la soumis-  
» sion parfaite d'un chrétien aux ordres de la  
» providence, moins touché de ses peines in-  
» térieures, que de la souffrance de ses peuples,  
» toujours occupé des moyens de la soulager &  
» de terminer la guerre. A peine appercevoit-  
» on qu'il se fît quelques violences pour ca-  
» cher au public ses sentiments. Ils étoient en  
» effet si peu connus, que c'étoit alors une opi-  
» nion assez commune, que plus sensible à sa  
» gloire qu'aux maux de son royaume, il pré-  
» féroit au bien de la paix la conservation de  
» quelques places qu'il avoit conquises en per-  
» sonne; que s'il pouvoit se résoudre à les cé-  
» der, il auroit la paix, & qu'elle dépendoit du  
» sacrifice de ces mêmes places.

» Quelques-uns de ceux qui approchoient  
» le plus près de sa majesté, n'étoient pas  
» exempts de former ces soupçons injustes. Ils  
» se glissèrent même dans son conseil. . . . .

Plus la paix s'éloignoit, plus on sentoit le  
besoin de l'obtenir, à quelque prix que ce fût.  
Le duc de Beauvilliers, chef du conseil des fi-

nances, & le chancelier Pontchartrain, employèrent les plus fortes raisons pour représenter combien elle étoit nécessaire; à quelle extrémité le roi & le royaume se trouveroient réduits, si malheureusement on laissoit échapper l'occasion de la conclure; & quelles seroient les suites funestes d'une guerre qu'il n'étoit plus possible de soutenir. Ils s'adressèrent ensuite au ministre de la guerre & à celui des finances, les pressant de dire à sa majesté, en ministres fidèles, s'ils croyoient, connoissant particulièrement l'état des troupes & des finances, qu'il lui fût possible de soutenir les dépenses, & prudent de s'exposer aux hasards de la campagne. Ils paroissoient donc croire qu'on ne vouloit pas sincèrement la paix; ce soupçon, qui retomboit sur Louis XIV, étoit cruel pour ce monarque.

» Une scène si triste, ajoute M. de Torci,  
» seroit difficile à décrire, quand même il se-  
» roit permis de révéler le secret de ce qu'elle  
» eut de plus touchant.

» Le roi éprouva pour lors que l'état d'un  
» monarque, maître absolu d'un grand royaume,  
» n'étoit pas toujours l'état le plus heureux  
» & le plus à souhaiter. Il sentit que s'il étoit  
» au-dessus des autres hommes, il étoit aussi  
» exposé à de plus grands revers; que plus on  
» est élevé, plus l'infortune est sensible; & que



» c'est pour un prince un sujet de douleur aussi  
» vif que légitime de se voir attaqué de tous  
» côtés , sans avoir les moyens ni de soutenir  
» la guerre ni de faire la paix.

J'ai voulu, Monseigneur, vous rapporter ce long passage de M. de Torci, parce que la peinture que ce ministre fait de la situation de votre ayeul, est une leçon qui vaut beaucoup mieux que toutes celles que je pourrois vous donner moi-même. Rappelez-vous actuellement tout le regne de Louis XIV. Considérez d'un côté le faste avec lequel il donnoit des loix à l'Europe, & de l'autre l'héroïsme qu'il montre dans ses adversités. Jugez en conséquence de la vraie gloire ; & dites quel est le temps où ce monarque vous paroît avoir été le plus grand. Je me flatte que vous n'en jugerez pas comme la vulgaire.

Il fut arrêté de faire de nouveaux sacrifices, d'abandonner encore plusieurs places à la république de Hollande, de se contenter du royaume de Naples sans la Sicile pour le dédommagement de Philippe V, de remettre aux conférences pour la paix les intérêts des électeurs de Cologne & de Baviere, & de consentir que le prétendant, à qui le roi avoit donné un asyle, sortît de France. Tels sont les ordres qu'on se proposoit d'envoyer au président Rouillé.

Louis se résoud à faire de nouveaux sacrifices.

Torci, son  
principal mi-  
nistre, part  
pour la Haye.

Mais il restoit peu de temps pour conclure. Les conférences duroient depuis deux mois : on étoit à la fin d'avril, & l'ouverture de la campagne n'étoit retardée que par le dérangement de la saison. Afin de presser la négociation, il eût été à souhaiter d'employer un négociateur, qui étant instruit plus particulièrement de l'état des choses, pût prendre sur lui de passer ses pouvoirs, s'il trouvoit le moment heureux, mais inespéré, de conclure. Le marquis de Torci, ministre des affaires étrangères, s'offrit au roi, & partit pour la Haye le 1 mai, chargé d'exécuter les ordres qui avoient d'abord été expédiés pour le président Rouillé.

Le roi vou-  
loit prouver à  
l'Europe & à  
la France com-  
bien il desiroit  
sincèrement  
la paix.

Ce voyage donna lieu à bien des discours. Quelques-uns le jugeoient aussi contraire au service qu'à la gloire du roi, pensant qu'il ne convenoit pas que son principal ministre allât demander en suppliant la paix à ses ennemis. Mais plus cette démarche paroissoit extraordinaire, plus elle prouvoit les vrais sentiments de Louis XIV ; & il importoit de faire connoître à l'Europe & à la France même les dispositions sincères où il étoit de tout sacrifier à la paix. C'étoit un des objets que se proposoit le marquis de Torci. Il espéroit encore de pénétrer les desseins des ennemis, & peut-être de les engager à les révéler eux-mêmes.

Torci négocia directement avec Heinfius en présence de Buys & de Wanderdussen, qui furent admis aux conférences. Mais le pensionnaire ne se montra pas moins difficile avec lui, que les deux députés l'avoient été avec le président Rouillé. Il étaloit d'un côté les forces des confédérés, il représentoit de l'autre l'état de foiblesse où la France étoit réduite. Dès lors il ne doutoit plus des succès de la campagne prochaine, pour laquelle tous les préparatifs étoient faits. Il disoit que la confiance des Hollandois étoit si grande, que plusieurs murmuroient des conditions dont les députés s'étoient expliqués avec le président Rouillé; & il en concluoit que dans des conjonctures aussi favorables, il n'étoit pas naturel de penser à se relâcher. Ainsi, quoique Buys & Wanderdussen eussent promis que la république emploieroit ses bons offices pour conserver le royaume de Naples & de Sicile à Philippe V, il déclara qu'il ne se feroit aucun démembrement de la monarchie d'Espagne; que la république s'y étoit engagée par des traités faits avec ses alliés; & qu'elle ne pouvoit proposer de priver la maison d'Autriche d'une partie de cette monarchie, parce qu'elle ne vouloit pas manquer à ses engagements. Il ne s'en tenoit pas là. Il s'agissoit encore de satisfaire l'Angleterre, l'empereur, l'empire & le duc de Savoie. Sous prétexte d'opposer de tous côtés

Torci a des conférences avec Heinfius, & la négociation souffre de nouvelles difficultés.

des barrières à l'ambition de la France, on eût voulu lui enlever toutes ses provinces frontières, & l'ouvrir de tous côtés à l'ennemi. On affectoit de la craindre, pour former des prétentions; & il sembloit que toutes les puissances voisines voulussent saisir l'occasion de s'enrichir à ses dépens. Enfin si le pensionnaire s'occupoit vivement des intérêts des alliés, il ne négligeoit pas ceux de la république. Bien loin de se borner aux places que les députés avoient demandées pour la barrière, il disoit, sans dissimulation, qu'il falloit profiter des circonstances, qui permettoient d'en obtenir encore de nouvelles.

A l'arrivée de Marlborough les conférences recommencent.

Cependant la négociation languissoit. Le prince Eugene étoit arrivé : mais on attendoit encore milord Marlborough, qui étoit à Londres, & dont le retour n'étoit retardé que par les vents. Torci avoit ordre de lui offrir jusqu'à quatre millions, si la France obtenoit la paix à des conditions moins dures. Il arriva le 18 mai. Les conférences recommencerent : elles devinrent fréquentes : mais Torci & Rouillé connurent bientôt qu'elles n'auroient aucun succès. Marlborough avoit besoin de la guerre, pour se maintenir contre les brigues que ses ennemis tramoient à Londres; & elle étoit pour lui un fond de richesses bien supérieur aux offres de Louis XIV.

En effet on avoit satisfait l'Angleterre & la Hollande sur toutes leurs demandes ; & le roi se désistant de tout dédommagement pour son petit fils , abandonnoit absolument toutes les parties de la monarchie d'Espagne à la maison d'Autriche. Il sembloit donc que les Anglois & les Hollandois n'avoient plus qu'à terminer une guerre dont ils portoient presque tout le poids. Mais parce qu'ils ne vouloient pas la paix , ils trouvoient toujours dans les prétentions de leurs alliés des prétextes pour l'éloigner. Ils demanderent que la France restituât toute l'Alsace à l'Empire , & qu'elle abandonnât au duc de Savoie toutes les places qu'il avoit conquises en Dauphiné , & d'autres encore.

Louis satisfait l'Angleterre & la Hollande sur toutes leurs demandes ; & renonce pour son petit-fils à toute la monarchie d'Espagne.

Quand le roi auroit cédé sur ces articles , il n'auroit pas obtenu la paix. L'Espagne suffisoit seule pour faire naître de nouvelles difficultés. On demanda quelle sûreté Louis XIV donneroit de la cession entière de cette monarchie. Torci & Rouillé répondirent que le roi rappellerait les troupes qu'il avoit données à son petit-fils , & que cette sûreté étoit suffisante ; parce que Philippe V , privé des secours de la France , seroit hors d'état de se soutenir contre les forces des confédérés.

Il offre de retirer les troupes qu'il avoit données à Philippe V.

On repliquoit que le rappel des troupes françoises ne suffisoit pas ; & qu'il falloit une

On veut qu'il soit garant

que cette monarchie sera dans deux mois livrée toute entière à la maison d'Autriche.

assurance positive que la monarchie d'Espagne seroit livrée toute entière à la maison d'Autriche : parce qu'autrement la France jouiroit de la paix, pendant que les autres puissances seroient obligées de continuer la guerre pour déposséder Philippe V.

On n'osoit pas encore proposer à Louis XIV de déclarer la guerre à son petit-fils, condition odieuse qu'on insinua bientôt après. Mais on exigeoit qu'il fût garant de la cession de toute l'Espagne.

On veut qu'il donne des places en ôtage.

C'étoit lui demander plus qu'il ne pouvoit exécuter. Car dès qu'il ne s'agissoit pas d'armer contre Philippe V, que pouvoit-il faire de plus que de ne pas armer pour lui ? Cependant on s'opiniâtroit à vouloir sa garantie. Pour en être assuré, les Hollandois demandoient qu'il leur donnât plusieurs places en ôtage, & qu'il leur ramît en même temps toutes celles dont ils vouloient former leur barrière. Ce n'est qu'à ces conditions qu'ils lui offroient un armistice de deux mois, pendant lequel il seroit tenu d'engager Philippe V à descendre du trône. S'il n'y réussissoit pas, la guerre contre la France recommençoit aussitôt, & les ennemis reprenoient les armes avec tous les avantages des places qui leur auroient été remises. Ces propositions étoient si extraordinaires, qu'il eût été beaucoup plus raisonnable de se refuser à

toutes les conférences, & de déclarer qu'on ne vouloit pas la paix.

Comme tout le temps des conférences se consumoit en disputes, où l'on répétoit continuellement les mêmes choses, sans jamais conclure; les négociateurs françois penserent qu'en mettant par écrit les articles compris sous le titre de préliminaires, ils pourroient fixer l'état de la question, & forcer les ennemis à répondre d'une manière plus précise. Ils se flattoient au moins d'en retirer un autre avantage, & ce fut aussi le seul qu'ils retirèrent: c'étoit de faire connoître au public les offres du roi & les réponses qu'on y auroit faites. Car alors les françois seroient bien convaincus qu'il vouloit sincèrement la paix, & les Hollandois pourroient s'appercevoir que les intérêts de la république étoient sacrifiés à l'ambition de leurs alliés.

Le mémoire des négociateurs françois renouvela les disputes: on se répéta, & on ne conclut point. Alors la seule utilité que Torci pouvoit retirer de son voyage, étoit de savoir à quelles conditions précises les ennemis accorderoient la paix, & d'avoir de leur main un écrit qui dévoilât leurs desseins & leurs procédés. C'est l'objet qu'il s'étoit proposé dès le commencement de la négociation. Il demanda donc que, puisqu'il avoit remis un projet des

Torci remet à  
Heinsius un  
écrit contenant  
les offres  
du roi.

Heinsius y  
répond.

offres du roi, ils lui communiquassent à leur tour un projet de leurs demandes. Le pensionnaire accepta la proposition; & de concert avec Eugene, Marlborough & Sinzendorff, ministre de l'empereur à la Haye, il écrivit un plan général d'articles préliminaires.

Il est prouvé qu'on met la paix à des conditions, qui ne sont pas au pouvoir de Louis.

Ce plan conforme à toutes les prétentions que les ennemis avoient formées jusqu'alors auroit remis entre leurs mains les principales places de la frontiere de Flandre; & ils auroient recommencé la guerre deux mois après, si dans ce terme le roi d'Espagne n'eût pas renoncé au trône. C'étoit mettre la paix à des conditions qui n'étoient pas au pouvoir de Louis XIV, & que par conséquent il ne pouvoit pas promettre. Il ne restoit plus au marquis de Torci qu'à revenir en France. Il partit de la Haye le 28 mai. Le roi, après avoir entendu le compte qu'il lui rendit de son voyage, rejeta le projet du pensionnaire : il rappella le président Rouillé, & la négociation finit.

L'Angleterre & la Hollande se plaignent qu'on laisse échapper la paix.

On se plaignit en Angleterre & en Hollande de des chefs de la confédération qui laissoient échapper la paix, lorsque l'une & l'autre de ces deux puissances obtenoient tout ce qu'elles pouvoient desirer. Les ennemis personnels de Marlborough furent profiter, à son désavantage, de sa complaisance à préférer les intérêts de l'empereur au bien de sa patrie; & l'empereur même



même ne fut pas satisfait. On avoit, selon lui, donné trop peu d'attention à la barrière de l'empire.

Ces plaintes, qui semoient la division parmi les confédérés, sont un des fruits que la France retira de la négociation de la Haye. Elle en recueillit un autre, lorsque, d'après les conseils de Torci, Louis XIV écrivit aux gouverneurs des provinces, pour informer ses sujets des facilités qu'il avoit apportées à la paix, & de l'opposition opiniâtre de ses ennemis. Les raisons étoient bonnes. Exposées avec simplicité, elles étoient accompagnées des sentiments d'un pere pour ses peuples, & de la confiance d'un souverain en leur zele. Elles produisirent l'effet qu'on en devoit attendre. Les François indignés en sentirent moins le fardeau de la guerre; & prêts à sacrifier leurs biens & leur vie, ils ne songerent qu'à la gloire du roi & de la nation.

Les François  
sont prêts à  
tout sacrifier  
pour soutenir  
le roi dans  
cette guerre.

Les ennemis avoient pris Tournai. Ils marchoient, sous les ordres d'Eugene & de Marlborough, pour faire le siege de Mons, & le maréchal de Villars avança au secours de cette place. La bataille se livra près du village de Malplaquet. Elle fut la plus longue & la plus meurtrière de cette guerre. Les François, qui avoient manqué de pain un jour entier, jetterent celui qu'on venoit de leur

Ils sont dé-  
faits à Mal-  
plaquet: mais  
la victoire  
coûte cher  
aux enne-  
mis.

1709

donner pour courir au combat. Ils perdirent le champ de bataille où ils laissèrent environ dix mille hommes : mais la victoire en coûta, dit-on, près de trente mille aux ennemis. L'infanterie des Hollandois fut presque ruinée ; & la prise de Mons, qui fut la suite de cette journée, ne les dédommagea pas de leurs pertes.

Le maréchal de Villars fut blessé pendant l'action, lorsqu'il passoit de l'aîle gauche au centre qui plioit. Cet accident ne permit pas au centre de se rétablir. Il fallut penser à la retraite. Le maréchal de Boufflers la fit en bon ordre ; & l'armée se retira vers le Quesnoi, emportant des étendards & des drapeaux pris sur l'ennemi. Les François, qui étoient plus foibles avant la bataille, se trouvoient alors supérieurs en forces : on ne sait pas pourquoi ils ne tentèrent pas une seconde fois d'empêcher le siege de Mons.

Du côté de la Savoie & du côté du Rhin, ils eurent toujours l'avantage. Mais les événements étoient bien plus décisifs en Flandre. C'est là que les ennemis faisoient tomber tous leurs efforts ; & ils pouvoient s'ouvrir un chemin jusqu'à la capitale. La journée de Malplaquet fit faire de nouvelles démarches pour obtenir la paix.

Quelque dures que fussent les conditions contenues dans les préliminaires dressés par Heinsius, le roi déclara qu'il accepteroit toutes celles dont l'exécution dépendoit de lui : c'est-à-dire, qu'il offrit d'abandonner toutes les places qu'on avoit demandées, soit pour ôtages, soit pour barrières aux Provinces-Unies, à l'empire, au duc de Savoie ; de raser depuis Bâle jusqu'à Philisbourg toutes celles qu'on vouloit bien lui laisser ; & de satisfaire les Anglois qui demandoient que le port de Dunkerque fût comblé, & qu'on en rasât les fortifications. Cependant deux articles souffroient encore de grandes difficultés : le quatrième, par lequel Louis XIV devoit promettre que son petit-fils abandonneroit toute la monarchie d'Espagne dans deux mois ; & le trente-septième, qui, faisant dépendre la paix de l'exécution du quatrième, déclaroit que, si après ce même espace de temps Philippe V conservoit encore quelques parties de la monarchie d'Espagne, on reprendroit les armes contre la France, dont les places frontières auroient été rasées, ou livrées aux ennemis. Le roi, accordant tout à l'exception de ces deux articles, se bornoit à demander qu'on trouvât quelque tempérament, pour applanir les obstacles qu'ils faisoient à la paix. On consentit à négocier. Le maréchal d'Huxelles & l'abbé de Polignac, nommés plénipotentiaires, arrive-

Louis se soumet à toutes les conditions qu'en lui impose, & demande seulement qu'on trouve quelque tempérament à la garantie qu'on exige de lui.

rent à Moërdik le 9 mai 1710. Ils eurent aussitôt une conférence avec Buys & Wanderdussen, qu'on leur avoit députés, & qui les attendoient sur un yacht à peu de distance. Le lendemain ils allèrent à Gertruidenberg, lieu que les confédérés avoient choisi pour continuer la négociation.

Philippe V ne recevoit plus de secours de la France, & se défendoit avec ses seules forces.

Louis XIV avoit retiré d'Espagne toutes ses troupes, persuadé, dit le marquis de Torci, que cessant de secourir le roi son petit fils, il prouveroit le desir sincere qu'il avoit de faciliter la paix. Il se peut que ce motif fût entré pour quelque chose dans cette démarche : mais il est certain que la France avoit besoin pour elle-même de toutes ses forces. Quoi qu'il en soit, Philippe V soutenoit alors la guerre avec ses seules troupes contre les Anglois, les Hollandois & les Portugais : trois puissances, qui agissoient rarement de concert, parce que les prétentions qu'elles formoient toutes ensemble sur l'Amérique, étoient pour elles autant de semences de divisions. Aussi l'accession du roi de Portugal à la grande alliance, en 1703, n'avoit pas répondu aux grandes espérances des confédérés. Ils avoient particulièrement compté sur les troupes portugaises pour la guerre d'Espagne, & elles leur avoient manqué dans les occasions les plus essentielles.

Voyant le peu

Philippe V voyant que ses ennemis n'étoient

pas capables de réunir leurs forces , & sachant que ses sujets avoient autant d'attachement pour lui , que d'éloignement pour l'archiduc , étoit déterminé à tout risquer , plutôt que d'abandonner sa couronne. Il l'avoit déclaré plusieurs fois , il le déclaroit encore ; & c'est parce que les confédérés étoient bien instruits de la ferme résolution de ce prince , qu'ils persistoient à demander , comme nécessaire à la paix , une condition qu'ils étoient sûrs de ne pas obtenir. Ils n'acceptoient d'entrer en négociation , que parce qu'ils n'osoient refuser aux vœux des peuples le desir apparent de rendre le repos à l'Europe ; & dans le vrai ils vouloient continuer la guerre , parce qu'ils se flattoient d'accabler la France.

de concert de  
ses ennemis ,  
& l'attache-  
ment de ses  
sujets , il étoit  
résolu à ne  
pas céder sa  
couronne.

Les plénipotentiaires avoient demandé par ordre du roi d'être admis à la Haye , afin de pouvoir conférer avec le pensionnaire & les députés de l'état , aussi souvent que le bien des affaires & l'avancement de la négociation pourroient l'exiger. Les chefs de la confédération avoient d'autres vues : ils ne vouloient que retarder la conclusion. C'est pourquoi ils avoient fixé le lieu des conférences loin de la Haye , dans une petite ville fermée , où qui que ce soit ne pouvoit entrer , encore moins parler aux plénipotentiaires , sans que l'état en eût aussitôt avis. Les ministres de France étoient donc

Cependant  
on ne confé-  
roit que de  
loin en loin  
avec les plé-  
nipotentiai-  
res françois ,  
qu'on tenoit  
comme enfer-  
més à Gertrui-  
denberg.

comme en prison à Gertruidenberg : les députés n'y venoient que de loin à loin : on laissoit de longs intervalles d'une conférence à l'autre : & sans paroître vouloir rompre la négociation , on la faisoit traîner jusqu'à l'ouverture de la campagne.

On demande  
que Louis ar-  
me contre son  
petit-fils.

Lorsque le roi s'étoit plaint qu'on lui eût insinué de joindre ses forces à celles des confédérés pour détrôner son petit-fils, le prince Eugene & milord Marlborough défavouèrent cette proposition, comme un artifice inventé pour abuser le public, & persuader que les ennemis de la France ne vouloient qu'éloigner la paix. Cependant dès les premières conférences de Gertruidenberg, cette condition odieuse fut proposée comme essentielle ; & on avoit même qu'elle ne leveroit pas encore toutes les difficultés. Car Buys déclara que les États-Généraux se réservoient la faculté de former, après la signature des préliminaires, de nouvelles demandes, qu'il nomma *ultérieures*.

Encore se ré-  
serve-t-on des  
demandes ul-  
térieures  
qu'on n'expli-  
que pas.

Il tut ce qu'elles contiendroient. Il est vrai que Wanderdussen dit, comme en secret, aux plénipotentiaires qu'on vouloit comprendre dans ces demandes ultérieures, Valenciennes, Douai, Cassel ; & de plus, un dédommagement des frais que les sièges de Tournai & de Mons

avoient causés. Mais se contenteroit-on de ces trois places? Et quel seroit d'ailleurs ce dédommagement dont on parloit? Former toujours de nouvelles prétentions, après avoir obtenu ce qu'on avoit demandé; & se réserver la liberté d'en former encore sans s'expliquer sur ce qu'on demandera; c'étoit montrer des dispositions bien contraires à la paix, à la bonne foi, & à la raison même: car il étoit absurde d'exiger que la France accordât, par les préliminaires, des demandes ultérieures qu'on n'expliquoit pas.

Pour se flatter de persuader à Philippe V de renoncer à la couronne d'Espagne, il falloit au moins avoir un dédommagement à lui proposer. Après bien des difficultés, les confédérés n'accorderent que la Sicile, avec la condition barbare que Louis XIV se chargeroit lui seul de contraindre son petit-fils à sortir d'Espagne, de gré ou de force. Encore s'opiniâtrèrent-ils à ne pas s'expliquer nettement sur leurs demandes ultérieures.

On offre en dédommagement la Sicile à Philippe V.

Le roi, pour le bien de la paix, consentit à conseiller à Philippe V de se contenter de la Sicile, il s'engagea à ne lui donner aucun secours directement ni indirectement; il offrit même de contribuer par des subsides à la guerre que les confédérés auroient à lui faire, & à

Louis consent à tout, pourvu qu'on ne le force pas à armer contre son petit-fils.

leur donner jusqu'à un million par mois. En un mot, il accepta toutes les conditions, excepté celle de faire la guerre directement à son petit-fils. Alors on exigea qu'il la fît seul & à ses dépens. *Notre volonté, disoient les confédérés, est que le roi se charge, ou de persuader au roi d'Espagne, ou de le contraindre lui seul & par ses seules forces, de renoncer à toute sa monarchie. On accorde à la France une treve de deux mois pour cette opération; & après l'expiration de ce terme, on lui fera la guerre, si elle n'a pas réussi dans cette entreprise.*

Mais on veut qu'il se charge lui seul de le détrôner.

Plus Louis est humilié, plus il trouve de ressources.

Autant Louis XIV avoit autrefois dicté des loix avec hauteur, autant alors il se voyoit humilié. Mais la politique atroce & déraisonnable de ses ennemis le servoit, parce qu'elle lui faisoit trouver des ressources dans son courage & dans l'indignation des François. Il ne falloit qu'un événement pour changer la face des choses.

Cependant la campagne de 1710 reparut les lui ôter toutes & à lui & à son petit-fils.

Cependant la campagne de 1710 fortifia les confédérés dans leurs préventions, & les confirma dans le dessein d'accabler tout-à-fait la France. Ils prirent Douai, Béthune, Aire & S Venant. Philippe V, après avoir perdu la bataille de Saragosse, fut contraint de se retirer en Navarre avec les débris de son armée; & l'archiduc, reconnu à Madrid & à Tolède, ne pa-



rut pas devoir trouver désormais beaucoup d'obstacles à la conquête entière de la monarchie espagnole.

Tel étoit l'état des choses à la fin du mois d'août 1710 : l'Espagne échappoit à Philippe V, & la France étoit sans espérance de voir finir une guerre, qu'elle ne pouvoit plus soutenir.



## CHAPITRE III.

*De la campagne de Pultava avec ses suites, & de celle du Pruth.*

L'Europe  
étonnée ob-  
servoit Charles  
XII avec in-  
quiétude.

LORSQU'EN 1706 tout le nord demeuroidans le silence à la vue des succès de Charles XII, le midi n'étoit pas sans inquiétude des desseins que formeroit ce jeune conquérant. Les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté vinrent lui apporter les hommages de toute l'Europe dans son camp d'Alt-Ranstadt, près de Lutzen, lieu mémorable par la dernière victoire & par la mort du grand Gustave. Ils croyoient voir ce capitaine revivre dans Charles XII, qui répandant déjà la consternation en Danemarck, en Saxe, en Pologne, en Lithuanie, en Russie, pouvoit pénétrer dans l'empire qui lui étoit ouvert; & ce conquérant leur paroïssoit pouvoir changer à son choix la face de l'Europe, au midi comme au nord. Ainsi toutes les puissances le ménageoient à l'envi.

L'empereur

L'empereur Joseph fit bien voir combien

il le redoutoit. La diete de Ratisbonne ayant menacé de déclarer le roi de Suede ennemi de l'empire, s'il entroit en Saxe, Joseph se hâta de s'excuser de cette démarche, & lui députa le comte de Wratisslaw pour l'appaiser.

Joseph, qui le craint, se hâte de le satisfaire sur toutes ses demandes.

Le comte de Zobor, chambellan de l'empereur, avoit parlé avec peu de respect du roi de Suede, & sur-tout, du roi Stanislas qu'il traitoit de rebelle; & le baron de Stralenheim, envoyé de Suede à Vienne, lui avoit donné un démenti & un soufflet. C'étoit à l'empereur à demander une réparation: mais Charles XII l'exigea: il l'obtint, & le comte de Zobor, qui lui fut livré, fut gardé quelques jours prisonnier à Stetin.

Le roi de Suede demanda encore, que l'empereur appellât quatre cents officiers allemands, qui étoient passés au service du czar; qu'il lui livrât quinze cents Russes, qui s'étoient réfugiés sur les terres de l'empire; & que conformément au traité de Westphalie, il accordât aux Protestants de Silésie le libre exercice de leur religion, & leur rendît toutes leurs églises. Ces demandes furent reçues comme des ordres. Joseph n'osa rien refuser à un vainqueur, qui se croyoit maître chez les autres, dès qu'il les pouvoit menacer de ses armes. Les Russes n'échapperent, que parce que l'en-

voyé de Russie à Vienne eut le temps de les faire évader.

Le bruit cou-  
roit qu'il vou-  
loit unir ses  
forces à celles  
de la France.

Le roi de Suede ne jugeoit rien d'impossible pour lui ; & les puissances de l'Europe , paroissant porter le même jugement , fondoient sur ce prince leurs espérances ou leurs craintes. Ainsi le nom de Charles XII avoit quelque influence sur la guerre du midi. Le bruit s'étoit même répandu qu'il vouloit se joindre à la France contre la maison d'Autriche. C'est pour-quoi Marlborough fit en 1707 le voyage de Saxe. Il connut bientôt que ce bruit étoit sans fondement , de sorte qu'ayant démêlé les vues de Charles XII , il ne jugea pas à propos de lui faire des propositions , pour le détourner d'un dessein qu'il n'avoit pas.

Il eût pu dis-  
poser de la  
monarchie  
d'Espagne ,  
mais il étoit  
impatient de  
se venger du  
czar.

Il n'est pas douteux que le roi de Suede n'eût été l'arbitre de l'Europe , s'il l'eût voulu : il sem-ble même qu'étant moins ambitieux de conquérir des royaumes , que d'en donner , il auroit dû être flatté de la gloire de disposer de la monarchie d'Espagne. Mais il étoit pressé de se venger du czar , & parce qu'il se flattoit de l'avoir bientôt détrôné , il jugeoit qu'il seroit toujours à temps de s'ériger en juge des autres puissances. Le desir de la vengeance le conduisit donc en Russie : ce fut un mauvais guide pour lui.

Nous l'avons laissé, en 1708, au delà du Boristhene. Les vivres commençoient à lui manquer. Dans la marche longue & pénible de Grodno au Boristhene, son armée avoit subsisté du biscuit dont il s'étoit précautionné, & elle l'avoit consommé presque entièrement : il n'avoit plus de ressources que dans Lœwenhaupt, qui devoit le joindre avec un corps de vingt mille hommes, & qui lui amenoit sept à huit mille chariots chargés de provisions de bouche & de guerre. Cependant ce général n'arrivoit point. Avec un si grand convoi, il ne pouvoit avancer que lentement dans de mauvais chemins ; & le général Baur, qui commandoit un détachement dans la Courlande, le harceloit continuellement.

Ce dessein le conduit au-delà du Boristhene où les provisions de toute espèce lui manquent.

Il falloit vaincre ou périr ; & il ne paroissoit pas possible de vaincre. Le czar étoit trop prudent pour hasarder une action générale, lorsque la famine pouvoit seule ruiner ses ennemis. Il livroit seulement de petits combats, où les Suédois, toujours vainqueurs, faisoient des pertes qu'ils ne pouvoient réparer.

Le czar, qui attend que la famine lui livre ses ennemis, ne laisse après lui que des pays qu'il a dévastés.

Il se retiroit du côté de Smolensko, ne laissant après lui que des pays où il avoit tout détruit. C'étoit le chemin de Moscou : mais une armée sans provisions ne pouvoit le prendre.

Mazeppa s'é-  
toit ligué avec  
Charles,

Mazeppa s'étoit ligué secrètement avec Charles XII, croyant avoir trouvé l'occasion de se venger du czar, qui dans la chaleur du vin avoit menacé de le faire empalet. Il avoit promis au roi de Suede trente mille hommes, des munitions de guerre & des provisions de bouche.

& le roi ju-  
geoit que l'U-  
kraine lui pré-  
paroit la con-  
quête de la  
Russie.

L'Ukraine est un des meilleurs pays de l'Europe; tout y vient presque sans culture : mais la partie méridionale, où les habitants ne sement ni ne plantent, ne sauroit être fort peuplée, & les guerres en avoient fait un désert. Charles, jugeant qu'étant maître de ce pays, il pourroit facilement conquérir la Russie, projeta d'y passer l'hiver, & envoya ordre à Lœwenhaupt de l'y venir joindre. Il eût sans doute été plus sage d'attendre ce général, que de s'en éloigner : mais ce prince, qui jusqu'alors avoit été trop heureux pour être prudent, étoit si éloigné de prévoir des revers, qu'il n'imaginait pas seulement devoir trouver des obstacles.

Mais lorsqu'il arrive sur les bords de la Desna, il y trouve un corps de Russes, & Mazeppa ne le joint qu'avec trois ou quatre mille hommes.

Il détacha Lageracrons avec quatre mille hommes, pour jeter des ponts, & frayer le chemin à l'armée. Ce général s'égara dans une vaste forêt, pleine de marécages; de sorte que les Suédois laissant dans les marais la plus grande partie de leur artillerie & de leurs chariots, arrivèrent, exténués de lassitude & de faim,

sur les bords de la Desna, où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous. Ils trouverent au lieu de ce chef des Cosaques, un corps de Russes, qui s'avançoit vers l'autre bord de la riviere. Des détachements de l'armée du czar avoient prévenu la trahison. Maîtres des principales places de l'Ukraine, & des provisions destinées au roi de Suede, ils avoient déjà fait périr sur la roue trente des complices de Mazeppa. Cet hetman n'amena que trois ou quatre mille hommes au camp des Suédois, & n'apporta point de vivres. Charles XII, qui avoit alors forcé le passage de la Desna, fondeoit toutes ses espérances sur les intelligences que Mazeppa conservoit dans l'Ukraine : car il n'en avoit plus sur Lœwenhaupt, qui venoit d'arriver avec les débris de son armée.

Le czar étoit resté sous Smolensko avec l'élite de ses troupes. Il songeoit aux moyens d'empêcher Lœwenhaupt de joindre le roi de Suede, lorsqu'il apprit que ce général avoit passé le Boristhene au dessus de Mohilow. Il envoya contre lui le prince Mentzikof, & il s'avança lui-même avec le reste de son armée. Dans trois jours il livra trois combats. Le premier ne fut pas décisif. Au commencement du second, voyant que ses troupes plioient, il ordonna à l'arrière-garde de tirer sur les fuyards, & sur lui-même, s'il se retiroit. Il eut l'avantage. Le

---

Il comptoit sur les troupes & sur les provisions que Lœwenhaupt conduisoit ; mais ce général, défait par le czar, ne lui amena que quatre mille hommes.

troisième, le plus opiniâtre & le plus meurtrier, ne finit qu'avec le jour. Les Suédois ne furent jamais mis en déroute : mais ils perdirent environ seize mille hommes, tués ou prisonniers. Lœwenhaupt, abandonnant son artillerie & ses chariots profita, de la nuit pour passer la Sossa avec quatre mille hommes qui lui restaient, & alla joindre Charles XII.

Il eût désiré une action générale ; mais Pierre ne hasardait que de petits combats.

Eloigné de Suede de près de cinq cents lieues, & environné d'ennemis, ce prince marchait dans des déserts, qu'il ne connoissoit pas, & où il ne trouvoit que des villages ruinés. Autant il desiroit une action générale, autant le czar, qui l'évitait, cherchoit l'occasion de livrer de petits combats, & de risquer, comme il le disoit, dix Russes contre un Suédois : par cette conduite il minoit insensiblement l'armée de son ennemi, tandis que la sienne pouvoit toujours se recruter.

Le froid de 1709 est un nouveau fléau pour les Suédois.

Le froid excessif, qui survint en 1709, fut un nouveau fléau pour les Suédois, qui, étant presque nus, résistoient moins que les Russes à la rigueur de la saison. Deux mille tombèrent morts dans une marche. On avoit jeté presque tous les canons dans des marais, faute de chevaux pour les traîner ; & cette armée prête à périr de misère, ne subsistoit plus que par les soins de Mazeppa. Le froid fut si grand, qu'on fut obligé de part & d'autre de convenir d'une suspension



pension d'armes. Mais dès le premier de février on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Après avoir pris Veprick, ville de peu d'importance, Charles mit le siège devant Pultava, au mois de mai 1709. Cette place est située sur la Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine. Le czar en avoit fait un magasin. Il y avoit des vivres & toute sorte de munitions: elle étoit fortifiée, défendue par une forte garnison, & par le général Allart, bon ingénieur.

Charles met  
le siège devant  
Pultava.

1709

Si Charles prenoit cette ville, il rendoit l'abondance à son armée; & il pouvoit attendre de nouveaux secours, ou marcher à Moscou par des défilés, qui servent de passage aux Tartares: défilés difficiles à la vérité, & qu'il étoit aisé à l'ennemi de rendre impraticables; mais il se flattoit que, si le czar venoit au secours de Pultava, il le battrait, & qu'une nouvelle victoire surmonteroit bien des obstacles.

Le czar, dont les troupes étoient disposées de manière à pouvoir se rassembler au besoin, parut à la tête de soixante mille hommes, ayant la Vorskla entre lui & le roi de Suède. Charles n'en avoit que vingt-quatre mille, dont les Suédois faisoient à peine la moitié. C'est tout ce qui lui restoit de quarante-cinq mille, qu'il avoit amenés de Pologne, & de vingt-mille

Pierre avança  
sur la Vorskla.

que Lœwenhaupt avoit conduits. Cependant il se trouvoit entre le Boristhene & la Vorskla, dans un pays désert, sans place de sûreté, sans munitions, vis-à-vis d'une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres; & pour comble de malheur, il fut blessé d'un coup de carabine, qui lui fracassa le pied gauche.

Il passe cette  
rivière, & dé-  
fait les Sué-  
dois.

Le czar, ayant appris cette blessure, passa la Vorskla au dessus de Pultava, & retrancha son armée à droite & à gauche pour enfermer les Suédois. Alors le roi de Suede sortit de ses retranchements, se faisant porter sur un brancard : mais après un combat de deux heures, ses troupes cédant au nombre, furent enfoncées, mises en déroute, & il fut contraint de fuir lui-même. Cette action se passa le 8 juillet.

1709

Charles cher-  
che un asyle  
chez les Turcs.

Le roi de Suede, ayant été mis dans un carrosse, arriva la nuit du 9 au 10 juillet sur les bords du Boristhene, avec les débris de son armée. Il passa ce fleuve avec environ dix-huit cents hommes, tant Suédois que Polonois & Cosaques. Il avoit perdu plus de neuf mille hommes sur le champ de bataille, & il en laissoit dans les fers douze à treize mille. Il continua son chemin dans des pays arides & déserts jusqu'au fleuve Hypanis, qu'on nomme aujourd'hui Bog, & qu'il eut le bonheur de passer à propos. Car cinq cents hommes de sa suite furent enlevés par les Russes, qui le poursuivoient.

Il se trouvoit alors sur les terres des Turcs, qui lui donnerent un asyle à Bender.

La Pologne n'avoit jamais été entièrement soumise au roi Stanislas. Siniawski, grand-général de la couronne, avoit toujours refusé de le reconnoître : il étoit soutenu par le czar, qui, quelques jours avant la bataille de Pultava, lui avoit encore envoyé vingt-mille hommes, commandés par le général Goltz. De nouveaux secours, aussitôt après la défaite de Charles XII, furent conduits par le prince Mentzikof, & acheverent de relever le parti d'Auguste. Ce roi armoit alors en Saxe ; & désavouant le traité d'Alt-Ranstadt, il avoit fait enfermer les deux ministres qui l'avoient signé, comme s'ils eussent passé leurs pouvoirs. Pierre parut bientôt lui-même à Varsovie. Il se rendit ensuite à Thorn, où il renouvella un traité d'alliance avec Auguste, auquel il rendoit la couronne, & qui lui céda toutes ses prétentions sur la Livonie. Stanislas n'étant plus que le sujet d'une guerre civile, qu'il ne pouvoit pas même soutenir, exhorta les Polonois, qui lui restoient fideles, à se ranger du parti d'Auguste ; & se retira dans la Poméranie Suédoise, avec le général Crassau que Charles avoit laissé en Pologne. Ainsi les Suédois furent obligés d'évacuer tout-à-coup un pays, où quelques jours auparavant ils donnoient la loi. La Lorraine ne savoit pas l'in-

Auguste re-  
couvre la cou-  
ronne de Po-  
logne.

référer qu'elle pouvoit prendre à cette révolution, qui devoit cependant contribuer un jour à son bonheur.

Les puissances du nord se préparent à profiter de l'état d'épuisement où se trouve la Suède.

Les puissances, qui avoient tremblé au seul nom de Charles XII, se préparèrent à profiter des malheurs de la Suède. Le Danemarck renouvela ses prétentions sur la Scanie, & sur les duchés de Holstein & de Brema. L'électeur de Brandebourg, alors roi de Prusse, en avoit d'anciennes sur la Poméranie Suédoise. L'électeur de Hanovre, le duc de Mecklenbourg & l'évêque de Munster songeoient à s'enrichir aussi des dépouilles de Charles : & Pierre, alors l'arbitre du nord, se proposoit de conquérir toutes les provinces, sur lesquelles les czars avoient formé des prétentions ; c'est-à-dire, la Livonie, l'Ingrie, la Carélie & une partie de la Finlande. Contre tant d'ennemis, la Suède se trouvoit trop foible. Presque dépeuplée par les recrues qu'elle avoit envoyées aux armées de Charles XII pendant neuf ans, elle étoit menacée de perdre au moins toutes les conquêtes de Gustave-Adolphe.

Conquêtes du czar.  
1710

Pierre recueilloit rapidement les fruits de la victoire de Pultava. Il négocioit, il armoit tout-à-la-fois ; & dans la campagne de 1710 il se rendit presque entièrement maître de la Livonie, de la Carélie & de la Finlande. Le roi de Danemarck, son allié, faisoit alors une puis-

sante diversion dans la Scanie. Mais l'armée danoise, après avoir remporté quelques avantages, fut entièrement défaite par le général Steinbock : de dix-sept-mille hommes, dont elle étoit composée, il ne s'en sauva pas la moitié.

L'empereur Joseph, qui n'avoit point de prétentions à former sur la Suede, se reprocha ses complaisances forcées pour Charles qu'il ne craignoit plus; il ôta aux Protestants de Silésie le libre exercice de leur religion; & permit aux Catholiques de reprendre leurs églises.

L'empereur Joseph se reproche ses complaisances pour Charles.

La France & la Suede avoient commencé la guerre en même temps, & toutes deux avec des succès: les François étoient vainqueurs sur le Danube, lorsque les Suédois l'étoient sur l'Oder. Si ces deux puissances s'étoient alors réunies, elles n'auroient pas été moins formidables, que du temps de Gustave-Adolphe. Mais Charles, qui se fioit en ses armes, suivoit plutôt les mouvements de sa vengeance que les conseils de la politique. Peut-être auroit-il craint de contribuer aux succès d'un allié, dont les prospérités excitoient sa jalousie, & qu'il vit dans la fuite avec une sorte de plaisir succomber sous les efforts des confédérés.

La France & la Suede avoient eu des succès en même temps.

La France tomba lentement, & conservoit Elles tombent

toutes deux :  
mais la Sue-  
de est sans res-  
sources.

encore des ressources : la Suede tomba tout-à-coup, & n'en avoit plus. Il arriva même que son malheur devint avantageux à la France : il causa une diversion.

La chute de  
la Suede cau-  
se une diver-  
sion en faveur  
de la France.

A l'exception du czar, tous les princes qui formoient des prétentions sur les provinces de Suede, étoient entrés dans la grande alliance. Cependant plusieurs n'avoient pas pu donner tous les secours qu'ils avoient promis : car Charles XII avoit, sans le vouloir, fait une diversion en faveur de Louis XIV. Sa défaite en cau-foit une plus grande, puisque des princes, qui jusqu'alors avoient porté leurs armes contre la France, songeoient à les tourner contre la Suede. Si la guerre s'allumoit sur-tout dans la Poméranie & dans le duché de Holstein, qui sont des provinces de l'empire, il étoit naturel qu'elle attirât insensiblement de ce côté une grande partie des forces du corps germanique. C'est ce que prévirent les confédérés ; & pour l'empêcher, ils imaginèrent un moyen, qui ne produisit aucun effet, & qui n'est remarquable que par sa singularité.

Moyen qu'on  
imagina pour  
empêcher l'ef-  
fet de cette  
diversion. Il  
ne pouvoit  
réussir.

Par un traité qu'ils conclurent à la Haye, sur la fin de 1709, il fut stipulé que la guerre contre les Suédois ne se feroit point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne ; & que les ennemis de Charles XII pourroient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Po-

logne & le czar, qui accéderent à ce traité, y firent insérer l'article le plus extraordinaire : c'est que douze mille Suédois, qui étoient en Poméranie, n'en pourroient sortir pour aller défendre les autres provinces de la Suede.

Pour assurer la neutralité de la Poméranie & des douze mille Suédois, on projeta de lever une armée, qui camperoit sur le bord de l'Oder, & qui seroit composée des troupes de l'empereur, du roi de Prusse, de l'électeur de Hanovre, du landgrave de Hesse, de l'évêque de Munster : c'est-à-dire, que l'on confioit cette neutralité à plusieurs princes, qui étoient intéressés à porter la guerre en Poméranie. Rien de tout cela ne fut exécuté.

Pendant que les puissances du nord faisoient une guerre qui inquiétoit celles du midi, Charles XII, dans son asyle de Bender, concevoit le dessein d'armer l'empire ottoman contre la Russie. Le comte de Poniatowski, gentilhomme polonois, qui l'avoit suivi, formoit à Constantinople des intrigues jusques dans le serrail, & se flattoit quelquefois de réussir au gré du roi de Suede. Mais Tolstoi, ambassadeur du czar, travailloit à rompre ses mesures, & il y avoit réussi.

Charles XII.  
tente d'armer  
la Perte con-  
tre la Russie.

La puissance que Pierre montrait sur les Palus-Méotides & sur la mer Noire, où il avoit

Le kan des  
Tartares de

Crimée solli-  
cite aussi la  
Porte à pren-  
dre les armes,  
& la guerre  
est résolue.

fortifié des places . creusé des ports , & conf-  
truit des flottes , suffisoit pour donner de l'om-  
brage à la Porte ; & c'étoit sans doute une des  
raisons que les intrigues de Poniatowski fai-  
soient valoir. Le kan des Tatars de Crimée,  
qui avoit vu Charles XII à Bender , appuyoit  
sur tous les motifs de prendre les armes contre  
la Russie. Il avoit le même intérêt que lui à  
l'abaissement d'un voisin qu'il redoutoit. Il fut  
consulté , dit-on , par le sultan Achmet III , qui  
regnoit alors ; & la guerre fut résolue.

Le czar qui  
veut prévenir  
ses ennemis ,  
s'avance sur  
le Niester.

Pierre n'attend pas que l'ennemi la porte  
dans ses états. Il crée un conseil de régence à  
Moscou ; il laisse le prince Mentzikof à Péters-  
bourg , pour veiller sur les provinces qu'il a  
conquises ; il envoie l'amiral Apraxin comman-  
der dans Asoph ; & il marche avec le géné-  
ral Schérémétow vers le Niester , au mois de  
mars.

Il comptoit  
sur les vayvo-  
des de Mol-  
davie & de  
Valachie dont  
il ne retire au-  
cun secours.

Il comptoit que la Moldavie & la Valachie  
se déclareroient pour lui. Ces provinces , qui  
étoient autrefois le pays des Daces , sont aujour-  
d'hui des especes de fiefs qui relevent de la  
Porte , & dont le sultan dispose. On nomme  
hospodar ou vayvode les princes qui les gou-  
vernent.

Démétrius Cantimir , vayvode de Molda-  
vie , & Bassaraba Brancovan , vayvode de Vala-



chie, avoient promis de se joindre au czar, & de lui fournir toutes les provisions nécessaires pour son armée. Mais le second lui manqua, & le premier ne put pas remplir tous ses engagements. Comme il ne gouvernoit les Moldaves que depuis peu, il n'eut pas assez de crédit sur eux pour les entraîner dans sa révolte. Il vint se joindre aux Russes, comme Mazeppa s'étoit joint aux Suédois; & même il leur fut encore d'une moindre ressource.

L'avant-garde commandée par Schérémétow, campoit alors à Jassy, capitale de la Moldavie, située sur la rivière de Bahluy, à deux milles du Pruth, nommé par les anciens Hiéruse. Les Moldaves fuyoient; & ne laissant à l'ennemi que des pays déserts, ils portoient à l'armée turque les provisions que Cantimir avoit destinées aux Russes. Cependant Pierre hâtoit sa marche avec le reste de son armée, pour venir dégager Schérémétow, qui pouvoit être enveloppé par les Turcs. Ils avoient passé le Danube sous les ordres du visir Baltagi-Méhémet: ils approchoient du Pruth, & ils marchaient vers Jassy, au nombre d'environ deux cents cinquante mille hommes en y comprenant les Tartares.

Il s'agissoit de leur défendre le passage du Pruth: mais le czar n'arriva pas à temps, & son armée, réduite à la moitié dans une bataille qu'a-

Il hâta sa marche pour dégager son avant-garde, qui campoit sur le Pruth.

Il ne peut plus ni se retirer ni combattre qu'a-

avec désavan-  
tage.

gue marche sous un soleil brûlant & parmi des déserts arides, n'étoit tout au plus que de quarante mille hommes. Un corps assez considérable, que le général Renne lui amenoit, ne pouvoit arriver jusqu'à lui: les Turcs avoient coupé la communication. Campés sur l'une & l'autre rive du Pruth; ils étoient maîtres de la campagne; & les Russes, enveloppés de toutes parts, ne pouvoient ni se retirer, ni subsister où ils étoient, ni combattre qu'avec un désavantage évident. Tout leur manquoit jusqu'à l'eau: ils ne pouvoient tenter d'en puiser dans le fleuve, sans s'exposer au feu d'une nombreuse artillerie, que le grand-visir avoit placée sur la rive gauche. Cependant ils se défendoient avec courage: ils ne purent être entamés. Mais ils ne pouvoient pas résister long-temps à la disette. Pierre sentit alors qu'il avoit fait la même faute que le roi de Suede à Pultava; que, comme lui, il s'étoit engagé trop avant dans un pays ennemi; & qu'il avoit trop compté sur les promesses d'un allié peu puissant.

Haineur dé-  
placée de  
Charles XII.

C'est à vingt-cinq lieues de Bender, que le vainqueur de Charles XII se voyoit au moment de perdre avec la liberté le fruit de tant de soins pour policer & pour étendre son empire. Le roi de Suede avoit refusé de suivre les Turcs; parce qu'il crut au dessous de lui de se trouver dans une armée, où il ne commandoit pas. Baltagi-

Méhémet lui envoya Poniatowski, pour l'inviter à venir voir les dispositions qu'il avoit faites; il refusa encore, exigeant que le grand visir lui fît la première visite. Cette fierté étoit bien déplacée. Peut être qu'avec plus de complaisance il eût gagné ce général, qui l'oublia bientôt, & qui ne travailla que pour les intérêts de la Porte.

Tel étoit l'effet de la discipline que le czar avoit mise parmi ses troupes : huit mille Russes soutinrent dans un combat les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuèrent sept mille hommes, & les forcèrent à retourner en arrière. Cependant les escarmouches continuoient : les Russes étoient foudroyés par le canon des ennemis : leur cavalerie étoit presque toute démontée : ils périssoient par la famine, & ils paroissoient devoir enfin succomber sous le nombre. Pierre incertain si, hasardant une action générale, il traîneroit au combat son armée languissante, se retira dans sa tente ; & défendit que personne osât y entrer, sous quelque prétexte que ce fût ; ne voulant pas qu'on fût témoin des troubles qui l'agitoient, ni qu'on le détournât d'une résolution désespérée, s'il la jugeoit nécessaire. Une femme lui rendit l'espérance, & le sauva.

En 1702, la petite ville de Marienbourg, qui étoit située sur les confins de la Livonie & Cruelle situation du czar.  
Le czar avoit épousé Catharine.

de l'Ingrie , ayant été prise & détruite par les Russes , tous les habitants furent emmenés en captivité. Il y avoit parmi eux une jeune paysanne livonienne , veuve d'un sergent qu'elle avoit perdu le jour ou le lendemain de ses nocces. Orpheline dès l'âge de cinq ans , elle étoit alors chez un ministre luthérien , qui avoit donné quelques soins à son éducation. Elle est connue sous le nom de Catherine.

Catherine , ayant été le parrage d'un général , qui la céda au prince Mentzikof , eut occasion d'être connue du czar , dont elle attira toute l'attention. Charmé de sa beauté , & plus encore de son esprit & de son courage , Pierre l'aima , & l'épousa secrètement en 1707. Il crut trouver en elle une ame , capable de seconder ses desseins.

Ce mariage étoit contraire aux usages des Russes.

Ce mariage choquoit les préjugés des Russes : non qu'en Russie les princes crussent alors se dégrader , lorsqu'ils ne s'allioient pas à des princes ; ils ne se piquoient pas même d'être assez délicats pour chercher dans une femme les vertus de son sexe. Il y avoit une loi ou un usage , qui ne permettoit pas au czar d'épouser une étrangere : il épousoit une de ses sujettes : il la prenoit d'ordinaire dans la noblesse , quelquefois dans le peuple , & presque jamais dans les grandes maisons. Il eût craint de les rendre trop puissantes , ou de mettre la jalousie parmi

elles. Quand il vouloit se marier, il suivoit le conseil que Sulli donnoit en badinant à Henri IV : car il faisoit assembler les plus belles personnes de la nation , & il choissoit celle qui lui plaisoit davantage.

Avec des vertus au dessus de son sexe , Catherine étoit destinée à être souveraine d'un empire , où elle avoit été amenée captive. Elle partageoit les fatigues du czar : elle l'accompagnoit dans ses voyages & dans ses campagnes : elle adoncissoit ses peines : elle le portoit à la clémence : elle le rendoit plus grand. Elle étoit à la bataille de Pultava , se montrant par-tout , encourageant les soldats , faisant enlever les blessés , donnant ses soins à tous , & se signalant par sa bienfaisance autant que par son courage. Pierre déclara son mariage , le jour même qu'il partit pour la guerre de Moldavie , c'est-à-dire, le 17 mars 1711.

---

Les vertus  
de Catherine  
pouvoient faire  
taire les  
préjugés.

Lorsqu'il alloit passer le Boristhene , il la pria de ne pas aller plus avant : il craignoit de l'exposer à de nouveaux dangers. Mais elle regarda cette attention , comme un outrage à sa tendresse & à son courage ; & le czar fut contraint de céder à ses instances.

Ce fut le salut de l'armée : car elle entra dans la tente , malgré les défenses. Elle fit voir au czar qu'il étoit possible de réussir par

---

Elle négocia avec les  
Turcs.

une négociation : elle s'en chargea, & réussit en effet. Il y avoit des circonstances favorables à son dessein. Le général Renne, après avoir passé trois rivières, étoit arrivé sur le Danube, & avoit pris la ville & le château de Brahila. Un corps de troupes, parti des frontières de Pologne, avançoit à grandes journées. Le visir ne savoit pas sans doute, la disette que souffroient les Russes. Il avoit éprouvé combien il étoit difficile de les vaincre. Il pouvoit craindre de perdre tous les avantages de la campagne, s'il les réduisoit au désespoir lorsqu'ils étoient au moment de recevoir de nouveaux secours. Enfin il voyoit à leurs mouvements qu'ils étoient disposés à se faire jour au travers de l'ennemi, s'ils n'obtenoient pas la paix, aux conditions, qu'ils offroient. » Baltagi, dit M. de Voltaire, qui n'aimoit pas la guerre, & qui cependant l'avoit bien faite, » crut que son expédition étoit assez heureuse, » s'il remettoit aux mains du grand-seigneur les villes & les ports pour lesquels il combattoit; s'il renvoyoit des bords du Danube en Russie l'armée victorieuse du général Renne; & s'il fermoit à jamais l'entrée des Palus-Méotides, le Bosphore Cimmérien, la mer Noire, à un prince entreprenant; enfin s'il ne mettoit pas des avantages certains au risque d'une nouvelle bataille, que le désespoir pouvoit gagner contre la force.

Ces raisons & des intrigues dont on ne fait jamais bien la vérité, procurerent d'abord une suspension d'armes, pendant laquelle les Turcs apportèrent des vivres dans le camp des Russes, & bientôt après la paix fut faite près d'un village, nommé Faltchii, sur les bords du Pruth. On convint qu'Asoph seroit rendu à la Porte; que quelques places fortes seroient démolies; & que le czar ne s'opposeroit point au retour de Charles XII en Suede. Poniatowski & le kan des Tartares traverserent à l'envi cette négociation. Charles vint lui même à l'armée pour l'empêcher: mais lorsqu'il arriva, le traité étoit conclu.

La paix qu'elle obtient sauve l'armée.

Cette campagne coûta près de soixante mille hommes au czar. Il perdit ses ports & ses forteresses sur les Palus-Méotides, & par conséquent l'empire de la mer Noire. Il souffrit encore beaucoup dans la retraite, les Tartares ne cessant de harceler ses troupes, malgré l'escorte que le grand-visir lui avoit donnée. Après avoir mis les débris de son armée en quartier d'hiver dans la Lithuanie, il eut à Jaroslaw une entrevue avec Auguste, & ces deux princes conclurent un traité d'alliance défensive contre les Turcs.

Pendant que Catherine le devança à Pétersbourg, il fait avec Auguste une alliance défensive contre les Turcs.

Catherine le devança à Pétersbourg. Elle étoit accompagnée de Démétrius Cantimir,

que Pierre ne voulut jamais livrer, quoiqu'on le lui eût demandé avec instances par un des articles préliminaires. Il donna à ce prince, qui avoit tout abandonné pour lui, des terres dans l'Ukraine avec une pension considérable.

Il déclare plus solennellement son mariage avec Catherine.

Au mois de février de l'année suivante 1712, il déclara plus solennellement qu'il n'avoit fait, son mariage avec Catherine, & le célébra à Pétersbourg avec magnificence. En 1724, il la fit couronner & sacrer, voulant par cette cérémonie inusitée dans ses états, préparer les esprits à la voir regner après lui. Elle nous a été, dit-il, dans la déclaration qu'il donna pour ce couronnement, d'un très-grand secours dans tous les dangers, & particulièrement à la bataille du Pruth, où notre armée étoit réduite à vingt-deux mille hommes.

Il songe à mettre la dernière main à ses grands desseins.

Après avoir fait la paix avec la Porte, il restoit encore une carrière assez vaste à Pierre le Grand. Il avoit des établissemens à perfectionner en Russie, de nouvelles réformes à faire, des conquêtes à poursuivre sur la Suède, & le roi Auguste à affermir sur le trône. Il occupa de tous ces objets. Mais celui qui lui tenoit le plus à cœur, c'étoit d'enlever aux Suédois toutes les provinces qu'ils possédoient en Allemagne



Allemagne. Car s'il n'achevoit de ruiner cette puissance, elle paroïssoit le devoir toujours traverser dans ses desseins. Il médita donc les moyens de l'abattre : il jeta le plan de ses opérations; & il projeta des traités d'alliance avec l'électeur de Hanovre, & avec les rois de Prusse & de Danemarck.





## LIVRE DIX-NEUVIEME.



### CHAPITRE I.

#### *De la pacification d'Utrecht.*



La grande alliance étoit menacée d'une dissolution entière. **P**ENDANT que les révolutions violentes du nord diminueoient les forces des confédérés, il s'en faisoit d'un autre côté une plus lente & plus sourde, qui devoit enfin les dissiper entièrement.

Cependant Philippe pensoit à se retirer dans les Indes occidentales, lorsqu'il obtint le duc de Vendôme. Au mois d'août 1710, Philippe V se flattoit si peu de relever son parti, qu'il pensoit à transférer le siege de sa monarchie aux Indes occidentales. Dans cette position, ce prince, son conseil & les grands demanderent le duc de Vendôme à Louis XIV, pour l'opposer

à Staremborg & à Stanhope, deux grands capitaines qui commandoient les armées des confédérés. Le roi de France, hors d'état de donner des troupes à son petit-fils, ne lui refusa pas un général dont il ne se servoit plus.

---

1710

---

Depuis la malheureuse campagne d'Oudenarde, en 1708, Vendôme étoit retiré dans Aner : mais son nom, au dessus des disgraces, ne se renferma pas dans sa retraite. Dès qu'il parut à Valladolid, où il rassembla les débris de l'armée de Philippe, les peuples crurent voir leur sauveur. Saisis d'enthousiasme, ils se rangent à l'envi sous ses drapeaux : les villes, les villages, les communautés religieuses ouvrent leurs bourses, pour fournir aux frais de la guerre : au lieu des contradictions qu'il avoit essuyées dans les Pays-Bas, il trouve un roi trop malheureux pour avoir une volonté, & des courtisans dont le caractère avoit changé avec la fortune de leur maître. Ayant donc véritablement toute l'autorité d'un général, il conduisit à Madrid Philippe, qui entra dans sa capitale aux acclamations des peuples. Il prit d'assaut Brihuéga, où il fit prisonnier Stanhope & cinq mille Anglois : le lendemain, 10 décembre, il défit à Villaviciosa Staremborg, qui venoit au secours de Brihuéga : enfin en quatre mois il rétablit & affermit Philippe sur le trône.

---

Ce général se rétablit sur le trône.

---

Si les confédérés eussent accepté les offres de Louis XIV, Philippe n'eût pas recouvré sa couronne.

L'affection des Espagnols pour ce prince étoit si grande, qu'ils aimoient mieux brûler leurs vivres que de les vendre à l'archiduc. C'est ce qui faisoit dire à Stanhope; qu'on pouvoit parcourir l'Espagne avec une armée victorieuse; mais qu'il faudroit une armée encore plus grande pour la conserver. Si les confédérés eussent accepté les offres que faisoit Louis XIV, de reconnoître Charles pour roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, de fournir même des subsides pour le détrôner; il est vraisemblable que le zele des Espagnols se seroit refroidi, & que se voyant tout-à-fait abandonnés de la France, ils se seroient fait une loi de la nécessité. Il est au moins certain que Brihuéga n'auroit pas été prise, & que Staremborg n'auroit pas été vaincu, puisque Vendôme n'auroit pas commandé l'armée de Philippe.

Le dixieme sur les terres levé sans murmures, prouve les ressources que Louis trouvoit dans ses sujets.

Depuis le mois d'août 1710, la France n'eut pas des succès comme l'Espagne: mais ses ennemis neurent pas de nouveaux avantages sur elle. Au mois d'octobre le roi établit la levée du dixieme sur tous les revenus des terres. Cette nouvelle imposition, dont l'édit fut enregistré sans résistance & sans murmures, fit voir aux confédérés, que la France avoit des ressources qui leur manquoient; & ouvrit les yeux à ceux qui ne se laissoient pas conduire par l'esprit de parti. Ils purent connoître que

leurs procédés odieux avoient attaché les peuples à un prince, qui sacrifioit tout pour la paix. Ils eurent d'autant plus lieu d'être étonnés des ressources de Louis XIV dans l'affection de ses sujets, qu'alors il s'en falloit de cinq millions que les Anglois fussent en état de lever en un an les dépenses de l'année courante. Cependant c'étoit principalement à eux à faire les frais de la guerre, auxquels leurs alliés pouvoient encore moins fournir. Vous voyez que toute l'Europe étoit épuisée.

Il étoit temps que l'Angleterre cherchât la paix, ce qui ne se pouvoit faire sans un changement dans le gouvernement. Voilà la révolution qui devoit rendre le calme à l'Europe. Pour en comprendre les causes & en prévoir les effets, il faut se ressouvenir des factions qui divisoient l'Angleterre.

Une révolution qui se préparoit en Angleterre, devoit rendre le calme à l'Europe.

Les Stuarts, s'opiniâtrant à établir le despotisme, sous prétexte de conserver leur prérogative, n'avoient pas pu prendre beaucoup de part aux démêlés des autres puissances de l'Europe. Ils étoient à la tête d'une faction qui se conduisoit par les principes des épiscopaux, & à laquelle on donna le nom de Torys.

Les Stuarts avoient été à la tête de la faction des Torys.

Les Whigs formoient la faction opposée. C'étoit un assemblage de toutes les sectes comprises sous la dénomination de Non-con-

Les sectes comprises sous le nom de Non-con.

formistes, for-  
moient la fac-  
tion des  
Whigs.

formistes : sectes , qui ne pouvoient se souffrir, mais qu'un intérêt commun réunissoit contre l'église anglicane. Ennemis du pouvoir arbitraire & de l'autorité sans bornes , les Whigs se regardoient comme seuls bons patriotes. Ils avoient déclamé contre l'avarice de Charles II, qui se mettoit aux gages de la France : ils l'avoient blâmé de ne pas s'opposer à l'ambition de Louis XIV : ils avoient frémî pour l'Angleterre à la vue des progrès de ce monarque : & par cette conduite ils s'étoient attiré la faveur du peuple.

Guillaume III  
avoit ménagé  
les Whigs qui  
entroient  
dans ses vues,  
& à qui il de-  
voit la cou-  
ronne.

Ils avoient eu la principale part à la révolution de 1688, qui fit passer la couronne sur la tête de Guillaume III, prince d'Orange. Il les favorisa , moins peut-être par reconnoissance , que parce qu'ils entroient dans ses vues : car ce parti étoit animé contre la France ; & il importoit à Guillaume de faire la guerre à cette monarchie , jusqu'à ce qu'il en eût été reconnu. Ils s'éleverent donc aux premiers emplois , ils dominèrent dans le parlement , ils gouvernèrent , & le ministère de Londres eut un esprit tout différent de celui qu'il avoit eu sous les Stuarts.

Marlborough  
s'étoit attaché  
à eux , & ce  
parti s'étoit

Ayant conservé leur crédit sous la reine Anne, ils furent maîtres des armées & de toutes les parties du gouvernement. Car le duc

de Marlborough avoit abandonné le parti des Torys, pour embrasser celui des Whigs, plus favorable à son ambition; & il dispoſoit des principaux miniſtres, qui lui étoient dévoués : tels étoient le comte Godolſin, grand tréſorier, & le comte Sunderland, ſecrétaire d'état.

rendu maître  
du gouverne-  
ment.

Il eſt certain qu'avant la révolution, le miniſtere de Londres s'occupa trop peu du reſte de l'Europe. Les Whigs avoient donc raiſon de le blâmer : mais lorsqu'ils gouvernerent eux-mêmes, ils auroient dû ne prendre part aux guerres du continent, qu'autant qu'il étoit de l'intérêt de l'Angleterre de maintenir la balance entre les maiſons d'Autriche & de Bourbon. Ce fut auſſi l'objet de la grande alliance; & on l'eût rempli dès 1706, ſi on eût voulu faire la paix. On ne le voulut pas, parce que les confédérés, aveuglés par la proſpérité, le furent encore plus par les vues particulières de leurs chefs. On continua donc la guerre par paſſion, ſans avoir d'objet fixe, & ſans ſavoir quand on la termineroit. Les négociations de la Haye & de Gertruidenberg en font la preuve.

Les Whigs  
oublierent  
l'objet de la  
grande alliance.

Lorsqu'on ſe fut écarté du premier objet de la grande alliance, la guerre ne ſe fit plus que pour l'intérêt de la maiſon d'Autriche, & des chefs de la confédération, dont elle nour-

Ils s'obſtinèrent dans une  
guerre qui  
ruinoit la na-  
tion.

*même puissance  
neut à peu  
la même  
duite à person*  
1795

rissoit l'ambition & l'avarice. La Hollande pouvoit, à la vérité, se proposer d'obtenir un plus grand nombre de places pour sa barrière : mais l'Angleterre n'attendoit rien, & cependant elle contribuoit seule plus que tous les alliés ensemble. Il y a eu telle campagne, où l'empereur ne fournissoit guère plus d'un régiment contre la France à sa seule charge. Il ne paroissoit prendre aucune part à la guerre d'Espagne : bien loin de donner des troupes à l'archiduc, à peine lui donnoit-il de quoi avoir une table. Le roi de Portugal & le duc de Savoie ne faisoient presque rien pour la cause commune. Du côté du Rhin, les princes de l'empire étoient d'ordinaire dans l'inaction. Tout le fort de la guerre se faisoit donc dans les Pays-Bas, aux dépens des Hollandois & des Anglois; & parce que les premiers fournissoient à peine la moitié du contingent auquel ils s'étoient engagés, l'Angleterre étoit obligée d'y suppléer. Ainsi elle donnoit des subsides à ses alliés, elle entretenoit leurs armées : & comme si on eût combattu pour elle, il n'y avoit point de petit prince, lorsqu'il n'obtenoit pas ce qu'il demandoit, qui ne menaçât de retirer ses troupes, quoiqu'il n'eût pas de quoi les faire subsister chez lui.

Sous les Stuarts l'Angleterre avoit vu fleurir son commerce, & elle s'étoit enrichie. Si



alors elle étoit honteuse de ne jouer d'ailleurs aucun rôle dans l'Europe, elle devoit l'être bien plus de celui qu'elle jouoit depuis la révolution, puisqu'elle étoit la dupe de ses pensionnaires, c'est-à-dire, de ses alliés; qu'elle se ruinoit pour entretenir au dedans une faction, & au dehors des alliances inutiles; & qu'elle s'opiniâtroit à soutenir une guerre onéreuse, à laquelle elle ne prenoit point d'intérêt. Les dettes s'accumuloient, le peuple gémissoit sous les taxes, le commerce tomboit de jour en jour, la nation s'appauvrissoit, un petit nombre de familles absorboit toutes les richesses. Quels étoient donc les desseins de ceux qui gouvernoient alors l'Angleterre? d'abattre la maison de Bourbon, pour rendre à la maison d'Autriche toute la puissance de Charles-Quint; ils ne vouloient donc plus maintenir l'équilibre. Mais la vérité est qu'ils ne feignoient de redouter la France, que pour sacrifier leur patrie à une guerre qui leur étoit utile.

Depuis 1706 exclusivement jusqu'en 1711, la guerre coûta, dit milord Bolingbroke, plus de trente millions de livres sterling à l'Angleterre. On est étonné & indigné, remarque encore ce ministre, quand on compare cette dépense avec le peu de progrès que firent les confédérés.

Ce que cette guerre coûta dans cinq ans à l'Angleterre

Cette politique, fausse & prodigue, comme il l'appelle, s'est introduite en Europe avec

Fausse politique depuis

fautes de  
l'Europe.

le système de l'équilibre. Les puissances riches ont imaginé d'acheter des alliés, & de donner des subsides aux puissances pauvres. Il arrive qu'elles dépensent beaucoup pour acquérir peu, ou même pour rendre tout ce qu'elles ont conquis : il ne leur reste plus que des dettes. Cette politique durera sans doute : car lorsque les gouvernements ont pris une allure, ils ne la quittent pas facilement, sur-tout si elle est mauvaise. Introduite, comme je viens de le dire, avec le système de l'équilibre, elle l'assure beaucoup mieux que les négociations & les congrès, parce que dans un siècle où on ne fait la guerre qu'avec de l'argent, elle hâte la ruine des puissances les plus riches. Il n'y en a point aujourd'hui, qui puisse, sans se nuire à elle-même, soutenir pendant trois ou quatre campagnes une suite non interrompue de succès. M<sup>lord</sup> Bolingbroke a prédit que l'Angleterre s'appauvrira par cette politique, & que de la pauvreté elle tombera dans l'esclavage.

Il importoit  
de casser le  
parlement, &  
de changer  
tout le minist-  
tere.

Pour arrêter les abus du gouvernement d'Angleterre, & terminer une guerre aussi extravagante qu'onéreuse, il falloit que la reine ouvrit les yeux sur la conduite de ses ministres, qu'elle cassât le parlement où les Whigs étoient supérieurs, & qu'elle en convoquât un nouveau. Je ne fais si la considération du bien public étoit capable de produire ce changement heureux : une intrigue le produisit.

La duchesse de Marlborough, qui jouissoit de la plus grand faveur, avoit mis auprès de la reine une de ses parentes, nommée Hill, & s'étoit donné une rivale. Cette femme fut plaire aux dépens de sa bienfaitrice, qui choquoit souvent la reine par ses hauteurs. La duchesse de Marlborough fut disgraciée.

Intrigue de  
la Hill.

Incapable de reconnoissance, la Hill étoit capable de ressentiment. Or, elle avoit à se venger du comte de Sunderland, qui avoit tout tenté pour l'éloigner de la cour; & du duc de Marlborough, qui avoit refusé un régiment à son frere, quoique la reine l'eût accordé. Elle se conduisit d'après les conseils de Harlei, qui cherchoit à s'insinuer dans la confiance de la reine; & qui ayant été secretaire d'état avoit perdu sa place par le crédit de Marlborough. Il avoit donc aussi à se venger.

Elle prend  
les conseils de  
Harlei.

Sur ces entrefaites, les sermons de quelques Torys attirerent l'attention du public. Un deux nommé Sacheverel, qui avoit prêché devant la reine, fut accusé d'avoir attaqué la dernière révolution; condamné la tolérance; fait entendre que l'église anglicane étoit en danger sous le regne présent; que l'administration, dans les affaires ecclésiastiques & civiles, tendoit à la ruine du gouvernement, & d'enseigner enfin l'obéissance passive.

Sermon d'un  
Torys.

Il souleve le parlement, où les Whigs diminuoient.

Cette doctrine étoit contre la reine Anne, parce qu'en condamnant la dernière révolution, elle attaquoit les droits de cette princesse au trône. Elle n'étoit pas moins contraire au parlement, presque tout composé de Whigs, puisqu'elle blâmoit l'administration présente; & qu'en enseignant une obéissance passive, elle reconnoissoit dans le souverain une autorité arbitraire & absolue.

La reine Anne voit que les Whigs sont les ennemis de son autorité.

La reine fut témoin des contestations, qui s'éleverent dans le parlement au sujet de cette doctrine: elle vit avec quelle vivacité les Whigs se soulevoient contre l'obéissance passive & contre le pouvoir arbitraire. Elle connut qu'elle avoit donné sa confiance à des hommes, qui n'étoient attentifs qu'à diminuer son autorité. Les torts du parlement lui firent bientôt oublier ceux de Sacheverel; & dans le dessein de le dissoudre, elle le prorogea; c'est-à-dire, qu'elle en suspendit les séances, & les remit à un autre temps.

Comme elle vouloit casser le parlement, la Hill lui conseille de donner sa confiance à Harlei.

Elle avoit besoin de conseils. La Hill, alors nommée Mashan du nom de son mari, lui parloit souvent de Harlei, comme d'un homme indigné de l'ingratitude de ceux que la reine avoit comblés de bienfaits. Il étoit d'ailleurs reconnu pour un homme éclairé, intelligent dans les affaires, & très-propre à manier l'esprit de la nation.

Harlei, ayant été introduit à des audiences secrètes, n'eut pas de peine à persuader à la reine que les critiques des Torys tomboient uniquement sur l'administration des Whigs; que la meilleure partie de la nation étoit indignée du pouvoir excessif, dont Marlborough & Godolfin s'étoient emparés; & que ces deux hommes ne continuoient la guerre que pour amasser des richesses immenses, pendant que toute l'Angleterre gémissoit sous le poids des taxes. La reine lui donna sa confiance, & sur ses avis elle changea tout son conseil.

La reine change tout son conseil : casse le parlement, & en convoque un nouveau.

Sunderland fut le premier sacrifié aux ressentiments de la Mashan. Quelque temps après, c'est-à-dire, au mois d'août 1710, la reine renvoya Godolfin, & nomma cinq commissaires pour l'administration des finances. Harlei qui en étoit un, pouvoit être regardé comme le seul; car il avoit choisi les autres, & il étoit sûr de n'essuyer de leur part aucunes contradictions : la disgrâce des autres ministres suivit de près celle de Godolfin. De tous ceux qui les remplacèrent, je ne nommerai que S. Jean ou milord Bolingbroke, un des beaux esprits de sa nation. C'est le même que je viens de citer. Il fut fait secrétaire d'état. Bientôt après la dissolution du parlement fut publiée, & la reine en convoqua un nouveau.

Tous ces changements, qui se faisoient

Cependant

elle conserve le commandement des armées à Marlborough, parce qu'elle n'ose encore de couvrir ses desseins. précisément dans le temps où la France & l'Espagne paroissent aux abois, firent craindre aux Whigs & à la Hollande que la reine n'eût pris des résolutions contraires aux vues des confédérés. Envain l'ambassadeur de cette princesse assuroit les États-Généraux, qu'elle conservoit les mêmes sentiments pour la cause commune; elle ne pouvoit dissiper l'inquiétude des alliés, & cependant elle n'osoit encore déclarer ouvertement ses desseins. Elle crut donc devoir continuer le commandement des armées à Marlborough : le nouveau ministre limita seulement l'autorité de ce général, qui connut par là qu'il étoit craint, & qu'on ne pouvoit se passer de ses services.

Il importoit à la reine & aux nouveaux ministres de rendre Marlborough inutile, & par conséquent de faire la paix. Marlborough étoit encore assez puissant pour se venger, puisqu'il continuoit d'être nécessaire. Pour n'avoir plus à le redouter, il falloit donc le rendre inutile, & par conséquent faire la paix. C'étoit l'intérêt de la reine, de la Mashan, du nouveau ministère : heureusement cet intérêt s'accordoit avec celui de toute l'Europe. Mais ne pouvant entamer ouvertement une négociation, qui auroit été traversée par les Whigs & par les alliés, il s'agissoit de trouver une voie sûre & secrète, pour faire connoître à la France les dispositions de la reine Anne & de son conseil.

Ils sent con-

Lorsque le maréchal de Tallard, ambassa-

deur auprès du roi Guillaume, revint en France, il avoit laissé à Londres un chapelain nommé Gaultier, qui étant instruit des affaires d'Angleterre, pouvoit donner à la France des avis utiles. Gaultier s'étoit introduit chez le comte de Jersey, qui avoit été ambassadeur auprès de Louis XIV après la paix de Ryswick; & il s'étoit lié avec Prior, autrefois secretaire d'ambassade de Jersey, & connu par ses poésies. Jersey, lié avec les nouveaux ministres, proposa ce chapelain comme un homme de confiance, en même temps obscur, tel qu'il le falloit pour une négociation secrete. Sa proposition fut agréée, & il fut commis pour instruire Gaultier, mais verbalement, & sans lui rien donner par écrit.

Gaultier fit deux voyages en France. A son second retour il rapporta des propositions, dont les ministres de Londres furent contents, & telles qu'ils les avoient demandées, pour oser les communiquer aux États-Généraux. Saisis de la négociation, ils étoient jaloux de la conserver; considérant qu'il étoit de l'intérêt de l'Angleterre & du leur, de ne laisser dépendre d'aucune autre puissance la fin ou la continuation de la guerre. La Hollande, qui offrit alors au conseil de Versailles de reprendre les conférences, leur donna de l'inquiétude; & ils sollicitèrent vivement le roi de France de se

Contents des propositions, que le roi leur fait, ils sont jaloux de rester maîtres de la négociation que la Hollande veut reprendre.

refuser aux propositions de cette république. Ainsi les deux puissances qui avoient voulu la guerre avec le plus d'opiniâtreté, paroissoient alors s'envier l'avantage de contribuer à la paix.

Louis devoit se refuser, & se refuse aux offres des Hollandois.

Louis XIV n'avoit pas besoin d'être sollicité. Après les humiliations qu'il avoit essuyées à la Haye & à Gertruidenberg, il n'avoit garde de renouer des négociations infructueuses, surtout dans les conjonctures où il se trouvoit : car il découvroit de nouvelles ressources dans l'affection de ses sujets ; son petit-fils venoit d'être rétabli sur le trône d'Espagne ; il connoissoit enfin qu'il ne pouvoit avoir la paix que par l'Angleterre. Il eût d'autant plus mal fait d'accepter les offres des Hollandois, que la suite fit voir qu'ils n'étoient encore capables ni de modération, ni de bonne foi.

Prior lui apporte les propositions de la reine Anne.

Prior accompagna Gaultier dans un autre voyage en France, & fut chargé des préliminaires proposés par le conseil de la reine Anne. Mais il n'avoit d'autre pouvoir que de les communiquer & de rapporter une réponse précise & décisive. Cette réponse n'étoit pas facile à faire : car on ne pouvoit accorder aux Anglois tout ce qu'ils demandoient, sans ruiner le commerce des François & des autres nations de l'Europe ; & par un refus on s'exposoit à rompre la négociation, à peine commencée. Il eût fallu,



fallu, pour traiter les articles qui souffroient des difficultés, que les pouvoirs de Prior eussent autorisé à céder sur quelques-uns, & à donner des modifications sur d'autres.

Dans l'embarras où se trouvoit le ministère de Versailles, le roi jugea à propos de porter la négociation à Londres, & d'y envoyer un homme instruit de ses intentions, & assez éclairé pour ne pas le compromettre. Le choix tomba sur Ménager, député de la ville de Rouen au conseil du commerce. Il partit avec Prior & Gaultier, & arriva le 18 août 1711.

Ménager passa à Londres, pour y traiter les articles qui souffroient de difficultés.

L'empereur Joseph étoit mort quatre mois auparavant, le 17 avril. Cet événement paroïssoit favorable à la négociation de Londres : car les confédérés ne pouvoient pas raisonnablement s'obstiner à vouloir désormais conserver la couronne d'Espagne sur la tête de l'archiduc, qui devenoit l'héritier de tous les domaines de la maison d'Autriche. C'eût été détruire l'équilibre, qu'ils se piquoient de vouloir maintenir. Aussi le roi de Portugal & le duc de Savoie déclarerent-ils, qu'ils ne continueroient pas la guerre pour réunir dans la même personne la monarchie d'Espagne avec l'empire.

Sur ces entre-faites, Joseph étant mort, il n'étoit pas de l'intérêt des confédérés de donner l'Espagne à l'archiduc, qui héritoit de tous les domaines de la maison d'Autriche.

Mais la guerre étoit utile à Marlborough, dont les intérêts ne changeoient pas avec le

Mais Marlborough & les

Whigs s'op-  
niâtroient à  
vouloir la  
guerre.

système de l'Europe. Les Hollandois obéissoient à aveuglément à toutes ses impressions, & les Whigs s'opposoient à la paix, parce que les Torys qui commençoient à prendre la supériorité, la desiroient. Ainsi les nations, victimes de l'esprit de parti & des vues particulières de quelques chefs, continuoient la guerre sans savoir pourquoi elles la faisoient. Lorsqu'on représentoit à milord Sommers, un des ministres que la reine Anne avoit renvoyés, combien il étoit inutile & ruineux de la prolonger, il se contentoit de répondre qu'il avoit été élevé dans la haine de la France.

Ils vouloient  
forcer la reine  
à la conti-  
nuer, où ils  
menaçoient  
de mettre la  
couronne sur  
la tête de l'é-  
lecteur de Ha-  
novre.

Quand un homme, qui a été à la tête des affaires, ose répondre ainsi; il ne faut pas s'étonner, si on tenta tout pour traverser la négociation. Il y eut des complots contre les ministres, des conspirations contre l'état. On demandoit si la reine pouvoit conclure des traités sans la participation de Georges, électeur de Hanovre, que le parlement avoit désigné pour lui succéder. On s'élevoit avec audace, avec frénésie contre le gouvernement. Les Whigs, en un mot, s'opiniâtrant à favoriser l'empereur & les Hollandois, formoient des ligues avec des puissances étrangères, pour forcer la reine à continuer la guerre, ou pour mettre la couronne sur la tête de l'électeur de Hanovre.

La paix pouvoit seule dissiper ces ligue : Il importoit donc aux ministres de Londres de hâter la paix : mais ils craignoient des disgrâces après la mort de la reine.  
 il importoit donc à la reine Anne & à son conseil de la conclure promptement. Cet intérêt bien connu de la France, fit que les deux cours négocierent avec beaucoup de confiance & de bonne foi.

Cependant les ministres de Londres n'étoient pas sans inquiétudes. La santé de la reine ne promettoit pas de longs jours, & ils prévoyoit des disgrâces à l'avènement de l'électeur de Hanovre, en qui les Whigs mettoient toutes leurs espérances, & qui appelé au trône par ce parti, le favorisoit. On pouvoit alors leur faire un crime d'avoir fait la paix sans les alliés, ou de les y avoir forcés : on pouvoit même leur en faire un d'avoir ouvert une négociation avec Louis XIV : car il étoit déclaré par un acte du parlement, que qui que ce soit en Angleterre, ne pourroit être autorisé à traiter avec un prince, qui recevrait le prétendant dans ses états ; & cependant le prétendant étoit en France.

Ce n'est qu'en faisant une paix glorieuse pour la nation, & avantageuse pour les alliés, qu'ils pouvoient prévenir les malheurs dont ils se voyoient menacés. Ils ne le cachoit pas à la France, qui dans le besoin qu'elle avoit de terminer la guerre, se prêtoit à ces considérations. Ils auroient donc procuré les conditions

Une paix glorieuse pouvoit seule les justifier.

les plus favorables à la Hollande, si elle eût voulu entrer en négociation conjointement avec eux.

Cependant déjà coupables aux yeux des confédérés & des Whigs pour avoir ouvert la négociation, il ne leur restoit plus qu'à conclure. Cette république auroit dû voir que ses intérêts étoient liés avec ceux des ministres de Londres, & que, par conséquent, elle pouvoit compter sur eux. Mais elle s'aveugla. En s'opposant opiniâtrément à la paix, elle les mit dans la nécessité de conclure à quelque prix que ce fût. Plus elle résistoit, plus elle suscitoit contre eux un parti puissant, plus ils sentoient le besoin de presser la négociation. Il n'étoit plus temps pour eux ni de reculer, ni de lire dans l'avenir des malheurs que mille accidents pouvoient écarter. La conjoncture présente demandoit la paix, & demandoit qu'elle se fût promptement. Ils se voyoient donc contrains d'abandonner tout ce qui la pouvoit retarder, par conséquent de négliger en partie les intérêts des alliés, & d'avoir de plus grandes complaisances pour Louis XIV. C'est ainsi que les ennemis de la France servoient cette monarchie par leur conduite inconsidérée. Ils hâtoient la paix qu'ils ne vouloient pas lui donner; & plus ils s'y opposoient, plus ils la lui ménageoient favorable.

Artifices des négociateurs.

L'art des négociateurs est d'un côté de demander au delà de ce qu'on veut, afin d'obtenir ce qu'on veut en effet; & de l'autre d'of-

frir moins qu'on ne veut céder, afin de n'être pas forcé à céder au delà. On dispute ensuite le terrain : on se rapproche lentement. Celui qui accorde un article qu'il avoit d'abord refusé, s'en fait un droit pour obtenir quelque dédommagement ; & celui qui se relâche sur une demande qu'il avoit faite, entend qu'on lui en fasse gré, & veut retirer quelque fruit de sa complaisance.

Tout cet artifice deviendrait inutile, si les puissances qui négocient, connoissoient réciproquement l'état où elles se trouvent ; & si jugeant l'une & l'autre des intérêts de celle avec qui on traite, comme toutes deux jugent séparément des siens, elles négocioient toujours dans la vue de terminer promptement. Dès-lors on s'entendrait, avant d'avoir ouvert les conférences. Comme l'une sauroit ce que l'autre doit raisonnablement exiger, & que l'autre, pour prendre le tour de M. de Sévigné, sauroit ce que l'une doit raisonnablement céder, on pourroit commencer par conclure. Voilà, dirait-on d'un côté, ce que je veux ; & je m'y borne, sans rien demander de plus ; parce que je sais que vous me l'accorderez. Voilà, dirait-on de l'autre, ce que je cède, & je n'offre rien de moins, parce que je sais ce que vous avez droit de prétendre. Des plénipotentiaires, qui viendroient au congrès avec de pareilles instructions,

Avec de  
mieres & de  
la bonne foi  
sans artifices,  
on termineroit  
promptement les  
négociations.

ne s'assembleroient que pour découvrir qu'ils sont d'accord : ils traiteroient avec autant de simplicité que de lumieres.

Si l'art de négocier en étoit à ce point, il seroit à sa perfection. On renonceroit à des artifices, qu'on estime aujourd'hui, & qui s'usent enfin. La bonne foi deviendrait l'ame des négociations : & les négociateurs seroient véritablement habiles, puisque leurs succès seroient uniquement le fruit de leurs lumieres. Mais cela n'arrivera pas : car les puissances foibles suppléeront à la force par la ruse : les négociateurs peu éclairés auront besoin d'être fins ; & comme on s'obstinera toujours à user d'artifices au moins d'un côté, il faudra bien que de l'autre on continue à en faire encore usage.

Une puissance dominante peut empêcher qu'on use d'artifices avec elle.

Il n'appartient qu'à une puissance dominante de couper court à tout ce manège ; & elle y réussira, pourvu qu'elle se pique de modération & de justice. Or, l'Angleterre dominoit en 1711. Par un heureux concours de circonstances, elle vouloit une paix prompte, qui conciliât, s'il étoit possible, tous les intérêts. Elle se trouvoit forcée à être médiatrice entre ses ennemis & ses alliés : c'étoit à elle à juger de ce qui devoit être exigé d'une part, & cédé de l'autre, à le déclarer promptement, & à conclure.

Les ministres de Londres prévirent bien sans doute, que Ménager, suivant les ordres qu'il devoit avoir reçus, ne céderoit que peu-à-peu, & comme par force ; qu'à chaque article qu'il accorderoit, il voudroit obtenir un dédommagement ; que par conséquent le temps des conférences se consumeroit en disputes ; & que la négociation traîneroit. Pour abréger, ils déclarèrent à Ménager, qu'avant de traiter avec lui, ils vouloient avoir une réponse par écrit au mémoire que Prior avoit porté en France.

Pour prévenir ces artifices, les ministres de Londres demandent que Ménager réponde par écrit aux propositions qu'ils ont faites.

Il n'étoit plus possible de ne s'expliquer que par degrés, de faire des réserves, de se préparer des dédommagements. Il falloit répondre à chaque article : refuser, c'eût été se rendre suspect de mauvaise foi, ou du moins d'artifices. Ménager jugea donc avec raison devoir dresser le mémoire qu'on lui demandoit.

Dans la première partie, qui traitoit des demandes particulières de l'Angleterre, le roi convenoit de reconnoître la reine Anne en qualité de reine de la Grande-Bretagne ; de reconnoître aussi la succession à cette couronne, de la manière que les actes du parlement l'avoient réglée en faveur de la ligue protestante.

Il accordoit aux Anglois, comme autorisé par le roi d'Espagne, Gibraltar & le Port-Mahon, satisfait.

pour assurer leur commerce dans la Méditerranée.

Ils devoient jouir, dans les pays de la domination d'Espagne, de tous les avantages accordés, ou qui le seroient à la nation la plus favorisée. Enfin le roi de sa part cédoit l'île de Terre-neuve.

Il ne veulent régler dans les préliminaires que les intérêts de l'Angleterre.

Dans la seconde partie du mémoire, le roi expliquoit ce qu'il demandoit pour lui, pour son petit-fils & pour les alliés de la France & de l'Espagne. Mais les ministres ne voulurent régler dans les préliminaires, que les intérêts de la nation angloise : ils réserverent ceux de la France & de ses alliés pour être traités dans le congrès, promettant au reste que le roi auroit lieu d'être content des bons offices de la reine.

On confère sur les articles contestés

Comme le mémoire de Ménager satisfaisoit les Anglois sur les articles importants, il plut à la reine & aux ministres. On convint de commencer des conférences, pour éclaircir les points contestés ; & Ménager traita avec les commissaires nommés à cet effet. De ce nombre étoient S. Jean, & Harlei alors comte d'Oxford.

Il fallut d'abord consentir à la démolition des ouvrages construits à Dunkerque, tant sur terre que sur mer ; & cependant se résoudre à



ne pas favoir encore ce qu'on obtiendrait pour prix de cette complaisance. Louis XIV demandoit la restitution de Lille & de Tournai. Les commissaires promirent de lui procurer un dédommagement ? mais ils dirent qu'il leur étoit impossible de déterminer encore en quoi il consisteroit.

Il fut ensuite question d'assurer le commerce des Anglois en Amérique. Ils proposoient a cet effet que Philippe, qu'ils reconnoissoient pour roi d'Espagne, livrât à l'Angleterre des places aux Indes occidentales, comme ils l'avoient déjà demandé dans les préliminaires. Ménager ayant répondu que ce prince n'accepteroit jamais de pareilles conditions, S. Jean se réduisit à obtenir la traite des Negres pour trente ans : à quoi Ménager répondit que le roi employeroit ses puissants offices, pour procurer cet avantage aux Anglois.

La traite des Negres est un droit exclusif de transporter de la côte de Guinée en Amérique, tous les Negres nécessaires aux colonies espagnoles, établies dans ce continent. Les François avoient joui de ce privilege jusqu'alors. Les Anglois l'acquirent par le traité d'Utrecht; & cette branche de commerce est d'autant plus considérable pour eux, qu'elle leur fournit l'occasion de faire une grande contrebande. La com-

pagne qui achete les Negres en Afrique, & qui les vend aux Indes occidentales, se nomme la compagnie de l'*Assiento*, d'un mot Espagnol qui signifie ferme, parce qu'en effet elle prend à ferme la traite des Negres.

On signe les articles préliminaires.

S. Jean ayant fait un mémoire au sujet des questions agitées dans la conférence, l'abbé Gaultier, qui avoit été présent à tout ce qui s'étoit dit, fut chargé de le porter à Versailles, & de rendre compte de ce qui s'étoit passé. La réponse de Louis XIV satisfait les ministres de Londres, à quelques difficultés près qui furent bientôt levées, parce que de part & d'autre on vouloit sincèrement finir. On signa donc les articles préliminaires, & Ménager n'eut plus qu'à revenir en France.

La reine désigne ses plénipotentiaires pour le congrès.

La reine avoit déjà désigné ses plénipotentiaires pour le congrès. L'un étoit Robertson, évêque de Bristol, l'autre le comte de Stafford, alors ambassadeur en Hollande, & le troisième Prior. J'aurai soin de dresser les ordres qui leur seront envoyés, disoit S. Jean à Ménager. Cessez un moment d'être ministre de France, soyez simplement témoin de notre bonne foi, & du desir sincère que nous avons de la paix : & faites en le rapport fidele à votre cour. Mais observez que nous ne pouvons nous départir des bienfaisances à l'égard de nos alliés. Il s'agit pour nous de maintenir la succession dans la ligne protestante, de procurer à la Hollande &

à l'empire une barrière sûre & raisonnable ; & de conserver à l'Angleterre les avantages dont nous sommes convenus avec vous.

De crainte d'être traversées, les deux cours s'étoient réciproquement demandé le secret sur les propositions qu'elle se faisoient l'une à l'autre.

Mais puisqu'elles avoient heureusement levé toutes les difficultés , il ne restoit plus qu'à faire connoître l'état de la négociation. Le comte de

Elle instruit  
les Etats-Généraux de l'état de la négociation & de ses intentions.

Stafford eut ordre d'en rendre compte au pensionnaire , & de lui dire que , si la reine s'étoit contentée de stipuler des conditions générales pour ses alliés , c'étoit uniquement par la seule considération de ne pas s'ingérer à décider de leurs prétentions , & dans la vue de leur laisser l'entière liberté d'en traiter eux-mêmes aux conférences de la paix ; que son intention étoit d'agir de concert avec ses alliés ; que nulle offre de la France ne l'engageroit à faire la paix , si elle n'obtenoit par le traité , que la république de Hollande fût satisfaite sur les articles de la barrière , du commerce , & sur les autres prétentions ; que si les États-Généraux s'attachoient à soutenir les préliminaires de 1709 , elle leur déclaroit qu'elle n'étoit pas en état de continuer une guerre , à laquelle ses alliés n'avoient jamais fourni tout leur contingent ; qu'elle leur donnoit le choix , ou de le fournir désormais régulièrement , ce qui n'étoit pas en leur pouvoir , ou de faire la paix avec elle.

Elle déclare  
qu'elle a choisi  
d'Utrecht pour  
le congrès, &  
demande des  
sauf-conduits  
pour la France.

En conséquence de ces résolutions, le comte de Stafford devoit presser le pensionnaire de déterminer les états à consentir au choix qu'elle avoit fait d'Utrecht pour le congrès, & à remettre incessamment des passeports pour les plénipotentiaires du roi de France, afin que les conférences s'ouvrirent le 12 janvier de 1712. On étoit alors au mois de novembre 1711.

Elle fait part  
à Louis de ces  
démarches.

Gaultier vint en France chargé d'un mémoire, par lequel la reine informoit le roi des démarches qu'elle avoit faites auprès des États-Généraux ; & des oppositions qu'ils mettoient à l'ouverture du congrès, jusqu'à ce qu'il se fût expliqué plus particulièrement sur les articles qui les concernoient. Elle avoit répondu que ces articles contenoient en général tout ce que les alliés pouvoient prétendre ; & les jugeant suffisants, elle avoit réitéré ses ordres au comte de Stafford pour presser l'expédition des passeports, & le choix de la ville qu'elle avoit proposée.

Elle lui demande sous  
le secret ce  
qu'il veut faire  
pour chacun  
des confédérés.

Elle demandoit, comme un moyen d'avancer la paix, que le roi lui confiât son secret sur ce qu'il vouloit faire en faveur de chacun des confédérés, assurant qu'elle useroit de sa confiance avec discrétion, & seulement pour l'avantage de l'un & de l'autre. Oxford & S. Jean avoient joint à ce mémoire des lettres qui ne

permettoient pas de douter de la droiture de leurs intentions. Leurs intérêts propres en étoient garants, toute leur conduite en étoit une preuve, & les intrigues de Buys, député à Londres pour soulever la nation contre ce ministre, ne faisoient pas craindre que la France fût sacrifiée à la Hollande.

Sur ces considérations le roi crut devoir s'ouvrir : en effet la méfiance eût été déplacée. Il répondit donc à tous les articles sur lesquels on demandoit des éclaircissements ; & déclarant ce qu'il vouloit d'abord proposer, & à quoi il vouloit ensuite se réduire, il communiqua aux ministres de Londres le fond du mémoire, qui devoit servir d'instructions à ses plénipotentiaires. Il falloit un singulier concours de circonstances, pour forcer la cour de Londres & la cour de Versailles à traiter avec autant de franchise.

Louis s'ouvre au point, qu'il lui communique le fond des instructions faites pour ses plénipotentiaires.

Par la réponse que le roi fit au mémoire de la reine de la Grande-Bretagne, il consentoit à donner une barrière aux Hollandois, & à favoriser leur commerce. Mais avant de régler cette barrière, il jugeoit nécessaire de savoir à quel prince on destinoit les Pays-Bas. Dans le cas qu'on les laisseroit à l'électeur de Bavière, à qui le roi d'Espagne les avoit cédés ; il approuvoit que les places fortes fussent gardées par une

Offres qu'il fait.

garnison hollandoise; & de son côté il laisseroit aux États-Généraux Menin, Sauverge, Ypres & sa châtellenie, Furnes & le Furnembach.

Il demandoit pour l'équivalent de ces places, qu'on lui rendit Aire, Béthune, S. Venant, Bouchain, Douai & leurs dépendances.

En disant qu'il se proposoit de demander Lille & Tournai, en dédommagement de la démolition des ouvrages de Dunkerque; il confioit à la reine que pour le bien de la paix, il se contenteroit de la ville & de la citadelle de Lille avec ses dépendances.

Il s'engageoit à reconnoître l'archiduc Charles pour empereur, à lui restituer Brisach; à lui rendre à lui & à l'empire le fort de Kell, à raser ceux de Strasbourg construits sur le Rhin, à démolir les fortifications vis-à-vis Huningue & généralement toutes celles qui étoient élevées au delà de ce fleuve. Il demandoit en retour la restitution de Landaw, & le rétablissement des électeurs de Cologne & de Bavière.

Il consentoit que le duc de Savoie s'agrandît en Italie, comme la reine Anne le desiroit: il le souhaitoit même autant qu'elle. Mais il ne vouloit pas lui laisser Exilles & Fenestrelle.

Frédéric III, électeur de Brandebourg, voyant l'élevation du prince d'Orange & d'Auguste de Saxe, eut l'ambition d'être roi; & ne pouvant pas, comme eux, acquérir de nouveaux états, il donna à une de ses provinces le nom de royaume, & mit une couronne sur sa tête. Il s'agissoit d'être reconnu. Il le fut d'abord par l'empereur, par le roi d'Angleterre & par d'autres princes, parce qu'il offrit d'entrer à cette condition dans la grande alliance qui se formoit alors, ce qui fut agréé. Les intérêts de ce confédéré ne pouvoient pas être oubliés. Louis XIV consentoit donc à le reconnoître pour roi de Prusse, ainsi qu'à ne pas refuser au duc de Hanovre la qualité d'électeur que l'empereur lui avoit donnée. C'étoit à peu-près là tous les points, sur lesquels on l'avoit prié de s'expliquer. L'abbé Gaultier qui rapporta cette réponse aux ministres de Londres, eut ordre de leur dire que le roi ne doutoit pas d'une confiance réciproque de leur part, ni de leur discrétion à faire un usage prudent & par degrés de la connoissance qui leur étoit donnée.

Les ministres de Londres, flattés des procédés ouverts de Louis XIV, se trouvoient plus disposés à le favoriser; & ils sentoient croître en eux ces dispositions, lorsqu'ils considéroient la conduite de ceux qui s'opposoient à la paix.

Plus le parti qui veut la guerre s'oppose à la paix, plus il importe au conseil de Londres de la hâter, même par des com-

plaisances  
pour la France.

Avec près de sept millions de livres sterling que la campagne de 1711 avoit coûté à l'Angleterre, tous les efforts de Marlborough s'étoient bornés à la prise de Bouchain. Cependant les Hollandois s'opiniâtroient dans le dessein de continuer la guerre. Ils animoient plus que jamais les Whigs, qui trouvoient un autre appui dans l'empereur. On ne se proposoit pas moins que d'exciter un soulèvement en Angleterre; & Gallas, ministre de Charles VI, n'étoit à Londres qu'un chef de faction. Le conseil de la reine, à qui les complots des Whigs & les intrigues des Hollandois & des Allemands étoient connus, en devoit desirer davantage la fin de la négociation commencée; & l'intérêt qui le lioit à la France, devenant plus fort par les oppositions mêmes des alliés, il ne pouvoit manquer de procurer à cette couronne les conditions avantageuses, qu'il seroit possible de concilier avec les avantages de l'Angleterre.

Le nouveau  
parlement est  
pour la paix,  
malgré les op-  
positions de  
beaucoup de  
membres.

La reine se rendit le 10 décembre 1711 au parlement qu'elle avoit convoqué; elle y déclara qu'elle étoit résolue à terminer, par une paix glorieuse & utile, une guerre onéreuse par le sang & les trésors qu'elle coûtoit à la nation. Les Whigs s'éleverent avec emportement contre tout traité, qui ne restitueroit pas à la maison d'Autriche la monarchie entière d'Espagne.



d'Espagne. Mais après de longs débats, le parti de la paix demeura supérieur de cent vingt-six voix dans la chambre des communes, & la supériorité ne lui manqua que d'une seule dans la chambre-haute.

On n'ignoroit pas que Marlborough avoit répandu de l'argent & corrompu plusieurs membres. On ne doutoit pas non plus que Buys n'eût contribué par des pratiques secrètes, à susciter les oppositions que la reine avoit trouvées dans une partie de son parlement. Le député donnoit au moins lieu de croire, qu'il attendoit quelque événement capable de renverser les mesures du ministère. Les États-Généraux lui avoient envoyé les sauf-conduits, avec ordre de les remettre à la reine. Cependant il ne l'avoit point fait : comme il n'avoit pas même de prétexte pour les retenir, il paroissoit que dans l'attente d'une révolution, il les gardoit pour retarder l'ouverture des conférences. Il les délivra enfin, lorsqu'il vit que tous les détours devenoient inutiles & suspects. S. Jean se hâta de les faire passer en France. Le maréchal d'Huxelles, l'abbé de Polignac & Ménager, plénipotentiaires du roi, se disposèrent à partir. Leurs instructions étoient conformes au mémoire communiqué au conseil de Londres. Ils arrivèrent à Utrecht, le 19 Janvier 1712. Buys, nommé par la province de Hollande

Les plénipotentiaires françois se rendent à Utrecht.

1712.

pour assister aux conférences, les avoit précédés de quelques jours.

Eugene sollicité par les Whigs, vient à Londres : mais il trouve Marlborough dépourvu de toutes ses charges, accusé & jugé coupable.

Le prince Eugene étoit à Londres depuis le 16. Il y étoit venu, sollicité par les Whigs, qui fondoient sur lui toutes leurs ressources, & qui ne doutoient pas qu'avec ses talents il ne vint à bout de culbater au moins le ministère. Mais il s'étoit rendu trop tard aux sollicitations vives qu'on lui avoit faites. Le comte d'Oxford ayant prévenu son arrivée, il trouva Marlborough déposé de toutes ses charges, accusé de péculat, & jugé coupable par la chambre des communes. Reçu avec toutes les distinctions qui lui étoient dues, il fut observé de si près qu'il ne lui fut pas possible de fomenter les cabales des Whigs; il repartit après deux mois de séjour, ayant formé, dit-on, des complots, qui donnerent seulement quelque inquiétude, & qui auroient fait tort à sa réputation, s'ils avoient été prouvés & publiés. Les ministres se trouvoient supérieurs à leurs ennemis, lorsque la France éprouva des malheurs, qui apportèrent de nouveaux retardements à la paix.

Mort du duc de Bourgogne & du duc de Bretagne.

Louis dauphin, fils unique du roi, étoit mort au mois de février 1711. Le duc de Bourgogne, son fils aîné qui étoit frère de Philippe roi d'Espagne, & qui avoit deux fils, le duc de Bretagne & le duc d'Anjou, mourut lui-même le 18 février 1712, six jours après sa femme,

Marie Adélaïde de Savoie ; & le 8 du mois suivant une maladie inconnue mit encore le duc de Bretagne au tombeau. Il ne restoit plus que Louis duc d'Anjou , âgé de deux ans , & dont la vie patoissoit en danger.

1711.

Ces coups redoublés, capables par eux mêmes de frapper vivement un pere qui aimoit ses enfants, & les François qui estimoient le duc de Bourgogne , devenoient plus funestes encore dans la conjoncture présente. Car la succession à la couronne de France sembloit s'ouvrir à Philippe V , & l'Europe se voyoit menacée de voir cette couronne & celle d'Espagne sur la tête du même prince : danger dont elle s'effrayoit beaucoup plus qu'elle ne devoit ; mais enfin elle s'en effrayoit.

On craint que la couronne d'Espagne & celle de France ne se réunissent sur la tête de Philippe V.

Les conférences d'Utrecht n'avançoient pas. Prior , à qui la reine avoit confié le secret de la négociation , n'y étoit pas arrivé , il n'y arriva même point. Ainsi l'évêque de Bristol & le comte de Stafford, n'osant rien prendre sur eux, se conduisoient avec beaucoup de circonspection. Contre l'attente de Louis XIV , ils ne s'ouvroient point avec ses ministres ; ils parloient même encore comme ennemis. Ils ne pouvoient guere se conduire autrement ; parce que , dans la situation chancelante des choses, une démarche précipitée pouvoit les rendre cri-

Cette crainte retarde la négociation.

minels, si le parti contraire à la paix venoit à prévaloir.

Il falloit le  
dissiper.

Cependant la reine & son conseil la desiroient toujours : mais avant de faire de nouvelles tentatives auprès des alliés, il falloit prendre des mesures pour prévenir la réunion redoutée des deux monarchies. Les Hollandois, de plus en plus animés contre la France, s'opiniâtroient plus que jamais à n'accorder la paix qu'aux conditions spécifiées dans les préliminaires de 1709 ; & dans une circonstance, où Philippe V paroissoit si près de succéder à Louis XIV, leurs raisonnemens étoient capables d'ébranler ceux qui vouloient le plus sincèrement la fin de la guerre. C'est alors même qu'ils remuoient en Anglaterre, & qu'ils se flattoient d'y susciter des soulèvements.

Dans cette  
vue le minis-  
tere de Lon-  
dres demande  
que Philippe  
V renonce pu-  
rement & sim-  
plement à la  
couronne de  
France.

Ces circonstances ralentissoient nécessairement les démarches des ministres de Londres. Cependant elles ne changeoient rien à leurs dispositions : au contraire elles leur faisoient sentir davantage la nécessité d'y persister. Le 23 mars ils envoyèrent un mémoire à la cour de Versailles, par lequel ils demandoient, comme l'unique moyen de calmer les alarmes de l'Europe, que Philippe V renonçât purement & simplement aux droits de sa naissance, & qu'il cédât la couronne de France au duc de Ber-

ri, son frere, troisième & dernier fils du dauphin.

Cette proposition embarrassa le ministère de France, qui, s'imaginant que la renonciation seroit nulle, ne pouvoit le déclarer sans rompre toute négociation, ni le dissimuler sans manquer à la bonne foi. Cependant la sincérité prévalut sur toute autre considération. Le marquis de Torci, principal ministre, écrivit à S. Jean, que la renonciation seroit nulle suivant les loix fondamentales du royaume, selon lesquelles, » le prince qui est le plus proche de la couronne, en est héritier de toute nécessité; » que c'est un héritage qu'il ne reçoit ni du roi » son prédécesseur, ni du peuple, mais en vertu de la loi; de sorte que lorsqu'un roi vient » à mourir, l'autre lui succède immédiatement, » sans demander le consentement de personne; » qu'il succède, non comme héritier, mais comme le maître du royaume dont la seigneurie » lui appartient, non par choix, mais seulement par le droit de sa naissance.

Réponse du  
ministère de  
France, qui  
s' imagine que  
la renoncia-  
tion seroit  
nulle.

» Qu'il n'est obligé de sa couronne ni à la  
» volonté de son prédécesseur ni à aucun édit,  
» ni à aucun décret, ni à la libéralité de qui que  
» ce soit; qu'il ne l'est qu'à la loi: cette loi est  
» estimée l'ouvrage de celui qui a établi les  
» monarchies; & qu'on tient en France qu'il  
» n'y a que Dieu seul qui puisse l'abolir, par

» conséquent qu'il n'y a aucune renonciation  
» qui puisse la détruire.

Cette réponse  
se . qui ne  
portoit que  
sur des mots,  
eût rendu la  
paix impossi-  
ble.

Torci emprunta pour cette réponse, comme il le dit, les termes d'un fameux magistrat, Jérôme Bignon, avocat général. Cet exemple prouve que les opinions d'un homme qui a un nom, deviennent des préjugés qu'on adopte sans examen. Car ou je me trompe fort, ou toute cette doctrine ne porte que sur de grands mots. On croiroit que Bignon parle du peuple Juif.

Ce magistrat auroit-il soutenu que cette doctrine étoit bien établie & bien reconnue avant Philippe Auguste? Je demanderois donc pourquoi les souverains prenoient des mesures de leur vivant, pour assurer la couronne à leur fils. Si c'est depuis Philippe Auguste que Dieu a établi cette loi fondamentale dont il parle, je demande sous quel regne elle a été révélée.

Si avant Louis XIV il y avoit eu une loi qui n'eût pas permis à un prince de renoncer à la couronne, il falloit alors changer cette loi; puisque ce changement devenoit nécessaire à la maison de Bourbon, à la France, à l'Espagne, à l'Europe entière. Les loix ayant été faites pour le bonheur des peuples, ce seroit une grande absurdité d'imaginer, qu'elles sont en-

core sacrées , lorsqu'elles deviennent nuisibles.

Pour être affermis sur le trône , les Bourbons n'ont pas besoin que Dieu vienne dire aux François : voilà mon oint , voilà votre roi. Ils sont sûrs de regner par l'affection de leurs sujets. Ils en sont sûrs , parce que l'obéissance n'est pas moins due aux loix que les peuples se font , qu'aux loix que Dieu leur donne ; & que désobéir aux premières , c'est toujours désobéir à Dieu , à qui nous rendrons compte de tous nos engagements.

C'est la flatterie , Monseigneur , qui a fait cette loi fondamentale : mais la flatterie tourne tôt ou tard contre le souverain. Vous le voyez : la paix n'eût pas été possible , si toute l'Europe eût pensé comme Louis XIV & son conseil , ou il eût fallu en revenir avec les Hollandois aux préliminaires de 1709. Heureusement les puissances étrangères ne connoissoient pas les loix fondamentales de la France , & elles crurent que la renonciation seroit bonne. » Nous voulons » croire , répondit S. Jean , que vous tenez » en France , qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse » abolir la loi , sur laquelle votre droit de succession est fondé ; mais vous nous permettrez » aussi de croire en Angleterre , qu'un prince » peut se départir de ses droits par une cession » volontaire ; & que celui en faveur de qui il

Le ministre  
re Anglois ne  
croit pas que  
la renoncia-  
tion fût nulle.

» auroit fait la renonciation, pourroit être sou-  
 » tenu avec justice dans ses prétentions, par les  
 » puissances qui en auroient garanti le traité.

En attendant  
 la réponse de  
 Philippe on  
 lève les autres  
 difficultés qui  
 s'opposoient  
 à la paix.

L'incertitude du parti que prendroit le roi d'Espagne, faisoit languir la négociation. Pour perdre moins de temps, les plénipotentiaires d'Angleterre proposèrent à ceux de France de travailler en attendant à lever de concert les autres difficultés, qui s'opposoient à la paix. Ils s'assemblerent chez l'évêque de Bristol; & afin de ne pas donner d'ombrage aux alliés, ils prirent pour prétexte de traiter quelques points de commerce entre la France & l'Angleterre. Les conférences réussirent, comme on se l'étoit promis. Le traité eût été bientôt conclu entre les deux couronnes, si on avoit eu la renonciation du roi d'Espagne.

On propose  
 à Philippe un  
 échange qui  
 retarde enco-  
 re la négocia-  
 tion.

On cherchoit également à Londres & à Versailles, si, dans le cas où Philippe refuseroit de la donner, il seroit possible de trouver quelque expédient pour y suppléer. M<sup>lord</sup> Oxford proposa une alternative: il donnoit le choix à ce prince, ou de conserver le royaume d'Espagne, en renonçant aux droits de sa naissance; ou de conserver les droits de sa naissance en abandonnant l'Espagne au duc de Savoie, son beau-pere, & en se contentant des états de ce prince, auxquels on joindroit les royaumes de Naples & de Sicile. Oxford crut peut-être avoir trouvé le vrai moyen



de hâter la paix, parce qu'il pensa que le second parti seroit plus agréable à Louis XIV, & plus convenable à sa famille, vu l'inquiétude que donnoit la santé du duc d'Anjou.

Philippe venoit alors de répondre qu'il renonceroit à la couronne de France. Ainsi l'option, proposée par Oxford, ne fit que retarder la négociation : car il fallut attendre une nouvelle réponse.

Louis XIV, exhorta vivement son petit fils à préférer l'échange qu'on lui proposoit. Philippe persista dans la première résolution qu'il avoit prise, & renonça à tous les droits de sa naissance. Peut-être y fut-il en partie déterminé par l'ambition de la reine sa femme, qui ne voulut pas sacrifier la monarchie d'Espagne à l'incertitude d'être un jour reine de France. Quoiqu'il en soit, la renonciation fut faite quelques mois après par le roi d'Espagne, ratifiée par les états de son royaume, acceptée par Louis XIV, publiée par les ordres de ce prince, enregistrée dans tous les parlements de la manière la plus solennelle, & à la paix, garantie par toutes les puissances de l'Europe. On peut encore remarquer que le roi de France & le roi d'Espagne ne paroissent pas avoir douté de la validité de cet acte, si on en juge par les lettres qu'ils s'écrivirent à ce sujet ; & quand ils en auroient douté, il n'en résulte-

---

Philippe  
donne une re-  
nonciation à  
la couronne  
de France.

roit autre chose , sinon qu'ils n'auroient pas traité de bonne foi , & la mauvaise foi ne rend pas un acte nul. Voilà donc une loi fondamentale , où il n'y en a point. Par conséquent , le prince de Bourbon qui regnera en Espagne ne conserve plus aucun droit à la couronne de France. En soutenant le contraire , je vous plairois peut-être davantage : mais je vous tromperois.

Tout étoit d'accord entre la France & l'Angleterre , & la reine Anne avoir l'aveu de son parlement.

1712.

L'Angleterre & la France se trouvoient parfaitement d'accord. Il ne restoit plus qu'à rompre les obstacles que les autres puissances mettoient à la paix. La reine se rendit au parlement le 17 juin 1712. Elle communiqua aux deux chambres l'état où elle avoit conduit la négociation. Elle fit l'énumération des avantages qu'elle procuroit à ses alliés : elle exposa les mesures qu'elle avoit prises pour assurer la succession dans la maison de Hanovre ; enfin elle fit valoir ses soins pour prévenir l'union des couronnes de France & d'Espagne. Elle fut écoutée avec un applaudissement général : seulement quelques membres de la chambre-haute protestèrent contre plusieurs articles de sa harangue : mais ces protestations furent sans effet.

Les troupes angloises se séparèrent du

L'Angleterre pouvoit alors faire sa paix séparément. C'eût été sans doute le moyen le plus court de terminer tout-à-fait la guerre. Le

conseil de Londres, croyant devoir user de plus de circonspection, n'osa prendre ce parti. Il auroit crain-  
 t de choquer trop les alliés. Il prit un parti moyen, qui leur étoit presque aussi contraire, & qui les choqua tout autant. Le duc d'Ormond, qui commandoit les troupes angloises depuis la déposition de Marlborough, eut ordre de se séparer du prince Eugene, & de ne concourir avec lui dans aucune entreprise; & bientôt après, il y eut entre la France & l'Angleterre une suspension d'armes pour quatre mois dans les Pays-Bas.

prince Eugene.  
 Suspension d'armes entre la France & l'Angleterre pour les Pays-Bas.

En considération de ces démarches de la cour de Londres, le roi étoit convenu de remettre Dunkerque aux Anglois, jusqu'à ce que les fortifications en eussent été démolies. Cependant ces démarches n'avoient pas produit tout l'effet qu'il en avoit attendu : car les étrangers, à la solde de l'Angleterre, avoient pour la plupart refusé de suivre le duc d'Ormond, & étoient restés avec le prince Eugene, dont l'armée se trouvoit par-là supérieure à celle des François. Il y avoit donc beaucoup à diminuer des avantages que la suspension avoit promis.

Cette suspension ne produit pas tout l'effet qu'en avoit attendu.

S. Jean, que la reine avoit fait pair d'Angleterre, sous le titre de vicomte de Bolingbroke, répondit que cette princesse voyoit avec un déplaisir sensible que ses desseins avoient

été traversés ; qu'elle étoit résolue à ne se pas rebuter ; & que si le roi vouloit lui remettre Dunkerque , elle ne feroit aucune difficulté de conclure sa paix particulière. Il remarquoit au reste que l'Angleterre cessant de payer la solde aux troupes étrangères, les États-Généraux ne seroient pas en état de les faire subsister longtemps.

Cessation de  
toute hostilité  
entre ces deux  
couronnes.

Comme l'offre d'une paix particulière conduisoit plus promptement à la paix générale , le roi accepta la proposition de la reine. Il envoya ordre à l'officier qui commandoit dans Dunkerque , d'y laisser entrer les troupes angloises. Aussitôt la suspension , qui n'avoit eu lieu que dans les Pays-Bas , devint générale ; & les hostilités cessèrent par mer & par terre entre les deux couronnes.

La reine Anne avoit pris le parti le plus sage. Car si elle se fût déterminée à faire encore une campagne , & qu'elle eût eu avec ses alliés des succès tels qu'ils se les promettoient , ils auroient pu se rendre maîtres de la négociation. Si , au contraire, les François avoient eu l'avantage , ils n'auroient plus voulu traiter avec l'Angleterre aux conditions qu'ils avoient offertes. Cette princesse avoit donc pris à propos une résolution décisive, telle quelle convenoit à ses intérêts.

Les Hollandois se plainquirent hautement ,  
 eux qui avoient abandonné leurs alliés à Nime-  
 gue dans une conjoncture bien différente , &  
 qui avoient seuls tiré avantage d'une guerre , où  
 l'on ne s'étoit engagé que pour les défendre ;  
 eux qui , dans cette dernière guerre qu'ils vou-  
 loient continuer , avoient souvent déconcerté  
 les opérations , en retardant la marche de leurs  
 troupes , en refusant même de les envoyer , &  
 en négligeant les préparatifs qu'ils étoient obli-  
 gés de faire. Après s'être plaints , ils déclare-  
 rent avec confiance qu'ils feroient la guerre  
 sans la Grande-Bretagne ; se flattant toujours que  
 quelque révolution changeroit le gouverne-  
 ment de ce royaume , & comptant qu'ils porte-  
 roient bientôt le ravage jusques dans le cœur de  
 la France. Sinzendorff , ministre de l'empereur  
 à la Haye , & le prince Eugène les berçoient de  
 ces vaines espérances.

Les Hollan-  
 dois se flat-  
 tent de soute-  
 nir la guerre  
 avec avanta-  
 ge.

Après avoir pris le Quesnoi , le 4 juillet , le  
 prince Eugène fit le siège de Landrecie. Cette  
 entreprise parut téméraire , parce qu'il ne pou-  
 voit tirer ses vivres & ses munitions que de  
 Marchiennes ; & qu'il avoit par conséquent  
 douze lieues de pays à garder. Il tira des lignes  
 pour couvrir la marche de ses convois. Un  
 corps de troupes , sous les ordres du prince  
 d'Anhalt-Dessau , avoit investi Landrecie. L'ar-  
 mée que commandoit le prince Eugène , s'é-

Eugène assié-  
 ge Landrecie.  
 Disposition  
 de son armée.

rendoit depuis le camp des assiégeants jusqu'à l'Escaut qui la séparoit du camp de Denain. Le comte d'Albemarle, général des troupes hollandoises, avoit, dans ce dernier camp bien retranché, dix à douze mille hommes. Ses lignes commençoient à l'Escaut au-dessus de Denain, & au dessous de Prouvi, & finissoient à la Scarpe, au-dessus & au-dessous de Marchiennes, où l'armée avoit ses magasins. Par cette disposition, le prince Eugene pouvoit se porter sur sa droite ou sur sa gauche, suivant les mouvements que feroient les ennemis.

Villars force  
les lignes de  
Denain.

Villars s'approcha de Châtillon-sur-Sambre, afin de faire croire qu'il vouloit attaquer le camp de Landrecie. Il fit ouvrir les chemins, il fit jeter plusieurs ponts sur la riviere, & disposa tout pour marcher au camp des assiégeants. Eugene ne doutant point d'avoir découvert le vrai dessein du maréchal, se rapprocha pour soutenir le prince d'Anhalt, & sa droite se trouva, par ce mouvement, éloignée de Denain d'environ trois lieues. C'est où Villars l'attendoit. Alors il s'avance pendant la nuit vers Denain; & pour cacher sa marche, il laisse sur la Sambre le comte de Coigny, auquel il ordonne de passer cette riviere, & d'envoyer, à la pointe de jour, de petits partis à la vue du camp de Landrecie.

Eugene, qui ne fut instruit de ces mouvements qu'à sept heures du matin, ne put arriver au secours de Denain, que lorsque les lignes avoient été forcées. De toutes les troupes qu'il avoit mises à la garde de ce camp, il ne recueillit au plus que quatre cents hommes, tout le reste ayant été pris, tué ou noyé.

Cette action se passa le 24 juillet. Les ennemis de la France, ayant perdu Marchiennes bientôt après, leverent le siege de Landrecie, & perdirent encore S. Amand, Douai, le Quesnoi & Bouchain. Villars eut, par sa victoire, la gloire d'avancer la paix, & de procurer à la France des conditions plus honorables & plus avantageuses. Un bon général est l'ame des négociations.

En effet, les espérances des Hollandois étoient évanouies. Ils reconnurent qu'ils ne pouvoient soutenir la guerre sans les secours de la Grande-Bretagne. Ils voulurent renouer avec la France les conférences qu'ils avoient interrompues depuis long-temps; & leurs plénipotentiaires vinrent supplier ceux de la reine Anne d'employer leurs bons offices à cet effet. » Nous prenons la figure que les Hollandois avoient à Gertruidenberg, & ils prennent la nôtre, écrit voir l'abbé de Polignac. C'est une revanche

Les ennemis  
lèvent le siege  
& perdent  
plusieurs places.

Les Hollandois demandent la paix.

» complete. Le comte de Sinzendorff sent  
 » bien vivement sa décadence.

La renoncia-  
 tion de Phi-  
 lippe s'étoit  
 fait attendre.

Quoique la renonciation de Philippe eût été promise, & qu'on fût assuré de l'obtenir, elle n'avoit pas encore été faite avec la solennité requise. Ce ne fut que le 5 novembre 1712 que ce prince la fit dans l'assemblée des états de son royaume, & les lettres patentes données par Louis XIV sur cet acte, ne furent enrégistrées au parlement que le 15 mars de l'année suivante. C'est ce qui retarda la conclusion d'une paix particulière entre la France & l'Angleterre.

Louis XIV  
 en avoit re-  
 tardé l'enré-  
 gistrement  
 quoique la  
 cour de Lon-  
 dres n'atten-  
 dit que cet  
 acte pour fai-  
 re sa paix par-  
 ticulière.

Je ne fais pas pourquoi le Conseil de Ver-  
 failles suspendit si long-temps l'enrégistrement  
 de cette renonciation. Milord Bolingbroke  
 avoit sollicité vivement pour qu'on se pressât  
 davantage; promettant qu'aussitôt après l'ac-  
 complissement de cette condition essentielle, la  
 reine feroit sa paix particulière; qu'elle déclara-  
 roit à ses alliés n'avoir d'autres offres à leur  
 faire, que les conditions que le roi avoit pro-  
 posées; qu'elle leur donneroit trois mois pour  
 en délibérer; & qu'après ce terme, Louis XIV  
 ne seroit plus tenu de leur accorder les mêmes  
 conditions: mais ce même ministre avertissoit  
 la France, que si avant l'enrégistrement les Hol-  
 landois revenoient à la raison, & imploroient la  
 protection de la reine, il seroit difficile de faire  
 accepter



accepter le plan de paix que le roi proposoit, & que l'Angleterre ne pourroit se dispenser de procurer de meilleures conditions à ses alliés.

L'événement vérifia l'avis que Bolingbroke avoit donné au ministère de France. La reine favorisa les Hollandois. Elle leur conserva Tournai, dont le roi demandoit la restitution. Elle leur auroit procuré de plus grands avantages, si au lieu de s'opposer à la paix, ils s'étoient joints à elle une année plus tôt. Mais depuis la journée de Denain, il n'étoit plus possible de donner la loi aux François.

Si l'on se fût plus pressé, elle eût été moins favorable à ses alliés.

Enfin le 11 avril 1713, Louis XIV fit son accommodement particulier par cinq traités différents, avec l'Angleterre, le Portugal, la Prusse, la Savoie & les Provinces-Unies. L'Espagne signa sa paix avec l'Angleterre & la Savoie, le 13 juillet 1713. Elle traita le 26 juin 1714, avec les États-Généraux, & le 6 février de l'année suivante avec le Portugal. Tous ces actes furent signés à Utrecht.

Pacification d'Utrecht terminée.

L'empereur avoit de la peine à se résoudre à la paix. Mais étant abandonné de tous ses alliés, & voyant les succès du maréchal de Villars, il fut enfin forcé de conclure le 26 mars 1714. Le traité se fit à Rastadt. Le 6 septembre de la même année, les intérêts des princes

de l'empire furent réglés dans des conférences qui se tinrent à Bade ; & le 15 novembre de l'année suivante , Charles VI , Georges I , qui avoit succédé à la reine Anne , & les États-Généraux conclurent à Anvers le traité de la barrière des Pays-Bas.

La France avoit par le traité d'Utrecht remis aux Provinces-Unies les Pays-Bas espagnols , tels que Charles II , roi d'Espagne , les avoit possédés en vertu du traité de Ryswick ; & les États-Généraux s'étoient engagés à les remettre à la maison d'Autriche pour les posséder en toute souveraineté , avec la clause que , sous quelque prétexte que ce fût , elle n'en pourroit jamais céder ou transférer aucune place à la couronne de France , ni à aucun prince du sang de ce royaume. Or , la république de Hollande stipule , dans le traité de la barrière , les conditions auxquelles elle reconnoît la souveraineté de la maison d'Autriche sur les Pays-Bas ; & elle y prend toutes les précautions , qu'elle a jugées nécessaires à sa sûreté.



## CHAPITRE II.

*De l'Europe depuis le traité d'Utrecht jusqu'à la cessation de toute hostilité.*

**P**AR les armes de Villars & par les derniers traités, la France avoit recouvré les principales places qu'on lui avoit enlevées pendant la guerre. Philippe V étoit affermi sur le trône d'Espagne, & reconnu par toutes les puissances, l'empereur seul excepté. Le duc de Savoie avoit acquis le royaume de Sicile par la cession du roi d'Espagne. Les traités de Rastadt & de Bade avoient rétabli les électeurs de Bavière & de Cologne dans leurs états, droits & prérogatives. La France reconnoissoit la dignité électorale de la maison de Hanovre, ainsi que la royauté de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui venoit de succéder à son pere Frédéric I. La succession à la couronne d'Angleterre étoit assurée à la ligne protestante. Charles VI avoit acquis les Pays-Bas, le royaume de Naples, la Sardaigne & le Milanès. Les Anglois étoient maîtres de Gibraltar & de Port-

Quoique le traité d'Utrecht eût terminé bien des querelles, il n'étoit pas tout sujet de guerre.

Mahon. Enfin les Provinces-Unies venoient de former cette barriere pour laquelle elles avoient si long-temps combattu. Après tant de guerres & tant de traités, la paix étoit encore mal affermie. Si les puissances fatiguées avoient posé les armes, la plupart formoient encore des prétentions, & n'attendoient que le moment de les faire valoir. Mais avant de considérer les suites des traités d'Utrecht & de Bade, il faut jeter un coup d'œil sur le Nord. Nous essayerons ensuite d'embrasser toute l'Europe.

Charles XII.  
revient dans  
ses états.

Après un trop long séjour en Turquie, & une conduite fort extraordinaire, Charles XII se résolut enfin à revenir dans ses états. Il traversa l'Allemagne incognito, & arriva le 21 novembre 1714 à Stralsund. Ses affaires étoient dans une situation désespérée.

1714

La Suede  
avoit perdu  
plusieurs pro-  
vinces.

Le czar, maître de la Livonie, de l'Ingrie, de la Carélie & d'une partie de la Finlande, l'étoit encore de la mer Baltique. Frédéric IV, roi de Danemarck, venoit de déposséder le duc de Holstein, & après avoir conquis les duchés de Breme & de Verden, il les avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles entre les mains de Georges, électeur de Hanovre. Enfin les généraux suédois, dans l'impuissance de défendre la Poméranie contre les Russes & les Saxons, l'avoient donnée en sequestre au roi de Prusse. Ainsi Charles XII, dépossédé par ses ennemis,

l'étoit encore par des princes avec lesquels il n'avoit eu jusqu'alors aucun démêlé : car il jugeoit bien que le sequestre n'avoit été qu'un prétexte pour s'enrichir de ses dépouilles. En effet, Frédéric-Guillaume n'affectoit la neutralité, que pour recueillir les fruits de la guerre sans en partager les hasards.

Charles XII protesta contre le sequestre, & fit déclarer contre lui deux nouveaux ennemis. Le roi de Prusse & l'électeur de Hanovre se liguerent avec le Danemarck, la Pologne & la Russie. Le dessein des confédérés étoit de chasser tout-à-fait les Suédois d'Allemagne : ils avoient déjà partagé entre eux les conquêtes qu'ils se proposoient de faire.

---

Ligue qui se propose de chasser tout-à-fait d'Allemagne les Suédois.

Frédéric I, roi de Prusse, avec la magnificence d'une ame vaine, dissipoit ses revenus en fêtes, en bâtimens, en chevaux, en valets. Ses prodigalités enrichissoient ses favoris & ses chasseurs, pendant que la famine & la peste ravageoient ses provinces, auxquelles il ne donnoit aucun secours. Il trafiquoit du sang de ses peuples, dit l'auteur des mémoires de Brandebourg ; & il vendoit vingt mille hommes pour en entretenir trente mille. Il est un des princes à qui l'Angleterre & la Hollande donnoient des subsides, pour faire la guerre à Louis XIV. *Il est difficile de comprendre, dit l'écrivain que je viens de citer, comment cette espece de*

---

Frédéric I, roi de Prusse, dissipoit ses finances, & trafiquoit du sang de ses peuples.

*fierté qu'on les ames généreuses, peut se concilier avec la bassesse qu'il y a d'être aux aumônes de ses égaux.*

Frédéric Guillaume son fils, qui se ligue contre la Suède, se rendoit puissant par son économie.

Frédéric Guillaume, bien différent de son père, voulant être puissant par lui-même, mit la réforme dans sa cour, dans sa maison, dans toutes ses dépenses. Il régla ses finances avec discernement. Il établit la discipline parmi ses troupes : enfin, riche par son économie, il étoit à peine sur le trône, & il devenoit déjà une puissance redoutable à ses voisins. Il entretenoit cinquante mille hommes sans être à l'aumône de ses égaux. Tel est le nouvel ennemi qui armoit contre la Suède.

Charles XII perd toutes les places qu'il occupoit en Allemagne.

Charles XII n'eut plus que des revers jusqu'à sa mort. Au mois de décembre 1715, les confédérés se rendirent maîtres de Stralsund, & l'année suivante ils prirent Wismar, l'unique place que les Suédois conservoient en Allemagne.

Il porte ses plaintes à la diète de Ratisbonne qui n'y a nul égard.

Auparavant, craint ou recherché de toutes les puissances de l'Europe, le roi de Suède se voyoit alors réduit à porter à la diète de Ratisbonne des plaintes, auxquelles on n'avoit aucun égard. L'empereur regardoit comme un avantage pour lui & pour l'Allemagne, que ce prince inquiet fût enfin chassé au-delà de la mer Baltique. Il venoit de se ligue avec les Vénitiens.

tiens contre les Turcs : il avoit besoin de toutes les forces de l'empire : il attendoit des secours de la part des ennemis du roi de Suede. Il étoit donc bien éloigné de se déclarer contre eux, & d'entretenir la guerre dans le nord, lorsqu'il se dispoſoit à la porter en Hongrie. Frédéric-Guillaume néanmoins ne voulut point prendre part à cette nouvelle guerre, ſous prétexte qu'il avoit encore beſoin de ſes troupes contre les Suédois. Mais dans le vrai, c'eſt qu'il ne vouloit pas contribuer à l'agrandiſſement de la maiſon d'Autriche.

Lorsque les confédérés eurent partagé leurs conquêtes, le Danemarck reſta preſque ſeul armé contre la Suede. La Norwege, où Charles XII avoit déjà porté ſes armes dans le temps même qu'on lui enlevoit Wiſmar, devint le ſeul théâtre de la guerre. Cependant les Suédois accablés d'impôts ou plutôt d'extorſions, ſe voyoient tous dans la néceſſité d'être ſoldats. Les campagnes étoient déſertes. Il ne reſtoit preſque dans les villages que des vieillards, des femmes & des enfans.

Etat de la  
Suede qui  
avoit encore  
la guerre  
avec le Dane-  
mark.

La reine Anne étoit morte le 12 août 1714, & Georges, électeur de Hanovre, avoit été proclamé roi de la Grande-Bretagne, conformément aux vœux des Whigs, & aux diſpoſitions faites par le parlement. Ce prince étoit

Georges ſac-  
cède à la rei-  
ne Anne.

filz d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, & de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques I. Sophie étoit née du mariage d'Elisabeth d'Angleterre avec Frédéric V, électeur Palatin, ce prince qui avoit été élu roi de Bohême, & qui avoit donné commencement à la guerre de trente ans. On a remarqué qu'il y avoit quarante cinq personnes, qui se trouvoient plus près du trône que l'électeur de Hanovre.

Il fait le procès à Oxford & à Bolingbroke.

Georges, persuadé que les principaux ministres du dernier regne avoient eu des vues contraires à ses intérêts, & que sous le prétexte de la paix, ils ne s'étoient unis à la France, que pour préparer le rétablissement du fils de Jacques II, établit une commission, qu'il chargea d'examiner, avec la dernière rigueur, la conduite du comte d'Oxford & du vicomte de Bolingbroke. Robert Walpole, nommé pour examiner les papiers de l'un & de l'autre, les lut avec la passion d'un Whig, qui s'étoit toujours opposé à la paix, qui avoit cabalé dans les communes afin de la traverser, & qui par ces raisons avoit été renfermé à la tour. Bolingbroke prévint l'orage, en quittant l'Angleterre : Oxford fut arrêté; mais parce qu'on ne put rien prouver contre lui, le roi Georges lui rendit enfin la liberté, après un long procès & une longue prison.



Cependant la naissance avoit mis un trop grand intervalle entre cet étranger & le trône, & tous les Anglois ne croyoient pas également voir en lui un souverain légitime. Agréable aux Whigs, il devenoit odieux aux Torys, qui, par les changements faits dans le gouvernement se voyoient privés de toute la faveur. D'ailleurs les esprits sans passion & sans préjugé ne pouvoient se dissimuler l'injustice qu'on faisoit à la maison des Stuarts. Ces dispositions furent la cause d'une guerre civile, qui ne fut assoupie que dans le cours de 1716; & il restoit toujours un esprit de révolte, qui suffisoit pour troubler le regne de Georges I.

Les commencements de son regne sont troublés par une guerre civile.

La mort de Louis XIV, arrivée le 1 septembre 1715, changea tout le système de l'Europe. Après un regne de soixante-douze ans, ce prince, dans la soixante-dix-septième année de son âge, apprécioit enfin, à la vue du tombeau, cette grandeur, cette gloire, qui l'avoit ébloui trop long-temps, » Mon fils, dit-il, deux » jours avant sa mort au duc d'Anjou, alors » dauphin, je vous laisse un grand royaume à » gouverner. Je vous recommande sur-tout de » travailler, autant que vous pourrez, à diminuer les maux & à augmenter les biens de vos sujets; & pour cet effet je vous demande avec instance de conserver toujours précieusement la paix avec vos voisins, comme la

Mort de Louis XIV. Leçon qu'il laisse au dauphin.

» source des plus grands biens, & d'éviter soigneusement la guerre, comme la source des plus grands maux. Ne faites donc jamais la guerre que pour vous défendre, ou pour défendre vos alliés. Je vous avoue que de ce côté-là, je ne vous ai pas donné de bons exemples : mais aussi c'est la partie de ma vie & de mon gouvernement, dont je me repens davantage. » Cet aveu excuse les fautes de ce monarque. Ce prince avoit de la générosité, de la fermeté, de l'élévation dans l'ame. Il fut grand par la tranquillité avec laquelle il vit les approches de la mort. Il faut le plaindre d'avoir eu une mauvaise éducation, d'avoir été mal entouré, d'avoir eu des succès de trop bonne heure. Avec les qualités qu'il tenoit de la nature, il eût été grand dès sa jeunesse, si ses premiers malheurs n'eussent pas duré si peu.

Inquiétudes de la France & de l'Europe en considérant la jeunesse de Louis XV.

Il y avoit plus d'un an que le duc de Berghes étoit mort. Louis XV n'avoit pas encore cinq ans accomplis. La France trembloit à la vue des malheurs dont elle étoit menacée, si elle perdoit son jeune roi, dont la santé ne la rassuroit pas ; & l'Europe n'étoit pas sans inquiétude, quand elle considéroit que Philippe V, malgré ses renonciations, pouvoit contester au duc d'Orléans, régent du royaume, les droits que le traité d'Utrecht lui donnoit à la

couronne. Quoique pour la plupart mécontentes des conditions de la paix, les puissances, encore épuisées, ne songerent qu'à prévenir une guerre, à laquelle elles n'étoient pas assez préparées. Autant elles avoient redouté l'union de la France & de l'Espagne, autant alors elles redoutèrent les divisions, qui paroïssent les devoir armer l'une contre l'autre.

Le duc d'Orléans croyoit voir un ennemi dans Philippe V, & George I voyoit que le prétendant avoit encore un grand parti en Angleterre. Ces deux princes comme plus intéressés à prévenir une nouvelle guerre, négocierent pendant le cours de l'année 1716; & l'année suivante, ils conclurent à la Haye le traité de la triple alliance avec les États-Généraux. Ces puissances se garantissoient mutuellement toutes les dispositions des traités d'Utrecht: elles s'engageoient à ne donner aucun asyle à ceux qui seroient déclarés rebelles par l'un des contractants; & en cas de troubles domestiques, ou d'attaques de la part de quelques ennemis étrangers, elles se promettoient des secours prompts & efficaces. Ainsi la France pour assurer son repos, & pour maintenir les droits de la maison d'Orléans, fut dans la nécessité de se liguier avec l'Angleterre & la Hollande; & bientôt elle fera la guerre à l'Espagne.

Traité de la  
triple alliance.

C'est après  
des guerres ci-  
viles qu'un  
bon gouver-  
nement peut  
retirer une na-  
tion de la lé-  
thargie où elle  
étoit aupara-  
vant

Lorsqu'un mauvais gouvernement a jeté les peuples dans une espece de léthargie; il semble qu'il n'y ait plus que les troubles des guerres civiles, qui puissent rendre aux ames une activité qu'elles ne se sentoient plus. Alors l'esprit de faction, qui produit naturellement l'enthousiasme, donne du ressort à tous les partis, produit des soldats, & crée de talents militaires. A la paix le gouvernement trouve des hommes qui sentent le besoin d'agir, & parce qu'ils se sont fait une habitude de l'action, & parce qu'ils ont des pertes à réparer. S'il est sage, il entretiendra, il nourrira cette inquiétude, en protégeant les arts, & les arts seront cultivés : car par-tout où ils ont fait des progrès, vous les avez toujours vus fleurir après de longues guerres, & même commencer parmi les troubles.

Le gouver-  
nement de  
Philippe V n'a  
fait que jeter  
les peuples  
dans leur pre-  
mier assoupis-  
sement.

Ce ne fut pas ainsi qu'en Espagne le gouvernement dirigea l'inquiétude des peuples. Épuisé, n'ayant que des ressources qui devoient l'épuiser encore; il fit de nouveaux efforts pour troubler toute l'Europe. Il entreprit de grandes choses avec des petits moyens dans un siècle où avec de grands moyens on n'en faisoit d'ordinaire que de petites. Après de vaines tentatives, il succomba par lassitude; & les peuples, également las, retomberent dans leur premier assoupissement.

Jules Albéroni, né à Plaifance en 1664, <sup>Fortune du cardinal Al-  
béroni.</sup> avoir eu occasion, lorsqu'il étoit curé d'un village dans le Parmefan, de s'introduire auprès du duc de Vendôme, qui conçut de l'estime pour lui. Ayant rendu aux François pendant la guerre, des services, qui ne lui permettoient pas de rester en fureté dans fa patrie ; il suivit le duc de Vendôme en France, & ensuite en Espagne. Ce général se servit de lui, pour entretenir une correspondance avec la princesse des Ursins, qui avoit beaucoup de crédit sur Philippe. Albéroni fut se faire goûter, de sorte qu'après la mort du duc de Vendôme, en 1712, il se vit encore assuré d'une puissante protection. Son crédit s'accrut au point que Marie-Louise Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne, étant morte en 1715, il eut beaucoup de part au mariage de Philippe V avec Elisabeth Farnese. La nouvelle reine lui marqua sa reconnaissance par le chapeau de cardinal, & par une confiance entière. Albéroni fut bientôt premier ministre. C'étoit une imagination bouillante, faite pour former de grandes entreprises, plutôt que pour les bien concerter.

Les traités qu'on avoit faits jusqu'alors, <sup>Il médite la  
conquête de  
l'Italie.</sup> n'avoient pas terminé les différens entre Charles VI & Philippe V : car l'un n'avoit pas donné sa renonciation à la monarchie d'Espagne, & l'autre n'avoit pas donné la sienne aux états

que l'empereur possédoit en Italie & dans les Pays-Bas. Le cardinal Albéroni flattant la reine Elisabeth de l'espérance de procurer des établissemens à ses fils, médita la conquête de l'Italie. Il se proposoit de réserver pour l'Espagne la Sicile, Naples & la Sardaigne, & il offroit au duc de Savoie le Milanès en échange de la Sicile. Comme la guerre que les Turcs faisoient alors à l'empereur paroïssoit favorable à ses desseins, il négocioit avec la Porte pour la faire durer.

Il suscite des troubles en France pour ôter la régence au duc d'Orléans.

En même temps, il cherchoit à susciter des troubles en France, comptant beaucoup sur les mécontentemens que les parlemens, la noblesse & le peuple faisoient paroître. Le prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, tramoit sourdement une conspiration, dans laquelle plusieurs grands entrèrent. Un parti, qui se formoit en Bretagne, n'attendoit que la flotte des Espagnols pour se déclarer : & des soldats déguisés filoient insensiblement, & venoient se joindre aux rebelles. Le projet du cardinal Albéroni étoit d'ôter la régence au duc d'Orléans, & de la donner à Philippe V, afin de gouverner lui-même tout-à-la fois la France & l'Espagne.

Il intrigue de concert avec le baron de Gœrtz qui médite

Les intrigues de ce cardinal ne se bornoient pas là. Il négocioit encore à Pétersbourg & à Stockholm. Il trouva dans le baron de Gœrtz, premier ministre du roi de Suede, un esprit re-

vaient, capable des desseins les plus audacieux. révolution dans le nord.  
 A peine ces deux hommes se furent-ils communiqué leurs projets, qu'ils ne formerent plus qu'un plan des vues qu'ils avoient eues séparément.

Les ennemis du roi de Suede étoient divisés. Le czar sur-tout paroissoit mécontent de l'espece de défiance avec laquelle les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck & de Prusse s'étoient conduits avec lui, & de tout ce qu'ils avoient fait pour l'empêcher d'avoir un établissement en Allemagne. Gœrtz, jugeant donc qu'il seroit facile de séparer ce prince de ses alliés, imagina de l'engager à faire la paix avec la Suede, & se flatta d'y déterminer son maître. En effet, Charles XII, irrité contre George qui lui avoit enlevé Breme & Verden, quoiqu'il ne lui eût point donné occasion de se déclarer contre lui, lui sacrifioit volontiers sa vieille haine contre le czar au nouveau desir de se venger du roi d'Angleterre. Il est vrai qu'il falloit abandonner plusieurs provinces à la Russie : mais Gœrtz lui faisoit envisager la gloire de rétablir Stanislas, le prétendant, le duc de Holstein, de reconquérir les provinces qu'on lui avoit enlevées, & de donner la loi à l'Europe.

Charles, à qui de pareils projets ne pouvoient manquer de plaire, donna des pouvoirs à son ministre, pour traiter avec toutes les cours

&c qui fai  
goûter ses  
projets au roi  
de Suede son  
maître.

Cette intri-  
gue serroit  
tout à la fois

en Angleterre, en France, en Hollande, en Russie & en Suede.

où il voudroit négocier. Gœrtz vint en Hollande, en France: il se concerta avec Albéroni; & il fit sonder le czar, qui parut entrer dans ses desseins; moins sans doute parce qu'il comptoit sur le succès, que parce qu'il risquoit peu. Il avoit toujours l'avantage de s'assurer ses conquêtes par un traité. Les propositions qu'on devoit lui faire, étoient de fournir des vaisseaux pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne; & d'entrer lui-même en Pologne avec quatre-vingt mille Russes.

Le comte de Gyllembourg, ambassadeur de Suede en Angleterre, encourageoit les mécontents. Le parti du prétendant avoit déjà fourni des sommes considérables. Gœrtz, qui les toucha en Hollande, avoit acheté des armes & des vaisseaux. Le chevalier de Folard, alors au service de Charles XII, étoit venu en France pour engager dans ce parti des officiers françois & irlandois. Mais comment conduire secrètement une conspiration qui se trame tout-à-la fois en Angleterre, en France, en Hollande, en Espagne, en Russie & en Suede?

Gœrtz & Gyllembourg, ambassadeur de Suede en Angleterre, se sont arrêtés.

Le duc d'Orléans, ayant découvert ces intrigues, en donna avis au roi d'Angleterre, dans le même temps que les Hollandois communiquoient au ministre de Londres à la Haye les soupçons qu'ils avoient de la conduite de

Gœrtz.



Gœrtz. Le plénipotentiaire du roi de Suede & Gyllembourg furent arrêtés, le premier à De-  
 venter en Gueldres, & le second à Londres.

1717

Cette même année le czar vint en France, où il fit trop peu de séjour pour étudier une nation, où il y a beaucoup à louer & beaucoup à blâmer. Il s'occupa surtout des arts ; & il saisit cette occasion pour proposer un traité d'alliance, que le régent n'accepta pas, parce qu'il eût été contraire aux engagements qu'il prenoit avec la Grande-Bretagne. A sa considération le duc d'Orléans demanda & obtint la liberté des ministres du roi de Suede. Gœrtz, devenu libre, n'abandonna pas ses projets : mais nous sommes bientôt à la fin de toutes ces intrigues.

Le czar vient en France, & à sa considération le duc d'Orléans demande & obtient la liberté de ces deux ministres.

Au mois d'août 1716 le prince Eugene avoit battu les Turcs à Peterwaradin, & au même mois de l'année suivante, il les défit encore à Belgrade, & se rendit maître de cette place. Albéroni, voyant qu'il ne pouvoit changer les dispositions que la Porte apportoit à la paix, hâta les expéditions dont il avoit fait les préparatifs. Les Espagnols envahirent la Sardaigne, & débarquerent en Sicile. Cette flotte, la plus considérable que l'Espagne eût armée depuis Philippe II, fut entièrement ruinée par l'escadre angloise, qui vint au secours de l'empereur.

L'escadre angloise ruine la flotte qu'Albéroni avoit armée pour ses projets de conquêtes.

1718

Paix entre  
la Porte & la  
cour de Vien-  
ne.

Le traité de Passarowitz venoit de terminer la guerre entre la Porte & Charles VI, qui acquéroit Temeswar, Belgrade & toute la Serbie. Les Vénitiens, qui avoient conquis la Morée à la fin du dix-septieme siecle, & à qui elle avoit été abandonnée par le traité de Carlowitz, l'avoient perdue dans cette guerre & ne la recouvrerent pas.

Alors l'An-  
gleterre & la  
France con-  
cluoient le  
traité de la  
quadruple al-  
liance.

1718

Dans le temps même que ces choses se passoient, l'Angleterre & la France prenoient sur elles de régler les différens, qui subsistoient entre l'empereur & le roi d'Espagne. Le 2 août elles conclurent à Londres le traité de la quadruple alliance, dans lequel elles se proposoient de faire entrer l'empereur, qui le signa tout aussitôt; & la Hollande, qui, sous différens prétextes, n'y accéda qu'au mois de février de l'année suivante.

Par ce traité, Charles VI reconnoissoit Philippe V pour roi d'Espagne, & Philippe cédoit à Charles les Pays-Bas & les provinces d'Italie, qui étoient le sujet de la guerre. Ces deux princes devoient donner des renonciations aux états qu'ils s'abandonnoient l'un à l'autre.

Le duc de Savoie rendoit la Sicile à l'empereur, & on lui donnoit en échange la Sardaigne.

Quoique le saint siege regardât & regarde encore Parme & Plaifance , comme des fiefs dont il peut seul disposer , & qui , au défaut d'hoirs mâles dans la maison Farnese , doivent être réunis au domaine de l'église ; la quadruple alliance , sans aucun égard pour ces prétentions , déclare que les duchés de Parme & de Plaifance , ainsi que le duché de Toscane , seroient tenus pour fiefs masculins de l'empire ; & que lorsque la succession de ces états sera ouverte , on les donnera aux fils d'Elisabeth Farnese , en suivant l'ordre de primogéniture. Par cette dernière disposition , favorable à la reine d'Espagne , on comptoit persuader à la cour de Madrid d'accéder à la quadruple alliance.

Quoique le duc de Savoye fût lésé par ces arrangements , il y donna son consentement d'une manière authentique le 2 novembre 1718. Mais Albéroni persistoit toujours à vouloir réunir à l'Espagne les provinces démembrees , comme s'il eût pu résister seul aux forces de la quadruple alliance. Sur ces entrefaites la mort de Charles XII , tué le 11 décembre au siege de Fridérichs-hall , ruina tous les grands projets du nord. Gœrtz , arrêté comme auteur , par ses conseils , des malheurs de la Suede , fut sacrifié à la haine du peuple , & perdit la tête sur un échafaud.

L'Espagne refuse d'accéder à la quadruple alliance. Mort de Charles XII.

La France déclara la guerre à Philippe, qui accéda à la quadruple alliance.

1719

Enfin au mois de janvier 1719 la France déclara la guerre à l'Espagne, par un manifeste qui expliquoit les raisons qu'elle avoit eues de faire alliance avec l'empereur & le roi de la Grande-Bretagne. Philippe, alors trop foible contre ses ennemis, & cédant aux instances de l'Europe, disgracia son ministre, & accéda à la quadruple alliance, le 26 janvier. Le cardinal Albéroni, contraint de sortir du royaume, se retira en Italie, où il est mort en 1752.

Cependant la paix donnée à l'Europe, n'étoit rien moins qu'assurée.

L'accession de la cour de Madrid au traité de la quadruple alliance paroissoit avoir consommé l'ouvrage de la paix : mais la politique des principales puissances, qui depuis les traités de partage, s'établissoient pour juges de tous les différends, n'étoit pas un moyen bien sur d'assurer la tranquillité de l'Europe. Les puissances lésées protestoient contre un tribunal qui n'avoit sur elles d'autres droits que la force. Si elles cédoient par impuissance, elles conservoient des prétentions ; & elles attendoient que quelque événement divisât les arbitres, qui leur avoient donné la loi. Le roi d'Espagne réclamoit lui-même les provinces qu'il venoit d'abandonner ; déclarant qu'il n'étoit entré dans la quadruple alliance, que parce que le duc d'Orléans lui avoit promis la restitution de Gibraltar, que les Anglois refusoient cependant de lui rendre. L'empereur n'a

voit pas renoncé sincèrement aux duchés de Parme, de Plaisance & de Toscane: il ne les avoit cédés aux fils d'Elisabeth Farnese, que parce qu'il pouvoit arriver telles circonstances, où toutes ces dispositions feroient changées. Il venoit d'ailleurs de publier une pragmatique sanction, qui étoit une nouvelle source de querelles. C'est une loi par laquelle il établissoit, au défaut d'hoirs mâles dans sa maison, l'indivisibilité de ses domaines en faveur de sa fille aînée. Or, cette loi étoit contraire aux intérêts de plusieurs princes, qui dans le cas où Charles VI ne laisseroit point de fils, avoient des droits sur plusieurs provinces de la maison d'Autriche. Ainsi, l'Europe jouissoit de la paix & les peuples ne savoient pas combien elle étoit incertaine. Les conseils des princes occupés à la consolider, ne cessent de négocier, & se voyent tous les jours à la veille d'une nouvelle guerre.

Les Suédois sont de tous les peuples celui qui fut le mieux tirer avantage des maux que toute l'Europe avoit soufferts. Ils reconnurent enfin qu'un héros sur le trône de Suede étoit plus redoutable pour eux que pour leurs ennemis. Les états assemblés déclarerent à Ulrique-Eléonore, sœur & héritière de Charles XII, qu'ils regardoient le trône comme vacant, l'assurant néanmoins que leur choix tomberoit

Changement  
dans le gou-  
vernement de  
Suede.

sur elle, si elle vouloit s'engager à ne regner que suivant la forme de gouvernement qu'on lui prescriroit. Eléonore moins jalouse de l'autorité, que touchée des malheurs qu'entraîne le despotisme, consentit à cette proposition ; & les Suédois établirent un gouvernement mixte, propre à limiter la puissance du monarque. Ils eurent ensuite pour Eléonore la complaisance de couronner le prince de Hesse-Cassel son mari. En 1720 cette princesse conclut à Stockholm un traité de paix avec l'Angleterre, la Prusse, la Pologne & le Danemarck ; & en 1721 elle en conclut un autre à Neustadt avec le czar qui mourut en 1725.





## LIVRE DERNIER.

*Des révolutions dans les lettres & dans  
les sciences depuis le quinzieme siecle.*



### CHAPITRE I.

*Révolution que produisent dans les let-  
tres, les Grecs qui se réfugient en  
Italie après la prise de Constantinople.*



**N**ous avons vu l'Europe dans l'ignorance s'appliquer à des études pires que l'ignorance même ; & sans doute que les meilleurs esprits , après avoir fait de vains efforts pour s'instruire, se sentoient portés à préférer leur ignorance à ces études. Dégoutés de tout ce qu'on leur offroit , & n'ayant pas assez de lu-  
L'Europe étoit dans l'ignorance & ne faisoit que de mauvaises études,

mieres pour justifier leurs dégoûts, ils n'osoient ni critiquer leurs maîtres, ni tenter une route nouvelle : ils avoient plutôt la simplicité de se croire sans intelligence, & ils renonçoient à un savoir qu'ils ne pouvoient acquérir. Ainsi ce qu'on nommoit science, restoit en proie aux esprits faux, qui étoient d'autant plus vains de ce qu'ils croyoient avoir appris que personne n'y pouvoit rien comprendre.

lorsque le  
goût se forma  
tout-à-coup  
en Italie ;

L'Italie étoit encore dans cette barbarie ; lorsque les poëtes provençaux fusciterent les génies toscans. Le goût se forma tout-à-coup sur la fin du treizieme siecle, & se perfectionna dans le quatorzieme. Ce fut l'ouvrage du Dante, de Pétrarque & de Boccace.

On croiroit que la barbarie va se dissiper ; car le goût est proprement l'aurore du jour qui doit éclairer l'esprit humain. Aux premiers rayons qu'il répandoit, on devoit entrevoir les formes hideuses de la scholastique. En effet, le Dante, Pétrarque & Boccace méprisoient toutes les études de leur siecle.

mais il se  
perdit à l'ar-  
rivée des  
Grecs de  
Constantino-  
ple.

Si la lecture de leurs ouvrages eût répandu ce mépris, comme elle paroissoit devoir faire, les bons esprits se seroient portés à de nouvelles études. Les uns auroient cultivé leur goût, en imitant les anciens ; les autres auroient cherché dans la nature les connois-



sances , qu'ils ne trouvoient pas dans les écoles. Mais les Grecs , ces Grecs auxquels on attribue la renaissance des lettres, se répandirent en Italie comme un nuage , & intercepterent la lumiere qui venoit de se montrer.

L'étude du grec commença parmi les Italiens avec le quinzieme siecle. Manuel Chrysoloras l'enseigna successivement à Venise , à Florence, à Rome & à Pavie. Ayant été envoyé par l'empereur de Constantinople pour implorer le secours des princes chrétiens contre les Turcs, il se fixa en Italie, lorsqu'il eut appris la défaite de Bajazet par Tamerlan , & il forma un grand nombre de disciples.

L'étude de la langue grecque avoit commencé en Italie avec le quinzieme siecle.

1402

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, les Grecs qui avoient quelques connoissances , se réfugièrent en Italie, où le goût qu'on avoit pour leur langue, leur ouvroit un asyle, & leur assuroit des secours. Ils trouverent de puissants protecteurs dans Côme, Pierre & Laurent. Celui-ci, sur-tout, les combla de bienfaits. André-Jean Lascaris, un des savants qui étoient venus de Constantinople, fit deux fois par son ordre le voyage de la Grece, d'où il remporta quantité d'excellents manuscrits. Plusieurs autres princes favoriserent encore les lettres grecques à l'exemple des Medicis.

1453  
C'est pour-  
quoi les Grecs  
y trouverent  
un asyle & de  
puissants pro-  
tecteurs.

Le cardinal Bessarion ne les favorisoit pas

moins à Rome, où il jouissoit d'une grande considération. Auparavant archevêque de Nicée, il avoit accompagné Jean Paléologue II aux conciles de Ferrare & de Florence. Il étoit resté en Italie pour se dérober à la vengeance des Grecs, qui lui reprochoient avec fondement d'avoir contribué plus qu'aucun autre au décret de réunion. Il avoit été fait cardinal par Eugene IV, & il pouvoit rendre aux Grecs qui se retiroient en Italie, des services d'autant plus grands, qu'alors Nicolas V, de la maison des Medicis & protecteur des lettres, étoit sur la chaire de S. Pierre.

Alors l'étude de leur langue devint la passion des Italiens, qui cherchoient l'instruction ou la considération.

La considération que le public accorde à ceux qui approchent les grands, & qui ont part à leurs bienfaits, fut un aiguillon pour les Italiens. Ils se livrerent avec passion à une étude qui excitoit d'autant plus leur curiosité, qu'elle étoit nouvelle, & qu'elle conduisoit à la faveur. Elle devenoit d'ailleurs tous les jours plus facile : les livres grecs se répandoient : on trouvoit par-tout des maîtres pour les expliquer, & il est bien plus commode d'apprendre des mots que des choses.

Ils auroient dû étudier le grec pour en transporter les beautés dans leur langue.

Si les Italiens se fussent adonnés à cette étude, avec l'ambition de transporter dans leur langue les beautés des anciens écrivains de la Grece, ils auroient sans doute perfectionné leur goût. C'est ainsi que Dante, Pétraque &

Bocace s'étoient conduits. Le dernier avoit étudié le grec, & tous trois ils savoient la langue latine, beaucoup mieux qu'on ne la savoit de leur temps. Mais il eut été à souhaiter que ceux qui vouloient enrichir ainsi la langue italienne, en eussent étudié le caractère, avec plus de discernement que n'ont fait les écrivains du quatorzième siècle. Comme ils avoient plus la manie que le goût du latin, ils en transportoient indifféremment les constructions dans leur langue, & faisoient souvent prendre à l'italien des tours qui ne lui pouvoient pas convenir. Bocace n'est pas exempt de reproches à cet égard. Aussi l'italien s'est-il ressenti long-temps, & se ressent peut-être encore du mauvais goût du siècle où il se formoit.

Le quinzième siècle lui fut encore plus contraire : car bien loin de l'enrichir, on ne le cultiva plus. L'étude des écrivains de la Grece, prit avec trop de faveur, trop d'applaudissement, & trop de rapidité, pour permettre de se partager entre une langue savante & une langue vulgaire. Le fanatisme de l'érudition se saisit des esprits ; & on ne connut plus d'autre mérite que d'entendre le grec & d'écrire en latin. Alors s'établit le préjugé de l'antiquité, qui n'est pas encore tout-à-fait détruit. On imita servilement les anciens. On crut prouver une opinion qu'on embrassoit, en prouvant que c'étoit celle de quelqu'un d'eux. En

Mais ils laisserent leur langue pour lire du grec & pour écrire en latin ;

un mot, on s'imagina qu'ils avoient tout fait, & qu'il ne restoit plus qu'à les entendre, & qu'à les copier.

Les savants, venus de Constantinople, contribuèrent sans doute à répandre un préjugé, qui leur étoit aussi favorable. Quoiqu'ils fussent médiocrement la langue latine, ils la préférèrent à une langue vulgaire, dont ils ignoroient entièrement les beautés. Ils donnerent l'exemple, & l'Italie fut féconde en écrivains latins, la plupart poètes, & mauvais; si, comme on le leur reproche, ils n'imitoient qu'en copiant les expressions & les tours des anciens. Ce goût domina pendant le quinzième & le seizième siècles.

Au seizième cependant quelques esprits, qui n'étoient pas faits pour obéir au préjugé, cultivèrent la langue italienne avec succès. Tels sont Guichardin, Machiavel, l'Arioste, Guarini, le Tasse, & quelques autres moins célèbres. Mais par-tout ailleurs qu'en Italie, les savants négligèrent tout-à-fait les langues vulgaires, qu'ils traitoient de jargon barbare. Ils crurent qu'ils alloient faire renaître celle de l'ancienne Rome, & le seizième siècle produisit plus d'écrivains latins que le siècle d'Auguste. Seulement la France eut quelques poètes françois, fort mauvais, ou qui tout au plus, comme Marot, monstroient quelquefois, dans

un langage encore grossier, de l'esprit, du talent & même de l'élégance.

Je crois, Monseigneur, que vous commencez à comprendre comment la mode des langues savantes a retardé les progrès du goût. Cherchons néanmoins à nous en rendre raison plus particulièrement. Cette recherche curieuse est utile, parce qu'elle contribue à faire mieux connoître l'esprit humain.

Vous savez que le système des langues est calqué sur celui de nos connoissances; & que par conséquent elles sont plus ou moins riches, suivant que nous avons plus au moins d'idées. Vous en devez conclure qu'elles sont susceptibles de plus ou moins de finesse, de délicatesse & de précision, à proportion de la finesse, de la délicatesse & de la précision avec laquelle nous sommes capables de concevoir les choses. Car la langue, dans laquelle nous pensons, doit prendre la forme de nos pensées; & elle ne peut être élégante, si l'élégance n'est déjà dans notre esprit.

A l'exception de l'italien que je ne compte pas, puisque les savants dédaignoient de le parler, toutes les langues de l'Europe étoient encore fort grossières au quinzième siècle. Elles étoient par conséquent rarement capables de finesse, de délicatesse, de précision. J'en peux

Cette passion pour les langues mortes devoit retarder les progrès du goût.

Les langues n'ont d'élégance qu'autant qu'il y en a dans l'esprit de ceux qui les parlent.

Les esprits étoient donc bien grossiers au quatorzième siècle, puisqu'il y avoit des langues si grossières.

donc dire autant de ceux qui les parloient, puisqu'ils avoient fait ces langues d'après leur façon de voir & de sentir.

Ils auroient pu se former le goût s'ils n'eussent étudié les langues mortes, que pour perfectionner les langues vulgaires.

Or, la même grossièreté étant commune à ces langues & à ceux qui les parloient, le goût se feroit formé bien difficilement & bien lentement, si on les eût cultivées sans faire aucune étude des anciens ; mais il devoit se former peut-être encore plus difficilement & plus lentement, lorsqu'on s'appliquoit uniquement aux langues mortes, & qu'on négligeoit de cultiver les langues vulgaires. Pour hâter les progrès du goût, il falloit donc étudier les unes, & en même temps cultiver les autres, il falloit les comparer continuellement : c'étoit le vrai moyen de s'approprier des beautés, qu'on ne savoit pas encore sentir. Alors à mesure qu'on auroit lu les anciens avec plus de discernement, les langues modernes seroient devenues susceptibles de plus d'élégance ; & à mesure que les langues modernes seroient devenues susceptibles de plus d'élégance, on auroit été capable de lire les anciens avec plus de discernement. En continuant donc de passer ainsi alternativement de l'une de ces études à l'autre, on auroit trouvé dans chacune des secours pour réussir également dans toutes deux. Voilà par quel moyen la lecture des anciens pouvoit rendre les progrès du goût plus rapides.

Mais pour s'être adonnés au grec & au latin uniquement, il arriva que les esprits, aussi grossiers que les langues qu'ils parloient, lurent les anciens sans être capables d'en sentir toutes les beautés. En effet pouvoient-ils y démêler une finesse, une délicatesse, une précision dont ils n'avoient pas encore d'idée? S'ils étoient bien éloignés de voir & de sentir comme les Romains ou comme les Grecs, pouvoient-ils juger de la maniere dont les Romains ou les Grecs exprimoient ce qu'ils voyoient & ce qu'ils sentoient? On admiroit donc sans discernement, & sur parole, & cette admiration aveugle étoit une nouvelle barriere contre les progrès du goût.

Mais dès qu'ils se bernoient à l'étude des langues mortes, le goût ne pouvoit plus se former.

En étudiant le françois, vous avez eu souvent occasion de remarquer combien les beautés de style sont quelquefois fines & délicates. Or, s'il est si difficile de les bien sentir dans une langue que nous parlons tous les jours avec des gens de goût, & dans laquelle nous avons tant d'excellents modeles; les savants du quinzieme siecle avoient-ils plus de facilité de les appercevoir dans les écrivains de la Grece & de Rome?

Cependant quoiqu'ils fussent, où plutôt parce qu'ils lisoient avec aussi peu de goût, ils se flatterent de s'être rapprochés du siecle d'Auguste, lorsqu'ils n'avoient fait que copier ou

Cependant ils se comparoient aux écrivains du siecle d'Auguste.

contrefaire les anciens. Toutes les fois qu'ils se louent mutuellement, ils croient découvrir parmi eux des Virgiles, des Cicérons, &c. C'étoit, à s'y tromper, le style de ces grands hommes. On n'avoit pas assez de discernement pour sentir que ces écrivains étoient inimitables, sur-tout au quinzième siècle. Ils l'étoient cependant déjà du temps d'Auguste : car chaque homme de génie a un style, qui ne ressemble point à celui d'un autre. Aussi lorsqu'aujourd'hui nous voulons louer un écrivain, nous n'imaginons pas de dire qu'il écrit comme Racine ou comme Bossuet, quand même il écrirait aussi bien ou mieux ; & tout écrivain qui veut écrire comme un autre est un écrivain médiocre.

La manie du  
latin a nuit à  
la langue Ita-  
lienne.

Je crains que la confiance d'écrire si bien en latin dans le seizième siècle, n'ait nui à la langue italienne qui se cultivoit alors ; & que l'usage où étoient les latinistes d'écrire sans trop choisir les tours, n'ait accoutumé les Italiens à n'être pas assez difficiles. Quoique la beauté du style exige, pour employer toujours le terme propre, qu'on démêle jusqu'aux nuances qui distinguent deux mots ; il paroît qu'à cet égard ils ne sont pas fort scrupuleux, & que leurs meilleurs écrivains ne sont pas à l'abri de tout reproche. On peut encore remarquer que s'étant accoutumés dans les commencements à imiter les tours de la langue latine,



tine, ils n'ont plus su écrire qu'en imitant cette langue ou quelque autre, & c'est le françois qu'ils imitent aujourd'hui. Aussi leur langue est elle très propre à contrefaire toutes les autres; mais elle n'a point de caractère décidé, & n'en aura vraisemblablement jamais. Je sens bien que ce jugement peut être téméraire de ma part: mais comme vous saurez un jour cette langue mieux que moi, je vous laisse le soin de le confirmer ou de le détruire.

Notre langue s'est formée dans des circonstances plus heureuses. C'est dans le dix-septième siècle, lorsque les bons esprits commencent à secouer le préjugé de l'antiquité, & à se guérir de la manie d'écrire en latin. Nous étudîames notre langue, comme il falloit l'étudier, en consultant les anciens, sans nous y asservir; & nous lui fîmes prendre un caractère. Si les François sont aujourd'hui de tous les peuples celui qui parle le mieux sa langue, en voilà, je crois, une des causes. Autre jugement hasardé, dont les étrangers conviendront d'autant moins, que je ne fais pas leurs langues. Revenons donc à notre sujet.

La langue françoise a été formée sous de plus heureux auspices.

Je crois avoir démontré que c'est au goût à se perfectionner le premier; & à donner ensuite, à mesure qu'il fait des progrès, le perfectionnement aux autres facultés. Il étoit donc

Tant que le goût étoit encore grossier, les autres facultés ne pou-

voient pas se  
perfection-  
ner.

bien difficile qu'on sût raisonner, dans ces siècles où l'étude du grec & du latin dégénéroit en manie. Aussi n'y a-t-il rien de plus misérable ou de plus absurde que les raisonnements que faisoient quelquefois les esprits, même les meilleurs. Sans jugement, sans critique, ils sont comme le peuple, livrés aux préjugés les plus grossiers. Ils ne savent que penser sur les choses, où ils n'ont pas un ancien pour guide; & ils croient tout, lorsqu'ils rencontrent un ancien crédule.

Si Corneille  
n'eût écrit  
qu'en latin, il  
n'eût été que  
médiocre.

C'est dans le commerce du monde que le goût doit se former; & si les hommes de génie y contribuent plus que les autres, il faut encore que tout le public y concoure. Si Corneille n'eût jamais fait que des pièces médiocres, il eût toujours eu les mêmes applaudissements, parce qu'on n'eût rien connu de mieux. Mais en donnant des beautés nouvelles, il accoutuma les spectateurs à lui en demander. Il se fit des juges qui ne se contentoient plus du médiocre; & se trouvant forcé à faire mieux, il les rendit tous les jours plus difficiles. Quand il eut donc de mauvais succès, il ne put s'en prendre qu'à son génie, qui avoit éclairé le public.

Or, croirez-vous que Corneille eût également réussi, s'il n'eût écrit qu'en latin? non, sans doute; puisqu'il n'auroit plus trouvé dans

le public, ce juge qui l'avertissoit, lorsqu'il cessoit de bien faire. Je craindrois plutôt qu'après avoir commencé par être médiocre, il n'eût finit par être mauvais.

Tel étoit donc le sort des érudits du quinzième & du seizième siècles. Sans goût, ils se trouvoient dans l'impuissance d'en acquérir, parce qu'ils n'avoient pas le public pour juge. Ils louoient pour être loués, ils critiquoient par envie, ils ne jugeoient que par préjugé.

Il ne pouvoit pas y avoir de grands écrivains dans le quinzième siècle.

Lorsque dans le seizième siècle, le savoir hérissé de grec & de latin, se montrait presque toujours sans goût & sans jugement, les Italiens eurent parmi eux des hommes de génie, pour qui l'érudition ne fut pas si contagieuse, & qui cultivèrent les arts avec succès. L'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure & la poésie italienne furent portées à un si haut point de perfection, que le seizième siècle est le beau siècle de l'Italie.

Dans le seizième siècle les arts fleurissent en Italie.

Pour faire naître tous ces arts, il falloit une cour voluptueuse, magnifique, riche & prodigue. Telle étoit celle de Léon X, fils de Laurent de Medicis. Élevé sur la chaire de S. Pierre à l'âge de trente-six à trente-sept ans, il se partagea entre la politique & les plaisirs. Pendant les guerres qui déchiroient l'Italie, il

La cour de Léon X y contribua beaucoup.

1512

prodiguoit ses trésors aux artistes, aux poëtes, aux gens de lettres: il faisoit achever la basilique de S. Pierre, que Jules II, son prédécesseur, avoit commencée; & il donnoit des fêtes à ses cardinaux. Ce fut alors qu'on vit pour la première fois des poëmes en musique. On donnoit souvent des comédies; & le plaisir que le pape & la cour prenoient à la représentation de celles de l'Arioste & de Machiavel, contribua sans doute à faire cultiver de plus en plus la langue italienne.

On ne peut pas douter que l'Italie ne doive à ce pontife le progrès qu'elle a fait dans les arts & dans la poésie. Il en a été loné, & le seizième siècle a été nommé le siècle de Léon X.

Mais ce pontife a fait payer cher à l'église & à l'Europe la protection qu'il a donnée aux arts.

Mais, Monseigneur, si vous considérez les suites de tant de dissipations, c'est-à-dire, les abus des indulgences, & les maux qui en sont nés; vous conviendrez que la basilique de S. Pierre, des tableaux, des statues, des poëmes & des fêtes ont coûté à l'église la moitié de l'Allemagne, les royaumes du nord, les Provinces-Unies, l'Angleterre, des millions de françois, & à l'Europe entière tout le sang que les guerres de religion ont fait répandre. J'espère donc que vous ne vous laisserez pas éblouir aux louanges qu'on donne à Léon X; & que la gloire dont on le couvre, ne fera pas celle dont vous serez le plus jaloux. Avant les arts

de luxe , il y a bien des choses qui méritent l'attention du prince. Il doit sur-tout n'être jamais prodigue : car si ses dissipations coûtent des larmes au peuple, les flatteries des gens de lettres ne les sechent pas.

Vous voyez que la naissance des arts ne doit rien à la révolution de Constantinople. Ils paroîtroient plutôt s'être formés, malgré les savants, du seizième siècle : car l'Italie se trouvoit comme divisée en deux nations, dont l'une étoit possédée de la manie de l'antiquité, tandis que l'autre parloit sa langue. L'une en quelque sorte se croyoit ancienne, & l'autre se contentoit d'être moderne. Hors l'Italie, tout le reste de l'Europe étoit alors barbare: on y trouvoit seulement des hommes qui lisoient le grec, qui parloient latin, qui se croyoient savants, & qui passoient pour tels. Erasme, dont nous parlerons bientôt, est le seul qui se soit véritablement distingué par son goût, & par la justesse de son esprit.

Les arts se sont formés en Italie malgré les savants.





## CHAPITRE II.

*Absurdités & fanatisme des littérateurs  
& des scholastiques du seizieme siecle.*



**D**ANS un temps où l'on commençoit à quitter la scholastique pour lire les meilleurs écrivains de l'antiquité, il étoit naturel qu'on se livrât avec trop de passion à l'étude du grec & du latin. APRÈS avoir critiqué les savants du quinzieme & du seizieme siecles, je ne dois pas oublier ce qui peut les justifier, d'autant plus que j'ai encore des critiques à faire. Plusieurs avoient beaucoup d'esprit, & il ne leur manquoit que d'être venus dans de meilleurs temps. Quand on pense combien ils devoient être dégoûtés de la scholastique, on n'est pas étonné que dans le desir de s'instruire, ils se soient portés avec trop de passion à l'étude des écrivains de la Grèce & de Rome. Attirés par les charmes d'un style qui se faisoit entendre, ils ne pouvoient avoir d'autre ambition, que d'entendre tous les jours mieux des ouvrages, dont la célébrité sembloit promettre des connoissances en tous genres. Ils commencerent donc par mépriser souverainement la scholastique. Peut-être ce mépris ne fut-il d'abord fondé que sur le langage bar-

bare des écoles: mais il préparoit au moins à juger dans la suite des choses & de la méthode.

Ce mépris fuscira de vives disputes, dans lesquelles la raison eut moins de part que la passion. D'un côté attaquer la scholastique, c'étoit attaquer la théologie, par conséquent la religion, par conséquent être impie, athée, &c. Rien n'est plus dangereux, disoit-on, que de mettre les livres des payens entre les mains des jeunes gens: c'est les élever dans le paganisme; & quiconque fait le grec, & se pique de parler comme Cicéron, est tout au moins hérétique.

De là deux partis: celui des scholastiques, qui traient de payens ou d'athées ceux qui les méprisoient;

De l'autre côté, on regardoit non-seulement les anciens payens comme les inventeurs de toutes les sciences, ce qui étoit exagérer déjà beaucoup; mais on louoit encore leurs mœurs, jusqu'à laisser en doute s'ils n'ont pas pu être sauvés ou même jusqu'à les canoniser. On étoit si attaché à leur langage, qu'on le transportoit dans la théologie chrétienne. L'excommunication s'appelloit l'interdiction du feu & de l'eau. On rendoit grâces aux dieux immortels de l'élévation d'un cardinal sur la chaire de S. Pierre: & Léon X lui-même, écrivant à François I pour l'engager à faire la guerre aux Turcs, l'y exhortoit par les dieux & par les hommes, *per deos atque homines*. Enfin il

& celui des latinistes qui canonisoient les écrivains de l'antiquité, & qui en transportoient le langage jusques dans la théologie.

se forma une secte de Cicéroniens, qui prétendoient que Cicéron est le seul auteur qu'on doit lire & imiter. Je conjecture que cette prévention outrée des latinistes pour les auteurs payens est ce qui a donné occasion aux poëtes du seizieme siecle de mêler dans leurs ouvrages le sacré avec le profane. Il étoit naturel que l'exemple devînt contagieux pour eux; & personne ne songeoit à blâmer un usage, approuvé par tous les savants.

Au milieu de ces disputes les meilleurs esprits s'éclaircissent. Tel est Erasme.

Pendant que les uns faisoient les anciens payens, & que les autres damnoient ceux qui les lisoient, il se trouvoit des esprits d'une meilleure trempe, qui s'éclaircissent à mesure que les deux partis contraires devenoient plus absurdes. Tel est Erasme, le plus bel esprit & le plus éclairé de son siecle. Je ne dois pas passer sous silence cet écrivain qui vous a donné quelques leçons.

Erasme se refuse aux invitations de François I.

Rodolphe Agricola, d'un village près de Groningue, avoit commencé à répandre la littérature ancienne en Allemagne; lorsque Erasme, né à Rotterdam vers l'an 1467, (a) faisoit ses études à Deventer, sous Hegius, disciple d'Agricola. Sans m'arrêter sur le temps de

---

(a) On ne sait pas exactement l'année de sa naissance.



sa jeunesse, où il montra autant de talent que d'envie de s'instruire, je dirai seulement qu'il fit avec passion toutes les études qu'on faisoit alors, qu'il se dégoûta de quelques-unes avec raison, & que dans la suite il contribua par ses ouvrages plus qu'aucun autre à répandre en France & en Allemagne le goût des lettres grecques & latines. François I, dans le dessein de fonder un college pour les langues savantes, voulut l'attirer à Paris; & il chargea Budé, ami de cet homme célèbre, de lui écrire à ce sujet. Budé étoit un savant françois que l'on comparoit alors à Erasme, mais qu'on ne lui compare plus; & ces deux hommes sont en France l'époque de la connoissance du grec, qui avant le seizieme siecle n'y étoit point connu. Erasme se refusa aux offres de François I, parce que c'étoit s'exposer à la haine des théologiens, que de concourir à l'établissement d'un college où l'on enseigneroit le grec & l'hébreu; & parce que d'ailleurs il craignoit l'esclavage, attaché à la condition de ceux qui servent les princes.

Les savants, comme autrefois les Grecs, voyageoient alors pour acquérir des connoissances; usage qui s'est insensiblement perdu, à mesure que les livres sont devenus plus communs. Erasme voyagea donc en France, en Angleterre & en Italie.

---

Il voyage.

Les Italiens, prévenus pour leur savoir, méprisoient alors généralement les étrangers, & particulièrement Erasme & Budé, dont il défendoient la lecture : ils se piquoient tous d'être Cicéroniens. Erasme arriva en Italie en 1506, lorsque Jules II assiégeoit Bologne. Il fut témoin de l'entrée triomphante de ce pontife, dans laquelle il ne reconnut pas la marche d'un successeur de S. Pierre. Les Italiens ne lui parurent pas répondre à leur réputation. Il leur trouva peu de mœurs, peu de religion, beaucoup de pédanterie. Il fut cependant fort accueilli de tous ceux qui avoient plus de mérite. On tenta même tout pour le retenir à Rome.

L'éloge de la folie lui suscita des ennemis, & la Sorbonne le condamna.

Il revint ensuite en Angleterre, où il avoit déjà été. Il y composa l'éloge de la folie, satire ingénieuse de tous les états. Cet ouvrage eut un grand succès, & suffit seul pour immortaliser Erasme. Mais il suscita contre lui la haine des moines & des scholastiques qu'il avoit tournés en ridicule. Plusieurs écrivains ayant pris la plume pour censurer cet ouvrage ou pour le défendre, il s'éleva de grands mouvements dans la république des lettres. Enfin quelques années après la mort de l'Auteur, il fut mis à l'index, & la Sorbonne le condamna. Cette faculté déclara qu'Erasme, en le composant, s'étoit montré fou, insensé, même im-

pie, injurieux à Dieu, à Jesus-Christ, à la Vierge, aux saints, aux ordonnances de l'église, aux cérémonies ecclésiastiques, aux théologiens, aux religieux mendiants, qu'il avoit osé insulter d'une bouche corrompue & blasphématoire.

Avec un esprit tourné à la plaisanterie, Erasme étoit très propre à combattre plusieurs préjugés de son temps : mais aussi il lui étoit difficile de se contenir toujours dans de justes bornes. Il s'échappoit quelquefois. Il reconnoissoit lui-même qu'il y avoit des choses à reprendre dans son ouvrage, & il se reprochoit de l'avoir publié. Cependant de toutes les qualifications que la Sorbonne a données à l'éloge de la folie, il ne mérite que celle d'avoir été injurieux aux théologiens & aux moines. Il l'a en effet été d'autant plus, que les injures pouvoient passer pour des vérités.

Ce n'étoit pas la première fois qu'Erasme attaquoit les théologiens de son temps, & ce ne fut pas la dernière. Il leur reprochoit de ne connoître ni l'écriture, ni les peres, ni les conciles; de n'agiter que des questions frivoles; & d'avoir corrompu la théologie par ambition, par avarice, par flatterie, par esprit de dispute & par superstition. Ils étoient à la vérité si ignorants, qu'on entreprenoit sérieusement de leur prouver que les belles lettres leur étoient né-

Il reconnoît qu'il y a des choses à reprendre dans cet ouvrage.

Reproches qu'il faisoit avec fondement aux théologiens de son temps.

cessaires ; & ils entreprenoient tout aussi sérieusement de prouver eux-mêmes qu'elles leur étoient au moins tout-à-fait inutiles. Il est vrai qu'elles leur avoient été inutiles pendant plusieurs siècles ; & comme il s'étoient toujours trouvés bien retranchés derrière leur ignorance, ils se défendoient avec rage, se voyant menacés de perdre toute leur considération.

Il écrit contre les Cicéroniens qui lui répondent avec des injures.

Si la littérature étoit tout-à-fait bannie des écoles, vous avez vu qu'on s'y livroit ailleurs avec un ridicule, qui pouvoit excuser les scholastiques. Erasme, qui cherchoit naturellement le milieu entre les excès, écrivit donc contre les Cicéroniens. Aussitôt les littérateurs s'élevèrent contre lui avec la même rage que les scholastiques. Toute l'Italie cria qu'il vouloit déprimer Cicéron, pour se mettre lui-même à la place de cet orateur. Jules Scaliger le traita d'ivrogne, de bourreau, de parricide, de monstre, de nouveau Porphyre (a), d'hérésiarque ; ajoutant qu'il avoit commencé par attaquer Jésus-Christ, Dieu même, pour passer ensuite à Cicéron, tâcher de l'anéantir, en prendre la place, & introduire une nouvelle éloquence.

Le goût de l'antiquité s'est

Si le goût de l'antiquité se fût introduit avec lenteur, comme au temps du Dante, de

(a) Porphyre avoit écrit contre la religion chrétienne.

Pétrarque & de Bocace, il eût été plus sage & plus réglé; on n'eût point vu tant d'absurdités, soutenues avec tant de fanatisme. Je le répète donc, les Grecs venus de Constantinople, en produisant une révolution trop prompte, ont retardé les progrès de l'esprit.

toit répandu trop promptement pour ne pas dégénérer en fanatisme.

Pendant que les savants s'occupaient à des disputes ridicules, Luther parut, & en agita d'autres, qui devoient être bientôt sanglantes. Il attaquoit les moines & les scholastiques. Or, Erasme les avoit attaqués avant lui. Erasme étoit donc le précurseur de Luther: il étoit le véritable hérésiarque. Il savoit le grec & le latin: il ne falloit donc pas apprendre ces langues, elles étoient la vraie source des hérésies. Avec de pareils raisonnements ses ennemis croyoient triompher.

Mauvais raisonnements des ennemis d'Erasme.

En effet plus les raisonnements sont mauvais, plus il est quelquefois difficile de se défendre: comme ils sont intarissables, il n'est pas possible de répondre à tous. Erasme étoit d'autant plus embarrassé, qu'en condamnant les erreurs de Luther, il ne pouvoit approuver les bûchers des Catholiques. On brûloit les Hérétiques à Rome, en Allemagne, en France, en Angleterre; & il étoit persuadé que dans les premiers siècles de l'église l'hérésie n'étoit pas punie de mort. Cependant il eût fallu, pour écarter tout soupçon, allumer lui-même les

Il étoit susceptible parce qu'il n'approuvoit pas qu'on punît de mort les Luthériens.

bûchers. Mais il se contentoit de dire : *je ne juge ni ceux qui tuent , ni ceux qui sont tués ; je m'exprime seulement comme les peres , qui n'employoient que les arguments & les livres contre les Hérétiques.*

Scène paas-  
sante où l'on  
joue l'empe-  
reur & Léon  
X.

Cette façon de penser avoit ses partisans, malgré la barbarie du seizieme siecle, & quoi-  
qu'il y eût du danger à se déclarer, il se trouva  
des hommes assez hardis pour jeter du ridi-  
cule sur la conduite du pape & de l'em-  
pereur.

1530

Pendant la tenue de la diete d'Ausbourg, dans laquelle les Protestants présenterent à Charles-Quint leur célèbre confession de foi, un homme masqué en docteur parut au milieu de l'assemblée. Il avoit un écriteau sur lequel on lisoit le nom de Jean Capnion, philosophe sincerétiste ou eclectique, qui adoptant jusqu'aux absurdités de la cabale, brouilloit tous les systèmes. Ce masque jeta au milieu de la salle un fagot, dont une partie du bois étoit droit, & l'autre tortu. Quand il se fut retiré, il en survint un second, qui représentoit Erasme, & qui tenta d'arranger ce bois & de le redresser : mais n'ayant pu réussir, il s'en retourna, après avoir donné quelques signes d'humeur. On vit ensuite arriver un moine avec le nom de Luther : celui-ci sépara le bois tor-

tu, y mit le feu, & dès qu'il le vit enflammé, il se retira. Alors un homme habillé en empereur, vint l'épée à la main contre ce feu : il le remua, il l'alluma davantage, il entra en fureur, & sortit. Un dernier masque accourut, c'étoit Léon X. Tout effrayé, il paroissoit occupé des moyens d'éteindre ce bois ; lorsqu'ayant vu deux urnes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre d'huile, il prit dans son trouble la dernière, la jeta sur le feu, & disparut. Charles-Quint, qui avoit d'abord cru qu'on ne vouloit que l'amuser, ayant enfin compris le sens de cette scene pantomime, ordonna d'arrêter les masques : mais on ne les trouva plus.

Nous avons vu que dans les commencements Luther attaquoit seulement les abus. On a donc lieu de juger qu'une réforme auroit prévu les maux que cet hérésiarque a causés. Mais il eût fallu sacrifier dans bien des choses les intérêts des papes, des moines & des scholastiques. D'ailleurs on étoit si ignorant & si prévenu, que tout usage qui subsistoit depuis un siècle ou deux, étoit regardé comme autorisé par tous les siècles de l'église. Les moines croyoient bonnement que la théologie des Arabes étoit la doctrine des apôtres ; comme les papes croyoient, ou vouloient paroître croire que la puissance qu'ils s'arrogéient, n'étoit que

Les disputes de religion se multiplioient & détournoient de toute autre étude ;

la puissance même que Jésus-Christ avoit donnée à S. Pierre.

mais elles de-  
voient enfin  
produire la  
lumière.

Les disputés sans nombre, qui sont nées de cette ignorance & de ces prétentions, ont distrait de toute autre étude, & par conséquent, elles ont encore retardé les progrès des belles lettres. Cependant elles devoient enfin produire quelque bien, parce qu'elles mettoient dans la nécessité d'étudier l'histoire, & de lire avec plus de critique. Cette révolution ne pouvoit être prompte: mais Erasme a la gloire de l'avoir préparée. Cet écrivain célèbre, qui a eu l'estime de tous les hommes de mérite de son temps, s'est fait un nom qui a survécu à ses critiques. Les ennemis qui l'ont persécuté, ne méritent plus d'être nommés. Il mourut à Bâle en 1536.





## CHAPITRE III.

*Des sectes de philosophie au quinzieme  
& au seizieme siecles.*

---

**S**I nous avions à chercher l'art de la navigation, nous commencerions par échouer contre les mêmes écueils, où l'on avoit échoué avant nous. La même chose nous a dû arriver, lorsque l'art de philosopher est devenu l'objet de nos recherches. Nous pouvions consulter les anciens, & nous l'avons fait : mais c'étoit prendre sur une mer que nous ne connoissons pas, des guides qui ne la connoissoient guere mieux. Quoiqu'elle fût couverte de leurs naufrages, ils ne s'en étoient pas apperçus; & comme ils s'étoient presque continuellement égarés, en se croyant toujours dans la bonne route, il nous ont seulement appris à nous égarer avec confiance. Cette seule considération peut vous faire prévoir ce qui doit arriver à la philosophie.

---

Les anciens  
étoient de  
mauvais guides  
en philosophie.

Cependant il  
étoit naturel  
de les consul-  
ter;

Il eût été plus sage d'étudier la nature dans la nature même : mais il fut plus aisé de l'étudier dans les Grecs , qu'on supposoit l'avoir connue. Dans l'ignorance où l'on se trouvoit , on s'applaudissoit d'avoir des guides : on se flattoit de satisfaire plus promptement sa curiosité ; & la paresse s'accommodoit de n'avoir que des lectures à faire.

& de se préve-  
nir pour eux  
& pour les  
Grecs moder-  
nes qui pa-  
roissoient les  
entendre.

Le style des anciens philosophes a contri-  
bué à dégoûter de la scholastique ; c'est un avan-  
tage : mais aussi cet avantage est cause qu'on les  
a lus avec trop de prévention. L'estime pour  
l'Académie ou pour le Lycée s'est accrue, non  
à proportion du mérite de ces deux sectes, mais  
à proportion du mépris où tomboient les éco-  
les. De là naissent mille préjugés. L'entête-  
ment, avec lequel on les soutiendra, mettra de  
nouveaux obstacles à la découverte de la vérité :  
& les Grecs de Constantinople , qui ont intro-  
duit la pédanterie dans les belles lettres , ne  
répandront aucune connoissance dans la phi-  
losophie.

Cette préven-  
tion devoit se  
porter à l'ex-  
cess.

Le goût se trouvant informe , le jugement  
n'étoit pas assez éclairé, pour démêler ce qui  
manquoit aux anciens écrivains de la Grece,  
& ce qui manquoit encore plus aux Grecs mo-  
dernes. Comme on aimoit à lire ceux-là , on  
crut qu'ils savoient tout , & on ne jugea pas

moins savants ceux qui paroissent les entendre. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les Italiens étoient fort ignorants eux-mêmes. S'ils se portoient avec passion à la lecture des anciens, c'étoit moins par sentiment des beautés de style, que par dégoût du jargon des scholastiques. Ils admiroient ce qu'ils n'entendoient pas. Ils disputoient sur le sens d'un passage, comme si découvrir ce qu'un philosophe a cru, c'étoit toujours connoître la vérité. Ils croyoient sur sa parole ce qu'ils s'imaginoient avoir trouvé dans ses écrits; & souvent, par conséquent, ce qu'il n'avoit jamais pensé.

De là naîtra une admiration aveugle pour tout philolophe ancien. On ne verra en lui ni erreur, ni faute. Les commentateurs pourront ne pas s'accorder sur les explications qu'ils en donneront: mais ils s'accorderont à dire qu'il est toujours clair, toujours élégant, & qu'il ne peut jamais se tromper. On croira donc que nous sommes venus trop tard pour raisonner, que tout a été dit, que la source des découvertes est tarie, & qu'il ne nous reste plus qu'à étudier l'antiquité, & qu'à la citer. S'il arrivoit alors un homme de génie, qui ayant découvert le système du monde, se contentât de le démontrer par des raisonnements que l'expérience & les observations confirmeront; je crois pouvoir assurer qu'il ne passeroit que pour ignorant.

On croira que  
les anciens  
ont tout su, &  
qu'il ne nous  
reste qu'à les  
étudier.

Au contraire, celui qui le combattoit par l'autorité des anciens, & qui accumuleroit passages sur passages, seroit regardé comme un homme d'une science profonde. Ce siecle sera donc celui où l'érudition entreprendra de tout prouver, & où l'autorité tiendra lieu de raison. Vous voyez par-là qu'il ne faut pas juger des savants du quinzieme & du seizieme siecles sur la réputation qu'ils avoient alors. Quand les sciences paroissent commencer, les hommes doivent toujours être prodigues de louanges; parce que tout savoir, vrai ou prétendu, paroît alors un prodige. Dans des temps plus éclairés, on loue moins, parce qu'on loue avec plus de discernement.

De là naîtront  
toutes les sec-  
tes.

Cette prévention pour l'antiquité est d'autant plus extraordinaire, qu'il n'y a point d'accord entre les philosophes grecs, & que même leurs ouvrages ont encore été commentés, c'est-à-dire, altérés de bien des manieres. Cependant il faut bien s'opiniâtrer à chercher la science chez eux, dès qu'on a pour principe qu'elle ne se trouve que dans l'érudition. Seulement on se permettra de quitter un ancien pour un ancien, & vous allez voir naître toutes les sectes.

Le péripaté-  
tisme & le

Dans le quinzieme siecle & dans les précédents, les Grecs étoient péripatéticiens &

platoniciens. La secte d'Aristote prévaloit à la cour de Constantinople, tandis que le platonisme, bien différent de la doctrine de Platon, regnoit dans les cloîtres. Trompés par le faux Denis, les moines avoient puisé dans Ammonius ou dans d'autres philosophes d'Alexandrie. Ainsi leur platonisme n'étoit autre chose que ce sincrétisme qui se proposoit de concilier Pythagore, Platon, Moïse ; & qui adoptant des idées d'Hermès & de Zoroastre, se concilioit encore avec le système d'émanation, autrefois si accrédité en Asie & en Egypte. Si cette doctrine devoit plaire aux Grecs dont l'esprit en matière de philosophie, a toujours été plus subtil que solide ; elle étoit encore bien plus faite pour occuper des imaginations creuses, qui rêvoient dans la solitude.

platonisme  
passent de  
Constantino-  
ple en Italie.

Le platonisme, apporté en Italie avec le péripatétisme, y fit des sectateurs. De ce nombre étoient les Medicis, qui contribuèrent beaucoup à le répandre, par la protection qu'ils donnoient à ceux qui l'enseignoient. Cependant Nicolas V, quoique de la même maison, & Alphonse, roi d'Arragon & de Naples, favorisant plus particulièrement Aristote, chargerent des savants d'en révoir le texte, & d'en donner des traductions latines.

Ces deux sectes y élevent des disputes l'une contre l'autre, & ne s'accordent que dans le mépris qu'elles ont pour la scholastique.

Ces deux sectes ne s'accorderent que sur la scholastique, qu'elles méprisoient à l'envi. Elles l'attaquèrent : mais elles se livrerent aussi l'une à l'autre des combats. On disputa dans toute l'Italie pour savoir auquel des deux on devoit la préférence, d'Aristote ou de Platon, ou s'il ne feroit pas mieux de les rejeter également. Ces disputes furent soutenues avec tout le fanatisme que l'ignorance inspiroit aux nouveaux sectateurs des deux philosophes grecs, & aux partisans aveugles des anciennes études. Cependant on ne connoissoit dans le vrai ni Aristote ni Platon : car le premier étoit mutilé, & ils avoient été fort défigurés l'un & l'autre par les sincrétistes d'Alexandrie.

On se prévenoit pour le platonisme, parce qu'on étoit persuadé que les premiers peres de l'église avoient été platoniciens ; & que Platon, ainsi que Pythagore, avoit puisé sa doctrine dans les livres de Moyse. Aussi croyoit-on y découvrir les mystères de notre religion. Ceux au contraire qui ne s'accommodoient pas des êtres imaginaires du platonisme, comprouient s'instruire mieux avec Aristote : il leur paroissoit plus physicien. D'ailleurs, les esprits qui avoient été élevés dans les écoles, le trouvoient souvent plus conforme à leur maniere de raisonner, & aux préjugés dont ils étoient imbus.

Entre ces deux sectes , il s'éleva des Sincré-  
tistes qui voulurent concilier Aristote avec Pla-  
ton. Ce fut un nouveau sujet de dispute : car  
les Platoniciens & les Péripatéticiens zélés sou-  
tinrent également que rien n'étoit plus con-  
traire que les principes de ces deux philoso-  
phes.

---

Une secte  
de Sincrétilles  
veut concilier  
Aristote & Pla-  
ton.

Jean Pic , prince de la Mirandole , suffira  
pour vous donner une idée du savoir du quin-  
zieme siecle , dont il étoit le phénix , de l'aveu  
de tous les savants.

---

Jean Pic  
de la Miran-  
dole , phénix  
du quinziesme  
siecle.

Dès l'age de dix - huit ans , il favoit déjà  
une quantité prodigieuse de langues : & son  
ambition n'étant pas satisfaite , s'il n'étoit en  
tous genres le plus savant des hommes ; il ne se  
proposa pas moins , que de connoître toutes les  
choses divines & humaines avec leurs causes.  
Il se flattoit de trouver tout cela dans des voya-  
ges & dans des lectures. Il causa avec tous les  
vivants ; il lut sans choix tous les morts ; il ap-  
prit le jargon de toutes les sectes passées & pré-  
sentes ; & ne voyant plus rien de caché pour  
lui , il fit afficher des theses dans toutes les uni-  
versités de l'Europe , provocant à la dispute tous  
ceux qui voudroient se rendre à Rome , & of-  
frant de leur payer le voyage. Ce défi étonna  
d'autant plus , que Pic n'avoit alors que vingt-  
quatre ans.

Ces theses, au nombre de neuf cents étoient un ramas de propositions qu'il avoit prises dans tous les écrivains connus, platoniciens, péripatéticiens, scholastiques, arabes, cabalistes, &c. Il y avoit encore ajouté plusieurs centaines de propositions, qu'il regardoit comme autant d'opinions à lui : & il se flattoit d'avoir fait de tout ce chaos un système, qui s'accordoit parfaitement avec les dogmes de la religion.

Innocent VIII lui défendit de soutenir à Rome ces propositions, & d'un si grand nombre, il en condamna treize comme hérétiques. Ce n'étoit pas beaucoup, ou plutôt c'étoit trop : car toute cette érudition ne signifioit rien sans doute. Pic de la Mirandole se plaignit, il fit son apologie : cependant quelque temps après il regrettoit les années qu'il avoit passées à lire S. Thomas, Scot, Albert le Grand, &c.

Le seizieme  
siècle donne  
la préférence  
à Aristote sur  
Platon,

La décadence des Medicis; lors de la guerre de Charles VIII, entraîna la décadence du platonisme. Les Péripatéticiens triomphèrent, & les Platoniciens devinrent rares dans le seizieme siècle.

Deux sectes  
de Péripatéti-  
ciens.

La préférence d'Aristote sur Platon cessa donc d'être une question. Il ne restoit plus qu'à entendre le premier de ces philosophes, & on



eut recours à des commentateurs. Les uns choisirent Averroès ; d'autres préférèrent Alexandre d'Aphrodisée , qui vivoit au second siècle de l'église , & qui passoit pour avoir le mieux entendu le chef du Lycée. De là nâquirent deux sectes que Léon X condamna.

Ce fut avec raison : car les Péripatéticiens d'après Alexandre d'Aphrodisée nioient l'immortalité de l'ame humaine , & les Péripatéticiens averroïstes ne reconnoissoient qu'une seule ame pour animer tout-à-la fois l'univers & chaque homme. Ces deux systêmes étoient une des causes du peu de religion qu'Erasme avoit remarqué en Italie.

Ces erreurs d'Aristote fournirent des armes aux scholastiques , qui ne savoient trop eux-mêmes ce qu'ils pensoient sur l'ame. Mais les partisans de ce philosophe le défendoient avec zèle , les uns assurant qu'on ne l'entendoit pas encore assez pour le condamner , les autres offrant de le corriger quelquefois avec un peu de platonisme.

Ces disputes divisoient tous les esprits, lorsque le Luthéranisme fit une diversion en faveur des Péripatéticiens. Comme les scholastiques n'avoient fait qu'un systême monstrueux de la philosophie & de la théologie ; les Luthériens ,

La naissance  
du Luthéranisme  
donne de  
nouveaux  
partisans à  
Aristote.

qui prétendoient réformer l'église , jugerent devoir porter les premiers coups sur la scholastique , qu'ils regardoient comme le boulevard de tous les abus. Ils le firent avec d'autant plus d'avantage , qu'Erasme & d'autres les avoient déjà prévenus ; & que tant qu'ils se bornèrent à ne combattre que les mauvaises études , les meilleurs esprits , parmi les Catholiques mêmes , se joignirent à eux , ou du moins les approuverent secrètement. Luther eut sur-tout un grand nombre de sectateurs en Allemagne , parce que les Allemands étoient exercés dans l'art de disputer autant que les Italiens mêmes. Au bruit que faisoient les sectes qui se combattoient en Italie , ils étoient accourus dès le quinzieme siecle ; & ils avoient reporté chez eux les opinions & les disputes. Il étoit difficile que la scholastique se soutînt contre des hommes qui savoient combattre , & à qui le zele de la religion ou le fanatisme fournissoit des armes. Elle avoit d'ailleurs contre elle la passion avec laquelle on se portoit à la lecture des anciens ; la prévention , où l'on étoit , que pour corriger les abus , il la falloit absolument détruire ; les efforts ridicules qu'elle faisoit , pour intéresser la religion à sa défense ; & enfin les persécutions qu'elle employoit.

A mesure qu'elle tomboit dans le mépris le péripatétisme s'élevoit à la plus haute considé-

ration. On eût dit que c'étoit assez d'avoir prouvé qu'elle n'apprenoit rien, pour être en droit d'en conclure qu'on apprenoit tout dans Aristote. Telle étoit la prévention pour cet écrivain, qu'on appelloit le prince des philosophes. Si quelquefois on ne pouvoit pas s'en dissimuler les erreurs, on les regardoit comme de légères taches, qu'il étoit facile d'enlever.

Mélanchton, un des chefs du luthéranisme; ne connoissoit rien de mieux qu'Aristote. Il conseilla de l'étudier : il voulut qu'on l'enseignât dans les écoles après l'avoir corrigé; & son autorité le fit prévaloir parmi les Protestants. Cependant il s'éloignoit en cela de Luther, qui rejetoit également le péripatétisme & la scholastique.

Au milieu des disputes, il s'élève d'ordinaire des esprits conciliateurs, qui cherchent à rapprocher les deux partis. On jugea donc qu'il ne falloit ni tout blâmer dans la scholastique, ni tout approuver; & qu'il suffiroit d'en corriger les abus. On ne faisoit pas attention qu'elle n'étoit scholastique que par les abus; & qu'on ne pouvoit les corriger tous, sans la détruire.

Les scholastiques les moins passionnés, conviennent, qu'il y a des vices dans leur méthode.

Les partisans de cette méthode, se trouvant heureux de pouvoir composer, céderent sur

Mais ils pensent qu'il la

Il faut conserver  
pour défendre  
la religion.

quelques articles dans l'espérance qu'on ne les inquiéteroit plus sur les autres. Quelque prévenus qu'ils fussent, ils ne pouvoient pas toujours s'aveugler. Les difficultés les frappaient quelquefois, & sur-tout les ridicules dont on les couvroit. Ils reconnurent donc une partie des abus : mais ils justifient la scholastique, en les rejetant sur ceux qui l'enseignoient; & saisissant l'occasion d'en faire l'éloge, ils prétendirent qu'il la falloit conserver, pour défendre la religion contre les Hérétiques : comme si les peres de l'église, sans être scholastiques, ne l'avoient pas bien défendue pendant plusieurs siècles.

Ils croient  
la corriger, en  
se rapprochant  
du péripatétisme,  
& Aristote  
prend possession  
des écoles.

Dès qu'une réforme devenoit nécessaire, il étoit naturel de chercher des lumières dans la secte la plus accréditée. Les scholastiques se rapprochèrent donc des Péripatéticiens; & il se forma une doctrine, qui n'étoit ni la scholastique pure ni le péripatétisme pur, mais un mélange de l'un & de l'autre. C'est ainsi que les universités s'ouvrirent insensiblement au chef du Lycée. Son nom retentit bientôt dans les écoles & on ne jura plus que sur la parole d'Aristote.

Il eût été bien  
étonné d'en-  
seigner dans

On croyoit du moins jurer sur la parole de ce philosophe, & on se trompoit; car Aristote, devenu scholastique, n'étoit certainement plus

lui-même. Il eût été bien étonné sans doute de penser comme S. Thomas & comme Scot. Ce qu'il y a de vrai, c'est que pour accorder ces trois écrivains, on leur faisoit souvent dire ce qu'ils n'avaient pas dit.

les universités  
la doctrine de  
S. Thomas &  
de Scot.

Le premier défaut de la scholastique péripatéticienne, comme de la scholastique pure, est de n'avoir fait qu'une science de la philosophie & de la théologie. Car si la saine philosophie est uniquement fondée sur l'expérience, & si la saine théologie ne doit puiser que dans l'écriture & dans la tradition; il est évident que ces deux sciences, ayant une origine différente, doivent être traitées séparément. Elles ne sont pas contraires, mais elles ne sauroient se confondre. Quelle confusion ne doit donc pas produire leur mélange, lorsqu'on emploie une philosophie absurde, sans principe & sans méthode?

Le premier  
défaut de la  
scholastique  
est de n'avoir  
voulu faire  
qu'une science  
de la philo-  
sophie & de  
la théologie.

Si les scholastiques se rapprocherent des Péripatéticiens, les Péripatéticiens ne se rapprocheroient pas des scholastiques : au contraire ils continueroient d'en être les ennemis. Cependant ils n'étoient pas plus raisonnables, puisqu'ils vouloient faire d'Aristote un théologien chrétien, & qu'ils entreprenoient d'expliquer la théologie chrétienne par les mauvais principes de ce philosophe. Parce que la vérité ne sauroit

Les Péripatéti-  
ciens ne se rap-  
prochoient  
pas des scho-  
lastiques  
qu'ils conti-  
nuoient de  
mépriser, &  
ils croyoient  
que pour être  
chrétien il suf-  
fisoit de pen-  
ser comme A-

Aristote.]

être contraire à la vérité, ils s'imaginoient qu'il devoit penser en chrétien : croyant que tout ce qu'il avoit dit, étoit presque aussi vrai, que tout ce qui avoit été révélé.

Mais on ne  
raisonnera  
bien, que lorsqu'on abandonnera & le péripatétisme & la scholastique.

Vous pouvez juger d'après ces considérations qu'il sera inutile de vouloir réformer la scholastique & le péripatétisme ; qu'on ne raisonnera bien ; que lorsqu'on abandonnera absolument l'un & l'autre ; & que tant qu'il en restera quelque chose, ce sera un obstacle aux progrès de l'esprit. Mais l'empire d'Aristote est établi sur l'opinion, & la raison a peu de force contre les préjugés.

Secte enne-  
mie des Péri-  
patéticiens.

Pendant qu'on plioit en général sous le joug du péripatétisme ou de la scholastique, il y avoit une secte qui s'étoit formée des débris du platonisme, & à laquelle je ne fais quel nom donner. Elle puisoit tout à-la fois dans Pythagore qui n'a point écrit, dans Platon & dans les cabalistes. Son principe étoit que Moïse avoit enseigné toutes les sciences, que les cabalistes les conservoient par tradition, & que Platon les tenoit de Pythagore, qui les avoit prises dans le législateur des Juifs. Après tant de suppositions fausses, elle avoit découvert que tous les êtres émanent successivement par degrés d'un premier principe ; que par conséquent l'univers est rempli d'esprits de différents ordres ; & que

nous pouvons remonter à eux, ou les faire descendre à nous. Ce système prenoit autant de formes qu'il avoit de sectateurs. C'est un rêve qui mene à la magie, & la magie est un autre rêve elle-même. Cette secte obscure ne s'est signalée que par la haine qu'elle portoit aux Péripatéticiens.

Le péripatétisme eut d'autres ennemis. Le plus célèbre de ceux qui commencerent à l'attaquer ouvertement est Bernardo Télésio né à Cosenza dans le royaume de Naples en 1508, & mort en 1588, dans la même ville. Ne trouvant pas plus de solidité dans Aristote que dans les scholastiques, il s'appliqua sur tout à faire voir que les principes de ce philosophe ne sont que des définitions arbitraires, des notions vagues, de pures abstractions qui n'expliquent rien, & qui ne mettent que des mots à la place des choses. La justesse de ses critiques lui mérita les applaudissements des Napolitains, quoique jusqu'alors ils eussent été prévenus pour Aristote. Mais il ne fut pas aussi heureux, quand il voulut lui même expliquer la nature. Car ayant pris Parménide pour guide, il entreprit de faire voir comment le chaud & le froid, notions vagues qu'il réalisoit, avoient tout produit en agissant sur la matière. Son système, dit-on, est mieux développé & plus ingénieux que celui du philosophe d'Élée : mais il ne s'ap-

Bernardo Télésio, qui a le premier réfuté solidement Aristote, & a nouvelle la secte de Parménide.

perçut pas, comme le lui reproche le chancelier Bacon, qu'il ne raisonnoit lui-même que sur des abstractions toutes pures. Il a la gloire d'avoir le premier réfuté solidement Aristote, & ce fut la cause de sa mort : car les querelles que lui firent des moines péripatéticiens, lui causerent la maladie dont il mourut.

Les erreurs  
où tombent  
d'autres enne-  
mis d'Aristo-  
te, font dite  
que hors le pé-  
ripatétisme il  
n'y a plus de  
religion.

Les avantages qu'il avoit remportés sur le prince des philosophes, auroient pu avoir des suites ; si les erreurs dangereuses, où tomberent ceux qui entrèrent dans la même carrière, n'avoient pas décrédité les ennemis du péripatétisme. Il semble que dans ce siècle on ne devoit plus connoître aucune autorité, dès qu'on avoit tant fait que de rejeter celle d'Aristote. Les Péripatéticiens s'en prévalurent. Ils soutinrent qu'il ne pouvoit être combattu que par des hommes sans religion ; & ils parurent le prouver par l'exemple de Giordano Bruno de Nole, & par celui de Tommaso Campanella de Stilo, tous deux de l'ordre des dominicains.

Erreurs ou  
absurdités de  
Giordano Bru-  
no.

Bruno avoit de la lecture, peu de jugement, une imagination déréglée, & se piquoit surtout de penser librement & hardiment. Il adopta pour le fond la philosophie de Démocrite & d'Épicure : il emprunta beaucoup de choses de Pythagore ; & il croyoit qu'avec la connoissance  
des



des nombres, ce philosophe & Apollonius de Tyane avoient fait des miracles : il admettoit la métempsychose : il pensoit que la nature est Dieu : il peuploit l'espace de génies de différentes espèces : il mettoit des âmes jusques dans les pierres : il croyoit que le sort de chaque homme est écrit dans sa main, &c. En un mot, il se fit un système rempli d'idées confuses, absurdes & contradictoires. On a remarqué qu'il n'est pas possible de deviner sa pensée, & vraisemblablement il ne savoit pas ce qu'il croyoit lui-même. Ses opinions sont l'ouvrage d'une imagination qui prend par-tout sans se fixer sur rien ; & elles ne sont pas moins contraires à la raison qu'à la foi.

Il voyagea en Allemagne, en France & en Angleterre, enseignant sa doctrine, & combattant les Péripatéticiens. Il vint à Paris, lorsque cette secte y causoit de grands mouvements par la violence avec laquelle elle poursuivoit Ramus, qu'elle accusoit d'attaquer la religion, parce qu'il écrivoit contre la dialectique d'Aristote. Cependant il n'y avoit pas un demi-siècle, que l'université, encore toute scholastique, auroit accusé d'irréligion quiconque eût adopté le péripatétisme ; & on remarque que les Grecs, qui vinrent à Paris lors de la révolution de Constantinople, n'osèrent pas l'enseigner.

Il y a cependant dans ses écrits des choses, dont des philosophes se sont fait honneur.

Quelque absurde que soit le système de Bruno, il s'y trouve néanmoins des choses, dont des philosophes se sont fait honneur. Il a regardé le doute comme une précaution préliminaire à la recherche de la vérité. Il a supposé des tourbillons pour expliquer le mouvement des corps célestes. Il a pensé qu'il ne peut pas y avoir deux individus parfaitement semblables; que toutes les parties du monde, & que toutes les choses qu'elles renferment, concourent à la perfection de l'univers; qu'il n'y a rien de mauvais, qui ne soit bon à quelque chose; & que tout est bon dans la nature. Il a dit qu'il y a deux sortes d'astres, des soleils immobiles & des terres mobiles; que notre terre est une planète à laquelle les autres planètes ressemblent; qu'elle réfléchit la lumière sur la lune; qu'elle n'est pas parfaitement sphérique; que les étoiles fixes sont des soleils qui éclairent d'autres mondes, &c.

Tommaso Campanella & d'autres qui puisoient dans le platonisme, n'enseignoient guère que des visions.

Campanella appartient au seizième & au dix-septième siècles. Il adoptoit des principes de Télésio, il en rejetoit; & s'il s'est fait un système, où il y a plus d'imagination que de jugement. Il ne faut pas s'étonner si ces philosophes, qui empruntoient toujours quelque chose du platonisme, ne réussissoient pas à déguster d'Aristote: car ils ne mettoient à la place du péripatétisme, que des opinions auxquelles

on ne pouvoit rien comprendre. Ce n'étoient dans le vrai que des visionnaires ; & leurs ouvrages ne servoient qu'à nourrir la crédulité du peuple sur la magie & sur l'astrologie judiciaire. Aussi n'a-t-on jamais été plus crédule que dans le seizième siècle. Erasme lui-même conte des histoires de sorcellerie auxquelles il croit de la meilleure foi du monde.

Vous jugerez que l'Europe n'avoit jamais été plus troublée qu'au seizième siècle, si considérant tout-à la fois les divisions de l'église, les querelles des princes, les révoltes des peuples & les disputes des écoles, vous réfléchissez encore sur le fanatisme, qui animoit tous les partis contraires. Il étoit bien difficile de trouver alors, même dans la philosophie, un port assuré & tranquille. Il semble qu'on ne devoit pas l'espérer, sur-tout dans les Pays Bas. Cependant Juste-Lipse, né en 1547, dans un village près de Bruxelles, se flatta que la philosophie lui ouvreroit un asyle : il ne crut pas même en devoir chercher d'autre.

Parmi les troubles du seizième siècle, Juste-Lipse cherche un asyle dans la philosophie des stoïciens.

Mécontent de toutes les sectes de son temps, qui bien loin d'éclairer, ne donnoient que des notions vagues & absurdes ; il se borna, comme Socrate, à l'étude de la morale ; & il renouvela le stoïcisme. Sénèque lui en fournit les préceptes, & Tacite les exemples : deux

**—** écrivains qu'il avoit fort goûtés. Il est vrai que si jamais on a eu besoin d'être stoïcien, c'étoit dans le seizieme siecle & à Bruxelles. Cependant Juste - Lipse n'a pas formé de sectateurs. Au reste c'est un écrivain estimé pour son savoir, mais dont on critique beaucoup le style.



## CHAPITRE IV.

*Des opinions philosophiques du dix-septieme siecle.*

---

Nous avons déjà vu se renouveler les rêves de Platon, d'Aristote, de Pythagore, de Zoroastre, de Parménide, de Démocrite, d'Épicure, &c. Ce n'est point avec critique qu'on avoit choisi parmi tant d'opinions. Ceux qui se déclaroient pour une secte, n'avoient pas examiné les autres, ils ne l'avoient pas seulement examinée elle-même. Les uns se déterminoient sur la réputation d'un philosophe de l'antiquité. D'autres jaloux de se faire un nom, & de combattre par conséquent la doctrine qui venoit de s'établir, cherchoient parmi les anciens un chef, dont les opinions fussent moins connues. Quelques-uns prenoient par-tout, fouillant dans toutes les sources, & croyant penser avec plus de liberté: mais il semble que tous pensoient au hazard. Il est certain que si nous observions les principales circonstances où

Dans le seizieme siecle, on avoit renouvelé quantité de sectes: mais sans critique, & comme au hazard.

se sont trouvés les philosophes du quinzième & du seizième siècles, il seroit facile de prévoir pour quel système chacun d'eux a dû se déclarer. Mais sans perdre du temps à de pareilles recherches, il suffit de vous avoir donné un exemple de la vérité de cette observation, lorsque la philosophie s'établit à Rome.

Dans le dix-septième, des observations, ou des hasards plus heureux convaincront peu à peu qu'il faut étudier la nature.

Les philosophes du dix-septième siècle s'achèveront encore à chercher des connoissances chez les Grecs. Tantôt sectaires, ils épouseront les opinions d'un seul chef: tantôt éclectiques, ils emprunteront quelque chose de plusieurs. D'autrefois ils se flatteront de suppléer par leur imagination à ce qu'ils croiront manquer aux anciens systèmes, & ils les changeront sans les corriger. Cependant le hasard ou la curiosité fera faire de loin à loin des observations. Des esprits moins prévenus tenteront des expériences. On découvrira des erreurs grossières dans les anciens. On s'en assurera par des observations bien faites. Enfin on se convaincra peu-à-peu, que pour connoître la nature, il faut l'étudier. N'est-il pas étonnant qu'avant d'en venir là, il ait fallu s'égarer pendant plusieurs siècles?

La secte Ionique avoit été oubliée.

La secte Ionique, fondée par Thalès, s'étoit éteinte, peu après qu'Anaxagore, jugé coupable d'athéisme, avoit été banni d'Athènes.

Depuis , toujours suspecte aux Athéniens , elle ne se renouvella plus : d'autres causes contribuèrent encore à l'enfvelir dans l'oubli.

Socrate , sorti de cette école , dans laquelle il avoit eu Archelaüs pour maître , lui porta des coups dont elle ne put se relever , lorsqu'il l'abandonna , comme toutes les autres , pour s'appliquer uniquement à la morale. De ce sage , le plus sage des Grecs , nâquirent les Académiciens , les Péripatéticiens , les Cyniques & les Stoïciens. C'étoient autant d'ennemis redoutables pour la secte Ionique , puisqu'ils paroissoient enseigner la doctrine de celui-même qui l'avoit abandonnée. Ils entretenirent la prévention où l'on étoit contre elle , en la calomniant , en lui attribuant des raisonnemens absurdes , & en la couvrant de ridicules , lors même qu'ils s'approprioient ce qu'ils y trouvoient de mieux.

Elle n'avoit plus de sectateurs dans la Grece , lorsque la philosophie fut apportée à Rome. Les Romains , qui prenoient les sciences qu'on leur offroit , & faisoient peu de recherches , se contenterent de l'Académie , du Lycée , du Portique & des Jardins d'Epicure. Comme la secte Ionique avoit d'ailleurs sur la divinité des idées plus saines que toutes les autres , il étoit

Claude Guillelmeret de Bérigard la renouvella pour attaquer indirectement Aristote , qu'il n'osoit combattre ouvertement.

difficile qu'elle se pût concilier avec l'idolâtrie. Il arriva donc que de toutes les sectes la moins déraisonnable fût aussi la plus oubliée ; & les ouvrages de ses écrivains, devenant tous les jours plus rares, il étoit difficile qu'elle reparût jamais. Cependant Claude Guillermet de Bérigard la renouvella au commencement du dix-septième siècle : mais ce fut moins pour faire des partisans à un système qu'il jugeoit défectueux, que pour attaquer indirectement Aristote, sans qu'on pût lui en faire un crime.

Il n'étoit pas permis d'écrire contre ce philosophe quoique ses principes commençassent à être démentis par les observations.

Après avoir fait ses études à Aix, il vint à Paris, lorsque des observations nouvelles commençoient à faire voir le faux des principes physiques d'Aristote. Alors l'autorité de ce philosophe étoit si bien établie, qu'on n'osoit encore écrire contre lui ; & qu'on s'ouvroit seulement dans la conversation, quand on se trouvoit avec des personnes sûres. L'université traitoit d'hérétiques ceux qui l'attaquoient : le parlement & le gouvernement même défendoient d'enseigner toute autre doctrine. Il falloit donc se taire ou s'exposer à des persécutions.

Pendant la guerre de trente ans on put le combattre avec plus

Il paroît que la guerre de trente ans a été une conjoncture favorable pour combattre le péripatétisme. Comme le public étoit occupé de choses plus importantes, il ne donnoit plus la



même attention aux disputes de l'école. Les théologiens, moins écoutés, en devenoient moins à craindre : & on commençoit à penser avec plus de liberté. C'est en effet entre 1620 & 1630 que parurent les premiers ouvrages contre la physique d'Aristote. Il est vrai qu'en 1624 la faculté de théologie censura des theses composées dans cet esprit, & que le parlement les condamna : mais cela n'empêcha pas d'écrire. Les uns le faisoient ouvertement, les autres avec plus de circonspection. Quelquefois on affectoit de louer beaucoup Aristote, lorsqu'on lui opposoit des observations qui détruisoient ses principes ; & on paroissoit ne relever ses erreurs, que comme de légères fautes.

---

de libéré ;  
mais pas en-  
core bien ou-  
vertement.

La liberté de penser faisoit des progrès à Paris, lorsqu'en 1628 Bérigard fut appelé par le grand-duc de Toscane, pour professer la philosophie à Pise. Les Italiens, qui pensoient trop librement au quinzième siècle & au seizième, étoient alors fort contenus par l'inquisition, qui devenoit tous les jours plus sévère depuis la naissance du luthéranisme, & qui n'a pas peu contribué à faire tomber les lettres en Italie.

---

Bérigard est  
appelé en  
Toscane où  
l'inquisition  
ne permettoit  
pas d'attaquer  
Aristote.

Dans l'obligation d'enseigner le péripatétisme, Bérigard, à qui l'inquisition ne permettoit pas de déclarer ses vrais sentiments, composa

---

Au lieu donc  
de le combat-  
tre lui-même,

il fait des dialogues où l'un des interlocuteurs oppose les sentiments d'Anaxagore à ceux d'Aristote.

ses leçons en dialogues. L'un des interlocuteurs soutenoit les opinions d'Aristote, sans les déguiser avec les subtilités de l'école; l'autre les combattoit, & leur opposoit les principes d'Anaximandre & d'Anaxagore. Cette méthode cachoit ce que le professeur pensoit, & permettoit à chacun d'embrasser le sentiment qui paroïssoit plus conforme à la vérité. Cependant Bérigard, sans se compromettre, faisoit voir combien le péripatétisme étoit contraire à la religion & à la vraie Physique.

En France on pouvoit être plus hardi, pourvu néanmoins qu'on fût prudent.

En France on étoit plus hardi, & on n'avoit pas besoin d'autant de circonspection. Il est vrai que les Aristotéliens conservoient encore du crédit à la cour & au parlement, & qu'ils pouvoient susciter, ou suscitoient même quelquefois des affaires à ceux qui les combattoient. Mais les ministres & les magistrats n'étoient pas des inquisiteurs; ils ne donnoient pas la même attention à toutes ces disputes: & un homme de mérite pouvoit trouver des protecteurs auprès d'eux, ou même parmi eux. Il suffisoit donc de se conduire avec prudence.

Avec quelle précaution Gassendi combat Aristote.

Il y avoit alors en France un jeune homme, qui, lui seul, voyoit mieux que tout son siècle & que tous les précédents, les défauts du péripatétisme. C'est Gassendi. Il étoit né à Chanterrier, diocèse de Digne; & il professoit la

philosophie à Aix. Ne pouvant enseigner d'autre doctrine que celle d'Aristote, il l'exposa telle que les scolastiques l'enseignoient eux-mêmes, & il la défendit de la même manière. Mais il n'oublia aucune des difficultés qui la pouvoient détruire; seulement il les proposoit avec timidité comme des doutes, comme des paradoxes qu'il soumettoit au jugement de l'église. Il est assez singulier que pour oser dire ce qu'on pensoit sur les ouvrages de ce philosophe, il fallût alors les mêmes procédés que pour déterminer le sens d'un écrit révélé; & qu'on fût obligé de prendre l'infailibilité de l'église pour guide en lisant Aristote, comme en lisant l'écriture sainte. Mais enfin il falloit s'accommoder au temps; c'étoit assez que de pouvoir parler de façon ou d'autre.

Gassendi, joignant à une grande érudition un jugement droit & des mœurs simples & honnêtes, eut de bonne heure des amis parmi les grands qui aimoient les lettres. La considération, qu'il avoit acquise, suffisoit pour le défendre contre les traits de ses ennemis, lorsqu'il imprima des paradoxes contre les principes, qui servent de fondement à la philosophie d'Aristote. Quoiqu'il se fût proposé de détruire dans toutes les parties le péripatétisme scolastique, il ne suivit pas cette entreprise; vraisemblablement parce qu'il prévint le cri général, qui

---

Il ne s'agit pas  
le plan qu'il  
s'étoit fait de  
détruire le pé-  
ripatétisme  
dans toutes  
les parties.

s'éleveroit dans toutes les écoles. Il fut attiré à Paris par le cardinal de Lyon, qui lui procura en 1645 une chaire de mathématiques au college royal; & il y vécut, aimé & considéré jusqu'à sa mort, qui arriva en 1665.

Il renou-  
vèle le le système  
d'Epicure.

Après avoir détruit les calomnies, qui flétrissoient depuis tant de siècles la réputation d'Epicure, Gassendi tenta de ressusciter le système des atômes. Il en retrancha les erreurs contraires à la religion. Il l'exposa dans un nouveau jour, & avec une sagacité singulière. Cependant on a lieu de regretter le temps qu'un si bon esprit employoit à raisonner sur des principes aussi peu solides, & on desireroit qu'il n'eût pas payé ce tribut à son siècle. Il eut peu de sectateurs.

Jusqu'alors  
les philosophes  
avoient commencé  
par les causes  
pour descendre  
aux effets.

Jusqu'ici les philosophes modernes, à l'exemple des Grecs, se sont flattés d'expliquer la nature, en imaginant d'abord des causes pour descendre ensuite aux effets. Et nous n'avons vu que des révolutions, où les systèmes prenant continuellement de nouvelles formes, se reproduisent pour se détruire. Chaque philosophe, trop foible pour résister aux coups qu'on lui porte, attaque toujours avec avantage. Toutes les opinions se détruisoient les unes par les autres, & aucune ne se soutient.

Il semble donc qu'il étoit temps de soupçonner, qu'on s'étoit engagé dans une route qui ne conduit pas au vrai; que trop curieux de savoir comment tout a été formé, nous nous sommes aussi trop persuadés que nous étions faits pour le deviner; & que par conséquent au lieu de commencer par les causes pour descendre aux effets, il seroit peut-être mieux de commencer par les effets pour remonter aux causes. Alors réglant notre curiosité sur nos facultés, nous irions de phénomènes en phénomènes; & ne pouvant pas connoître tout le système de l'univers, nous nous contenterions d'en découvrir quelques parties. Mais les philosophes sont comme les animaux, qui se précipitent à la suite les uns des autres. Je vais vous parler de Descartes.

Contemporain de Gassendi, Descartes étoit un peu plus jeune, étant né en 1566. Rien n'est plus sage que les réflexions, qui lui ont ouvert les yeux sur les mauvaises études qu'il avoit faites, & sur les erreurs des philosophes; il les a exposées dans ses méditations. Mais quoiqu'il blâmât qu'on prît pour principes des notions vagues, de pures conjectures & des suppositions tout au plus probables; il ne s'en fit pas d'autres lui-même dans son système du monde, qu'il acheva en 1633.

Descartes ne s'est pas mis à l'abri des reproches qu'il fait aux philosophes de son temps.

Pour former le monde, il ne demande que de la matiere & du mouvement.

Pour expliquer la formation de l'univers, il supposa qu'il fût encore à créer; & il ne demanda que de la matiere & du mouvement.

Essence du corps, selon lui.

L'essence du corps, selon lui, ne consistant que dans l'étendue, tout fut plein; & il ne vit point de différence entre l'espace & la matiere.

Il divise la masse de la matiere en cubes.

Toute cette masse homogene, encore informe & sans mouvement, est divisée en cubes ou en d'autres petites parties angulaires, qui ne laissent point d'intersfice entre elles. Car autrement il y auroit une étendue qui ne seroit pas corps; ce qui est impossible dans ses principes, puisqu'il a défini le corps une substance étendue.

Les cubes étant mus, ils s'arrondissent & forment des globules, ou le second élément.

Dieu imprime le mouvement à toutes ces parties. Alors elles tournent sur elles-mêmes. Leurs angles se brisent: elles s'arrondissent: & Descartes donne le nom de second élément à tous ces petits globules.

Les parties des angles brisés forment la matiere subtile, ou le premier élément.

De ces angles brisés se forment des parties très subtiles, qui se broient encore; parce que plus elles sont petites, plus elles se meuvent avec facilité. Cette matiere subtile est le premier élément.

Mais il reste des parties plus grossières, plus irrégulières, & dont le mouvement est nécessairement retardé. C'est un troisième élément pour former les planètes. Car les parties du premier élément étant mues avec plus de rapidité, elles s'échappent, elles s'écartent de tous côtés, & elles repoussent derrière elles, & par conséquent vers un centre commun, toutes les parties grossières. C'est de la sorte que se forme une planète au milieu de son tourbillon.

Ce qui reste de parties plus grossières produit le troisième élément, dont se forment les planètes.

Dans ce mouvement rapide les parties du premier élément se divisent toujours davantage. Il arrive qu'il y en a plus qu'il ne faut, pour remplir tous les intervalles entre les globules du second; & les parties qui restent, lorsque tous les interstices sont pleins, se réunissent dans un centre où elles forment le soleil.

Le soleil est formé d'une portion de la matière subtile.

Il faut donc comprendre que dans le plein les différentes parties de matière n'ayant d'autre bord pu se mouvoir, qu'en tournant chacune sur elles-mêmes; elles n'ont pu dans la suite avoir plusieurs ensemble une même direction, qu'autant qu'elles se sont mues circulairement. C'est ainsi que se sont formés des tourbillons autour du soleil & autour des planètes.

Formation des tourbillons.

Comment un  
tourbillon est  
enveloppé  
dans un autre.

Tous ces tourbillons n'ayant pas la même force, les plus foibles ont cédé aux plus forts, qui les ont enveloppés & entraînés; & ils se sont tous combattus jusqu'au moment, où l'équilibre leur a fait prendre à chacun un cours régulier, & leur a permis de se mouvoir sans se nuire. Alors les planetes secondaires ont fait leur révolution autour des planetes principales, dont le tourbillon enveloppoit les leurs; & celles-ci ont été emportées par le tourbillon solaire, qui enveloppe tous les autres.

Chaque planete est entraînée dans une couche du grand tourbillon.

Les différentes couches de ce grand tourbillon se meuvent avec des vitesses inégales: chaque planete nage dans une couche, qui est d'une densité égale à la sienne: & elle est entraînée par le courant, comme un bateau sur une rivière.

Ce système devoit avoir, & a eu le plus grand succès.

Ce roman, exposé d'une manière ingénieuse, paroissoit au premier coup d'œil expliquer les phénomènes. Il faisoit au moins imaginer une sorte de mécanisme, qu'on saisissoit confusément; tandis qu'on ne pouvoit rien comprendre aux autres systèmes. Il étoit à la portée de tout le monde. Il ne falloit que quelques moments de lecture, pour se rendre raison de tous les mouvements de l'univers. Il eut donc le plus grand succès.

Quand



Quand un système est une fois établi, il est difficile de le détruire. Car une illusion qui satisfait notre curiosité, nous devient tous les jours plus chère; & lorsque nous croyons avoir appris quelque chose, il nous en coûte d'avouer que nous ne savons rien. On nous arrachera sur-tout difficilement cet aveu, s'il faut pour nous instruire, non-seulement recommencer, mais encore entreprendre des études, qui effrayent par les difficultés. Le système des tourbillons s'est donc défendu long-temps. Manié & remanié par des imaginations fécondes, qui l'ont continuellement changé pour le corriger, il s'est soutenu en France jusqu'à notre âge, il a même encore quelques partisans. Les grâces avec lesquelles Mr. de Fontenelle l'a exposé dans sa Pluralité des mondes, ont fait des Cartésiennes de toutes les femmes qui en savent assez pour lire des romans; & les tourbillons ont eu des sectateurs séduisants, bien capables de faire durer les illusions qu'elles avoient prises d'un jeune philosophe, & dans lesquelles il s'entretenoit lui-même en leur donnant des leçons. Aussi les a-t-il conservées jusqu'à la fin de sa vie.

Il devoit aussi se défendre long-temps.

Les écoles se souleverent contre Descartes; elles l'accuserent d'impiété, & d'athéisme, & en effet son impiété & son athéisme étoient d'avoir porté une main sacrilège sur Aristote, & d'en-

Descartes n'eût pas combattu avec succès les erreurs s'il n'eût pas

substitué d'au-  
tres erreurs.

seigner une doctrine , qui n'étoit pas celle des Péripatéticiens. Il a eu la gloire d'étouffer enfin le péripatétisme , cette hydre , dont les têtes ne tomboient que pour se reproduire. Mais avec quelque force qu'il l'ait combattu , il ne fût pas sorti vainqueur , si son système n'eût pas mieux réussi que celui de Gassendi. Pour persuader aux scholastiques d'abandonner leurs erreurs , il falloit leur en donner d'autres ; & je conjecture que si les tourbillons avoient eu moins de succès , on nous enseigneroit encore le péripatétisme.

Ses erreurs  
mêmes étoient  
un pas vers la  
vérité.

On peut encore remarquer que les erreurs de Descartes étoient un pas vers la vérité. Après tant de systèmes obscurs & ténébreux , c'étoit quelque chose qu'un roman que l'imagination du moins paroïssoit saisir. En donnant la préférence à ce roman , parce qu'on le jugeoit plus clair , on s'accoutumoit à chercher la lumière. On commençoit donc à se demander raison des phénomènes , & on se préparoit à voir un jour l'insuffisance des tourbillons. Descartes mourut en 1650 à Stockholm , où la reine Christine l'avoit appelé. Nous aurons occasion d'en parler encore.

Il n'y a  
point de sys-  
tème qu'on

Depuis que la philosophie a reparu en Europe , nous avons vu des sectaires , des éclectiques , des novateurs & des sincré-

tistes , qui , plus absurdes que tous les autres , ont cru concilier les opinions les plus contraires. De tous les systèmes qu'ont fait les Grecs , il n'y en a pas un , que quelque moderne n'ait essayé d'accorder avec la théologie chrétienne.

Après des efforts si souvent répétés , la vérité étoit encore à découvrir. L'érudition , le raisonnement , le génie avoient échoué ; on s'il s'étoit fait quelques découvertes , le préjugé , qui les combattoit encore , ne permettoit pas de les reconnoître pour des vérités. Plus on considéroit donc le peu de succès des hommes mêmes , qui avoient été les lumières de leurs siècles , plus on désespéroit de faire mieux , & on se plaignoit de l'aveuglement de la raison humaine. C'étoit passer d'une extrémité à l'autre ; comme si au réveil nous devions désespérer de bien voir , parce que dans le sommeil nous avons été trompés à nos songes.

Au défaut de la raison , dont on croyoit l'impuissance bien constatée , on eut recours à la révélation ; & on chercha dans l'écriture sainte l'origine de l'univers , sa formation , & l'explication de tous les phénomènes.

Vous concevez combien il est absurde de chercher un système de physique , dans un li-

philosophie mosay-  
que & chré-  
tienne.

vre que Dieu n'a dicté que pour nous appren-  
dre les choses nécessaires au salut , & dans le-  
quel , en parlant de la création , il nous dit  
seulement qu'il a tout fait par sa parole. Il  
faudra donc aider à la lettre , faire des hy-  
potheses sur un passage , sur un mot , recou-  
rir à des allégories , à des interprétations vio-  
lentes ; non pour découvrir dans l'écriture  
le système du monde qui n'y est pas , mais  
pour y trouver les opinions dont on est déjà  
prévenu. C'est tout ce qu'on a fait , & ce-  
pendant cette philosophie se faisoit respecter  
par les noms qu'on lui donnoit de mosayque  
& de chrétienne.

Excès où tom-  
bent les philo-  
sophes mosay-  
ques.

Il seroit bien long & bien inutile d'entrer  
dans le détail des systèmes de ces philoso-  
phes , prétendus mosayques : car il n'y a ja-  
mais eu de sectes , dont les partisans aient  
eu des sentiments plus contraires. Il suffira  
de vous faire connoître les excès où ils sont  
tombés.

Persuadés que la raison ne peut rien décou-  
vrir par elle-même , ils en concluent qu'avec  
les seules lumières naturelles , nous ne saurions  
jamais nous assurer du vrai sens des écritures.  
Il faut donc que la vérité nous soit révélée im-  
médiatement. Or , elle ne peut l'être qu'autant  
qu'une portion de l'esprit divin , une étincelle ,

échappée de l'océan immense de lumière, descend en nous, & s'unit à notre ame. Ils ne doutent pas que la divinité ne réside de la sorte en eux-mêmes. Dès-lors chacun d'eux croit trouver le vrai sens des écritures dans les allégories qui se présentent à son esprit : ou même sans avoir besoin de consulter les livres saints, ils prennent pour autant de vérités tous les fantômes de leur imagination. Ils sont magiciens, astrologues, ils commandent aux esprits, & ils pénètrent seuls dans tous les secrets de la nature ; ce ne sont que des enthousiastes.

Comme les Protestants, après s'être séparés de l'église, n'avoient plus de règles pour fixer leur croyance, il s'est formé parmi eux des sectes, qui ont cru être éclairées par une portion de cet esprit divin. Tels étoient ces fanatiques, que vous avez vus en Écosse, dans le temps de la malheureuse reine Marie.

Leurs visions infectent les sectes luthériennes.

On ne sauroit dire toutes les formes que cette théologie mystique est capable de prendre. Mais je ne dois pas oublier le quiétisme qu'elle a produit, & qui a fait beaucoup de bruit à la fin du siècle dernier. Les Quiétistes s'imaginent, qu'ils pourront s'unir à Dieu en s'anéantissant ; que jouissant alors d'un repos parfait dans le sein de la divinité, leur ame ne se mettra pas

Ils ont donné naissance au Quiétisme.

en peine de ce qui arrive au corps; & que par conséquent ils ne pourront plus pécher, quoiqu'ils fassent. Vous voyez où conduit une doctrine aussi monstrueuse.

Leurs absurdités ont pour principe les émanations de Zoroastre.

Toute cette mysticité extravagante est une suite du platonisme, qui a pour principe les émanations de Zoroastre. Lorsque je vous ai parlé pour la première fois des opinions de ce philosophe, vous n'auriez pas prévu qu'elles influeroient sur les erreurs de votre siècle. Les absurdités sont bien vieilles, & il semble qu'elles rajeunissent, sans pouvoir tomber en caducité.

L'esprit humain humilié par les erreurs de tant de siècles, prend le parti de douter de tout, & le scepticisme se renouvelle.

Plus les esprits s'égaroient, plus on paroissoit fondé à déprimer la raison. Il ne faut donc pas s'étonner, si le scepticisme s'est fort répandu dans le cours du dix-septième siècle. Les uns l'embrassoient par paresse, trouvant doux qu'on ne pût rien assurer, afin de n'avoir rien à apprendre; & ils étoient flattés de se trouver sans étude au niveau de ceux qui avoient le plus étudié. D'autres, parce qu'ils étoient plus instruits, se faisoient un jeu de prouver qu'on ne fait rien, ils s'applaudissoient d'avoir une erreur de moins; & leur vanité se trouvoit bien d'avoir plus de sagacité pour détruire, que les génies de tous les siècles n'en avoient eu pour établir. Plusieurs enfin croyoient servir la

religion , en exagérant la foiblesse de l'esprit humain ; parce qu'ils jugeoient , que lorsque nous ne pourrions plus compter sur les lumieres naturelles, nous en sentirions mieux la nécessité de nous soumettre à la foi. Quelquefois ce motif étoit sincere ; d'autres fois ce n'étoit qu'un prétexte afin d'oser douter de tout impunément. De tous ces sceptiques je ne vous parlerai que du plus célèbre.

Pierre Bayle, le plus savant & le plus ingénieux sophiste qui ait jamais été, naquit en 1647 à Carlat, petite ville du comté de Foix, & mourut à Rotterdam en 1706. Dès son bas âge il montra pour l'étude une passion, qu'une maladie, causée par trop d'application, ne diminua point. Comme il avoit une grande mémoire, il s'occupa naturellement beaucoup plus à lire qu'à réfléchir, & il acquit de bonne heure une vaste érudition en tous genres : peut-être se borna-t-il d'abord à cette étude, parce que c'étoit alors ce qu'on estimoit davantage, & un moyen sûr de se faire un nom plus promptement. Il est certain que s'il eût moins lu, & réfléchi davantage, il se seroit fait un jugement plus solide : mais il avoit vingt-un ans, lorsqu'il imagina de s'appliquer à l'art de raisonner. C'étoit trop tard, comme il en convenoit lui-même.

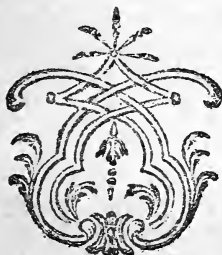
De Bayles.

Alors ayant la tête remplie d'opinions qu'il favoit prouver & combattre , il se voyoit dans une incertitude , d'où il ne pouvoit sortir ; & ce fut peut-être pour trouver une issue , qu'il voulut faire une étude de l'art de raisonner. Mais l'habitude de douter étoit prise ; & elle s'entretenoit par le goût qu'il prenoit à la lecture de Montagne, écrivain plein d'esprit, & Pyrrhonien par paresse. Il continua de s'adonner à l'érudition, raisonnant toujours avec assez de sagacité pour détruire les raisonnements des autres, & même les siens. Il se confirma donc de plus en plus dans son doute : il combattit toutes les opinions, & il prouva le pour & le contre , parce qu'il ne voulut jamais rien prouver.

Il est certain que lorsque nous considérons cette multitude d'opinions , qui se combattent toutes avec avantage ; nous sommes portés à douter, sur-tout, si nous supposons qu'il n'y a pas de meilleure méthode , que celles que les philosophes se sont faites. Voilà ce que Bayle a cru , parce qu'il l'a supposé , sans l'avoir examiné. En conséquence il soutient que la philosophie détruit tout, & qu'elle ne peut rien établir. Mais ce scepticisme tombe de lui-même, si on indique une bonne méthode pour conduire l'esprit , & si on fait voir des découvertes démontrées. Or, ce qui vous paroîtra étonnant, c'est que le siècle où Bayle enseignoit le Pyr-



rhonisme, est précisément le siècle des plus grandes découvertes. Comme je vous crois bien garanti contre ce doute, je n'en parlerai pas davantage ; & je viens enfin aux vrais philosophes, c'est à-dire, aux hommes de génie, faits pour découvrir la vérité, & pour la montrer aux autres.





## CHAPITRE V.

*Commencement de la vraie philosophie.  
De l'astronomie sous Copernic, Ti-  
chobrahé, Képler & Galilée.*

**D**ESDANS que l'imagination égardoit les philosophes les plus célèbres, quelques-uns plus sages & plus heureux, observoient & acquéroient de vraies connoissances. Je n'en ai point encore parlé, parce que j'ai cru qu'en mettant d'un côté la suite des erreurs, & de l'autre une suite des découvertes, je vous ferois mieux sentir les avantages d'une bonne méthode. Il faut d'ailleurs remarquer que les découvertes qui ont été faites depuis la renaissance des lettres, n'ont fait un corps qu'à la fin du dix-septieme siecle. C'est alors que les progrès rapides de la philosophie ont fait voir ce que peuvent les hommes de génie, quand ils sont une fois dans la vraie route.


~~Remarque~~ Il étoit temps de sentir le besoin d'observer, Quoiqu'il fut temps d'observer & de reconnoître qu'on ne peut pénétrer dans

la nature, qu'autant qu'on est conduit par les phénomènes. Mais cette méthode est longue, & la curiosité est toujours impatiente. Il falloit se frayer une nouvelle route, y marcher sans guide, avoir le courage de la suivre malgré les obstacles. Tout cela étoit fort difficile, & capable de dégoûter. Heureusement on fera de temps en temps soutenu par des succès. Les premières découvertes en feront espérer d'autres : elles indiqueront même le moyen d'en faire. Il est vrai qu'on aura bien de la peine à ne pas imaginer des hypothèses & des principes vagues : ce ne sera qu'avec une forte de répugnance qu'on y renoncera tout-à-fait ; & plusieurs observateurs, à qui nous aurons les plus grandes obligations, ne pouvant se refuser à l'impatience de faire des systèmes, se flatteront quelquefois trop tôt d'expliquer les découvertes qu'ils auront faites. Heureux celui qui viendra dans un temps qui lui fournira assez d'observations pour n'avoir pas besoin d'imaginer.

ver, les philosophes les plus sages avoient bien de la peine à se borner à l'observation.

Mon dessein n'est pas de vous faire l'histoire de toutes les découvertes ; encore moins de vous expliquer toujours comment elles ont été faites & comment on s'en s'assure. Il ne faut pas oublier que ces leçons ne sont qu'une introduction à l'étude de l'histoire. Sans vous parler de toutes les erreurs, je vous en ai fait con-

Il faut étudier la philosophie pour apprendre comment on évite l'erreur & comment on acquiert des connoissances.

 nôtre assez pour vous faire voir comment on se trompe : sans vous parler de toutes les vérités, il s'agit actuellement de vous faire voir comment on doit se conduire pour être assuré d'en trouver.

La vraie méthode a été connue : avant qu'il y eût des philosophes.

Le croiriez vous, Monseigneur ? c'est une des premières choses qu'on ait sues. Oui, on connoissoit la vraie méthode de découvrir des vérités, avant qu'il y eût des Thalès, des Pythagore, des Zoroastre, en un mot, avant les temps de tous les philosophes, dont les noms sont venus jusqu'à nous. Ce qui vous étonnera peut-être davantage, c'est que je ne vous dis rien que vous ne sachiez.

En effet, dès l'origine des sociétés, les hommes ont su qu'il falloit observer leurs instrumens.

Rappelez vous le temps où vous avez vu les sociétés commencer ; & où les hommes, encore sans expérience, voyoient la terre comme une surface plane, & les cieux comme une voûte à laquelle tous les astres étoient attachés. Ce sont ces hommes ignorants qui ont su se mettre tout-à-coup dans le chemin de la vérité : car vous les avez vus commencer par observer la terre & les cieux.

C'est ainsi qu'ils se sont fait une idée de la rondeur de la terre,

En voyageant dans la direction de la méridienne, ils remarquerent que les étoiles s'élevoient vers un pôle ; & qu'il en paroissoit de nouvelles ; tandis qu'à l'autre pôle il en dispa-

roissoit, & que toutes s'abaissoient. Ils virent de même que le moment, où les astres se montrent à l'horison, & celui où ils s'élèvent à peu près au méridien, arrivent plutôt pour ceux qui avancent vers l'orient, & plus tard pour ceux qui marchent vers le côté opposé. De ces observations ils conclurent la rondeur de la terre.

Les éclipses solaires leur firent connoître que la lune est plus près de la terre que le soleil; de la distance des astres; comme un nuage en est plus près que la lune, puisqu'il la cache. Alors ils commencèrent à soupçonner que les autres astres pourroient bien n'être pas attachés à cette voûte apparente; & ils se confirmèrent dans cette conjecture, lorsqu'ils eurent observé le passage de venus sur le disque du soleil. Ils furent sans doute assez long-temps, avant de faire la même observation sur mercure. Mais ils continuèrent d'observer, & après avoir remarqué que les astres étoient plus près ou plus loin, ils essayèrent d'en déterminer les différentes distances.

Quand des deux extrémités d'une base on regarde un objet, on le rapporte à deux points différents; & les deux rayons visuels forment un angle plus obtus ou plus aigu, à proportion que l'objet est plus près ou plus loin. Cette géométrie grossière étoit à la portée des plus & qu'avant Thalès & Pythagore ils ont fait de grandes découvertes.

ignorants. Il ne s'agissoit que de la perfectionner, & de s'en servir pour mesurer les distances des corps élevés sur l'horison. Il faut bien que dans les siècles antérieurs à ceux dont nous connoissons l'histoire, ces recherches aient été faites avec beaucoup de succès; puisqu'aussi haut que nous puissions remonter, nous voyons qu'on déterminoit déjà, à peu de chose près, les révolutions de la lune & celles du soleil. Une preuve encore plus grande, c'est qu'alors il y avoit des astronomes, qui pensoient que la terre tourne sur son axe & autour du soleil; que les comètes sont des planètes; & que les étoiles sont autant de soleils, qui éclairent d'autres mondes. On ne peut pas présumer qu'un système, qui choque si fort les sens, ait été uniquement l'ouvrage de l'imagination de ces astronomes. Je crois bien qu'ils n'étoient pas comme nous, en état de le démontrer, & qu'ils en auront conjecturé une partie par analogie: mais ces conjectures supposoient bien des observations.

Il pouvoient déjà former des conjectures sur le système du monde.

Les dernières vérités tiennent si fort aux premières, que lorsqu'on les connoît, on est toujours étonné qu'elles n'aient pas été découvertes plus tôt. En effet de la rondeur de la terre, on devoit naturellement conclure la gravitation de toutes les parties vers un centre commun; & en considérant les corps dont la

pesanteur est sensible à peu de distance de la surface, il étoit naturel de conclure encore qu'ils peseroient à une plus grande distance. La lune pèse donc sur la terre. Semblable à une pierre, qui étant jetée horizontalement, est forcée par sa gravité à décrire une courbe; elle est un projectile, que sa gravité retient dans son orbite. Avec une moindre force de projection, elle tomberoit sur la terre, & si elle ne gravitoit pas, elle s'échapperoit par la tangente.

En partant de cette conjecture, l'analogie conduisoit rapidement à la gravitation universelle. Alors on auroit tenu le vrai système du monde: on n'auroit plus cherché qu'à s'en assurer; & comme des observations déjà faites l'avoient indiqué, on auroit vu que l'unique moyen de le démontrer, étoit de faire de nouvelles observations. On se seroit trouvé dans la vraie route; & en quelque sorte forcé à la suivre, on auroit tenté de découvrir les loix de la gravité, de mesurer exactement la distance des planètes au soleil, & de déterminer le temps de leurs révolutions périodiques. En un mot, on auroit continué d'observer jusqu'à ce qu'on eût vu que les phénomènes concouroient tous à confirmer la gravitation universelle, que quelques uns avoient d'abord fait soupçonner.

Il est certain  
qu'ils en sa-  
voient assez  
pour cela.

Vous voyez qu'il y a long-temps qu'on étoit à portée de former au moins des conjectures sur le véritable systême du monde, s'il est vrai; comme je le suppose, que la sphere, telle que Copernic l'a décrite, étoit connue avant le siecle de Thalès & de Pythagore. Or, cela n'est pas douteux, puisque nous la trouvons dans les Pythagoriciens; & que l'école ionique avoit à ce sujet des connoissances assez exactes pour prédire des éclipses & tracer des cadrans solaires. Or, si ces philosophes avoient imaginé la sphere d'après leurs observations, ils ne nous l'auroient pas laissé ignorer; & il est vraisemblable qu'ils auroient continué d'observer, s'ils en avoient connu la nécessité & l'avantage par leur propre expérience. Mais Pythagore & Thalès ayant pris cette doctrine chez les barbares qui ne s'expliquoient jamais qu'à demi, l'adoptèrent sans réfléchir assez sur les phénomènes qui en étoient le fondement, & sans chercher à la confirmer par de nouvelles observations. Il paroît au moins qu'ils n'ont pas beaucoup contribué aux progrès de l'astronomie. Je dois cependant remarquer qu'Anaxagore disoit que les astres sont des corps pesants; & que lorsqu'on lui demandoit pourquoi ils ne tomboient pas sur la terre, il répondoit que leur mouvement circulaire les en empêchoit. Il avoit donc une idée des deux forces, qui retiennent les planètes dans leurs orbites.

Vous



Vous comprendrez pourquoi dès la naissance des sociétés les hommes ont été obligés de commencer par observer, si vous considérez qu'ayant à déterminer les saisons, il ne suffisoit pas pour eux d'imaginer le cours des astres, & qu'il falloit le découvrir. D'ailleurs tant qu'ils n'avoient encore rien remarqué, ils ne pouvoient encore rien imaginer; & leurs hypothèses, s'ils en avoient fait, auroient été bientôt démenties par l'expérience, & les auroient forcés à revenir aux observations. Mais lorsque les sociétés ont cru avoir à peu-près toutes les connoissances qui leur étoient nécessaires, elles ont livré le monde aux philosophes, qui ne sentant plus le même besoin d'observer, & trouvant même cette voie trop longue, se sont flattés de tout découvrir en imaginant. Voilà pourquoi la physique a fait si peu de progrès pendant plus de deux mille ans.

C'est le besoin de déterminer les saisons, qui les avoit mis dans la nécessité d'observer.

La chymie & l'astronomie sont les seules parties de la physique, qui ayent toujours été cultivées plus ou moins, même dans les siècles d'ignorance. C'est que ceux qui vouloient passer pour magiciens & pour astrologues, avoient besoin d'en faire quelque étude, afin de pouvoir abuser de la crédulité des peuples. Comme l'objet qu'ils se proposoient, ne demandoit pas des connoissances bien profondes, on peut juger que ces sciences leur doivent peu de cho-

Dans les siècles d'ignorance on n'a cultivé la chymie & la physique, que pour abuser de la crédulité.

se. Quoi qu'il en soit, il importe peu de savoir, si des imposteurs ou des visionnaires ont fait par hasard quelques découvertes ; il est bien plus utile de chercher le progrès des sciences dans les travaux des bons esprits.

Naissance de  
l'astronomie  
moderne.

L'astronomie moderne est née en Allemagne, dans le quinzième siècle. Elle dut ses premiers progrès à Peurbach & à son disciple Regiomontanus, qui sentirent l'un & l'autre la nécessité d'observer pour s'assurer d'une hypothèse. Quelques autres astronomes furent aussi assez sages, pour se borner à l'observation : mais Copernic, qui leur succéda, les a presque fait oublier. Il naquit à Thorn en Prusse en 1473.

Système de  
Copernic.

Frappé de la confusion qu'il remarquoit dans l'hypothèse de Ptolémée, il chercha s'il n'en trouveroit pas une plus simple dans les écrits des anciens philosophes ; & ayant trouvé dans Cicéron & dans Plutarque, des traces de celle des Pythagoriciens, ce fut un trait de lumière pour lui. Tous les mouvements célestes lui parurent réglés avec ordre, lorsqu'il put imaginer la terre tournant sur elle-même, & décrivant un orbite autour du centre du monde, où il plaçoit le soleil. Bientôt chaque planète eut son orbite. Considérant néanmoins qu'une hypothèse, qui satisfait aux phénomènes généraux,

peut être démentie par des phénomènes particuliers, il voulut, avant de la publier, faire des observations, & il en fit pendant près de trente-six ans. Encore eût-il désiré de ne communiquer ses vues qu'à ses amis, parce qu'il prévoyoit les cris de l'ignorance & de la superstition : cependant pressé par leurs instances redoublées, il les donna au public en 1543. Il ne fut pas témoin du grand scandale qu'il a causé : car il mourut, lorsque son ouvrage venoit d'être imprimé.

Attaqué par les péripatéticiens & par les théologiens, & défendu par les bons astronomes, le système de Copernic excitoit de grandes disputes, lorsqu'en 1615 l'inquisition condamna comme formellement hérétique, fautive & absurde en philosophie, l'opinion qui met le soleil immobile au centre du monde ; & comme erronée dans la foi, celle qui donne un mouvement à la terre. Alors précisément ce système venoit d'être confirmé par de nouvelles observations, dont l'histoire va vous apprendre d'autres découvertes.

L'inquisition le condamne, lorsque de nouvelles observations le confirment.

Au treizieme siècle, quelqu'un s'étant avisé de regarder au travers des verres convexes & concaves, découvrit en partie l'usage qu'on en pouvoit faire ; & on inventa des lunettes à verres simples. Ce ne fut qu'environ trois cents

Découverte du télescope.

ans après, vers 1590, qu'un autre hasard fit découvrir le télescope. On regarda à travers deux verres dont l'un étoit concave & l'autre convexe, ils se trouverent heureusement à une distance convenable, & on les mit aux deux bouts d'un tuyau : tels furent les premiers télescopes à réfraction : ils paroissent avoir été plutôt trouvés qu'inventés.

Galilée en fait un, qui augmente trente-trois fois le diamètre des objets.

Cette découverte se répandit assez lentement : car ce ne fut qu'en 1609, que Galilée, étant à Venise, en entendit parler pour la première fois. Observateur & mathématicien, il ne regarda pas cet instrument comme un simple objet de curiosité. Il en chercha la construction dans la théorie des réfractions de la lumière, & il en fit un qui augmentoit les objets trois fois en diamètre. Ce premier essai lui ayant réussi, il parvint après d'autres tentatives, à construire un télescope, qui augmentoit environ trente-trois fois.

Avec ce télescope il découvrit des inégalités dans la lune.

Il le tourna vers la lune, qui sortant alors de la conjonction, commençoit à se rendre visible. Il remarqua que les confins de la lumière & de l'ombre étoient terminés fort irrégulièrement, & il apperçut même dans les ombres, des points de lumière séparés des autres parties éclairées. Il en conclut avec raison, qu'il y a des inégalités sur la surface de la lune, comme

sur celle de la terre. Ayant même voulu mesurer la hauteur d'une de ces éminences, il démontra par un procédé géométrique qu'elle est beaucoup plus élevée qu'aucune des montagnes de notre globe.

Observant ensuite la voie lactée, il donna beaucoup de vraisemblance à l'opinion de ceux qui la jugent formée d'une multitude d'étoiles: car il en apperçut plus de cinq cents dans l'orion seul, & un grand nombre encore dans d'autres constellations.

Il découvre plus de 500 étoiles dans l'orion seul.

Peu après, le 8 Janvier 1610, il vit trois étoiles auprès de Jupiter. Il les prit d'abord pour des fixes, qui échappoient à l'œil nu. Le lendemain ayant encore observé cette planète, il reconnut qu'elles avoient changé de position. Continuant d'observer, il en apperçut une quatrième. Il découvrit donc que jupiter est accompagné de quatre lunes, & au commencement de 1613 il osa prédire leurs configurations pour deux mois consécutifs. Il leur donna le nom d'astres de Medicis, mais celui de satellites leur est resté.

Il découvre les satellites de jupiter.

Copernic avoit dit que venus doit avoir des phases comme la lune. Impatient de confirmer une chose qui paroïssoit tout-à fait probable, Galilée observa cette planète; & il la vit en

Il découvre les phases de venus, deux globes qui accompagnent

saturne & des taches dans le soleil. croissant dans les environs de sa conjonction inférieure, demi-pleine vers ses plus grandes élongations du soleil, enfin pleine ou presque pleine dans le voisinage de sa conjonction supérieure. Mais saturne l'étonna fort : car il lui parut accompagné de deux globes, qui ne changeoient point de position. Il ne put pas encore distinguer les deux anses que formoit l'anneau. Enfin il découvrit dans le soleil des taches, qui lui firent appercevoir que cet astre tourne sur son axe.

D'après ces observations, il juge que la terre n'est pas immobile au centre du monde. Ces taches & les inégalités de la lune étoient la ressemblance des corps célestes avec la terre : les satellites de jupiter faisoient comprendre comment la lune accompagne notre globe : les phases de vénus démontroient la révolution périodique de cette planète : & l'analogie forçoit à juger que la terre n'est pas immobile au centre du monde.

Il est cité à l'inquisition qui le fait arrêter. Ce fut alors que pour arrêter les progrès de l'hérésie copernicienne, des théologiens péripatéticiens citèrent Galilée au tribunal de l'inquisition. Cet astronome jugeant qu'il n'est pas nécessaire de souffrir le martyre pour des faits dont tout le monde peut s'assurer, & que quand il s'obstineroit à rester en prison, il n'ouvriroit pas les yeux à des hommes, qui n'observoient pas le ciel matériel, convint de tout ce qu'on

exigea de lui, & recouvra sa liberté au commencement de 1616.

Plusieurs années après, en 1632, il acheva des dialogues dans lesquels il feignoit de vouloir prouver que les docteurs, qui condamnoient le système de Copernic, n'étoient pas aussi ignorants qu'on le prétendoit; & en faveur de ce motif, on lui permit l'impression de son livre. Mais parce que l'interlocuteur qui soutenoit l'immobilité de la terre, n'avoit pas raison, quoiqu'il montrât tout le savoir d'un inquisiteur, on s'en prit à l'auteur de l'ouvrage. Galilée, cité de nouveau, fut encore contraint à se rétracter. On le condamna à une prison perpétuelle en punition de sa rechûte; & au bout d'un an, par grace singulière, on lui donna le territoire de Florence pour prison. Cet homme célèbre perdit la vue en 1636, & mourut en 1642. Il étoit né à Pise en 1564.

Il recouvra sa liberté, & comme il ne change pas de sentiment, il la reperdit encore.

Une des objections qu'on faisoit contre le système de Copernic, étoit fondée sur l'autorité d'Aristote, qui supposant que tous les corps graves tendent au centre du monde, & voyant qu'ils tendent au centre de la terre, concluoit que ces deux centres sont dans un même point.

Objection qu'on faisoit au système de Copernic.

Copernic avoit prévenu cette difficulté, en disant que la pesanteur est l'effet de la même

Cet astronome l'avoit

prévenue.

cause, qui force toutes les parties de la terre à se réunir de manière à former un globe; & il jugeoit que le même phénomène avoit lieu dans toutes les planetes. Vous voyez qu'il commence à se faire une idée de la gravitation universelle.

Autre objection qui pouvoit se résoudre avec les mêmes principes que la première.

Une autre objection est que, si la terre tournoit sur son axe, toutes ses parties se dissiperoient; comme on voit les gouttes d'eau, dont la circonférence d'une roue est chargée, s'écarter dès que la roue tourne avec quelque vitesse.

Les Coperniciens y répondent mal.

Il semble que les Coperniciens, qui avoient si bien répondu à la première, devoient répondre à la seconde, que les parties de la terre ne se dissipent pas, parce qu'elles tendent au centre avec une force supérieure à celle qui paroît les devoir écarter. En effet, on démontre aujourd'hui que la force centripète est environ dix-sept fois plus grande que la force centrifuge. Il falloit donc seulement conclure que la terre est plus élevée sous l'équateur, & que si l'expérience venoit à confirmer cette conjecture, on auroit une nouvelle preuve de sa rotation. Mais les Coperniciens qui conservoient encore malgré eux quelque reste de péripatétisme, répondirent en prenant pour principe la vieille division du mouvement en



rectiligne & circulaire. Le mouvement circulaire, dirent-ils, ne dissipe pas les parties de la terre, parce qu'il leur est naturel; au lieu qu'il ne l'est pas aux gouttes d'eau qui sont attachées à la circonférence d'une roue.

On objectoit encore qu'une pierre qu'on laisseroit tomber du haut d'une tour ne tomberoit pas au pied, si la terre tournoit d'occident en orient. A quoi on répondoit que dans un vaisseau qui seroit à la voile, une pierre tombant du haut du mât, fraperoit au pied le tillac. Cette expérience familière aux matelots, n'étoit pas connue de tous les philosophes; & Gassendi fut enfin obligé de la faire.

Cette expérience, auparavant mal faite, avoit trompé Tycho-Brahé, qui prenant à la lettre quelques passages de l'écriture, mit la terre au centre du monde, & la priva de tout mouvement: pour prendre un milieu entre l'ancien système & le nouveau, il supposa que toutes les planètes tournent autour du soleil, & qu'en même temps elles accompagnent cet astre dans la révolution diurne & annuelle, qu'il lui fait faire autour de notre globe. C'étoit conserver ce qu'il y a de plus choquant dans le système de Ptolomée. Descartes

Autre objection.

Elle trompe Tycho-Brahé. Système de cet astronome.

res voyant les persécutions qu'on faisoit à Galilée, paroît avoir cherché à se concilier avec ceux qui s'obstinoient à croire l'immobilité de la terre; car il définit le mouvement, *le transport d'un corps de la proximité de ceux auxquels il touchoit, & qu'on regarde comme en repos par rapport à lui.* En conséquence, il pouvoit dire que la terre est immobile, puisqu'elle ne s'éloigne point du fluide qui l'environne. Mais c'est définir le mouvement relatif ou apparent, au lieu du mouvement absolu ou réel.

Ses découvertes.

Tycho-Brahé étoit danois. Il a précédé Galilée, étant né en 1546 & mort en 1601. Fort exact & plein de sagacité, il a rendu de grands services à l'astronomie par la justesse de la plupart de ses observations. Il découvrit la réfraction des rayons de lumière dans l'atmosphère, ou du moins il la vit beaucoup mieux que ceux qui l'avoient apperçue avant lui, & il la soumit au calcul. Il fit sur les inégalités de la lune plusieurs découvertes, qui ont fort perfectionné la théorie de cette planète. Il détermina le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes. Il démontra que les comètes sont beaucoup plus élevées que la lune, parce qu'elles n'ont qu'une très petite parallaxe. Enfin il a laissé un grand élève: je veux parler de Képler.

La passion de Képler étoit de découvrir la raison des choses. A peine commençoit-il à étudier l'astronomie, qu'il voulut savoir pourquoi il y avoit six planetes ; pourquoi les dimensions de leurs orbites étoient telles que Copernic les avoit observées ; & quelle étoit la loi de leurs révolutions. Rempli des analogies mystérieuses des Pythagoriciens, il crut avoir déterminé le nombre des planetes & leur distance au soleil, en considérant seulement les propriétés des nombres & des figures ; & il publia ses prétendues découvertes en 1593. Il étoit jeune encore, puisqu'il n'avoit alors que vingt-deux ans, étant né en 1571, dans le duché de Wirtemberg.

---

Képler, jeune encore, fait un mauvais système.

Tycho-Brahé, à qui il envoya un exemplaire de son livre, démêla du génie parmi les rêveries du jeune astronome. Il lui conseilla de ne pas se presser de chercher les causes, & de commencer par s'assurer des phénomènes. Képler qui a publié lui-même le conseil que cet homme sage lui avoit donné, eut la sagesse d'en profiter. Il se rendit à Prague auprès de lui : il n'eut plus d'autre objet que de partager les travaux de ce grand astronome ; & lorsqu'il le perdit, en 1601, il se trouva dans une route, qui le devoit conduire à de nouvelles découvertes.

---

Corrigé par Tycho-Brahé, il observe.

Il déterminé  
ne l'ellipse de  
mars.

Jusqu'alors on croyoit que les planetes étoient emportées d'un mouvement uniforme dans les orbites circulaires. Képler, en observant mars, découvrit le faux de cette hypothese. Il soupçonna d'abord que cette planete décrivait une ovale : il en détermina fort bien l'excentricité, & il se flatta d'en avoir tracé le cours. Mais lorsqu'il en revint aux observations, il ne les trouva d'accord avec ses calculs, que lorsque cette planete étoit aphélie & périhélie. Hors de-là, les distances calculées se trouvoient plus grandes que les distances observées, sur-tout à mesure que mars approchoit des lieux moyens. Il reconnut donc que l'ovale qu'il avoit supposée, avoit le défaut d'être trop renflée. Il voulut la corriger ; & il en imagina une autre trop aplatie, de sorte que mars qu'il croyoit déjà tenir, lui échappa une seconde fois. Alors cherchant un milieu entre l'ovale & le cercle, il imagina une ellipse à laquelle la planete voulut bien s'assujettir.

Premiere analogie de Képler.

Dès qu'il eut déterminé cette ellipse, il n'eut pas de peine à s'assurer, que mars, plus lent vers son aphélie, étoit plus vite vers son périhélie ; & que son mouvement réellement inégal, varioit de maniere qu'un rayon, tiré de cette planete au soleil, balayoit des aires égales en temps égaux. Telle est la premiere loi

que Képler découvrit, & qu'il retrouva encore dans les révolutions des quatre satellites de jupiter. C'est pourquoi il la regarda comme une loi, qui regle le mouvement de toutes les planetes.

Ayant ensuite considéré que les planetes placées à des distances différentes du soleil, <sup>Seconde année</sup> font aussi leurs révolutions dans des temps différents; il conçut qu'il seroit possible de découvrir quelque analogie entre les distances & les temps périodiques. Il vit d'abord que saturne devoit achever sa révolution dans neuf ans & demi, s'il avoit une vitesse égale à celle de la terre, puisqu'étant neuf fois & demi plus loin du soleil, il décrit aussi une orbite neuf fois & demi plus grande. Or, la révolution de cette planete est d'environ vingt-neuf ans. Les temps périodiques augmentent donc dans une plus grande proportion que les distances. Cependant ils n'augmentent pas non plus en raison du quarré de ces mêmes distances, puisqu'alors la révolution de saturne seroit de quatre-vingt-dix ans. La vraie proportion des temps périodiques doit donc se trouver entre celle des distances & celle des quarrés des distances. Képler dit qu'après être tombé à ce sujet dans plusieurs méprises, il découvrit enfin le 15 mai 1618, que les quarrés des temps périodiques des planetes sont toujours

dans la même proportion que les cubes de leur distance moyenne au soleil. Les satellites de jupiter confirmerent encore cette découverte ; & depuis cet astronome, toutes les observations & tous les calculs en ont donné de nouvelles preuves. Vous savez quel jour ces deux analogies, auxquelles on a conservé le nom de Képler, répandent sur le système du monde.

Pensées de  
Képler sur la  
gravité.

Képler a pensé sur la gravité comme Copernic. Il a même été plus loin : car il a dit que les actions combinées de la terre & du soleil sont la cause des irrégularités de la lune ; que la lune & la terre se réuniroient, si elles n'étoient pas retenues ; que le flux & le reflux sont l'effet de l'attraction de la lune ; & que toutes les planetes gravitent vers le soleil. Cependant il falloit qu'il conçût encore bien imparfaitement cette gravitation ; puisque dans la suite il l'abandonna tout-à-fait pour d'autres principes fort extraordinaires. Car il imagina comme répandue dans l'espace, une certaine image immatérielle, qui, sortant du soleil, enveloppoit les planetes, & les forçoit à tourner avec elle autour de cet astre. On lui reproche encore beaucoup d'autres idées de cette espece. Telle est, par exemple, l'analogie qu'il a cru trouver entre les mouvements des corps célestes & les sept tons de

la gamme. Mais il ne faut pas le juger d'après des opinions qui sont un reste de l'esprit ténébreux de tant de siècles, & qui doivent seulement nous étonner davantage, quand nous considérons la lumière que cet astronome a répandue.





## CHAPITRE VI.

*Naissance de plusieurs sciences. L'algebre, l'analyse, principes de mécanique, loix du mouvement, l'horloge à pendule.*

**K**ÉPLER & Galilée sont l'époque où la philosophie commence. Les succès de ces deux observateurs ouvrent enfin une route, dans laquelle plusieurs hommes de génie vont entrer. On va continuer d'observer; on cherchera les causes en remontant de phénomènes en phénomènes; & on renoncera peu à-peu aux hypothèses & aux principes vagues.

Les découvertes, qu'on doit à l'observation étendront nos connoissances & nous forceront à créer de nouvelles sciences & de nouveaux arts.

Dès que nous ne cherchons plus la nature dans notre imagination, l'étude que nous nous proposons n'a plus de bornes: elle embrasse l'univers. La philosophie n'est plus la science d'un homme, qui médite les yeux fermés: c'est l'histoire de la nature: elle tient à tous les arts. Combien donc ne faudra-t-il pas acquérir de connois-



connoissances pour y faire des progrès ? & dans combien de genres ?

Aussi les sciences déjà connues vont s'étendre, & de nouvelles vont naître. Une découverte mettra dans la nécessité d'en faire d'autres. Les objets d'étude se multiplieront : on ne pourra pas se borner à un seul : la vue se portera toujours au delà : on embrassera tous les jours davantage : on étudiera une multitude d'arts & de sciences à la fois.

Le télescope, encore imparfait, paroît n'avoir été trouvé que pour nous montrer une science, dont nous connoissions à peine quelques éléments. Si nous le voulons perfectionner, il faudra observer les rayons depuis le corps lumineux jusqu'aux surfaces qu'ils éclairent; découvrir comment ils se réfléchissent, comment ils se brisent en passant d'un milieu dans un autre, suivre par-tout le chemin qu'ils tracent, expliquer le phénomène de la vision; & nous formant de nouveaux yeux, voir les objets qui jusqu'ici nous ont échappé par leur éloignement ou par leur petitesse. Ainsi de l'optique mieux connue naîtront la catoptrique & la dioptrique.

Del'optique perfectionnée naîtront la catoptrique & la dioptrique.

A mesure que nous connoîtrons mieux l'astronomie, nous perfectionnerons la géographie

L'astronomie, alors mieux

con nue , per-  
fectionnera la  
géographie &  
la navigation,  
& ce fera une  
nécessité d'é-  
tudier les mé-  
chaniques.

& la navigation. Mais pour étudier ces sciences avec succès , il sera encore nécessaire d'étudier les loix du mouvement. Il faudra développer les principes de la mécanique ; & c'est alors que les objets d'étude se multiplieront sans fin.

Pour réussir  
dans ces sciences , il faudra  
être géomètre.

Cependant il ne suffira pas d'amasser des expériences & des observations. Il faut encore rendre raison des phénomènes , faire servir la nature à nos usages , connoître par conséquent ses forces , les loix qu'elle suit , la régler en quelque sorte nous-mêmes. Or , c'est à quoi nous ne réussirons , qu'autant que nous suivrons la génération des effets , non-seulement en observant , mais encore en mesurant & en calculant. La géométrie nous deviendra donc absolument nécessaire.

Ce sera donc  
encore une né-  
cessité de per-  
fectionner la  
géométrie.

Les objets de nos recherches venant à s'étendre & à se multiplier , les rapports en seront plus compliqués ; & les problèmes plus difficiles à résoudre. Mille obstacles nous arrêteront par conséquent à chaque pas , si la géométrie ne se perfectionne pas encore. En un mot la géométrie doit être appliquée à la mécanique , & ces deux sciences doivent l'être ensemble à toutes les parties de la philosophie , & se perfectionner avec elles.

Voilà, Monseigneur, les sciences, qui vont occuper plusieurs grands esprits pendant le cours du dix-septieme siecle. Voyons-les dans leurs commencements: ce seroit un trop grand ouvrage que de les développer en entier; & puis, si nous voulons dire la vérité, nous n'en savons pas assez, ni vous ni moi, pour les suivre jusqu'au bout.

Voilà les objets qui vont occuper les génies du dix-septieme siecle.

Les sciences doivent leurs progrès aux méthodes rendues plus simples; & si elles en ont fait de si lents pendant plusieurs siècles, c'est que rien n'est si difficile que de simplifier.

Les sciences doivent leurs progrès à la simplicité des méthodes.

Avant l'usage des chiffres arabes, l'art de calculer, si nécessaire pour suivre les procédés de la nature, ne pouvoit être que très-borné. Les problèmes ne se pouvoient résoudre qu'à force de tête, & ils devenoient impossibles pour peu qu'ils fussent compliqués. Ce fut vers l'an 960 ou 970 que les chiffres arabes commencerent à s'introduire dans l'église d'occident: on en eut l'obligation à Gerbert, depuis pape, sous le nom de Silvestre II. Mais il se passa plusieurs siècles encore, avant qu'ils fussent généralement connus.

L'art de calculer en est la preuve.

L'algebre est aux chiffres arabes ce que ceux-ci sont aux chiffres romains: ce n'est qu'une méthode plus simplifiée. Nous la devons encore aux Arabes: ce fut Léonard de Pise qui

l'apporta en Italie au commencement du quinzième siècle. Elle y fit d'abord des progrès assez rapides.

Essayez de diviser deux cents quatre mille neuf cents quatre-vingt-quatre, par six cents cinquante-sept, sans exprimer ces nombres autrement que je fais; vos efforts seront inutiles, ou vous n'en viendrez à bout qu'avec une grande contention d'esprit. Au contraire si vous vous servez des chiffres arabes, la division ne sera plus qu'une opération purement mécanique; & vous trouverez d'un coup de plume ce que vous cherchez. L'expression algébrique est encore plus abrégée. Elle renferme dans un petit nombre de signes ce qui demanderait un grand nombre de chiffres arabes. Elle dégage les calculs dont les rapports trop multipliés fatigueroient l'esprit; & par son moyen on résout des problèmes qu'il seroit difficile de résoudre autrement, ou que même on ne résoudroit pas.

Vous savez tout cela, Monseigneur, (\*) & je ne vous le rappelle, que pour vous faire comprendre que comme on n'a d'abord perfectionné l'art de calculer, qu'autant qu'on a imaginé des méthodes plus simples; on ne continuera de le perfectionner encore, que parce qu'on imaginera de nouveaux moyens, qui simplifieront davantage.

---

(\*) Mr. de Keralio avoit enseigné les mathématiques au prince.

L'algèbre n'étoit pas au quinzième siècle telle que vous la connoissez. Les méthodes dont on faisoit usage, se bornoient à un certain nombre de cas, & ne fournissoient que des solutions particulières. Les expressions algébriques n'étoient pas même encore assez simples. Ce fut au seizième siècle, que Jean Borel, françois, plus connu sous le nom de Buteo, se servit le premier des lettres de l'alphabet; encore ne les employa-t-il que pour désigner les quantités inconnues. Après lui, François Viète, autre françois, imagina d'exprimer encore les quantités connues par ces lettres, & ce seul changement rendit le calcul plus facile & plus lumineux.

C'est ainsi que  
l'algèbre s'est  
perfectionnée.

Vous concevez qu'un art est plus parfait, à proportion qu'on le réduit à un plus petit nombre de règles; à quoi on ne peut parvenir, qu'en trouvant des règles plus générales. Or, Viète, s'occupant de cette recherche, découvrit des solutions générales pour des cas, qui auparavant demandoient chacun des solutions particulières. Toutes ses méthodes étoient simples & ingénieuses; & l'algèbre fit de si grands progrès par ses travaux, qu'on regarde ses découvertes comme le germe de celles qui ont été faites après lui.

Viète est encore le premier qui ait appliqué l'algèbre à la géométrie. A cet égard Des-

& que la géo-  
métrie à la-

quelle on l'a  
appliquée,  
s'est perfec-  
tionnée elle-  
même pour  
perfectionner  
ensuite les mé-  
chaniques & la  
physique.

cartes a néanmoins la gloire de l'invention ; par la sagacité avec laquelle il a réussi. A la vérité, il paroît bien facile d'exprimer avec des signes algébriques des lignes & des rapports de lignes : mais le sort des méthodes, lorsqu'elles sont connues, est toujours d'étonner d'autant moins qu'elles sont plus simples ; & cependant leur simplicité même est souvent ce qui avoit empêché de les découvrir. Il ne suffisoit pas de voir qu'on peut se servir en géométrie des lettres de l'alphabet ; il falloit encore savoir juger des avantages que l'analyse algébrique procureroit à cette science, & trouver des méthodes générales pour en faire l'application avec succès. C'est dans cette partie sur-tout, qu'au jugement des meilleurs mathématiciens, Descartes montre un génie supérieur. Il développa la théorie des courbes avec une sagacité singulière : il l'étendit à quantité de problèmes difficiles, que la simplicité de ses méthodes rendoit cependant faciles à résoudre : & la géométrie prenant un nouvel essor, fut propre à répandre un nouveau jour sur toutes les parties de la physique, auxquelles on l'applique. Dans le même temps la France avoit un autre géometre, qui faisoit voir presque autant d'invention que Descartes, & qui ayant imaginé des méthodes quelquefois plus simples, a mis sur la voie pour en trouver de plus générales encore. C'est Fermat, conseiller au parlement de Toulouse.

La géométrie des anciens étoit bornée par l'imperfection de ses méthodes. Comme elle étoit assujettie à procéder par une suite de raisonnemens développés, les rapports s'embarassoient, lorsqu'ils se compliquoient à un certain point, & ils échappoient enfin à l'esprit. En effet, s'il est certain que l'évidence consiste dans l'identité, il ne l'est pas moins que l'identité ne sera sensible qu'à proportion que nous rapprocherons davantage les termes identiques, en substituant une expression abrégée à de longs raisonnemens; c'est alors qu'on verra sans peine, ou même sans effort, ce qu'on ne pouvoit pas appercevoir auparavant. Tel est l'avantage de l'analyse de Descartes.

Les méthodes se simplifient en substituant des expressions abrégées: c'est ce que fait l'analyse de Descartes.

La géométrie étoit alors cultivée avec émulation. Vous comprenez que les nouvelles vues des Descartes n'ont pas peu contribué à entretenir ou même à augmenter le goût de cette étude: pour peu qu'on l'aimât, il étoit naturel de l'aimer davantage. On se trouvoit transporté dans un nouveau pays, où tout excitoit la curiosité, & où chacun se flattoit de faire des découvertes. On cherchoit donc: on imaginoit des problèmes difficiles: on se faisoit des défis: c'étoit à qui auroit l'avantage de l'invention. Le pere Merseune, en relation avec tous les savants, & savant lui-même, avoit surtout le talent d'élever des questions curieuses.

Du temps de ce philosophe, & depuis on a cultivé la géométrie avec passion, & l'analyse s'est perfectionnée de plus en plus.

& d'entretenir dans les esprits cette fermentation, qui hâte les progrès des sciences.

Il est des temps où il semble que le génie devienne contagieux. Cette contagion, qui ne gagne pas dans tous les siècles, gagna de plus en plus depuis Descartes jusqu'à la fin du dix-septième, & au delà. On inventa de nouvelles méthodes, on les généralisa, on les simplifia, on se fit encore des défis. Wallis, Grégori & Barrow se distinguèrent sur-tout dans cette carrière. Le dernier, en simplifiant une des méthodes de Fermat, fut au moment de trouver le calcul différentiel: il ne lui restoit qu'à généraliser un peu plus. Mais cette découverte étoit réservée à Newton. C'est ainsi que l'analyse fut successivement portée à un point de perfection, où je ne crois pas que vous vouliez la suivre. Comme vous connoissez de réputation les autres grands géomètres, je ne vous les nommerai pas, & je passe à autre chose.

Il n'y a point  
de repos réel.

Il n'y a point de repos absolu dans l'univers: tout corps se meut réellement. Ce que nous nommons repos, n'est que l'état d'un corps qui ne change pas de situation par rapport à d'autres. Le repos n'est qu'apparent.

Il n'y a point  
de repos rela-  
tif, sans une  
tendance au  
mouvement.

Par-tout où nous croyons appercevoir du repos, il y a une tendance à un mouvement relatif; & tout corps qui nous paroît immobile, se mouvroit à nos yeux, si ses efforts pour se



mouvoir n'étoient pas combattus par des efforts contraires. Tout ce qui se repose sur la terre, tend au centre; & ce qui est au centre, tend à la circonférence. En un mot, toutes les parties de la matiere ont une infinité de tendances en tous sens, puisqu'agissant mutuellement les unes sur les autres, chacune est attirée par toutes, & toutes sont attirées par chacune. Vous voyez par-là combien dans le principe de la gravitation universelle les causes & les effets se compliquent.

Cette complication de cause & d'effets est ce que la mécanique se propose de démêler & de développer. Cette étude vaste se borne cependant à découvrir les loix du mouvement de l'équilibre; & vous concevez que ces loix étant une fois connues, on aura les principes de la mécanique.

Pour réussir dans ces recherches, il ne suffit pas d'observer: il est évident qu'il faut encore mesurer, calculer; & l'analyse la plus délicate devient absolument nécessaire.

La mécanique n'a donc pu faire des progrès, qu'autant que la géométrie en a fait elle-même. Cependant elles se suivent de si près, qu'elle marchent, pour ainsi dire, de front. Aussi les grands hommes dont j'ai déjà parlé,

C'est dans les loix du mouvement & dans celles de l'équilibre que sont les principes des mécaniques.

Pour les découvrir il faut donc mesurer & calculer.

C'est pour-quoi la mécanique & la géométrie se cultivent ensemble.

ont-ils cultivé l'une & l'autre en même temps. Tâchons de nous faire une idée générale de leurs travaux. Je suivrai l'ordre de leurs découvertes, & pour abrégé, je parlerai peu de leurs méprises.

Galilée fait voir que des corps de pesanteur inégale tombent avec la même vitesse.

Le célèbre Galilée s'est encore distingué dans les mécaniques. Les péripatéticiens enseignoient, comme un axiome, que la vitesse des corps graves dans leur chute est en même raison que leur pesanteur. Galilée combattit d'abord ce préjugé par une expérience. En présence d'un grand nombre de personnes que la curiosité avoit attirées, il laissa tomber du haut d'un dôme des corps de pesanteur fort inégale, & tout le monde, jusqu'aux Péripatéticiens mêmes, vit qu'il n'y avoit presque pas de différence dans le temps de leur chute.

Il y auroit eu lieu de s'étonner, si cette expérience n'eût pas réussi : car la pesanteur d'un corps n'est que la somme des pesanteurs des parties de matière qui le composent, & plus de pesanteur suppose seulement un plus grand nombre de parties. Or, soit qu'on prenne ces parties ensemble, soit qu'on les prenne séparément, en égale quantité, ou en quantité inégale, on ne peut pas présumer qu'elles tomberont avec plus de vitesse les unes que les autres. Dix pièces d'or, chacune d'une once, doi-

vent certainement tomber en même temps. Qu'on en réunisse neuf, elles n'en seront pas plus précipitées dans leur chute pour avoir été réunies. Elles n'auront donc pas plus de vitesse qu'une pièce d'une once.

Lorsque les corps n'ont pas la même densité, la résistance de l'air met une différence sensible dans le temps de leur chute : mais vous savez que dans la machine pneumatique, la plume tombe avec la même vitesse que l'or.

Cette expérience de Galilée souleva contre lui tous les vieux professeurs ; de sorte qu'il fut contraint de quitter Pise & de se retirer à Padoue, où on lui donna une chaire.

Alors moins contrarié, il s'occupa de recherches plus difficiles, & il découvrit les loix du mouvement accéléré dans la chute des corps. Il démontra que dans les temps 1, 2, 3, 4, les espaces parcourus successivement sont 1, 3, 5, 7 ; & que tous pris ensemble, depuis le commencement de la chute, ils sont comme le carré des temps.

Il prit une longue pièce de bois dans laquelle il fit creuser un canal ; & l'ayant inclinée de manière que la lenteur du mobile lui permit de comparer le temps avec l'espace parcouru.

Il découvre les loix du mouvement accéléré dans la chute des corps.

Il fait voir que, le long d'un plan incliné, elles sont les mêmes.

mes, que dans  
une direction  
perpendicu-  
laire.

ru, il trouva toujours que dans un temps double l'espace étoit quadruple; dans un temps triple, neuf fois aussi grand, &c. Cette expérience confirmoit ses raisonnements; & faisoit voir que le long d'un plan incliné l'accélération suit les mêmes loix que dans la direction perpendiculaire.

L'idée qu'il  
s'en fait, lui  
découvre les  
loix du pen-  
dule dans ses  
vibrations.

Pour se faire une idée plus précise du mouvement accéléré dans l'un & l'autre cas, il représenta des plans inclinés par des lignes tirées des extrémités du diamètre d'un cercle, & il représenta la direction perpendiculaire par le diamètre même. Quoique toutes ces lignes fussent inégales, il démontra que le mobile les parcouroit chacune dans le même temps, qu'il auroit employé à parcourir le diamètre.

Cette théorie le conduisit à découvrir les loix que le pendule suit dans ses vibrations. Il en vit naître, comme une conséquence, la vérité d'une observation qu'il avoit déjà faite. C'est que les vibrations d'un même pendule sont isochrones, c'est-à-dire, que les petites se font dans le même temps que les grandes: il faut néanmoins qu'elles soient toutes assez petites.

Il détermine  
le rapport de

Comparant ensuite des pendules inégaux; il découvrit que dans un même temps le nom-

bre des vibrations est réciproquement comme la racine quarrée de la longueur, ou autrement que le quarré de ce nombre est réciproquement comme la longueur même. Alors pour mesurer la hauteur des voûtes des églises, il n'avoit plus qu'à comparer le nombre des vibrations des lampes qui y sont suspendues avec le nombre de celles que faisoit dans le même temps un pendule d'une grandeur connue. Il en fit plusieurs fois l'expérience.

---

la longueur  
du pendule au  
nombre des  
vibrations.

Le pendule lui servit encore à démontrer, que dans la chute des corps la vitesse n'est pas comme la pesanteur. Car deux pendules égaux, dont l'un est chargé d'un poids dix fois plus pesant, font leurs vibrations dans le même temps à peu de chose près.

Jusqu'alors on n'auroit pas imaginé qu'il fût possible de tracer la courbe que décrit un corps projeté obliquement. La chose devint facile à Galilée. Il n'eut qu'à considérer le mouvement de projection modifié par le mouvement que produit la pesanteur, dont il connoissoit les loix; & il trouva que cette courbe est une parabole. Cette dernière découverte lui fit sur-tout beaucoup d'honneur: mais routes doivent lui en faire: car nous y trouvons un germe, qui en se développant peu-à-peu, développera le système du monde.

---

Il découvre  
la courbe que  
décrit un  
corps projeté  
obliquement.

Castelli &  
Torricelli ses  
disciples.

Castelli & Torricelli, disciples de Galilée; s'appliquèrent particulièrement à l'hydraulique, partie des mécaniques, dont la connoissance est sur-tout nécessaire en Italie. Le second écrivit aussi sur les mêmes sujets que son maître, & il ajouta de nouvelles vues à la théorie des mouvements accélérés. Mais ne voulant parler que des principales découvertes, je passe sur ces détails, pour venir à la pesanteur de l'air.

On voyoit les  
effets de la pe-  
santeur de  
l'air & on les  
expliquoit par  
l'horreur du  
vuide.

Plusieurs expériences démontroient la pesanteur de l'air. On en voyoit les effets dans les siphons, les pompes aspirantes, &c., & on leur cherchoit une autre cause dans une certaine horreur, qu'on prétendoit que la nature a du vuide. Lorsque Galilée remarqua que les pompes aspirantes n'élevent l'eau qu'à la hauteur de trente-deux pieds; il en conclut seulement que la force de la nature pour éviter le vuide est limitée, & que la colonne d'eau en est la mesure. En conséquence il faisoit du vuide avec les poids qui détachent un piston du fond d'un tube.

Galilée, qui  
croyoit l'air  
pesant, tenoit  
lui-même à ce  
préjugé.

Galilée n'ignoroit pas la pesanteur de l'air: il montre même comment on la peut prouver. Pourquoi donc faut-il que, tenant encore au préjugé de l'horreur du vuide, il n'imagine pas que la colonne d'eau peut être soutenue par le

contrepoids d'une colonne d'air? On croiroit qu'il auroit dû faire cette découverte, puisqu'il y touchoit. C'est ainsi que Viète de proche en proche eût pu découvrir jusqu'au calcul différentiel : mais il semble qu'il y ait un terme, où les plus grands esprits s'arrêtent d'eux-mêmes, sans avoir trouvé d'obstacles.

Torricelli franchit ce terme. Pour faire l'expérience du vuide en petit, il remplit de mercure un tube de verre scellé par l'un des bouts. Il jugeoit que quelle que fût la force qui soutenoit une colonne d'eau de trente-deux pieds, elle soutiendrait également tout autre fluide; & que le mercure pesant environ quatorze fois autant que l'eau, il se soutiendrait à la hauteur d'environ vingt-huit pouces, s'il plongeait l'orifice du tube dans un vase plein de mercure. Cette expérience ayant parfaitement réussi, Torricelli chercha la cause de ce phénomène, & soupçonna enfin que la masse d'air qui portoit sur le mercure extérieur, étoit le contrepoids qui soutenoit le fluide au dessus de son niveau. Il eût sans doute fait de nouvelles expériences pour s'assurer de cette découverte; mais il mourut à la fleur de son âge, lorsqu'il pouvoit rendre encore de grands services à la philosophie.

L'expérience  
ce du mercure  
qui se soutient  
dans un tube  
au dessus de  
son niveau,  
fait soupçon-  
ner la pesanteur  
de l'air à  
Torricelli.

1647

L'expérience de Torricelli fit beaucoup de bruit. Le pere Mersenne, qui en fut informé

Pascal achève  
de démontrer

la pesanteur  
de l'air.

le premier, en répandit la nouvelle dans Paris; où elle fut répétée; & Pascal, alors âgé de vingt-trois ans, fit à ce sujet un traité, dans lequel il employoit le principe de l'horreur du vuide, & qui dès ce moment lui fit un nom. Ayant ensuite appris le soupçon que Torricelli avoit eu, il le vérifia en faisant l'expérience dans le vuide: car le mercure ne se souleva plus dans le tube. Il sentoit cependant qu'il falloit plus d'une preuve, pour combattre un vieux préjugé dont il ne s'étoit pas garanti. Il fit donc faire l'expérience de Torricelli sur le Puy-de-dome, haute montagne d'Anvergne. Or, la hauteur du mercure à mi-côte ayant été moindre de quelques pouces qu'au pied, & moindre encore au sommet, on ne put plus douter que ce fluide ne fût soutenu dans le tube par le poids de l'atmosphère. Pascal s'en assura lui-même à Paris: car étant monté sur une tour élevée d'environ vingt-cinq toises, il trouva dans la hauteur du mercure une différence de plus de deux lignes.

Descartes est  
le premier qui  
ait expliqué  
par la pesanteur  
de l'air l'expérience  
du mercure  
suspendu  
dans le tube.

Descartes au reste est le premier qui ait rejeté le principe de l'horreur du vuide. Avant que Torricelli eût formé ou communiqué ses soupçons sur la suspension du mercure, il l'avoit lui-même expliquée par le poids de l'air. Il prédit le succès de l'expérience qu'on se proposoit de faire sur le Puy-de-dome, & il pourroit bien

en



en avoir donné l'idée à Pascal : il la revendique au moins dans une de ses lettres. Quand on pense à la sagacité de ce philosophe, on regrette qu'il ait préféré le plaisir d'imaginer à celui d'observer.

Après la découverte de la pesanteur de l'air, les lois du mouvement devinrent le principal objet des recherches des physiciens géomètres. Descartes s'en étoit déjà occupé, & avoit établi pour lois générales, que le mouvement subsiste dans un corps avec la même vitesse & la même direction, tant qu'aucun obstacle ne le détruit pas, ou n'en change pas la vitesse & la direction ; que tout mouvement ne se fait de sa nature qu'en ligne courbe, que parce que sa direction est continuellement changée par quelque obstacle ; en sorte que si l'obstacle cessoit, le corps s'échapperoit par la tangente, au point où l'obstacle auroit cessé.

Loix générales du mouvement données par Descartes.

Ces lois sont suffisamment démontrées par l'expérience. Mais Descartes n'ayant pas réussi à découvrir les lois particulières que la nature suit dans le choc des corps, la société royale de Londres en proposa la recherche à ceux de ses membres qui s'appliquoient à perfectionner les mécaniques. Wallis, Wren & Huyghens y travaillèrent séparément, se rencontrèrent dans les principes, & satisfirent avec le même succès à ce qu'on leur avoit demandé.

La société royale proposa la recherche des lois de la nature dans le choc des corps.

Il faut d'abord distinguer deux sortes de corps: les corps élastiques, dont la figure se rétablit après le choc dans son premier état; & les corps durs, absolument privés de ressort.

Principe gé-  
néral de ces  
loix.

On établit ensuite pour principe général, qu'une force appliquée à mettre un corps en mouvement, lui donne une vîtesse d'autant moindre qu'il est plus grand; & qu'un corps choqué détruit dans le corps choquant autant de mouvement, que le corps choquant lui en communique.

Loix du choc  
dans les corps  
parfaitement  
durs.

Supposons donc qu'un corps dur, poussé avec une certaine vîtesse, choque un autre corps dur en repos; la force, qui étoit employée à le mouvoir seul, les meut tous deux après le choc. La quantité de masse en mouvement est donc plus grande: la vîtesse commune aux deux corps est donc moindre. Elle sera, par exemple, les deux tiers de ce qu'elle étoit avant le choc, si le corps choquant est double de l'autre.

Si un corps en choque un autre qu'il suit & qu'il atteint, il ne le frappera qu'avec l'excès de vîtesse qu'il a sur lui. Or, cet excès se partagera entre les deux, de la même manière que dans le cas où l'un des deux corps étoit en repos, c'est-à-dire, en raison des masses. Il ne reste donc qu'à répartir cet excès dans cette pro-

portion, pour déterminer de combien la vitesse du corps choqué sera accélérée, & de combien celle du corps choquant sera retardée : alors on aura la vitesse commune.

Enfin si ayant une inégale quantité de mouvement, ils se choquent avec des directions contraires ; celui qui a le plus de mouvement détruira tout à-fait le mouvement de celui qui en a moins, & en perdra lui-même autant qu'il en aura détruit. Car deux mouvements égaux & directement opposés, doivent se détruire mutuellement. Le corps choquant agira donc avec le surplus qui lui reste comme sur un corps en repos ; & ce surplus s'étant réparti en raison des deux masses, ils iront ensemble dans la direction du corps qui avoit le plus de mouvement.

Pour déterminer ensuite les loix, qui ont lieu dans le choc des corps parfaitement élastiques, il suffit de considérer l'effet que le ressort doit produire.

Loix du choc  
dans les corps  
parfaitement  
élastiques.

Lorsqu'un corps de cette espèce en choque un autre en repos, il le presse & en est pressé, & cette pression réciproque augmente, jusqu'à ce que de part & d'autre, les ressorts soient aussi bandés qu'ils peuvent l'être. Or, s'ils restoient dans cet état de pression, sans faire d'effort pour se rétablir ; il est évident que les deux

corps feroient mus dans la même direction , & que la force feroit répartie en raison des masses. Il arriveroit seulement que dans la pression réciproque , il y auroit une partie du mouvement détruite par la réaction du corps choqué : car dans ce cas , le corps choquant est comprimé par une force , qui le repousse en arriere , & qui par conséquent ralentit son mouvement. Mais cela n'arrive pas : au contraire , le ressort des deux corps se débände avec la même force , avec laquelle il a été bandé ; & comme il appuie également sur les deux , il les repousse en sens contraire , en leur distribuant la force avec laquelle il réagit.

Si les deux corps sont égaux , le corps choquant sera repoussé par la réaction du ressort , avec une force égale à celle avec laquelle il a frappé. Il s'arrêtera donc , & le corps , qui étoit en repos , sera poussé en avant par la réaction du même ressort , & prendra la vitesse qu'avoit le corps choquant.

Dans la supposition où étant égaux , ils feroient mus l'un contre l'autre avec des vitesses égales , ils réfléchiront avec la même vitesse qu'ils avoient chacun avant le choc ; car à l'instant où le ressort se débände , il réagit sur tous deux avec la même force avec laquelle il a été bandé. Ils ne feront donc que changer de direction.

Chacun des deux ne retourne en arriere, que parce qu'il est poussé par l'autre, & vous voyez, par conséquent, qu'il se fait entre eux un échange de vitesse. L'un reçoit celle de l'autre, & lui rend la sienne. Sur ce principe, vous pouvez prévoir ce qui arriveroit, s'ils se choquoient avec des vitesses inégales. On pourroit faire bien d'autres suppositions, suivant la différence des masses & des vitesses.

Si d'après ces loix on vouloit trouver ce qui arriveroit dans le choc, lorsque l'élasticité n'est pas parfaite, on chercheroit d'abord la vitesse que chaque corps acquerroit, ou perdrait par le choc, en supposant que les corps qui se choquent sont absolument privés de ressort. Il faudroit ensuite doubler cette vitesse, si les corps étoient parfaitement élastiques, parce que le ressort parfait produit ou détruit autant de vitesse, que le choc même en produit ou en détruit dans les corps sans ressort. Si la force du ressort n'est pas entiere, par exemple, si elle n'est que la moitié de la force parfaite, elle ne produira que la moitié de la vitesse que les corps sans ressort acquerroient ou perdroyent par le choc, & dans ce cas on augmentera de la moitié la vitesse acquise ou perdue par le choc sans ressort. Mais c'en est assez : de plus grands détails nous meneroient trop loin ; il nous suffit d'appercevoir les prin-

Ces loix peuvent être appliquées aux corps dont l'élasticité n'est pas parfaite.

cipes. Nous allons considérer de la même manière les recherches d'Huyghens sur les forces centrifuges.

Recherches  
d'Huyghens  
sur les forces  
centrifuges.

Vous concevez qu'avec la même vitesse les forces centrales seront plus grandes, à proportion que le mobile décrira un plus petit cercle. Car puisque la courbe s'écarte alors davantage de la ligne droite, le mobile fait plus d'efforts pour s'échapper; & par conséquent, il en faut plus aussi pour le retenir. Dans ce cas, les forces centrifuges & centripètes sont donc nécessairement plus grandes. Vous remarquerez de même qu'elles le sont encore plus, lorsque, dans un même cercle, un corps se meut avec une plus grande vitesse. Tout cela est facile. Mais quel est le rapport des forces centrifuges dans ces différentes suppositions? C'est ce qu'il falloit déterminer exactement, & ce que Huyghens a tenté le premier.

Dans le cas où des cercles égaux sont décrits par des corps de même masse avec des vitesses inégales, il démontra que les forces centrifuges sont comme les quarrés des vitesses; c'est à-dire, neuf fois aussi grandes, si les vitesses sont triples. Si, au contraire, avec la même vitesse, les circonférences étoient inégales; les forces centrifuges seroient réciproquement comme les rayons: doubles, si le ra-

yon n'est que la moitié : triples, s'il n'est que le tiers.

Huyghens ne se contenta pas d'avoir démontré ces rapports : il découvrit encore la quantité absolue de force centrifuge dans un mobile, qui se meut avec une vitesse déterminée. Mais cette théorie seroit trop forte pour nous : il nous sera plus facile de nous faire quelque idée d'une autre invention de ce grand mécanicien.

Galilée, qui avoit le premier observé l'égalité de durée entre les oscillations du pendule, avoit eu dessein de s'en servir pour mesurer le temps, & en avoit fait naître l'idée à quelques astronomes. Cette recherche demandoit qu'on trouvât le moyen de perpétuer les vibrations, & de les compter, sans être obligé de les suivre continuellement des yeux. Huyghens occupé de cette découverte, imagina de construire une horloge avec un pendule, qui en modere le rouage & qui l'assujettit à un mouvement uniforme. Il est adapté de manière que par sa partie supérieure il communique un mouvement alternatif à un aissieu, garni de deux petites palettes ; & ces palettes, qui s'engrenent dans une roue, ne laissent passer qu'une dent à chaque vibration. Cette roue se meut donc aussi uniformément que le pen-

Il invente  
l'horloge à  
pendule.

dule, & elle regle le mouvement du rouage entier, dont toutes les parties s'engrenent les unes dans les autres. Enfin le mouvement se perpétue dans le pendule, parce que le rouage, à chaque vibration, lui en rend à peu-près la même quantité, qu'il en perd par le frottement & par la résistance de l'air. Il se meut par ce moyen jusqu'à ce que le ressort ou le poids de l'horloge cesse d'agir. Cette machine ingénieuse, devenue aujourd'hui si commune, fut découverte en 1656.

Il détermine  
la longueur  
du pendule,  
en déterminant  
le centre  
d'oscillation.

Mais si on ne connoît pas la longueur d'un pendule, on ne pourra pas juger de la durée de ses vibrations, ni s'assurer, par conséquent, d'en avoir un qui les fasse exactement dans une seconde, par exemple. Or cette longueur, comme vous le savez, n'est pas facile à déterminer. C'est que tout pendule est dans le vrai composé d'une suite de poids qui vont toujours en s'éloignant du centre de suspension. Chacun de ces poids feroit séparément ses vibrations dans des temps différents: mais forcés à se mouvoir ensemble, le plus vîte hâte le plus lent, & en est retardé. S'il étoit possible de les réunir tous dans un point à l'extrémité d'une ligne mathématique, la longueur du pendule seroit celle de cette ligne. Or, quicqu'ils soient répandus dans toute la longueur du pendule, ils font cependant leurs vibrations, comme



s'ils étoient tous concentrés en un seul point, de la même manière qu'un corps pèse comme si toutes ses parties se ramassoient dans son centre de gravité. Ce point est le centre d'oscillation qu'il falloit trouver pour déterminer la longueur du pendule: problème difficile, dont Huyghens donna la solution.





## CHAPITRE VII.

*De l'optique & de ses premiers progrès.*

A quoi se  
bornoient les  
connoissances  
des anciens  
sur l'optique.

Les grands progrès de l'optique à la fin du dix-septieme siecle, & la part qu'elle a eue à plusieurs découvertes astronomiques, demandent que nous nous représentions les états par où elle a passé jusqu'à Newton.

Les anciens n'avoient en ce genre que des connoissances très bornées. Ils ont découvert la propagation de la lumiere en ligne droite, & l'égalité de l'angle de réflexion avec l'angle d'incidence. Ptolomée a même connu la réfraction de la lumiere, lorsque les astres sont vus à l'horison; découverte qui étoit du ressort d'un astronome. Il en a conclu qu'on se trompe alors sur le lieu des astres, & cependant il n'a point imaginé qu'il fallût corriger les hauteurs prises. Il dit que si les objets paroissent plus grands à l'horison, c'est un effet du jugement de l'ame, qui les jugeant plus éloignés,

se les représente sous un plus grand diametre. Nous ne savons pas d'ailleurs jusqu'où il a porté ses recherches : parce que son ouvrage ne nous est connu que par quelques citations. Telles sont les connoissances des anciens sur l'optique. Ils n'avoient pas assez d'observations pour expliquer les phénomènes : aussi n'en donnent-ils que des raisons peu satisfaisantes ou même ridicules.

Il faut venir jusqu'au seizieme siecle, avant de trouver des découvertes en ce genre. encore se feront elles bien lentement. Jean-Baptiste Porta, gentilhomme napolitain, qui mourut en 1515, ayant remarqué que les rayons qu'on laisse entrer dans une chambre obscure, par une ouverture pratiquée dans la fenêtre, peignent au dedans les objets extérieurs, ajoute qu'il va révéler un secret dont il a toujours fait mystere : c'est qu'en mettant une lentille convexe à l'ouverture, les images sont si distinctes, qu'on reconnoît parfaitement les personnes qui sont dehors. Il dit ensuite que la cavité de l'œil est une chambre obscure. Il devoit donc dire encore que le crySTALLIN est la lentille convexe. Mais il ne suit pas cette comparaison, & quoiqu'étant médecin, il dût connoître l'organe de la vue, il s'imagine que les images se tracent sur le crySTALLIN.

Jean-Baptiste  
Porta, a le pre-  
mier observé  
les rayons qui  
entrent dans  
une chambre  
obscure, à la-  
quelle il com-  
pare l'œil.

**Maurolicus**  
 a le premier  
 connu l'usage  
 du cryſtallin.

Plusieurs années après, Maurolicus de Meſſine, un des meilleurs géometres du ſeizieme ſiècle, connu mieux l'usage du cryſtallin : car il le juge fait pour rasſembler les rayons ſur la rétine. Il explique même ſur ce principe pourquoi les presbytes ont la vue longue & voient mal de près ; & pourquoi les myopes ont la vue courte, & voient mal de loin : & il fait voir comment le défaut des premiers ſe corrige avec un verre convexe, & celui des ſeconds avec un verre concave. Il explique encore l'image que forme un miroir concave, en représentant comment les rayons ſe réunissent dans les points d'un plan oppoſé au miroir. Cependant il n'entre dans aucun détail ſur la maniere dont l'image ſe fait dans l'œil. On ſoupçonne qu'il a pu être arrêté par la difficulté de concilier le renverſement de l'image avec la poſition droite dans laquelle nous voyons les objets.

Il explique  
 le premier un  
 phénomène  
 propoſé par  
 Ariſtote.

Pourquoi, demandoit Ariſtote, un rayon du ſoleil, ayant paſſé par une ouverture triangulaire, forme-t-il un cercle au delà ? & pourquoi, ſi le ſoleil ſe trouve en partie éclipsé, ce rayon trace-t-il une figure ſemblable à la portion du diſque qui n'eſt pas encore cachée ? Ce philoſophe répondoit : c'eſt parce que la lumière, faite pour représenter le corps lumineux, en reprend la reſſemblance, auſſitôt qu'elle a

franchi l'obstacle qui la gênoit. Il supposoit que la forme des rayons dépend de l'ouverture par où ils passent ; & par conséquent, il étoit bien loin de comprendre, comment nous voyons les objets sous toute sorte de figures.

Maurolicus a le premier expliqué ce phénomène, en considérant que chaque point de l'ouverture est le sommet de deux cônes opposés, dont l'un a sa base sur le soleil, & l'autre sur le plan qui le reçoit ; il jugeoit avec raison qu'il doit se peindre sur le plan autant de cercles égaux qu'il y a de points dans l'ouverture, & que plus ces cercles seront grands, plus la figure qui en résultera approchera d'un cercle unique. En effet tracez l'ouverture sur le plan, & de chacun de ses points ou seulement de ceux du contour décrivez des cercles égaux ; vous verrez qu'en se confondant les uns dans les autres, ils formeront tous ensemble une figure circulaire. L'explication est la même, si le soleil ne montre qu'une partie de son disque.

Le commencement du dix-septième siècle est remarquable par une découverte très-fine, faite par un homme qu'on assure avoir été un fort mauvais physicien. Je veux parler de l'explication de l'arc-en-ciel.

Premières découvertes sur l'arc-en-ciel.

Il y avoit long-temps qu'on avoit observé que ce phénomène est produit, lorsque des gouttes de pluie renvoient les rayons du soleil dans un certain ordre; & on en avoit inutilement cherché la raison dans la seule réflexion de la lumière.

Marc Antoine de Dominis expliqua l'arc intérieur en ne le supposant que lumineux.

Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, imagina de faire entrer le rayon par le haut de la goutte, de le faire réfléchir contre la partie postérieure, & de le faire sortir par le bas, d'où il arrivoit dans l'œil du spectateur. Il y avoit donc une réflexion, précédée & suivie d'une réfraction; & cela suffisoit pour expliquer l'arc inférieur, en ne le supposant que lumineux: mais il falloit encore rendre raison de l'arc extérieur & des couleurs dont ils se peignent l'un & l'autre dans un ordre renversé. Il le tenta sans succès.

Descartes rend raison de l'arc extérieur

Descartes ayant soupçonné que l'arc extérieur est produit par deux réflexions dans l'intérieur de la goutte, s'en assura par l'expérience. Il vit que le rayon entre par la partie inférieure de la goutte, qu'il s'y réfléchit deux fois, & qu'il en sort par la partie supérieure. Voilà donc le second arc lumineux.

Il les mesure l'un & l'autre:

Le même philosophe expliqua encore pourquoi l'un de ces arcs est d'environ quarante-

deux degrés, & l'autre de cinquante-quatre. Mais lorsqu'il voulut rendre raison des couleurs, il n'y fut autre chose que de comparer les gouttes d'eau à de petits prismes. On ne savoit pas alors que les rayons sont susceptibles de différentes réfractions, & que s'ils étoient tous également réfrangibles, comme on le supposoit, le prisme même ne paroîtroit pas coloré.

mais il ne rend pas raison des couleurs, dont ils se peignent

Képler, achevant de développer les idées qu'avoient eues Porta & Maurolicus, expliqua le premier l'usage de toutes les parties de l'œil. Il compara cet organe à une chambre obscure, dans laquelle les rayons entrent à travers un verre convexe, & la rétine devint un tableau : seulement l'œil est une chambre obscure plus composée.

Képler explique le premier l'usage des parties de l'œil.

Les rayons réfléchis de chaque point visible d'un objet, sont dans chacun de ces points le sommet d'un cône, qui se forme & s'allonge à mesure que les rayons deviennent divergents, & qui vient appuyer sa base sur l'ouverture de la prunelle. Ils se brisent dans l'humeur aqueuse, dans le crySTALLIN, dans l'humeur vitrée ; & devenant toujours plus convergents, ils forment un nouveau cône, dont le sommet frappe un point de la rétine.

Imaginez donc que la prunelle est la base d'autant de cônes opposés, qu'il y a de points sur l'objet; que les sommets des cônes intérieurs sont entre eux dans le même ordre sur la rétine, que les sommets des cônes extérieurs; & que seulement cet ordre est renversé.

Lorsque tous les sommets intérieurs frappent précisément sur la rétine, la vue est distincte; parce que chacun fait exactement sur chaque fibre l'impression qu'il doit faire, & que toutes ces impressions se font ensemble dans le même ordre que les points de l'objet visible ont entre eux. Il n'est pas nécessaire de supposer des images: car, dans le vrai, il n'y a d'images nulle part.

Si au contraire les rayons se réunissent à leur sommet en deçà ou au delà de la rétine, la vue sera confuse; parce que ceux qui viennent d'un objet, se confondront avec ceux qui viennent d'un autre point. Vous comprenez comment avec des verres concaves & convexes on corrige l'un & l'autre défaut.

Mais l'image renversée l'embarrasse, & il n'eût pas su dire com.

Cela suffit pour expliquer les sensations distinctes & confuses de la vue. Mais si on eût demandé à Képler comment nous voyons les objets dans une position droite, comment nous apperce-



apercevons des grandeurs, des distances, &c., ment nous voyons des grandeurs & des distances. il n'en eût pas dû rendre raison. On voit même que l'image renversée, qu'il observoit au fond de l'œil, l'embarraisoit beaucoup; & qu'il eût bien voulu la pouvoir redresser.

Le télescope de Galilée étoit composé d'un objectif convexe & d'un oculaire concave. Képler perfectionne la théorie des télescopes. Képler jugea que deux verres convexes produiroient plus d'effet; qu'à la vérité les objets paroîtroient renversés; mais qu'on les verroit plus éclairés & plus grands, & que d'ailleurs on pourroit les redresser avec un troisième verre convexe. Il s'en tint cependant à la théorie, & ce n'est que quelques années après sa mort, qu'on a construit des télescopes à deux & à trois verres convexes.

Le télescope à trois verres, a deux oculaires. D'après cette théorie on fait des télescopes qu'on perfectionne encore. Il a l'avantage de redresser les objets: mais il les représente un peu courbes vers les bords, & il est fort sujet aux couleurs de l'iris. Pour corriger ces défauts, on chercha une autre combinaison de verres; & on fit des télescopes à trois oculaires convexes. Ces derniers sont les meilleurs.

Le microscope simple a été trouvé par hasard dans le même temps que le télescope. Découverte du microscope. C'est une lentille d'un foyer très court, ou une sphère.

re d'un petit diametre. Le composé a une lentille pour objectif, & un verre convexe pour oculaire. Il a été connu plus tard.

Képler étudia les effets de la lumière dans les télescopes & dans les microscopes.

Les effets de la lumière dans les télescopes & dans les microscopes, méritoient d'exciter la curiosité des mathématiciens. Ce fut une source de découvertes pour Képler, qui ne contribua pas moins aux progrès de la dioptrique qu'à ceux de l'astronomie.

Il détermine le foyer ou le point dans lequel se réunissent les rayons paralleles.

Il fait voir que les verres plans convexes réunissent les rayons paralleles à leur axe, à la distance du diametre de la sphere, dont leur convexité est une portion; & que ceux qui sont également convexes des deux côtés, les réunissent à la distance du demi-diametre. Ce point, où les rayons paralleles se réunissent, est ce qu'on nomme le foyer d'un verre lenticulaire.

Il fait voir ce que deviennent les rayons qui partent du foyer, ou d'un point en deçà, ou d'un point en de-là.

Puisque les rayons paralleles se réunissent au foyer, ceux qui partent du foyer, doivent devenir paralleles. S'ils viennent d'un point entre le foyer & le verre, ils resteront divergents, mais moins que s'ils n'eussent pas éprouvé une réfraction. Enfin s'ils arrivent d'un point placé au de-là du foyer, ils deviendront convergents au sortir du verre: & ils se réuniront dans un point plus rapproché, lorsque l'objet lumineux sera plus loin; & au contrai-

re dans un point plus éloigné, lorsque l'objet sera plus près.

Prenez l'objectif de votre lorgnette, & placez-le entre votre bougie & une feuille de papier; vous verrez la flamme se peindre renversée. Vous pouvez expliquer ce phénomène avec Képler.

Exemple qui rend sensibles les premières observations de Képler.

Les rayons, qui partent d'un des points de l'axe du verre de votre lorgnette, se répandent sur la surface du verre, ils se rompent en le traversant, & devenus convergents ils se réunissent dans un autre point de ce même axe. Or, si de chaque point de l'objet, vous imaginez des lignes qui coupent l'axe dans le centre du verre; elles vous représenteront l'axe même des cônes, formés par les faisceaux de rayons, & opposés à la base; & vous comprendrez comment les sommets s'arrangent sur le papier dans un ordre renversé, & peignent la pointe de la flamme en bas. Vous remarquerez encore qu'à mesure que vous éloignez la bougie, vous êtes obligé d'approcher le verre du papier, & que la distance de l'image au verre diminue, comme la grandeur de l'image. Ainsi, lorsque les objets à une médiocre distance s'éloignent ou s'approchent, le point de réunion est plus près ou plus loin; mais lorsqu'ils sont très éloignés, le point de

réunion est toujours au foyer des rayons parallèles, parce que la divergence des rayons s'évanouit.

Explication  
du télescope  
de Galilée.

Pour concevoir ensuite les effets des télescopes & des microscopes, il faut remarquer, avec Képler, que nous ne saurions voir distinctement les objets, lorsque les rayons qui viennent à notre œil, sont convergents; car ils se réuniroient en deçà de la rétine; & comme ils n'y arriveroient qu'après s'être dispersés, ils n'y formeroient que de petits cercles ronds, qui se confondroient les uns avec les autres. Il est donc nécessaire que les rayons soient au moins parallèles à l'axe de l'œil, ou même un peu divergents.

Si vous présentez un verre convexe à un objet fort éloigné, l'image de cet objet se peindra au foyer des rayons parallèles, parce qu'alors la divergence est nulle. En pareil cas, votre œil placé entre le foyer & le verre, ne recevrait que des rayons convergents & n'auroit qu'une vue confuse. Mais si, sans éloigner l'œil, vous faites passer les rayons par un autre verre qui soit concave, vous changerez leur première direction. Alors devenus un peu divergents, au lieu de se réunir au foyer de l'objectif, ils iront se réunir sur votre rétine. L'objet, vu sous un plus grand

angle, vous paroîtra plus grand. Vous le verrez même plus distinct & plus éclairé, parce qu'il enverra une plus grande quantité de rayons dans votre œil. Voilà précisément l'effet que produit le télescope de Galilée.

Dans les télescopes à deux verres convexes, l'oculaire est placé de manière qu'il a son foyer au foyer de l'objectif; & par conséquent au lieu où l'objectif peint une image renversée de l'objet (\*). Cette image devient donc l'objet de l'oculaire même, c'est elle que vous regardez par ce second verre. Or, puisqu'elle est au foyer, les rayons qui partent de chacun de ses points deviennent, en se rompant dans l'oculaire, parallèles ou médiocrement divergents; & ils vont peindre sur la rétine une autre image, qui étant dans la même situation que l'objet, le doit faire paroître renversé.

Explication  
des télescopes  
à deux verres  
convexes.

Votre bougie vous paroîtra renversée, si vous la regardez à travers un verre convexe, tenu à une certaine distance de l'œil. C'est qu'en effet vous ne regardez pas la bougie, mais son image renversée qui est entre vo-

A trois

---

(\*) Quoiqu'il n'y ait point proprement d'image, on est forcé, pour abrégé, de parler comme s'il y en avoit.

tre œil & le verre. Or, la même chose arrive, quand on regarde par l'oculaire convexe d'un télescope. Vous comprenez que d'autres verres convexes peuvent redresser cette image, & vous faire appercevoir les objets dans leur vraie position.

L'apparence de grandeur est sur-tout sensible dans le microscop.  
re.

Quant à l'apparence de grandeur, sous laquelle les verres convexes représentent les objets, le microscope la rend sur-tout sensible. Mettez une mouche un peu au delà du foyer d'une lentille, à treize lignes, par exemple, si le foyer est à un pouce; il se formera à treize pouces de l'autre côté, ou environ, une image douze fois aussi grande que la mouche. Or, c'est cette image que vous regardez par l'oculaire convexe, & cet oculaire la grossit encore,

Pour expliquer parfaitement ces phénomènes, il falloit découvrir la loi que suivent les réfractions de la lumière; mais Képler ne l'a connue qu'à peu-près. Il remarqua qu'en passant d'un milieu plus dense dans un plus rare, le rayon s'écarte de la perpendiculaire; & qu'il s'en approche, en passant d'un plus rare dans un plus dense. Il observa même, que lorsqu'il tombe avec une certaine obliquité sur une surface plane de verre, il se brise de manière qu'en sortant il se trouve

Pour expliquer parfaitement tous ces phénomènes, il falloit découvrir la loi que suivent les réfractions de la lumière; mais Képler ne l'a connue qu'à peu-près. Il remarqua qu'en passant d'un milieu plus dense dans un plus rare, le rayon s'écarte de la perpendiculaire; & qu'il s'en approche, en passant d'un plus rare dans un plus dense. Il observa même, que lorsqu'il tombe avec une certaine obliquité sur une surface plane de verre, il se brise de manière qu'en sortant il se trouve

parallele à la surface ; & que si l'obliquité augmente encore, il réfléchit au lieu de pénétrer dans le verre. Enfin il remarqua , que lorsque l'angle d'incidence ne passe pas trente degrés , l'angle de réfraction , qui se fait dans le verre , en est le tiers à peu de chose près ; & cette dernière observation est le fondement de toute sa théorie.

Cette approximation ne suffisoit pas. Il falloit déterminer avec précision le rapport des deux angles , & découvrir une loi générale pour tous les cas. Celle de Képler étoit particulière aux rayons qui passent de l'air dans des surfaces sphériques , semblables aux verres des télescopes , & ce n'étoit qu'un à peu près.

Képler ne le détermine qu'à peu près, & pour un cas particulier.

C'est Descartes qui trouva long-temps après le rapport des deux angles , & qui en donna la démonstration. Il est vrai cependant que Snellius , mathématicien hollandois , avoit fait cette découverte avant lui : mais il pouvoit n'en avoir pas connoissance. Quant à la cause des réfractions de la lumière , Descartes & d'autres renterent inutilement de la découvrir , parce qu'ils ne raisonneient que d'après des hypothèses.

Descartes a suppléé en cela à ce qui manquoit à la théorie de Képler.

Depuis le milieu du dix-septième siècle , la dioptrique & la catoptrique continuerent à

Le pere Crida le pro

mier remar-  
qué l'inflex-  
ion des ra-  
yens.

être fort cultivées. On s'appliqua sur-tout à perfectionner les télescopes, les microscopes, les miroirs ardents, & la théorie de la lumière. Cependant si on connoissoit les loix qu'elle suit en se brisant, & en se réfléchissant; on n'avoit pas encore imaginé ce qui lui arrive, lorsqu'elle ne fait qu'effleurer certains corps. Ce fut en 1666, que le pere Grimaldi découvrit dans les rayons une nouvelle propriété, qui étonna d'autant plus, qu'elle mettoit en défaut tous les principes connus. Ayant présenté dans une chambre obscure un cheveu à un rayon de lumière, il fut d'abord frappé de la longueur de l'ombre; & il s'assura bientôt que le rayon, s'étant partagé, avoit un peu fléchi de côté & d'autre, au lieu de continuer en ligne droite. Newton a depuis confirmé cette inflexion de la lumière, & en a beaucoup varié les expériences.

Phénomènes  
qu'on n'expli-  
quoit pas en-  
core.

Pourquoi voit-on les objets derrière un miroir? pourquoi paroissent-ils plus près & plus petits, si le miroir est convexe; plus grands & plus éloignés, s'il est concave? En un mot, d'après quel principe peut-on déterminer en général le lieu apparent des objets, vus par réflexion, ou par réfraction? Voilà des questions qui furent agitées.

Il me semble qu'on peut répondre, que nous jugeons des lieux apparents d'après les ha-



bitudes, que nous avons prises en jugeant des lieux réels. Lorsque je vous vois, par exemple, derriere le miroir, c'est que j'ai appris à vous voir dans la direction & dans la distance où vous me paroissez, & que les rayons réfléchis agissent sur ma rétine de la même maniere, que si vous étiez en effet dans cette direction & dans cette distance. Un verre lenticulaire rapproche, éloigne, grossit, diminue. Suffit-il de mesurer des angles pour en trouver la raison? C'est à quoi les mathématiciens se bornent. Cependant ils ne donneront point de réponses satisfaisantes, tant qu'ils négligeront de considérer les habitudes de voir que nous avons contractées dès l'enfance. Il n'est pas douteux qu'il ne faille avoir égard à ces habitudes, comme à l'action des rayons. Mais on n'avoit pas encore assez réfléchi sur la part que les jugements de l'ame ont aux phénomènes de la vue.





## CHAPITRE VIII.

### *Grandes découvertes.*

**L**ES découvertes dont j'ai parlé dans les derniers chapitres, ne sont que des recherches préliminaires à de plus grandes découvertes, auxquelles on ne pouvoit arriver, qu'autant que l'astronomie, la géométrie, la mécanique & l'optique, de plus en plus perfectionnées, continueroient à se donner des secours mutuels, toujours plus grands. Il nous reste à jeter un coup d'œil général sur les derniers progrès de ces sciences, & à les suivre jusqu'ou Newton les a laissées.

**O**n trouve les nœuds & l'inclinaison d'une planète inférieure, en observant son passage sur le disque du soleil. Les deux principaux éléments de la théorie d'une planète, sont la position de ses nœuds, & l'inclinaison de son orbite à l'écliptique. Sans ces observations, il seroit impossible d'en déterminer le cours. Or, pour avoir ces éléments, lorsqu'il s'agit d'une planète inférieure, il suffit de l'observer sur le disque du soleil, & de

tracer sa route, en remarquant sur-tout l'important & le lieu de son entrée & de sa sortie. Car cette portion de l'orbite fera trouver l'angle qu'elle fait avec l'écliptique, & le lieu où elle la coupe.

Mais le passage de mercure sur le disque du soleil arrive rarement dans un siècle, & celui de vénus est encore plus rare. Il étoit même difficile, avant la découverte des télescopes, d'observer la première de ces planètes, & de ne pas la confondre avec quelques taches du soleil. Képler, lui-même y avoit été trompé en 1607, & avoit cru voir mercure, lorsqu'il n'avoit vu qu'une tache. Il reconnut son erreur, & après avoir fait de nouvelles observations, il prédit en 1629 le passage de mercure sur le soleil pour le 7 novembre 1631. Il mourut précisément l'avant-veille, avec le regret, sans-doute, de n'avoir pu vérifier son calcul.

Il ne s'étoit pas trompé. Tous les astronomes attendoient avec impatience le moment de faire cette observation : mais Gassendi paroît être celui à qui elle réussit le mieux. Cependant les nuages ne lui permirent de voir mercure, que lorsqu'il étoit assez avancé sur le disque. Il le prit même d'abord à la petite-fesse pour une tache ; car il s'attendoit à le trou-

Képler prédit  
le passage de  
mercure sur le  
disque du so-  
leil.

Gassendi l'ob-  
serve, & per-  
fectionne la  
théorie de cer-  
te planète.

ver d'une ou de deux minutes de diametre apparent. Cependant il le reconnut bientôt à la rapidité de son cours ; il en détermina la route sur le disque ; il corrigea de quelques minutes les observations de Képler ; & ayant mesuré le diametre apparent, il l'estima de vingt secondes. Il conjectura dès-lors que celui de vénus n'excéderoit pas de beaucoup une minute, ce qui fut vérifié quelques années après.

D'après les tables de Képler, Horoxes prédit le passage de vénus sur le disque du soleil : l'observe & marque avec plus de précision le cours de cette planète.

Képler avoit aussi annoncé pour la même année le passage de cette planète sur le soleil. Il n'eut pas lieu, ou s'il arriva, ce fut pendant la nuit, & il ne fut pas visible en Europe. Sur la parole de Képler, on ne l'attendoit plus de tout le siècle. Mais cet astronome n'y avoit pas fait assez attention : car d'après ses tables mêmes, il devoit arriver le 4 décembre 1639. Cette méprise fut apperçue par Horoxes, jeune astronome anglois, qui prédit le passage de vénus, & qui l'observa jusqu'au coucher du soleil. Quoique son observation eût été courte, il détermina mieux qu'on n'avoit encore fait, la position des nœuds & d'autres éléments du mouvement de cette planète. Depuis 1639 on n'a pu observer ce phénomène qu'en 1761.

Halley fait voir qu'en ob-

Jusqu'alors on n'avoit eu d'autre objet dans les observations, que de perfectionner la théo-

rie des planetes inférieures. Depuis, c'est-à-dire, en 1691, Halley, grand astronome anglois, a démontré qu'on en peut faire usage pour déterminer la parallaxe du soleil, & savoir à un centieme près, la distance où nous sommes de cet astre. Il suffit pour cela d'observer de deux endroits, tels qu'il les désigne, la durée du passage de vénus sur le disque. Mercure ne seroit pas si propre à cette observation, parce qu'ayant un mouvement plus rapide, deux observateurs, placés dans deux lieux différents, ne trouveroient pas assez d'inégalité dans la durée de son passage.

servant de deux endroits la durée de ce passage, on peut déterminer la parallaxe du soleil à peu de chose près.

En 1655 on fit de nouvelles découvertes dans le ciel. Huyghens, qui avoit fort perfectionné les verres des télescopes, apperçut que ces deux globes, que Galilée avoit cru voir des deux côtés de saturne, sont un anneau, & il s'en assura en suivant ce phénomène dans tous ses aspects.

Huyghens découvrit l'anneau & le quatrième satelite de saturne; & Cassini les quatre autres.

Cette découverte lui en fit faire, la même année, une autre, celle d'un des satellites de saturne, le quatrième. Ce fut pour ce grand homme, un des plus savants en géométrie, & des plus ingénieux en mécanique, une occasion de faire un système, qui prouve combien les meilleurs esprits ont de la peine à se tenir en garde contre les mauvaises ma-

nieres de raisonner, quand elles sont autorisées depuis plusieurs siècles. Parce qu'il n'y a que six planetes principales, que ce nombre est appelé parfait par les mathématiciens, & que son satellite de saturne, joint avec notre lune aux quatre de jupiter, complettoit le nombre de six; il s'imagina que le nombre des planetes du second ordre étoit complet, & qu'il n'en falloit pas chercher davantage. Mais Cassini découvrit les quatre autres quelques années après.

Celui-ci donne la théorie des satellites de jupiter, & découvre la rotation de cette planete & celle de mars. Cassini est encore célèbre pour avoir découvert la rotation de jupiter & de mars sur leur axe, & sur-tout pour avoir donné la théorie des satellites de Jupiter: entreprise dans laquelle on avoit échoué jusqu'alors, & dont les meilleurs astronomes commençoient à désespérer: Louis XIV l'attira en France.

Cette théorie confirme les deux analogies de Képler. Je ne parle pas de plusieurs inventions qui ont rendu les observations plus exactes & plus précises; telles que l'application qu'on fait, depuis Picard, du télescope au quart de cercle, & le micrometre imaginé pour mesurer le diamètre apparent des astres, & perfectionné depuis. Je remarque seulement que plus on a perfectionné la théorie de jupiter & de saturne, plus on a été convaincu que le système de Copernic est le véritable, & que les deux ana-

logies de Képler sont les loix de la nature. Car chacune de ces planetes avec ses satellites est une image du grand systême solaire.

En observant, on trouve souvent ce qu'on ne cherchoit pas, & ce qu'on ne se seroit jamais flatté de trouver. Comment imaginer, par exemple, qu'on déterminera le temps, que la lumiere emploie pour venir du soleil jusqu'à nous? C'est cependant une découverte qui a été faite, lorsqu'on ne songeoit qu'à perfectionner la théorie des satellites de jupiter.

En observant les éclipses du premier satellite, Cassini découvre le temps que la lumiere emploie à venir du soleil jusqu'à nous.

Quand la terre, passant entre le soleil & jupiter, est au point où l'éclat des rayons n'empêche pas de voir la planete, on observe que les émersions du premier satellite hors de l'ombre arrivent plus tard, à mesure que la terre avance vers le point où le soleil & jupiter sont en conjonction, & ce retardement est enfin de quinze à seize minutes. Quand, au contraire, la terre retourne de la conjonction à l'opposition, les émersions se font toujours plus tôt, & les dernieres qu'on peut observer, anticipent de quinze à seize minutes. On s'assure d'autant plus de cette observation, que les éclipses de ce satellite sont très-fréquentes, puisqu'il achève sa révolution en moins de quarante-deux heures & demie.

De ce fait, reconnu par tous les astronomes, Cassini conclut d'abord que la lumiere

emploie plus de seize minutes à traverser le diamètre de l'orbite : je dis plus de seize, parce que la corde qui aboutit aux deux points, où l'on commence, & où l'on finit d'observer, est plus courte que le diamètre. En effet, cette différence qui croît à mesure que la terre s'éloigne, & qui décroît régulièrement à mesure qu'elle se rapproche, ne prouve-t-elle pas que le mouvement de la lumière est progressif ?

Raisons qui  
font juger à  
Cassini même  
que cette dé-  
couverte est  
fautive.

Cassini cependant rejeta bientôt cette conséquence, considérant que si elle étoit vraie, la même inégalité auroit lieu dans les éclipses des autres satellites. Or, il ne la trouvoit pas la même, & encore remarquoit-il à cet égard beaucoup de variété d'un satellite à l'autre. Leurs éclipses ne lui paroissoient sujettes ni aux mêmes accélérations, ni aux mêmes retards. Mais ces observations sont si délicates, qu'il faut des années, avant d'être assuré de les avoir faites avec assez de précision.

A Maraldi.

Maraldi donnoit encore de la vraisemblance au raisonnement de Cassini, son oncle. Si cette inégalité, disoit-il, provenoit du mouvement progressif de la lumière, les éclipses des satellites seroient tour-à-tour accélérées & retardées, suivant que jupiter iroit tour-à-tour de son aphélie à son périhélie. Or, ajoutoit-il, on ne remarque pas qu'en pareil cas le plus grand



grand & le moindre éloignement de jupiter retarde & accélère le moment des éclipses. Ce même astronome paroïssoit encore prouver son sentiment par des observations, d'après lesquelles l'inégalité paroît moindre pour le premier satellite que pour les autres.

D'après l'accélération & le retardement des éclipses, Roëmer avoit aussi jugé que le mouvement de la lumière est progressif; & c'est contre lui que Cassini combattoit un sentiment qu'il avoit abandonné. Halley se joignit à Roëmer. Il avoit perfectionné la théorie des satellites de jupiter. Il rapporta des observations, qui prouvent que l'inégalité est la même pour le second & pour le troisième que pour le premier.

Roëmer &  
Halley la dé-  
fendent.

Il faut considérer que de tous les satellites, le premier est celui qui se meut le plus régulièrement, & dans lequel on peut par conséquent démêler cette inégalité avec plus de précision. Le mouvement des autres est moins régulier, & leur entrée dans l'ombre est si lente, que le vrai moment de leur immersion n'est pas facile à déterminer. Il ne faut donc pas s'étonner, si les plus habiles astronomes ont eu d'abord de la peine à s'accorder, & si le mouvement progressif de la lumière étoit encore un problème à résoudre au commencement de ce siècle.

Pound en  
prouve la vé-  
rité.

Pound, observateur exact, a enfin levé tous les doutes à ce sujet. Il s'assura par des observations continuées pendant plusieurs années, que l'inégalité est non-seulement la même pour tous les satellites; mais encore qu'elle a lieu, lorsque jupiter va à son périhélie, & revient à son aphélie. Les difficultés de Cassini & de Maraldi ne subsistent donc plus.

Elle a été con-  
firmée depuis,  
lorsqu'on a  
découvert la  
cause de l'a-  
berration des  
étoiles.

La découverte du mouvement progressif de la lumière a depuis été confirmée par une autre découverte, plus fine encore, & à laquelle elle a conduit. Quoique celle-ci soit bien postérieure, puisqu'elle n'a été faite que vers 1725, je crois devoir la rapprocher de la première. Il s'agit de la cause de l'aberration des fixes, la plus grande preuve de sagacité qu'aucun astronome ait jamais donnée. Bornons nous à nous en faire une idée, & contentons nous des résultats.

Les astrono-  
mes cherchent  
une preuve  
du mouve-  
ment de la  
terre dans la  
parallaxe des  
fixes.

Lorsque Copernic eut tiré la terre du repos, où elle étoit depuis Ptolomée, les astronomes en prouverent le mouvement d'après l'analogie, & d'après l'explication simple des phénomènes. Comme il eût été à désirer d'en avoir une preuve plus directe, ils la cherchèrent dans la parallaxe des fixes. Cette parallaxe est l'angle sous lequel d'une étoile on verroit le demi-diamètre de l'orbite de la

terre (\*). Si elle est sensible & que la terre se meuve en effet, autour du soleil, il faut nécessairement que les fixes paroissent changer de situation par rapport au zénith & par rapport au pôle.

Pour le comprendre imaginons que les fixes sont à une distance qu'il est facile de mesurer, & dans cette supposition élevons une ligne perpendiculaire sur le centre du plan de l'écliptique. Pendant la révolution périodique de la terre, nous tournons autour de cette ligne; & puisque nous ne nous appercevons pas de ce mouvement, ce sont les fixes, que je suppose peu éloignées, qui doivent nous paroître tourner dans le ciel.

Comment  
cette parallaxe, si elle avoit lieu, prouveroit ce mouvement.

Si de votre œil vous tirez une ligne par une de ces étoiles placée dans la perpendiculaire au plan de l'écliptique; cette ligne formera par son mouvement deux cônes opposés au sommet dont l'un aura sa base sur le plan de l'écliptique, & l'autre la sienne sur le petit cercle décrit dans le ciel. Sur quoi vous remarquerez qu'en regardant cette étoile le long de cette ligne, le point du cercle où vous la verrez sera toujours

---

(\*) Cette parallaxe est celle qu'on nomme annuelle. La parallaxe diurne est celle qui a pour base le demi-diamètre de la terre.

directement opposé au point où vous serez dans l'orbite de la terre. Si vous voulez observer de la même manière un autre endroit du ciel, vous n'avez qu'à incliner la perpendiculaire & avec elle les deux cônes; vous continuerez de remarquer le même phénomène, avec cette seule différence que l'étoile décrira une ellipse: mais elle vous paroîtra toujours dans un point opposé à celui où vous êtes.

D'après le mouvement apparent de cette étoile, vous pourriez juger du mouvement réel de la terre; comme je jugerois des tours que vous avez faits dans votre cabinet, si je savois seulement les différentes situations que les objets immobiles ont eues successivement avec votre zénith, qui se promenoit le long du plancher.

Un pareil phénomène dans le ciel seroit donc une démonstration du mouvement de la terre; & on le découvreroit, si les fixes avoient une parallaxe sensible; parce qu'alors elles seroient par rapport au pôle ou au zénith dans des situations qui variroient sensiblement.

Mais si, vu la distance où elles sont de nous, l'orbite de la terre n'est qu'un point, elles n'ont plus de parallaxe. Les deux lignes, qui avec le diamètre de l'orbite auroient dû former un

triangle, se confondent alors avec la ligne élevée sur le centre du plan de l'écliptique, & les trois n'en font qu'une. Dans ce cas le seul mouvement réel de la terre ne peut plus produire de mouvement apparent dans les fixes; & nous devons les voir dans le même repos, que si nous étions sur le soleil.

Il y a dans les fixes des mouvements apparents, qu'on nomme aberrations, parce que jusqu'à Bradley on n'en a pas connu la cause. Si ces aberrations faisoient toujours voir l'étoile à l'extrémité de la ligne, où la révolution de la terre la devoit faire appercevoir, on en reconnoitroit la cause dans le mouvement de la terre. Mais cela n'est pas. L'étoile, au contraire, est toujours dans les points, où elle ne devoit pas être; & cependant il est à craindre que la ressemblance de ces aberrations avec les ellipses que nous venons de décrire, n'occasionne des méprises.

L'aberration des fixes ne prouve pas qu'elles aient une parallaxe.

Depuis qu'on observe les cieux avec de meilleurs instruments, on y a découvert tant de petites irrégularités, qu'il est bien difficile de décomposer tous ces mouvements apparents, & d'en séparer ceux qui peuvent être produits par la révolution périodique de notre globe. Le chose est d'autant plus difficile, que la parallaxe des fixes, si elles en ont, est peu

sensible ; & que par conséquent les changements de situation sont bien petits pour être observés , & suivis avec toute la précision nécessaire.

Galilée a le premier imaginé des moyens pour trouver cette parallaxe.

Galilée a le premier imaginé des moyens pour trouver cette parallaxe , & après lui plusieurs astronomes l'ont cherchée : mais leurs résultats ne sont point tels qu'ils devroient être , & même ils ne s'accordent pas ; de sorte qu'on n'en peut rien conclure.

Bradley en la cherchant a découvert , que les aberrations sont des mouvements réguliers,

En 1725 Bradley , professeur d'astronomie à Oxford , tenta cette entreprise. Il fit ses observations avec un soin & une sagacité singulière. Mais il ne découvrit que des variations toutes différentes de celles que la parallaxe devoit produire. Cependant ce ne sont pas des aberrations , comme on l'avoit cru jusqu'à lui. Ce sont des mouvements réguliers : l'étoile paroît décrire une petite ellipse ; & ce phénomène peut avoir trompé des astronomes , qui auront cru y trouver une preuve de la parallaxe des fixes.

& qu'elles sont l'effet du mouvement de la terre combiné avec le mouvement progressif de la lu-

C'étoit déjà une chose assez fine que de découvrir ces petites ellipses , de démêler qu'elles sont différentes de celles que la révolution seule de la terre pourroit faire paroître , & de remarquer que l'étoile paroît toujours dans un autre point que celui où l'on auroit dû la voir ,

si son apparence étoit seulement l'effet de la révolution périodique. Mais il étoit bien ingénieux d'imaginer d'en trouver la cause dans le mouvement annuel de la terre, combiné avec le mouvement progressif de la lumière; & vous concevez que, pour développer cette idée, Bradley a dû employer une théorie subtile, dans laquelle nous ne le pouvons pas suivre.

Si la terre étoit en repos, ou si la lumière arrivoit dans l'instant, le spectateur verroit toujours l'étoile immobile au même point; parce que la lumière viendrait toujours à lui directement de ce point, & que sa sensation retourneroit par la même ligne à l'étoile. Mais dès que la lumière a un mouvement progressif, & que la terre se meut avec une vitesse qui a un rapport sensible à celle de la lumière; ces deux mouvements combinés doivent faire paroître l'étoile suivant une autre direction dans un autre point du ciel.

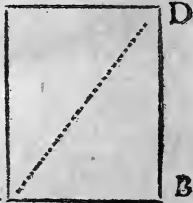
---

Comment ces deux mouvements se combinent.

Pour rendre d'abord la chose sensible, prenez un plomb suspendu au dessus d'une feuille de papier: si pendant que vous le laissez tomber perpendiculairement, vous donnez à la feuille un mouvement horizontal, vous verrez que par rapport à cette feuille, le plomb paroîtra se mouvoir obliquement, & décrire la diagonale d'un parallélogramme. L'apparence

fera donc la même que si la feuille eût été immobile, & que le plomb eût obéi tout-à-la-fois à deux forces qui l'auroient poussé en même temps, l'une suivant la direction perpendiculaire, & l'autre suivant la direction horisontale. Or, si vous vous représentez le rayon par le plomb qui tombe, & si vous supposez que votre œil est le point de la feuille, qui, mu horisontalement, va rencontrer le plomb, vous sentirez que vous devez voir l'étoile suivant une direction oblique, & par conséquent dans un autre lieu que celui où elle est.

Pour donner à cette preuve sensible un tour plus géométrique, supposons que votre œil soit placé au point A, de l'orbite C de la terre, que l'étoile que vous observez soit au point C, & qu'ayant tiré la ligne A B, tangente de l'orbite de la terre au point A, votre vitesse suivant la direction A B, soit à celle de la lumière comme la tangente A B, est à la distance de l'étoile C A.



Dans cette supposition, si la particule de lumière, qui part de l'étoile C, étoit portée dans votre œil, suivant les deux directions & les deux vitesses C A & B A, elle parcourroit une diagonale semblable à D A; car c'est la



loi que suit tout corps, lorsqu'il est mu par deux forces, dont les directions forment un angle. Dans ce cas vous verriez donc l'étoile en D, suivant la direction A D.

Mais que la particule de lumière soit portée suivant les deux directions & les deux vitesses CA & BA, ou que n'ayant que la direction & la vitesse CA, votre œil aille la rencontrer, suivant la direction & la vitesse AB, le résultat des directions & des vitesses combinées sera toujours le même. Dans le second cas comme dans le premier, vous verrez donc l'étoile suivant la direction de la diagonale du parallélogramme C A B D.

Dès que le rayon vient à vous obliquement, vous le rapportez obliquement: il ne peut plus retourner de votre œil à l'étoile, il se dirige un peu à côté. Votre rayon visuel fait donc un angle avec une ligne, qui seroit tirée directement de l'étoile à votre œil; & tournant autour de cette ligne à mesure que vous êtes transporté dans l'orbite de la terre, il décrit une petite ellipse, que l'étoile paroît elle-même décrire.

Comment  
l'étoile paroît  
décrire une  
ellipse.

Cette ellipse est la base d'un cône, dont le sommet est dans votre œil. Mais puisque, attendu la distance, l'orbite de la terre n'est qu'un point, cette même orbite est, ainsi que votre

Que cette ellipse est la base d'un cône, dont le sommet est dans

**L'orbite même  
de la terre,  
ainsi que dans  
l'œil.**

œil, le sommet du cône; & votre rayon visuel a décrit ce cône de la même manière, que si partant du centre du plan de l'écliptique, il avoit eu le même mouvement autour de la ligne dirigée à l'étoile.

**Comment  
cette ellipse  
diffère de celle  
qu'on apperçoit, si  
les étoiles avoient  
une parallaxe  
sensible.**

Vous pouvez donc remarquer actuellement la différence qui se trouve entre ces dernières ellipses, & celles que nous avons tracées plus haut, lorsque nous supposons que les fixes ont une parallaxe sensible. Les unes se forment avec un seul cône, les autres se forment avec deux; & par conséquent, pendant que la terre se meut dans son orbite, il faut qu'à chaque instant où vous observez l'étoile, le point auquel vous la rapportez dans les unes, soit tout différent de celui où vous la rapportez dans les autres.

**Cette découverte  
confirme le mouve-  
ment de la terre,  
ainsi que le mouve-  
ment progressif de la  
lumière.**

Cette théorie ingénieuse & subtile, qui explique parfaitement toutes les apparences de l'aberration des étoiles, a été reçue avec applaudissement de tous les astronomes, & s'est toujours trouvée conforme aux observations. Vous voyez qu'après avoir cherché dans la parallaxe des fixes une preuve directe du mouvement de la terre, on l'a trouvée dans les aberrations, où on ne la cherchoit pas. Cette théorie démontre également le mouvement progressif de la lumière. Les calculs de Bradley s'accordent même avec ceux qu'on avoit déjà

faits : car , selon lui , elle emploie environ huit à neuf minutes à venir du soleil à nous.

Tels ont été les progrès de l'astronomie. Il nous reste à considérer comment ils ont contribué à ceux de la géographie.

Les Grecs avoient laissé la géographie dans un état bien imparfait. Vous pouvez juger ce que c'étoit que leurs cartes, puisqu'Hypparque, qui florissoit entre 168 & 129 avant Jésus-Christ, est le premier qui ait imaginé de déterminer la position des lieux par la longitude & par la latitude.

---

Hypparque a le premier cherché la longitude & la latitude des lieux.

Vous savez qu'on a les longitudes par l'intervalle qui s'écoule entre les temps, où de deux lieux, places sous différents méridiens, on observe un même phénomène dans le ciel. C'est que l'angle que forment les plans des deux méridiens donne la distance qu'on cherche, lorsque sa valeur est connue par le temps que le soleil met à passer d'un méridien à l'autre. Hypparque, qui vraisemblablement a le premier connu ce moyen de juger des longitudes, se servoit des éclipses de lune : mais comme il n'avoit pas de mesures exactes du temps, & que ces éclipses sont fort rares, il n'a pas pu ne pas tomber dans bien des méprises.

---

Il se servoit à cet effet des éclipses de lune.

Environ deux cents cinquante ans après, Ptolomée travailla sur les principes d'Hyppar-

---

On doit à Ptolomée les

principes de la  
construction  
des cartes de  
géographie.

que. Ses cartes sont même les premières où la longitude & la latitude ont été marquées. Cependant, comme les observations lui manquoient presque toujours, il a été obligé de juger de la position des lieux, d'après des moyens très sujets à erreur. Les astronomes étoient alors fort rares, & on ne connoissoit encore qu'une très-petite partie de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe. Ce qu'on doit sur-tout à Ptolomée, c'est d'avoir le premier donné les principes géométriques de la construction des cartes de géographie, & des diverses projections propres à représenter la terre en tout ou en partie.

Depuis les  
progrès de  
l'astronomie,  
la géographie  
se perfectionne ; & on détermine mieux les longitudes, depuis qu'on peut observer les éclipses des satellites de jupiter.

Depuis les progrès de l'astronomie dans le dix-septième siècle, la géographie en pouvoit faire également ; & elle en fit en effet de rapides, principalement par les travaux de l'académie des Sciences. Il y avoit alors d'habiles astronomes dans toute l'Europe. L'horloge d'Huyghens étoit une mesure exacte du temps ; & les satellites de jupiter, dont la révolution est si courte que chaque jour quelqu'un d'eux s'éclipse, offroient, par leurs immersions & leurs émergences, des phénomènes instantanés, qui sont bien plus propres à déterminer les longitudes que les éclipses de la lune & du soleil. Les tables du mouvement de ces satellites, que Cassini avoit construites, dispensoient même d'un second observateur : car il suffisoit d'ob-

server le moment de l'immersion ou de l'émergence, vue dans le lieu dont on vouloit avoir la longitude, avec le moment marqué par Cassini pour le lieu d'où il avoit observé.

Ces moyens sont suffisants sur terre : mais pour les progrès de la navigation, il faudroit pouvoir prendre les longitudes sur mer.

Mais on n'a-  
voit pas enco-  
re de moyens  
pour prendre  
les longitudes  
sur mer.

On a sur mer assez exactement l'heure du lieu où l'on est. Il ne resteroit qu'à la pouvoir comparer avec celle du lieu d'où l'on est parti; puisque la différence entre l'une & l'autre donneroit la différence en longitude. Si le mouvement de l'horloge n'étoit pas altéré par celui du vaisseau, il suffiroit de s'être embarqué avec une horloge, qu'on auroit réglée sur le midi avant son départ. Mais le pendule même, qui doit régler le rouage, le déränge; parce qu'il ne peut plus faire ses oscillations dans des temps égaux. Huyghens, jaloux de remédier à cet inconvénient, en chercha long-temps le moyen, & crut enfin l'avoir trouvé. Il publia dans les journaux de Leipfick de 1693; qu'il pouvoit faire décrire au pendule une courbe, avec laquelle il lui conserveroit, même sur mer, le mouvement le plus égal. Malheureusement il mourut peu de temps après avec son secret.

S'il étoit possible d'observer d'un vaisseau les satellites de jupiter, on n'auroit pas lieu de

Le moment  
où la lune fait

un triangle avec deux fixes, y seroit propre si on connoissoit parfaitement la théorie de cette planete.

regretter la découverte que Huyghens peut avoir faite. C'est ce que la longueur des télescopes & leur peu de champ ne permettent pas à un observateur toujours troublé par l'agitation de la mer. Vous avez vu comment Mauperruis, après avoir remarqué ces défauts des horloges & des télescopes, propose de prendre en mer les longitudes, en observant le moment où la lune fait un triangle avec deux étoiles fixes. En effet, ce seroit un phénomène, qu'on pourroit voir à l'œil nu, ou du moins avec une lunette courte & d'un grand champ. Mais, comme il le reconnoît, cette méthode ne sera praticable, que lorsque la théorie de la lune aura été perfectionnée. On a depuis peu imaginé une horloge, avec laquelle on peut prendre ces longitudes sur mer.

Picard & Snellius mesurent un degré du méridien par une suite de triangles.

La connoissance de la grandeur de notre globe est sans doute nécessaire à la géographie; & vous savez qu'elle ne l'est pas moins, pour s'assurer du vrai système du monde. On crut qu'il suffisoit de mesurer un degré du méridien, parce qu'on supposoit alors la terre parfaitement sphérique. Picard en fut chargé par l'académie, & il y travailla pendant le cours des années 1669 & 1670. Le résultat fut pour un degré 57060 toises.

Au commencement du dix-septieme siecle, Snellius, ce mathématicien dont nous avons

parlé à l'occasion des loix de la réfraction, avoit déjà mesuré un degré du méridien par une suite de triangles liés. Il est même l'auteur de cette méthode simple & exacte. Picard la suivit, & vous en avez vu l'explication dans Maupertuis.

Le degré du méridien, suivant l'ouvrage imprimé de Snellius, est de 55011, toises. Mais il reconnut lui-même avoir fait des erreurs, qu'il corrigea. Cependant il n'eut pas le temps de faire réimprimer son livre ; & on n'a su que long-temps après sa mort que ses corrections donnoient au degré 57033 toises, ce qui diffère peu de la mesure de Picard. Je ne parle pas de celle du pere Riccioli, qui par une méthode peu exacte, a trouvé le degré de 62650 toises. On a depuis fait quelques corrections à la mesure de Picard. Mais je vous ai donné ailleurs l'histoire de toutes les tentatives, qu'on a faites pour déterminer la figure de la terre.

Leurs résultats diffèrent peu l'un de l'autre.

En 1671 & 1672 les académiciens travaillèrent à une carte de la France. Les anciennes étoient si grossièrement faites qu'elles avançoient la Bretagne de plus de trente lieues dans la mer. Ces terres, que de mauvais géographes avoient ajoutées à la France, ressembloient assez aux conquêtes, qui, à la paix, laissent un royaume dans ses premières limites.

Richer observe le retardement du pendule à l'équateur. Huyghens & Newton en concluent que la terre est aplatie aux pôles.

Pendant que ces opérations se faisoient en France, Richer avoit été envoyé à l'île de Caienne, pour déterminer divers éléments de la théorie du soleil. Il s'agissoit de son entrée dans l'équateur, de sa parallaxe, de la déclinaison de l'écliptique, & de plusieurs autres phénomènes, qu'on observe à notre latitude avec moins de précision, parce que nous voyons le soleil trop obliquement. Ce fut alors qu'il fit l'observation du retardement du pendule; phénomène dont on fut étonné, & qui parut d'abord fort douteux; quoiqu'on eût dû le prévoir, puisqu'il est l'effet de la rotation de la terre. Mais si dans les temps des hypothèses, on hasardoit volontiers des conjectures; il étoit naturel qu'on devînt plus circonspect, depuis qu'on étudioit d'après l'expérience.

Les découvertes, faites jusqu'alors en astronomie, sont les éléments du système de Newton.

Galilée avoit découvert les loix de la chute des corps, & montré la courbe qu'ils décrivent, lorsqu'ils sont projetés obliquement à l'horison; Képler avoit observé les deux loix, que les planètes suivent dans leur cours; Huyghens avoit donné la théorie des forces centrales dans les mouvements circulaires; & Picard venoit de donner une mesure plus exacte de notre globe. Ces premières découvertes sont les éléments de tout le système de notre monde: mais pour découvrir ce système dans ces éléments, il falloit sans doute le génie de Newton. Essayons de saisir par quelle suite d'idées ce philosophe



a été conduit de découvertes en découvertes. C'est ce que je me propose dans le chapitre suivant; mais je ne vous donnerai qu'une ébauche imparfaite, & je n'irai pas même bien avant. C'eût été à Newton à nous donner l'histoire de ses pensées; & on doit regretter que les grands hommes tels que lui, se bornant à montrer le terme où ils sont arrivés, négligent de faire connoître le chemin qu'ils ont tenu.





## CHAPITRE IX.

*De la gravitation universelle découverte par Newton.*



Un corps que nous jetons obliquement à l'horizon, décrit une courbe. LA gravité fait décrire une courbe aux projectiles, qui sont jetés obliquement à l'horizon, près de la surface de la terre. Cette force aura-t-elle lieu à une plus grande distance ? cessera-t-elle tout-à-coup ? ou diminuera-t-elle seulement dans une certaine proportion ?

La lune seroit-elle donc un projectile ?

La lune pourroit donc n'être qu'un projectile, lancé à une certaine distance. Si elle ne pesoit pas vers la terre, elle continueroit à se mouvoir dans une ligne droite. Il se peut donc que la courbe, dans laquelle elle se meut, soit l'effet de sa gravité combinée avec sa force de projection. Dans ce cas elle tomberoit sur la terre, si son mouvement de projectile étoit détruit ; & elle observeroit dans sa chute les loix des corps pesants.

Tout corps qui décrit une parabole à la surface de la terre, tombe à chaque instant; parce qu'il s'éloigne de la tangente, suivant laquelle il continueroit à se mouvoir s'il ne pesoit pas.

En ce cas elle doit tomber à chaque instant suivant la loi de la chute des corps.

Or, puisque la lune s'abaisse continuellement au dessous de sa tangente, elle tombe donc continuellement vers la terre. Il ne reste plus qu'à savoir, si les espaces parcourus suivent la loi de la chute des corps.

L'orbite de la lune est à peu de chose près un cercle, dont le rayon est soixante fois le demi-diamètre de la terre: sa circonférence est donc environ soixante fois la circonférence d'un grand cercle de notre globe.

Or, il est démontré qu'elle le gravite suivant cette loi.

Or, d'après les mesures prises d'un degré du méridien, ce cercle a de circonférence 123249600 pieds de Paris. En multipliant ce nombre par 60 on aura la circonférence de l'orbite de la lune; & puisqu'elle acheve sa révolution dans 27 jours 7 heures & 43 minutes, il sera facile de trouver l'arc qu'elle parcourt dans une minute.

Dès qu'on a cet arc, on a la quantité de l'abaissement au dessous de la tangente. Il ne s'agit plus que de calculer: Or, on trouve que dans

une minute la lune est tombée de  $15 \frac{1}{12}$  pieds de Paris.

Supposons que la gravité augmente à proportion que le quarré de la distance diminue. Dans cette supposition, la lune tombant près de la surface de la terre, parcourroit dans une minute 60 fois  $60 \frac{1}{12}$  pieds. Elle parcourroit donc dans une seconde une espace moindre de 60 fois 60, c'est-à-dire,  $15 \frac{1}{12}$  pieds. Or, cette gravité est précisément la même que celle des corps terrestres. On peut donc présumer qu'un boulet de canon, à la distance de la lune, peseroit en raison inverse du quarré de sa distance; & que sa gravité seroit moindre de 60 fois 60; puisque la lune, à la surface de la terre, graviteroit comme le boulet, & que sa gravité seroit plus grande de 60 fois 60. Cela seul rend déjà assez probable que la gravité augmente & diminue dans la proportion supposée; & c'est une preuve que la lune obéit dans son mouvement aux loix de la gravité, ainsi que les corps qui tombent perpendiculairement sur la terre, ou qui tombent en décrivant une ligne courbe. En effet, elle descend à chaque instant, & il est aussi démontré qu'elle grave, que si elle tomboit librement jusques sur la terre.

En seroit-il de même de toutes

Mais si cela est, toutes les planetes gravitent, puisqu'elles se meuvent toutes dans des

lignes courbes; & par conséquent la gravitation suivra dans chacune les mêmes loix : c'est ce dont il faut s'assurer.

Supposons qu'à une certaine distance du soleil, mercure soit lancé dans une direction perpendiculaire à celle de la gravité, qui l'attire vers le centre de cet astre; & que la force centrifuge, qui résulte du mouvement de projection, soit égale à la force centripète, qui n'est autre chose que la gravité même. Dans ce cas, il est évident que mercure décrira un cercle. Car s'il est à chaque instant poussé par une force, qui tend à le faire échapper par la tangente; il est encore à chaque instant attiré vers le soleil par une force égale, qui le fait descendre au dessous de la tangente. Il faudra donc qu'il se meuve circulairement, sans pouvoir jamais s'approcher ni s'éloigner du centre de son mouvement.

Supposition dans laquelle mercure décrirait une orbite circulaire autour du soleil.

La force de projection étant la même, la gravité, qui le retiendra dans une orbite circulaire, sera plus ou moins grande suivant la distance à laquelle il aura été projeté. Elle sera plus grande, si la distance l'est moins, parce qu'alors l'arc, décrit en temps égal, sera d'autant plus courbe que ce cercle sera plus petit; & par conséquent mercure descendra davantage au dessous de la tangente. Par la raison con-

traire, la gravité fera moindre, si la distance est plus grande.

Mais si la distance demeurant la même, la vitesse de projection étoit augmentée; il seroit nécessaire d'augmenter aussi la gravité, pour retenir mercure dans le même cercle. Supposons que la projection soit double en vitesse, l'arc parcouru sera double. Or, dans ce cas, comme on le démontre en géométrie, le corps projeté descend quatre fois autant au dessous de la tangente; il est donc quatre fois autant attiré vers le centre. Donc mercure, projeté avec une force double, ne peut être retenu dans le même cercle, qu'autant qu'il est attiré vers le soleil avec une gravité quadruple.

Supposition  
dans laquelle  
il décrirait  
une ellipse.

La gravité peut prévaloir sur la force centrifuge qui naît de la force de projection, ou la force centrifuge sur la gravité; & dans l'un & l'autre cas mercure décrirait une ellipse.

Dans le premier, il doit tomber au dedans du cercle, s'approcher du soleil à proportion que la gravité prévaut & descendre avec un mouvement accéléré. La gravité pourroit prévaloir au point que mercure tomberoit dans le soleil.

Dans le second cas , cette planete doit être emportée hors du cercle , & s'éloigner du soleil à proportion que sa force centrifuge est plus grande que sa gravité. Cette force pourroit être si supérieure , que mercure s'éloigneroit toujours.

Supposons que les deux forces soient combinées dans une telle proportion , que la planete ne puisse ni tomber dans le soleil ni s'en éloigner continuellement ; alors la gravité qui la fait descendre de l'apside supérieure , ne peut que la rapprocher , & en accélérer le mouvement. Or , lorsque le mouvement en ligne courbe s'accélère , la force centrifuge augmente. Elle ira donc toujours en augmentant , jusqu'à ce que mercure soit arrivé au point où il est le plus près du soleil , c'est-à-dire , à son apside inférieure. Parvenue alors à son dernier accroissement , elle prévaut : mercure s'éloignera donc du soleil : il remontera donc avec un mouvement retardé à son apside supérieure ; d'où sa gravité le fera redescendre , parce qu'elle vaincra sa force centrifuge. C'est ainsi que ces deux forces prévalant tour-à-tour , une planete peut décrire une ellipse.

Quoique de l'apside supérieure à l'apside inférieure , la force centrifuge aille toujours en augmentant , la planete se rapproche conti-

nuellement du soleil , parce que dans toute cette partie de son cours , la gravité continue de prévaloir sur la force centrifuge. Mais le moment où la planete arrive à son apside inférieure , est celui où la force centrifuge va prévaloir à son tour ; & quoique cette force aille ensuite en diminuant , elle éloigne la planete & la fait remonter à l'apside supérieure , parce que dans toute cette partie de l'orbite elle continue de prévaloir sur la gravité , qui l'a vaincue dans l'autre partie & qui va la vaincre encore. Telle est la maniere dont ces deux forces se combinent , & sont alternativement supérieures l'une à l'autre.

Dans la sup-  
position que  
la gravité di-  
minue dans la  
même raison  
que le carré  
des distances  
augmente ,  
Newton fait  
voir comment  
une planete  
va continuel-  
lement d'une  
apside à l'au-  
tre.

Il s'agissoit de déterminer dans quelle proportion les forces doivent être combinées pour ramener continuellement une planete d'une apside à l'autre. C'est où Newton entre dans de grandes recherches , & résout les problèmes les plus difficiles. Il nous suffira d'observer , comme un résultat de ses démonstrations , que lorsque la gravité diminue dans la même raison que le carré des distances augmente , une planete avec quelque force finie qu'elle ait été projetée , est forcée à se mouvoir dans une section conique ; qu'il faut une force de projection déterminée pour l'obliger à se mouvoir dans une ellipse ; & que cette force est différente dans les différentes sections coniques.



Il n'en feroit pas de même, si la gravité diminuoit, dans la même raison que le cube des distances augmente. Dans cette supposition il est démontré qu'un corps projeté avec une certaine force perpendiculairement à l'horizon, s'éloignera toujours avec un mouvement retardé, & ne retombera jamais. Les mêmes principes démontrent que s'il étoit projeté obliquement, il décrirait une spirale, en s'éloignant toujours du centre de gravitation.

C'est ce qui n'auroit pas lieu, si la gravité diminuoit dans la même raison que le cube des distances augmente.

Puisque les planetes font leurs révolutions dans des ellipses, il est évident que la gravité n'agit pas en raison inverse du cube des distances. Mais agit-elle en raison inverse du carré, ou dans une moindre proportion? c'est ce qu'il reste à chercher.

La gravité agit-elle donc en raison inverse du carré des distances, ou en moindre raison?

Képler a observé qu'un rayon, tiré d'une planete au centre de son mouvement, décrit des aires égales en temps égaux. Or, cette observation est non-seulement une preuve de la gravitation des planetes, elle conduit encore à découvrir la loi que suit la gravité.

Un corps, mu dans une courbe, est toujours dirigé vers un même point, s'il décrit des aires égales en temps égaux.

Vous savez que des triangles sont égaux, lorsqu'ils ont des bases & des hauteurs égales. Or, supposons un corps qui se meut d'un mouvement égal, dans une ligne droite, il parcourra des espaces égaux en temps égaux.

& si nous imaginons un rayon tiré de ce corps à un point fixe, hors de la ligne de projection, ce rayon décrira des aires égales en temps égaux : car tous les triangles ont des bases égales sur la ligne de projection; & ayant tous aussi leur sommet au même point, ils ont encore des hauteurs égales.

Si nous supposons ensuite que ce corps, sans perdre sa première force de projection, reçoive une nouvelle force qui agisse dans la direction du rayon au point fixe; alors il obéira aux deux, & parcourra une diagonale. Mais les aires seront encore égales en temps égaux : car les triangles auront une base commune sur la première distance du corps au point donné, & ils auront une même hauteur puisqu'ils sont entre les mêmes lignes parallèles.

Que cette seconde force continue d'agir, qu'elle croisse, ou qu'elle décroisse, elle accélérera ou retardera le mouvement du corps : mais elle ne changera rien à la grandeur des aires, qui regagneront d'un côté ce qu'elles perdront de l'autre; parce que les triangles, formés dans des temps égaux, auront successivement l'un avec l'autre une base commune, & une même hauteur. Les aires seront donc nécessairement toujours égales; & la secon-

de force ne peut que changer la premiere direction du corps & le faire mouvoir dans une courbe.

Puisqu'il est démontré que les aires sont égales en temps égaux, lorsqu'un corps est toujours dirigé vers un même point; nous ne pouvons pas douter que l'inverse de cette proposition ne soit également vraie. Il est donc évident qu'un corps, qui se meut dans une courbe, est toujours dirigé vers un même point; toutes les fois que nous pouvons remarquer cette égalité entre les aires & les temps. En effet, si dans des temps égaux il étoit tour-à-tour dirigé à des points différens, les aires seroient nécessairement inégales.

Or, la lune décrit des aires égales en temps égaux autour du centre de la terre: il en est de même des satellites, soit autour de jupiter, soit autour de saturne, & des planetes autour du soleil. La lune est donc dirigée vers le centre de la terre, les satellites de jupiter vers le centre de jupiter, ceux de saturne vers le centre de saturne, & toutes les planetes vers le centre du soleil. Mais cette direction est une loi que suit la gravité dans les corps pesants, puisque nous voyons qu'ils tendent vers le centre de notre globe. La lune, les satellites & les planetes pesent donc vers le centre de leur révolution. Quelques

Donc chaque  
planete dans  
son cours est  
toujours diri-  
gée vers un  
même centre.

inégalités qu'on remarque dans leur mouvement & sur-tout dans celui de la lune, confirment cette conséquence, bien loin de la combattre. Car si la lune ne décrit pas des aires exactement égales en temps égaux, c'est qu'elle est tout-à-la fois dirigée vers deux points différents, vers le centre de la terre & vers le centre du soleil. Ces inégalités prouvent même que la gravitation est universelle, c'est à dire, que les corps célestes gravitent réciproquement les uns vers les autres ; & tous ensemble vers un centre commun, dont le centre du soleil s'approche, ou s'éloigne suivant leur position.

Mais la puissance qui retient les planètes dans leurs orbites, est-elle la gravité même ?

De ce que la puissance, qui retient les planètes dans leurs orbites, a la même direction que la gravité, j'ai conclu qu'elle est la gravité même. Peut-être cette conséquence est-elle trop précipitée. En effet, il faut encore s'assurer que cette puissance agit avec la même quantité de force ; & si nous le démontrons, elle sera semblable en tout à la gravité, que nous remarquons dans les corps terrestres.

Elle sera la gravité si les espaces, que parcourt une planète en

Nous mesurons la force par l'espace parcouru dans un temps donné, & nous observons que les espaces sont comme les quarrés des temps. C'est la seconde & la dernière loi

que fuit la gravité. Or, en supposant que la puissance qui retient les planètes dans leurs orbites, fuit encore cette loi, nous rendrons raison de leurs révolutions, jusqu'à découvrir dans quelle proportion la gravité augmente ou diminue suivant les distances.

tombant au dessous de la tangente, sont comme les quarrés des temps.

L'orbite de la lune ne différant pas beaucoup d'un cercle, on en peut considérer les différentes portions, comme autant d'arcs de même courbure à peu de chose près.

Or, c'est ainsi que cette puissance agit sur la lune, &c. elle la fait graviter en raison inverse du quarré des distances.

Il est encore certain qu'à proportion que la lune s'approche de la terre, elle se meut avec plus de vitesse. Elle parcourt donc dans des temps égaux un plus grand arc à sa moindre distance qu'à sa plus grande. Elle descend donc davantage au dessous de la tangente. Elle est donc dirigée vers la terre par une puissance qui agit avec plus de force.

Or, pour prendre le cas le plus simple, supposons que sa moindre distance soit la moitié de sa plus grande. Dans cette supposition, elle parcourroit à son périgée un arc double de celui qu'elle parcourroit dans un temps égal à son apogée : elle tomberoit par conséquent autant au dessous de la tangente en une minute, dans la partie inférieure de son orbite, qu'en deux dans la partie supérieure. La première

loi de Képler le démontre : car si les arcs parcourus n'étoient pas dans cette proportion, les aires ne feroient pas égales en temps égaux.

Supposons ensuite que la lune étant à sa moindre distance, son mouvement de projection fût détruit ; elle tomberoit alors autant vers la terre en une minute, qu'elle feroit tombée en deux, si son même mouvement de projection eût été détruit à sa plus grande distance : & dans l'un & l'autre cas elle descendroit avec un mouvement accéléré comme celui des autres corps ; parce que la puissance qui la feroit descendre, agit sans cesse, & peut être considérée comme une multitude d'impressions successives.

Si les espaces que parcourroit la lune en tombant perpendiculairement de son apogée sont les mêmes que ceux que parcourt tout corps dans sa descente, elle devrait tomber en deux minutes quatre fois autant qu'en une, puisque les espaces sont comme les quarrés des temps. Par conséquent à son périgée, où nous supposons qu'elle est la moitié moins éloignée de la terre, elle devrait, dans des temps égaux, tomber quatre fois autant qu'à son apogée.

Or si, comme tous les corps qui sont à la surface de la terre, la lune est en effet assu-

jetée à cette loi ; elle doit la suivre également, soit qu'elle décrive une orbite, soit qu'elle tombe perpendiculairement. Car la force de projection ne peut pas empêcher l'effet de la puissance qui dirige la lune vers le centre de notre globe : elle peut seulement changer la direction perpendiculaire en une ligne courbe.

Mais nous venons de voir que dans la supposition , où la moindre distance de cette planète feroit la moitié de sa plus grande , elle parcourroit à son périée des arcs doubles de ceux qu'elle parcourroit dans des temps égaux à son apogée. Elle tomberoit donc quatre fois autant au dessous de la tangente, puisque tous les arcs qu'elle décrit sont de même courbure : elle parcourroit donc en descendant, quatre fois autant d'espace : la puissance, qui la dirigerait vers la terre, feroit donc quadruple : elle augmenteroit donc, comme le carré des distances diminueroit ; c'est-à-dire qu'elle feroit comme 4 à 1, lorsque les distances seroient comme 1 à 2.

Nous n'avons choisi cette supposition que pour simplifier davantage ; & il est évident que les mêmes principes ont lieu dans toute autre. Quel que soit donc le rapport qu'il y ait entre la plus petite & la plus grande distance de la lune, il est démontré qu'elle obéit dans sa

descente à toutes les loix des corps pesants. Elle gravite donc vers le centre de la terre ; & nous voyons que sa gravité agit en raison inverse du quarré des distances.

C'est donc la gravité qui retient la lune dans son orbite.

La même puissance qui fait tomber les corps avec un mouvement accéléré, & qui contenant toutes les parties de la terre autour du centre, les empêche de se dissiper, retient donc encore la lune dans son orbite & l'attire vers la terre, avec une force qui augmente & diminue, comme le quarré des distances diminue & augmente.

Or, les observations démontrent qu'il en est de jupiter par rapport à ses satellites & de saturne par rapport aux siens, comme de la terre par rapport à la lune.

Or, les observations démontrent que les satellites de jupiter sont assujettis dans leurs révolutions aux mêmes loix que la lune. Leur gravité est dirigée au centre de leur planete principale, puisqu'un rayon tiré de chacun d'eux à ce centre, décrit des aires égales en temps égaux. A chaque instant ils tombent au dessous des tangentes de leur orbite, à proportion que le quarré de leur distance diminue.

Jupiter est donc par rapport à ses satellites ce qu'est la terre par rapport à la lune. Les mêmes raisonnemens ont lieu dans l'un & l'autre cas ; & puisque les principes sont les mêmes, les conséquences ne sauroient être différen-



différentes. Toutes les parties de jupiter gravitent donc vers un centre commun. C'est cette gravité, qui fait toute la force de leur union; & qui agissant en raison inverse du quarré des distances, retient chaque satelite dans l'orbite qu'il parcourt. Les observations autorisent à dire la même chose de saturne & de ses satellites.

L'analogie suffiroit pour faire juger des planetes principales, dans le grand systême solaire, par les planetes secondaires dans les systêmes de la terre, de jupiter & de saturne. Mais l'observation démontre encore que la même loi regle les mouvements de tous les corps célestes. Car soit que l'on compare les mouvements d'une planete avec ceux d'une autre, ou les mouvements de chacune dans les différentes parties de son orbite elliptique, on découvre qu'elles sont toutes dirigées vers le soleil par une puissance, qui croît comme le quarré des distances diminue. Les cometes, qui se meuvent dans des ellipses si excentriques, ne font pas une exception à cette loi, puisqu'elles descendent avec un mouvement accéléré, & remontent avec un mouvement retardé, décrivant toujours des aires égales en temps égaux; & la différence qu'on remarque entre les ellipses des corps célestes, vient uniquement des différents degrés de force

Il en est de même du soleil par rapport aux planetes & aux cometes.

avec lesquels ils ont été projetés à certaines distances du soleil. En un mot, c'est le même principe qui les règle tous dans leurs mouvements, c'est la gravité combinée avec la force de projection ; & les sections coniques dans lesquelles ils se meuvent, ne sont différentes, que parce que les forces avec lesquelles ils ont été projetés, sont différentes elles-mêmes.

La gravitation est un principe universel, par lequel les corps célestes s'attirent réciproquement en raison directe des masses & en raison inverse du carré des distances.

La gravitation des corps vient de la gravitation des parties dont ils sont composés ; & par conséquent la force de la gravité est à distances égales, comme la quantité de matière.

La gravitation est donc mutuelle entre tous les corps célestes ; & elle agit en raison directe, si on n'a égard qu'aux masses, comme elle agit en raison inverse, si on a égard aux distances.

C'est une action & une réaction par lesquelles tous les corps se balancent mutuellement. La terre grave vers la lune de la même manière que la lune grave vers la terre : il en est de même de jupiter par rapport à ses satellites, de saturne par rapport aux siens, des planètes les unes par rapport aux autres, & du soleil par rapport à toutes les planètes. Ces conséquences sont démontrées par les irrégularités qu'on observe dans le mouvement de jupiter & de saturne, lorsqu'ils sont en conjonction, & par celles qu'on remarque encore dans le mouvement des lunes de jupiter, de saturne & de la terre. Ainsi la gravitation est un principe

universel, qui réglant tous les corps célestes dans leurs cours, concilie jusqu'aux mouvements les plus irréguliers, ou plutôt varie les mouvements sans produire d'irrégularités réelles, & entretient l'harmonie dans toutes les parties du système.

Quand on a prouvé que la gravité suit la raison inverse des quarrés des distances; il ne faut plus que des calculs pour découvrir en quelles raisons sont entre elles les vîteses des planetes, qui font leurs révolutions à différentes distances d'un centre commun: & c'est de la sorte que Newton a tiré de son principe la démonstration de la seconde analogie de Képler; que les quarrés des temps périodiques sont comme les cubés des distances moyennes.

La seconde analogie de Képler suit du principe de Newton.

Je m'arrête, Monseigneur: de plus grands détails demanderoient de trop grands calculs. S'il vous reste quelque curiosité, vous trouverez des écrivains qui la satisferont mieux que moi: mais comme votre précepteur, je crois avoir assez fait, si je vous ai donné une première idée des découvertes d'un grand homme; & vous comme prince, vous aurez bien d'autres calculs à faire que ceux de Newton, si jamais vous avez un peuple à gouverner. Je n'ai traité dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres, des matieres qui sont éloi-

gnées de votre genre, que parce que je suis persuadé qu'un prince doit savoir de tout : mais je ne pense pas qu'il doive tout savoir. Bornez-vous donc, Monseigneur, dans ces sortes de recherches; & n'oubliez jamais que votre premier devoir est d'apprendre votre métier. Je ne vous parle pas des découvertes de Newton sur la lumière, parce qu'on en fera quelque jour les expériences devant vous.





## CHAPITRE X.

*Considérations sur le progrès des sciences & sur celui des lettres.*

QUAND on considère le progrès des connoissances depuis Copernic, il semble qu'on voie l'univers se former peu-à-peu.

Dès qu'on a su observer, on a été rapidement de découvertes en découvertes.

Remarquez sur-tout, Monseigneur, qu'aussitôt qu'on a su observer, on a été conduit de découvertes en découvertes. Le chemin de la vérité s'ouvroit enfin: il se frayoit à mesure qu'on avançoit davantage: les vérités à découvrir touchoient les unes aux autres; & elles paroissent tellement liées, que si nous admirons à juste titre les génies auxquels nous en devons la connoissance, nous sommes étonnés de les voir quelquefois s'arrêter tout-à-coup, & laisser échapper une découverte à laquelle ils touchent.

Newton est certainement de tous les philosophes celui qui a le mieux connu cette rou-

Newton n'a été plus loin.

te, que trace une suite de vérités liées les unes  
 que parce qu'il amieux con- aux autres. Aussi s'est-il élevé aux plus subli-  
 au la liaison mes connoissances. J'en conclus que celui qui  
 des vérités. a fait une première découverte, est capable  
 d'en faire d'autres, toutes les fois qu'il est doué  
 d'assez de sagacité, pour appercevoir cette liai-  
 son dont je parle. Voilà ce qui caractérise  
 l'homme de génie. Il doit ce qu'il est à cette  
 liaison qu'il apperçoit; & c'est par elle qu'il  
 va rapidement de connoissances en connois-  
 sances. Quelques découvertes dues au ha-  
 sard, comme les télescopes & les microscop-  
 es, auroient pu se faire par la seule liaison  
 des idées; si ceux qui portoient des lunet-  
 tes, avoient su réfléchir sur l'usage dont elles  
 leur étoient. Mais pendant des siècles les sa-  
 vants ont été avides de connoissances, sans sa-  
 voir en acquérir. Ils ne ressemblerent que trop  
 souvent à ces chiens de chasse, qui, avec beau-  
 coup d'ardeur & peu d'odorat, sautent par des-  
 sus le gibier sans l'appercevoir. Il faut qu'en  
 faveur de la justesse, ils ne passent cette com-  
 paraïson.

La liaison des  
 idées fait la  
 folie, la rai-  
 son & toutes  
 les qualités de  
 l'esprit.

Je vous ai fait voir ailleurs que tout l'art d'é-  
 crire porte sur le principe de la plus grande liai-  
 son des idées; parce qu'en effet l'art de penser  
 n'a pas d'autre principe lui-même. A propor-  
 tion que nous sommes capables de suivre cet-  
 te liaison, notre esprit s'étend davantage: il

voit chaque chose à sa place: il embrasse à la fois une multitude d'objets: & les appercevant avec netteté, il les expose avec précision.

Plus vous réfléchirez sur l'histoire de l'esprit humain, plus vous vous convaincrez de l'universalité de ce principe. Locke a remarqué que les fausses liaisons d'idées font la folie, & il s'est arrêté là. Il étoit cependant facile de conclure que la vraie liaison des idées fait la raison; & en réfléchissant un peu sur cette conséquence, ce philosophe eût vu que ce principe est l'unique cause de toutes les qualifications de l'esprit.

Ce chemin étoit certainement le plus court pour découvrir l'universalité de ce principe; & vous croirez, peut-être, que c'est celui que j'ai pris. Point du tout: je ne fais presque que de m'en appercevoir; & actuellement que je suis arrivé, je vois que j'ai fait de grands détours.

Il y a des hommes de génie, qui ne paroissant pas suivre la trace que laisse la liaison des idées, semblent penser de grandes choses comme par inspiration. Mais lorsqu'on rapproche leurs vues, on voit facilement comment ce qu'ils ont dit de mieux tient à ce qu'ils ont dit de bien; & comment ils ont été conduits,

—  
Ceux qui pensent comme par inspiration, obéissent à leur insu au principe de la plus grande liaison des idées.

à leur infu, par le seul principe qui fait bien penser. Je crois que s'ils avoient connu ce principe, ils n'auroient presque dit que de bonnes choses; & qu'on ne trouveroit pas dans leurs écrits des vues hasardées, des idées mal déterminées, des notions trop généralisées & des pensées fausses.

C'est ce principe qui a guidé les bons esprits, & qui les a ramenés au vrai, lorsque les Grecs de Constantinople les avoient égarés dans une érudition pédante. Alors toutes les sciences & tous les arts firent à la fois des progrès rapides. On en est étonné; & cependant il seroit bien plus étonnant que le génie, qui avoit appris à se conduire dans quelques genres, n'eût pas su se conduire également bien dans tous. Puisque toutes nos études tiennent les unes aux autres, elles doivent s'éclairer & contribuer mutuellement à leurs progrès. La marche de l'esprit est la même dans chacune; l'objet change seulement; & quiconque sait apprendre une chose, & fait comment il l'a apprise, est capable d'en apprendre beaucoup d'autres.

C'est ce principe qui a guidé tous les bons esprits au renouvellement des lettres; & qui les a ramenés au vrai, lorsque les Grecs de Constantinople les avoient égarés dans une érudition pédante. Alors toutes les sciences & tous les arts firent à la fois des progrès rapides. On en est étonné; & cependant il seroit bien plus étonnant que le génie, qui avoit appris à se conduire dans quelques genres, n'eût pas su se conduire également bien dans tous. Puisque toutes nos études tiennent les unes aux autres, elles doivent s'éclairer & contribuer mutuellement à leurs progrès. La marche de l'esprit est la même dans chacune; l'objet change seulement; & quiconque sait apprendre une chose, & fait comment il l'a apprise, est capable d'en apprendre beaucoup d'autres.

Les arts & les sciences commencent en Italie parce que le goût s'y forme avec la langue;

La langue italienne s'est perfectionnée la première. Aussi c'est en Italie que les beaux-arts ont commencé avec le goût; & Galilée eût donné à sa patrie la gloire d'être le berceau de la vraie philosophie, si l'Allemagne



n'avoit pas produit Copernic, Tycho-Brahé  
& Képler.

La France, encore grossiere & barbare, n'avoit proprement ni langue, ni arts, ni sciences, lorsqu'au seizieme siecle l'érudition grecque & latine s'y répandit. Cette révolution devoit accroître, & accrut la barbarie; parce qu'on n'étoit pas capable de chercher dans les anciens une élégance qu'on ne sentoît pas. C'étoit assez de faire connoître qu'on les avoit lus, & avec quelque peu de choix qu'on puisât dans leurs écrits, on étoit sûr de se faire une grande réputation.

tandis qu'en France où la langue étoit grossiere, parce qu'on y manquoit de goût, il n'y avoit encore ni arts ni sciences.

La langue étoit pauvre; & maniée par des esprits qui ne savoient pas penser, elle le paroïssoit encore plus qu'elle ne l'étoit. Si les mots manquoient quelquefois, si les constructions étoient dures & embarrassées, si les expressions figurées étoient exagérées & sans goût, en un mot, si le style n'avoit ni netteté, ni précision; c'étoit plus la faute des écrivains que de la langue même. En effet, le françois de ce siecle a des grâces dans Marot & dans Amiot, qu'il ne faut pas confondre avec leurs contemporains: mais le pédantisme grec & latin permit rarement de les imiter.

On est étonné que François I, que les savants appellent le pere des lettres parce qu'il

Aussi François I ne peut pas

être le restaurateur des lettres.

les protégea, n'en ait pas encore été le restaurateur. Il les eût sans doute fait fleurir davantage, s'il les eût protégées avec plus de discernement: mais il encouragea la fausse érudition plus que le goût, & ses successeurs suivirent son exemple. Lorsque les princes n'ont pas des lumières au dessus de leur siècle, ils estiment sur parole, & ils se laissent égarer par le public qui se trompe.

Ronsard . . . . .

Régla tout, brouilla tout, fit un art à sa modes  
Et toutefois long-temps eut un heureux destin:  
Mais sa muse en français parlant grec & latin,  
Vit dans l'âge suivant par un retour grotesque  
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Mauvais goût des Français dans le seizième siècle.

Ce Ronsard, né sous François I en 1525, a vécu sous les régnes de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III. Comblé des bienfaits, & même de l'amitié de ces princes, sur-tout de celle de Charles IX, il fut regardé lui-même comme le prince des poètes. Les savants applaudirent à ses vers, parce qu'ils y trouvoient du grec & du latin; & lorsqu'il mourut en 1585, toutes les muses le célébrèrent à l'envi. Vous pouvez juger, à cette réputation éclatante, du goût qui dominoit dans le seizième siècle.

On pourroit croire que les guerres civiles, & sur-tout les disputes de religion auroient nuï aux progrès des lettres. Il est vrai que tout ce qui sortoit des écoles, étoit très-capable de corrompre le goût, s'il y en avoit eu; & que les questions qu'on agitoit avec enthousiasme, & pour lesquelles on s'égorgeoit, ont dû entraîner beaucoup d'esprits, qui auroient pu s'appliquer à d'autres études avec plus de succès. Mais la principale cause du peu de progrès des lettres, c'est le mauvais goût, surchargé d'une érudition pédante. Il étoit répandu partout, il regnoit à la cour parmi les vices, & il ressembloit tout-à-fait aux mœurs.

Les guerres & les disputes de religion n'ont point empêché de cultiver la poésie. Le seizième siècle a produit un grand nombre de poëtes. Recherchés par les grands, protégés par les souverains, chéris même par Charles IX, qui se piquoit de faire des vers, il ne leur manquoit que du goût pour perfectionner leur art. Ils n'en auroient eu que trop d'occasion dans ces temps malheureux, où parmi les horreurs & les crimes, on s'occupoit continuellement de galanterie, de fêtes, & de plaisirs: mais le fanatisme qui étouffoit tout sentiment d'humanité, permettoit-il de sentir avec cette délicatesse qui caractérise le vrai goût?

C'est se qui  
nuisoit au  
progrès des  
lettres.

Car les guerres & les disputes de religion n'empêchoient pas de les cultiver.

Dans le dix-septième siècle où le goût commence en France, les arts & les sciences y sont cultivés avec succès.

*Enfin Malherbe vint.* Il connut le premier le caractère de notre langue; il l'assujettit aux règles du bon sens; & tout-à-coup il se fit dans les lettres une révolution semblable à celle qu'éprouvoit alors la philosophie. Ronfard & ses semblables tomberent dans le mépris, non par un retour grotesque, comme dit Despreaux, mais par un changement très judicieux. Les bons esprits se hâterent d'entrer dans la route qui leur étoit ouverte: le dix-septième siècle produisit de grands poètes & de grands orateurs, comme de grands philosophes: en un mot, tous les arts, toutes les sciences, cultivés à la fois & avec le même discernement, se perfectionnerent ensemble. Je ne vous dirai rien de ces écrivains célèbres qui ont fixé notre langue: assez d'autres ont disserté sur leurs ouvrages. Il vaut mieux les lire, & vous en avez déjà lu plusieurs.

Mais le goût dégénérant en manie produisit le purisme;

Lorsque nous eumes de meilleurs écrivains, nous fîmes une étude plus particulière de notre langue: étude qui devint à la mode plus qu'aucune autre, parce qu'elle paroissoit à la portée du plus grand nombre. Il parut des volumes d'observations sur le langage, & ces questions, souvent frivoles, faisoient les délices des conversations. Cette manie donna naissance à ce qu'on nomma *les Puristes*.

Avant le dix-septieme siecle on écrivoit sans regles, & les poëtes se permettoient tout, sous prétexte de licence. Depuis on tomba dans l'excès opposé, & on voulut, avec des regles arbitraires, mettre des entraves au génie. C'est que les grammairiens qui entreprirent de se rendre les législateurs du langage, n'avoient pas le goût des hommes de talents, qui se contentoient de bien écrire, sans donner leurs observations sur la langue. Ils calquerent la grammaire latine : ils prirent pour regle, que ce qui n'a pas été dit, ne peut pas être dit, sur le principe que l'usage est le seul maître des langues ; & en conséquence tout nouveau tour leur parut vicieux, ou du moins hasardé. Ils ne s'appercevoient pas qu'une langue ne peut se perfectionner, qu'autant que l'usage change lui-même. Ils ne s'appercevoient pas même qu'ils étoient à la fin contraints d'approuver des expressions qu'ils avoient d'abord condamnées ; & ils continuoient de dire qu'il ne faut employer que celles dont on s'est déjà servi.

L'analogie est l'unique regle. Quand on la connoît, on peut se permettre tous les tours qui ne s'en écartent pas. C'est ce qu'ont fait les grands écrivains, qui ont enrichi notre langue. Peut-être même l'auroient-ils enrichie davantage, si la pédanterie des grammairiens ne les avoit pas quelquefois rendus timides. Racine

& les grammairiens qui se firent les législateurs du langage, donnerent des entraves au génie.

L'analogie est l'unique regle pour juger si un tour est François.

est un de ceux à qui elle a le plus d'obligation.

Pendant que le langage & la philosophie se perfectionnoient, l'érudition, toujours pédantesque, tendoit à perpétuer le mauvais goût. Il est vrai qu'on étudioit l'histoire avec un peu de critique : les disputes de religion en avoient fait une nécessité. Mais la prévention aveugle pour l'antiquité subsistoit dans toute sa force : on continuoit de prodiguer l'érudition : on ne raisonneoit que par autorité : on ne pensoit que d'après les anciens ; & on jugeoit uniquement sur leur parole.

On demanda si la préférence est due aux modernes ; & ce fut une grande dispute. Alors les partisans des anciens & les partisans des modernes formèrent deux sectes, qui se traitèrent réciproquement avec mépris. Elles élevèrent une dispute qui a duré jusqu'à nos jours. Il s'agissoit de savoir à qui la préférence est due des anciens ou des modernes : question qui n'a jamais été bien traitée ; parce que les partisans des anciens n'avoient lu que les anciens, & que les partisans des modernes étoient de beaux esprits, qui ne connoissoient pas les progrès que la philosophie avoit faits de leur temps. Les vrais philosophes ne se mêlèrent jamais dans cette dispute ; ils étoient sans doute trop furs d'avoir l'avantage, pour ne pas dédaigner d'entrer en lice.

Les érudits accoutumés à raisonner sur des hypothèses, à l'exemple des sectes anciennes, étudierent l'histoire avec cet esprit, & expliquèrent jusqu'au temps fabuleux avec des suppositions. Étoient-ils embarrassés sur un fait, sur une époque, sur une généalogie, ils faisoient une hypothèse, & ils la donnoient pour l'histoire même. Ils n'avoient pas encore appris que, pour être historien, il faut des monuments, comme il faut des observations, pour être philosophe. Nous avons déjà eu occasion de remarquer, que lorsque les philosophes étoient mauvais, les critiques ne l'étoient pas moins. Aujourd'hui que la vraie philosophie est plus répandue, la critique en est devenue meilleure ; & l'on commence à reconnoître qu'on ignore l'histoire d'un temps, quand les événements n'ont pas laissé de traces. Mais ceux qui les premiers ont élevé des doutes contre la crédule érudition ont causé de grands scandales.

Les érudits cherchent dans les hypothèses ce que les monuments ne leur apprennent pas & la critique se forme lentement.

La critique étant plus saine, on pourroit étudier aujourd'hui l'antiquité avec plus de fruit. Mais il est à craindre qu'on ne tombe dans un autre excès ; & qu'après avoir porré l'érudition jusqu'au pédantisme, on ne la néglige tout-à-fait.

D'après cet exposé de l'histoire des sciences & des lettres, vous voyez que le goût a com-

Ordres des progrès de

l'esprit en dif-  
férens genres

mencé avec l'étude des langues vulgaires; qu'il s'est perfectionné, lorsqu'il avoit déjà fait assez de progrès pour puiser avec discernement dans les anciens; que la vraie philosophie se montrant presque aussitôt, nous avons eu de bons philosophes après avoir eu de bons poëtes; & que la saine critique a été la dernière à se former.



CHAPI-



## CHAPITRE XI.

### *Des progrès de la politique.*

IL est une science qui étoit fort imparfaite avant le dix-septieme siecle, qui l'est encore à bien des égards, & qui se perfectionne tous les jours, au moins quant à la théorie: c'est la politique.

Il importe à un prince de se faire une idée complète de la politique.

En étudiant les différents gouvernements, & en observant la conduite des bons & des mauvais princes, vous avez déjà pu vous faire quelque idée de cette science. Cependant vous ne sauriez dire tous les objets qu'elle embrasse. L'idée que vous en avez est donc incomplète, & il s'agit aujourd'hui de vous en faire une plus étendue.

La politique peut être considérée par rapport aux nations étrangères, & par rapport aux peuples qu'on a à gouverner.

Double objet de la politique.

L'objet de la politique, par rapport aux nations étrangères, est d'en connoître le droit pu-

Objet de la politique par

rapport aux  
nations étran-  
gères.

blic, le gouvernement, les forces, les intérêts, les préjugés, les mœurs, les vues, les moyens & le caractère de ceux qui ont part à l'administration.

Son objet par  
rapport aux  
peuples à gou-  
verner.

Par rapport aux peuples à gouverner, la politique embrasse encore un plus grand nombre d'objets. Tels sont les mœurs, les préjugés, l'industrie & le nombre des citoyens; l'étendue des terres, leur valeur & les moyens de les améliorer; les loix, les abus qui se sont introduits, les changements à faire, les obstacles auxquels on doit s'attendre, & la conduite à tenir pour les vaincre; l'agriculture, la milice, les finances, le commerce, les arts; en un mot, toutes les parties économiques.

Elle doit em-  
brasser toutes  
les parties de  
l'économie  
publique.

Puisque le souverain doit également sa protection à tous les citoyens; il est de sa politique de protéger toujours également l'industrie qui les fait vivre. Tous les arts qui contribuent au bien commun, ont plus ou moins de droits à la faveur, à proportion qu'ils sont plus ou moins utiles à la société entière. C'est l'utilité générale que l'homme d'état doit toujours se proposer: il ne seroit ni juste, ni prudent de la sacrifier à l'utilité de quelques membres, & d'oublier les arts généralement utiles ou nécessaires, pour ne s'occuper que des arts moins utiles ou frivoles. Vous voyez que l'économie

publique demande un génie vaste, qui connoisse tout, qui pèse tout, & qui dirigeant tous les ressorts du gouvernement, les entretienne dans une harmonie parfaite.

Il seroit difficile, ou plutôt impossible de trouver un pareil génie. Les hommes d'état, les mieux intentionnés & les plus habiles, ont fait des fautes par ignorance ou par précipitation, tant il est difficile de tout voir & de tout combiner, sans tomber quelquefois dans l'erreur. Tel excelle dans des parties, qui est médiocre dans d'autres; & il se trouve naturellement porté à sacrifier les choses qu'il fait moins conduire, aux progrès de celles qu'il conduit mieux. Mais les hommes d'état ne nuisent jamais plus, que lorsqu'ils veulent se mêler de tout. Il seroit plus sage de se borner à prévenir les abus, & d'ailleurs de laisser faire. Sans doute qu'ils tiendroient tous cette conduite, s'ils vouloient toujours le bien, & s'ils connoissoient mieux les ressorts de l'économie publique.

Les hommes d'état ne réussissent jamais mieux qu'en laissant faire.

Voilà, Monseigneur, l'étude à laquelle vous devez principalement vous appliquer. Comme un duc de Parme a peu d'intérêts à démêler avec les nations, vous pouvez vous borner à une connoissance imparfaite de la politique, qui règle la conduite de souverain à

**Souverain :** mais vous ne devez jamais négliger de connoître les choses qui peuvent contribuer à la meilleure administration, si vous voulez être un jour en état de faire le bonheur d'un peuple, que vous êtes destiné à gouverner.

Je viens de vous donner une idée générale des différentes parties de la politique. Voyons maintenant quels ont été les progrès de cette science.

Les anciens philosophes ne se sont pas appliqués à toutes les parties de l'économie politique.

Il ne s'agit pas de rechercher ce que les anciens philosophes ont écrit sur cette matière. Bornés à la morale & à la législation, ils ne se sont pas appliqués aux autres parties de l'économie politique, & ils ont d'ordinaire fondé leurs systèmes sur des principes qu'ils n'avoient pas pris dans la nature de l'homme. Vous ayant suffisamment entretenu de leurs opinions, nous jugerons aujourd'hui de l'état de la politique en considérant la conduite des peuples.

Les nations de l'Asie n'ont jamais pu avoir d'idée de la vraie politique.

Les nations de l'Asie, accoutumées de tout temps au despotisme, n'ont pu se faire que des idées fausses du droit naturel & du droit des gens. Les révolutions, auxquelles elles étoient exposées, nuisoient d'autant plus aux progrès du gouvernement, qu'elles les assujétissoient à des barbares, qui ne connoissoient d'autre ver-

tu que le courage. La paix, qui succédoit à ces révolutions, amolliſſoit les conquérants, & en même temps étouffoit dans le vaincu des lumières, dont le vainqueur faisoit peu de cas. On se conduisoit uniquement d'après les coutumes que l'usage paroissoit consacrer, & dont on s'étoit fait une habitude, sans les avoir examinées. Enfin le joug de la superstition, qui entretenoit l'ignorance, ne laissoit pas la liberté de penser; & le monarque adoré sur son trône ne connoissoit d'autre loi que sa volonté. Or, est-il possible qu'un peuple, qui ne sent que la nécessité de céder à la force, se fasse des idées du droit naturel; & qu'un despote, qui, se voyant maître d'un vaste empire, croit n'avoir à redouter aucune puissance, soupçonne qu'il a des devoirs à remplir envers ses sujets, & des ménagements au moins à garder avec les nations voisines? Il ne faut donc pas s'attendre à trouver les commencements de la politique parmi les peuples de l'Asie.

Les Grecs se trouverent dans des circonstances plus heureuses, lorsque, las des désordres, ils demanderent des loix aux esprits les plus éclairés. Une expérience qui tâtonne, introduit les abus, comme les réglemens les plus sages: elle les autorise, elle les multiplie, elle permet rarement de les corriger. Les républiques de la Grece, formées par des législateurs,

De tous les peuples anciens, les Grecs sont ceux qui ont eu les idées plus saines sur le droit naturel.

se gouvernerent par des loix plutôt que par des coutumes. Leur législation, ouvrage du génie, ne fut pas uniquement l'effet lent des circonstances. Elles s'éclairerent mutuellement, & elles eurent de bonne heure pour citoyens des hommes d'état. Voilà pourquoi les Grecs sont de tous les peuples de l'antiquité payenne, ceux qui ont eu les idées les plus saines sur le droit naturel.

Cependant au temps de Solon la morale étoit à sa naissance.

Cependant au siècle même de Solon, la morale n'étoit encore qu'à sa naissance. Elle se bornoit à quelques maximes, exprimées avec précision; & il ne paroît pas qu'on l'eût assez approfondie pour en développer tout le système. La célébrité, que les sept sages acquirent par leurs apophthegmes, prouve assez que la morale étoit une science toute nouvelle pour les Grecs. Il faut même convenir que la plupart de ces sentences n'étoient pas ignorées des Barbares: mais il semble que la connoissance qu'en avoient les Egyptiens, les Chaldéens & d'autres, bornée à la spéculation, fut réservée aux savants. Les Grecs, au contraire, enseignoient la pratique de ces maximes, parce qu'ils les pratiquoient. Ils ont prouvé par l'applaudissement, avec lequel ils les ont reçues, qu'ils étoient capables de connoître & d'aimer la vertu, & ils ont été vertueux.

Le droit des gens ne leur étoit pas inconnu. Comme chaque république étoit foible par elle-même, & que celles qui acqueroient le plus de puissance, avoient des temps de foiblesse; elles eurent toutes souvent occasion d'éprouver qu'au lieu de se nuire, elles devoient se donner mutuellement des secours, & s'opposer de concert à toute entreprise injuste. Les foibles sont faits pour réclamer la justice, & pour s'en faire des idées plus exactes.

Les Grecs ont connu le droit des gens, mais non pas dans toute son étendue.

Une chose a pu contribuer encore à donner aux Grecs une idée aussi saine du droit des gens; c'est qu'ils se regardoient en quelque sorte comme un seul peuple, sorti d'une même famille. Mais ils n'étoient pas ce droit des gens aux barbares. Ils les traitoient au contraire comme des ennemis naturels, contre lesquels ils se croyoient tout permis. Cete erreur pouvoit avoir pour cause le mépris qu'ils concevoient pour les autres nations, & les injustices qu'ils en avoient reçues.

Les républiques de la Grece, en considérant leur position & leurs intérêts, apprirent encore l'art de négocier, & de contracter des alliances pour maintenir une sorte d'équilibre entr'elles. Cet art passa chez les Perses, lorsqu'ils eurent éprouvé les forces des Grecs. Le grand roi employa les négociations, & s'occupa des moyens

ils ont mieux connu l'art de négocier.

de diviser des peuples qu'il craignoit de voir réunis contre lui. Philippe de Macédoine usa dans la suite du même artifice pour les subjuguier.

Ils n'ont pas eu des principes sur toutes les parties de l'économie publique.

Les progrès du commerce & des arts sont une preuve que les gouvernements de la Grece n'ont pas négligé l'économie politique. Je doute cependant qu'aucune république eût un plan qui en développât toutes les parties ; & il me paroît qu'à cet égard les Grecs n'avoient pas de science fondée en principes , mais seulement des connoissances pratiques, dues à l'expérience.

Les Romains n'ont connu ni le droit naturel ni le droit des gens,

Un gouvernement, conquérant par sa constitution , ne permet pas de remonter aux vrais principes du droit naturel & du droit des gens. Aussi les Romains ne les ont-ils point connus. presque toujours supérieurs en forces, s'ils ont voulu par prudence paroître justes, ils ont rarement senti le besoin de l'être en effet. Conduits par les circonstances, ils se sont trouvés dans le chemin de l'ambition, & ils l'ont suivi. L'art militaire a été l'unique étude, à laquelle ils aient été portés par la nature du gouvernement, en sorte qu'ils n'en pouvoient pas faire d'autres, sans s'écarter de l'esprit qui dominoit dans la république. Bons soldats, ils pouvoient vaincre avec de mauvais généraux par l'effet de



la discipline seule , & ils en ont souvent eu de bons. Enhardis par leurs succès, ils se persuaderent bientôt que les dieux les destinoient à l'empire du monde. Dès lors toutes leurs entreprises parurent justes à leurs yeux.

Ils ont peu connu l'art de négocier , parce qu'une puissance dominante commande & négocie peu , ou du moins ne négocie qu'autant qu'elle a intérêt de paroître respecter les droits des nations. D'ailleurs les peuples foibles venoient d'eux-mêmes au devant du joug ; & se croyant protégés contre leurs ennemis , ils aidoient à les subjuguier , pour être bientôt subjugués eux-mêmes

& fort peu  
l'art de négocier.

Les cités voisines osèrent d'abord résister ; mais , n'ayant pas su réunir leurs forces, elles firent des efforts inutiles. Quelques-unes commencèrent à rechercher l'alliance du vainqueur, soit par l'impuissance de conserver autrement quelque espèce de liberté , soit dans l'espérance de partager avec lui les dépouilles des vaincus. Cet esprit gagna peu-à-peu toute l'Italie. Il devoit se répandre à mesure que les armes des Romains feroient de plus grands progrès. Les cités les plus belliqueuses suivirent donc les unes après les autres l'exemple de celles qui s'étoient soumises les premières. Elles oublièrent insensiblement qu'elles avoient une patrie , & elles

Ce sont les  
peuples mêmes  
qui leur  
ont appris  
comment ils  
devoient se  
conduire ,  
pour les sub-  
juguer les uns  
par les autres.

n'eurent plus d'autre ambition que d'être Romains. Ce fut dans ces circonstances que la république s'aperçut qu'elle avoit des peines & des récompenses pour se les attacher ; & la conduite habile qu'elle tint, fut moins son ouvrage, que celui de tous les peuples d'Italie.

Ils n'ont eu que des usages pour conduire les différentes parties de l'économie publique.

Pauvres d'abord parce qu'ils ne connoissoient pas les richesses, & assez riches parce que cette ignorance les rendoit sobres, les Romains commencerent à piller des peuples aussi pauvres qu'eux ; & cet amour du pillage croissant avec les conquêtes, ils s'enrichirent enfin des dépouilles des nations. La guerre suppléa au commerce qu'ils ne connoissoient pas ; & ils ne transporterent les arts à Rome, que parce que les arts étoient une partie des dépouilles des peuples subjugués. Si vous parcourez donc leur histoire, vous reconnoîtrez qu'ils n'ont jamais été dans le cas d'approfondir toutes les parties de l'économie politique ; & que par conséquent, bien loin de songer à en former un corps de science, ils ne se sont conduits à cet égard qu'après des coutumes.

Les Barbares qui ont envahi l'empire d'occident, ignoroient absolument tout

La barbarie, qui avoit commencé avec la décadence de l'empire romain, couvrit enfin toute l'Europe. Vous ne vous attendez pas à trouver des notions du droit de la nature & des gens, ni les vrais principes d'une sage administra-

tion parmi des nations féroces, qui ne connoissent d'autres loix que la force. Si quelquefois elles ont été conduites par de grands hommes, tels qu'un Théodoric le Grand & un Charlemagne, elles ont été heureuses, sans être capables de remonter aux principes de leur bonheur; & l'art de gouverner paroissoit un secret réservé à quelques génies, bien supérieurs à leur siècle.

ce qui peut contribuer au bonheur des sociétés civiles.

Le désordre s'accrut avec le gouvernement féodal, & fut porté au comble lorsque la puissance ecclésiastique méconnut elle-même les loix qu'elle devoit faire respecter par son exemple. On n'eut plus aucune idée du droit de la nature & des gens; il ne resta aucune trace du droit public; on viola sans remords la foi des traités; souvent même on s'y crut autorisé par le souverain pontife; les nations ne connurent plus de lien; les sujets oublièrent la fidélité qu'ils devoient à leur prince; l'assassinat des rois fut quelquefois regardé sans horreur, & les maximes les plus monstrueuses, enseignées publiquement, prirent la place d'une religion qui n'aime que la justice & la paix. Ces abus continuèrent & se multiplièrent jusqu'au dix-septième siècle, & finirent par des guerres de religion, où le fanatisme & l'ambition armerent les peuples & les citoyens, & répandirent des flots de sang dans toute l'Europe.

Ils se portèrent aux derniers excès, & ils parurent s'y autoriser par la religion même.

Depuis deux  
siècles, elles  
faisoient des  
ligues sans  
objet, & s'ar-  
moient sans  
dessein.

Il y avoit deux siècles que les nations s'ob-  
servoient mutuellement. Elles négocioient,  
elles traitoient, elles s'allioient. Mais ces alian-  
ces n'étoient que des ligues formées sans objet,  
& conduites sans dessein. Les passions, toujours  
aveugles, régloient les démarches des souve-  
rains, qui ne connoissoient ni leurs intérêts,  
ni leurs forces, ni leurs droits; & cependant  
l'Europe étoit baignée de sang.

Il étoit temps  
de leur ap-  
prendre ce  
que les na-  
tions se doi-  
vent les unes  
aux autres.

Il étoit temps de remédier à des désordres,  
qui, ruinant le vainqueur comme la vaincu,  
faisoient le malheur général de l'Europe. Il s'a-  
gissoit de montrer aux peuples ce qu'ils se doi-  
vent les uns aux autres, & de combattre par  
conséquent l'ignorance, les préjugés & la su-  
perstition qui les armoient.

C'est ce que  
Grotius se  
propose dans  
son *droit de la  
guerre & de la  
paix*.

Pour remplir cet objet, il falloit créer une  
science qu'il étoit bien difficile d'enseigner aux  
nations. Grotius osa le premier le tenter, dans  
son *droit de la guerre, & de la paix*; ouvrage au-  
quel il travailla les premières années de la  
guerre de trente ans, & qu'il publia en 1625.

Cet ouvrage  
devoit avoir,  
& eut un  
grand succès  
en Allemagne

L'Allemagne, qui cherchoit alors des se-  
cours pour défendre sa liberté contre les entre-  
prises de Ferdinand II, trouva bientôt après  
dans Gustave-Adolphe un héros & un conqué-  
rant. De ce moment ses provinces furent con-

inuellement ravagées, autant par ses propres troupes, que par les armées étrangères, qui erroient les unes & les autres, comme des hordes dans un pays où tout seroit au premier occupant. Il n'y avoit donc point alors de nation, qui sentît mieux le besoin d'un droit des gens, établi sur de bons principes, & généralement reconnu. Aussi l'ouvrage de Grotius eut-il en Allemagne le plus grand succès; il y fut enseigné dans les écoles, & il eut de bonne heure le sort des livres anciens, c'est-à-dire, qu'il fut fort commenté & fort obscurci.

Quoique Grotius eût pour objet d'établir les principes du droit naturel, du droit des gens & du droit public, & de résoudre d'après ces principes les questions qui intéressent le bonheur des peuples, il intitula son ouvrage *le droit de la guerre & de la paix*. Il parut par-là se renfermer dans un plan moins étendu que celui qu'il se proposoit : mais il usa de cet artifice, parce qu'il écrivoit dans un temps où ce titre devoit, plus que tout autre, attirer l'attention des puissances de l'Europe. Il eut la gloire d'avoir pour lecteur le grand Gustave, qui desirant de s'attacher un écrivain dont il estimoit les talents, étoit au moment de l'appeller à son service, lorsqu'il fut tué en 1632 à la bataille de Lutzen. Peu de temps après, le chancelier Oxenstiern, qui ne l'estimoit pas moins, se fit

Pourquoi Grotius donna à cet ouvrage le titre *droit de la guerre & de la paix*.

un devoir de se conformer aux intentions du roi son maître, & nomma Grotius ambassadeur de Suede à la cour de France.

Cet ouvrage  
est digne d'é-  
loges & de cri-  
tiques.

L'estime de Gustave & celle d'Oxenstiern suffisent pour déterminer la vôtre. Grotius est en effet un homme de génie, qui commence à répandre la lumière. Malgré les progrès que faisoit l'esprit humain, les puissances de l'Europe, dans la plus grande ignorance des matieres qu'il traite, ne songeoient pas même à s'en instruire; & il semble leur enseigner l'art de défricher des terres, que la barbarie avoit jusqu'alors laissées sans culture. Cependant ses principes ne sont pas toujours exacts; il ne les développe pas assez; il manque de méthode. Il raisonne avec profondeur: mais il est difficile de le suivre, parce qu'il n'a pas su saisir cet ordre simple, qui ne se trouve que dans la plus grande liaison des idées, & qui rejette tout ce qui est superflu. Enfin il embarrasse ses raisonnements, en produisant l'érudition pour les éclaircir, & il juge d'après l'autorité, quoiqu'il fût capable de mieux juger par lui-même. Malgré ces défauts, qui sont ceux de son siècle, son ouvrage mérite d'être étudié. Il a créé une science qui seroit la plus utile si elle étoit connue; & il a éclairé ceux qui, après lui, s'y sont appliqués avec plus de succès.

Ses vues étoient saines : on n'en peut pas dire autant de Thomas Hobbes. Génie pénétrant, celui-ci eût été fait pour développer les principes du droit de la nature & des gens, s'il eût été capable de raisonner sans prévention. Il avoit de l'ordre, de la méthode, de la netteté, de la sagacité : mais bien loin d'être en garde contre les préjugés, que l'éducation lui avoit donnés, & que les circonstances où il vivoit, nourrissoient en lui, il ne fit un système que pour les établir. Naturellement porté aux paradoxes, il secoua tout-à-fait le joug de l'autorité : il crut juger par lui-même, lorsqu'il posa des principes, qui choquoient les idées les plus reçues : & il les prit pour des vérités, parce qu'ils le confirmoient dans des opinions, qu'il avoit adoptées sans examen.

---

Hobbes, plus méthodique, se fit sur la même matière des principes d'après son éducation & d'après les circonstances où il vivoit.

Né en Angleterre en 1588, & ayant vécu jusqu'en 1679, Hobbes vit naître les dissensions sous les Stuarts, & fut témoin des guerres qui déchirèrent sa patrie. Les maximes des Épiscopeaux, dans lesquelles il avoit été élevé, lui inspiroient de la haine contre les Presbytériens ; & l'animant d'un zèle outré pour la monarchie, elles lui faisoient voir dans le monarque une puissance de droit arbitraire, sans bornes, & dont la volonté seule a force de loi. Les malheurs de l'Angleterre, qu'il attribuoit à la démocratie, le confirmèrent dans cette pensée.

---

Élevé dans la religion anglicane, & persuadé que la démocratie étoit la cause de tous les troubles, il donne au monarque une autorité arbitraire & sans bornes.

Il crut que l'autorité illimitée du prince étoit absolument nécessaire pour maintenir la tranquillité dans l'état ; jugeant que la paix dépend du commandement, le commandement des armes, & que les armes ne peuvent assurer l'obéissance, si elles ne sont entre les mains d'un seul.

Pour établir ce despotisme, il imagine un état de nature, & il met le droit dans la force seule.

Afin d'établir le despotisme, il cherche les principes du droit dans un état de nature, qu'il imagine comme un état de guerre de tous contre tous ; & il se représente le droit que chacun a de se conserver, comme un droit qui s'étend sur tout, même sur les personnes. Dans cette hypothèse, il est évident que tout est au plus fort, que la force seule fait le droit, & que par conséquent l'autorité la plus injuste devient légitime, si elle est soutenue par la force.

Cependant pouvoit-il persuader aux peuples de se soumettre lorsqu'il leur représentoit le souverain comme un despote de droit.

Hobbes auroit dû voir que ses principes pouvoient être aussi favorables à Cromwel qu'à Charles I. Si d'ailleurs il eût remarqué que la puissance arbitraire, que s'arrogeoient les Stuarts, avoit été le prétexte de la révolte des presbytériens ; il auroit jugé que ces rebelles n'étoient pas faits pour croire au despotisme, & que le moyen de les ramener à l'obéissance n'étoit certainement pas de leur offrir sans déguisement un despote dans le souverain. Les ouvrages dans lesquels cet écrivain établit sa doctrine,



doctrine, sont le traité du Citoyen & son Léviathan. Le premier parut en 1641, & l'autre quelques années après.

*Le droit de la nature & des gens*, que Pufendorff publia en 1671, est plus méthodique & mieux raisonné, que tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors en ce genre. Cet écrivain judicieux, avec moins de génie que Grotius & que Hobbes, a mieux réussi, parce qu'il a su profiter des erreurs de l'un & de l'autre, comme de leurs lumières. Cependant il n'avoit point encore assez de philosophie pour développer & rassembler toutes les parties de cette science dans l'ordre le plus exact, & d'après les principes les plus simples.

Pufendorff a mieux réussi que Grotius & que Hobbes, quoique son ouvrage soit encore bien imparfait.

On a beaucoup écrit depuis sur le droit de la nature & des gens; & les questions les plus importantes me paroissent suffisamment éclaircies, si les puissances de l'Europe veulent être équitables. Mais après vous avoir montré cette science dans ses commencements, il seroit inutile de vous parler de tous les écrivains qui en ont cultivé quelques parties : car il vous importe bien plus d'étudier leurs ouvrages, que de savoir ce que j'en pense. Je vous les indiquerai, quand il en sera temps; & je vous préparerai à les lire avec fruit, autant du moins que j'en serai capable. C'est dans le dix-hui-

Depuis on a beaucoup écrit sur les mêmes objets, & on a traité toutes les parties de l'économie publique.

tième siècle qu'on s'est sur-tout appliqué à ce genre d'étude, & qu'on a plus travaillé pour votre instruction. Aucun des objets de la politique n'a été oublié. On a écrit sur les gouvernements, sur les loix, sur le droit public, sur l'art de négocier, sur les finances, sur le commerce, sur les manufactures, sur l'agriculture, sur l'art de la guerre, en un mot sur toutes les parties de l'économie publique. Je ne vous citerai que l'*esprit des loix* de M. de Montesquieu, ouvrage où il y a des grandes vues & beaucoup de génie.





## CHAPITRE XII.

*Des progrès de l'art de raisonner.*



IL vous paroîtra peut-être étonnant, que j'aie oublié de faire l'histoire de la métaphysique : mais c'est que je ne fais pas ce qu'on entend par ce mot. Aristote, croyant créer une science, s'avisa de ramasser toute les idées abstraites & générales, telles que l'être, la substance, les principes, les causes, les relations, & d'autres semblables. Il considéra toutes ces idées dans un traité préliminaire, qu'il appella *Sageſſe premiere, philosophie premiere, théologie, &c* Après lui Théophraste, ou quelque autre péripatéticien, donna le nom de métaphysique à ce ramas d'idées abstraites. Voilà donc la métaphysique : c'est une science où l'on se propose de traiter de tout en général, avant d'avoir rien observé en particulier, c'est à dire, de parler de tout, avant d'avoir rien appris : science vaine, qui ne porte sur rien, & qui ne va à rien. Puisque nous nous élevons des idées

Ce que c'est  
que la méta-  
physique des  
péripatéti-  
ciens.

particulieres aux notions générales, celles-ci ne fauroient être l'objet de la premiere des sciences.

C'est à l'analyse à nous conduire de découverte en découverte.

Comme il est nécessaire d'analyser les objets pour nous élever à de vraies connoissances; il faut absolument mettre de l'ordre dans nos idées, en les distribuant dans des classes différentes, & en donnant à chacune des noms, auxquels nous les puissions reconnoître. C'est là tout l'artifice des notions plus ou moins générales. Si les analyses ont été bien faites, elles nous conduisent de découvertes en découvertes; parce qu'en nous montrant comment nous avons réussi, elles nous apprennent comment nous pouvons réussir encore. Le caractère de l'analyse est de nous conduire par les moyens les plus simples & les plus courts.

Elle est la vraie méthode de toutes les sciences. On pourroit la nommer métaphysique.

Cette analyse n'est pas une science séparée des autres. Elle appartient à toutes: elle en est la vraie méthode, elle en est l'ame. Je la nommerai métaphysique, pourvu que vous ne la confondiez pas avec la science premiere d'Aristote.

Elle suppose que nous connoissons l'origine & la génération de

Cette métaphysique n'est pas même la premiere science. Car sera-t-il possible d'analyser bien toutes nos idées, si nous ne savons pas ce qu'elles sont & comment elles se forment?

Il faut donc avant tout en connoître l'origine & la génération. Mais la science qui s'occupe de cet objet n'a pas encore de nom, tant elle est peu ancienne. Je la nommerois psychologie, si je connoissois quelque bon ouvrage sous ce titre.

toutes nos idées : science nouvelle qui n'a point de nom.

Comme on n'a fait de bonnes grammaires & de bonnes poétiques, qu'après avoir eu de bons écrivains en prose & en vers ; il est arrivé qu'on n'a connu l'art de raisonner, qu'à proportion qu'on a eu de bons esprits, qui ont bien raisonné dans différents genres. Vous pouvez juger par-là que cet art a fait ses plus grands progrès dans le dix-septieme & dans le dix huitieme siècles.

L'art de raisonner ne s'est perfectionné, que dans le dix-septieme & dans le dix-huitieme siècles :

En effet la vraie méthode est due à ces deux siècles. On l'a d'abord connue dans les sciences, où les idées se forment naturellement, & se déterminent presque sans difficulté. Les mathématiques en font la preuve. On n'a pas été aussi heureux dans les sciences, dont l'objet ne tombe pas sous les sens ; parce qu'il n'étoit pas aussi facile de déterminer le nombre & la qualité des idées, qui entrent dans la composition de chaque notion complexe. Telle est la politique. Aussi est-il arrivé à Grotius & à Pufendorff de déterminer souvent mal leurs idées & d'être par conséquent dans l'impuissance d'analyser bien les sujets qu'ils traitent.

plus promptement dans les mathématiques, plus lentement dans les autres sciences.

Avant le renouvellement des lettres on ne le connoissoit pas.

Je n'ai pas le courage de vous parler de ceux qui avant le renouvellement des sciences, ont tenté d'enseigner l'art de raisonner. Si des Tartares vouloient faire une poétique; vous pensez bien qu'elle seroit mauvaise, parce qu'ils n'ont pas de bons poètes. Il en est de même des logiques, qui ont été faites avant le dix-septieme siecle.

C'est ce que vers la fin du seizieme siecle qu'on a pu en donner des idées.

Il n'y avoit alors qu'un moyen pour apprendre à raisonner; c'étoit de considérer les sciences dans leur origine & dans leurs progrès. Il falloit d'après les découvertes déjà faites, trouver les moyens d'en faire de nouvelles; & apprendre en observant les égarements de l'esprit humain, à ne pas s'engager dans les routes qui conduisent à l'erreur. Une pareille entreprise demandoit un génie sage, juste, étendu. Tel fut Bacon, chancelier d'Angleterre.

C'est ce que Bacon entreprend dans son ouvrage du rétablissement des sciences.

Né en 1561, il a été contemporain de Képler & de Galilée, il a vécu sous les regnes d'Elizabeth & de Jacques I, & il est mort en 1626, la seconde année du regne de Charles I.

Son grand ouvrage a pour titre *du rétablissement des sciences*. Fait pour les embrasser d'un coup d'œil & pour y répandre la lumière, il guide l'esprit humain, que les Grecs avoient égaré, & à qui la barbarie & la superstition

paroissoient avoir fermé pour toujours le chemin de la vérité. Dans le plan qu'il trace des sciences, il montre les progrès qu'elles ont faits & les causes qui les ont retardées; il enseigne les moyens de contribuer à leur avancement, & d'en écarter l'erreur; il indique les recherches qui ont été négligées jusqu'à lui; il crée de nouveaux objets d'étude; en un mot, il semble mettre sous les yeux, comme dans un tableau, toutes les découvertes qui ont été faites, & toutes celles qui restent à faire. Tel est l'objet de la première partie de son ouvrage, qu'il intitule *de l'accroissement des sciences*. C'est en observant les sciences dans ce point de vue, qu'il découvre l'unique méthode à suivre, il l'expose dans son *novum organum*; la seconde & la principale partie de son ouvrage.

On lui reproche de changer la signification des mots, d'en créer de nouveaux, & d'affecter un langage qui n'est qu'à lui. Il pouvoit user de cette liberté, puisqu'il avoit des vues toutes neuves: mais il est vrai qu'il en abuse quelquefois. C'est encore avec fondement qu'on se plaint des subdivisions qu'il multiplie trop. Je ne fais même, si, en divisant les sciences & les arts par rapport aux trois facultés de l'entendement, la mémoire, l'imagination, & la raison, il a suivi l'ordre le plus simple & le plus naturel. Cette division est au moins

Reproches  
qu'on lui fait,  
& qu'on peut  
lui faire.

tout-à-fait arbitraire, & il me semble qu'il eût  
 été mieux de considérer les sciences en elles-  
 mêmes: car on les confond, quand on les dis-  
 tingue par rapport à trois facultés, qui ne s'oc-  
 cupent pas d'objets tout-à-fait différents, &  
 dont au contraire le concours est nécessaire dans  
 toutes nos études. Je pourrais ajouter que le  
 nombre de trois, auquel on réduit les facultés  
 de l'entendement, n'est pas lui-même une di-  
 vision exacte. Ce n'est que le résultat d'une  
 analyse, grossièrement faite: résultat qu'on re-  
 çoit par convention, & qu'on rejeteroit, si on  
 analysoit mieux.

Réflexions de  
 ce philosophe  
 sur la métho-  
 de.

Lorsque je me propose de vous faire con-  
 noître la méthode de Bacon, mon dessein n'est  
 pas de traduire son *novum organum*, ni même  
 de vous en donner une analyse complète. J'en  
 extrairai seulement les choses, qui vous mon-  
 treront la marche de l'esprit de ce philosophe,  
 & qui vous apprendront à guider le vôtre. Afin  
 d'exciter votre attention, supposez que c'est  
 lui qui va vous parler.

Excès où tom-  
 bent ceux qui  
 veulent s'ins-  
 truire.

» Les hommes ne connoissent bien ni leurs  
 » richesses, ni leurs forces; jugeant celles-là  
 » plus grandes qu'elles ne sont, & celles-ci  
 » plus petites. Tantôt persuadés que tout a été  
 » dit, & que nous sommes venus trop tard  
 » pour prétendre à des découvertes; ils croient



» savoir tout ce qu'il est possible de connoître,  
 » & ils estiment fortement jusqu'à des sciences  
 » qu'ils n'entendent pas. D'autres fois se mé-  
 » fiant trop d'eux-mêmes, ils désespèrent de pé-  
 » nétrer dans la nature, qui leur paroît incom-  
 » préhensible, & ils se consacrent dans des oc-  
 » cupations frivoles. On diroit que les Grecs  
 » & après eux les Barbares, ont élevé des co-  
 » lonnes au dernier terme où ils sont arrivés;  
 » & nous avons la simplicité de croire que nous  
 » ne pouvons pas aller plus loin.

» Les arts se perfectionnent, les progrès  
 » en sont même rapides tandis que les sciences  
 » n'avancent pas, ou que même elles dégéne-  
 » rent. Elles ont été long-temps comme des  
 » eaux jaillissantes, qui ne peuvent s'élever au  
 » dessus du niveau d'où elles sont tombées.  
 » C'est ainsi qu'elles ont jailli chez les Romains:  
 » mais chez les barbares elles ont peu jailli,  
 » encore ont-elles été fort bourbeuses. Il n'en  
 » a pas été tout-à-fait de même des arts, par-  
 » ce que les artistes, forcés à prendre l'expé-  
 » rience pour guide, peuvent toujours trouver  
 » de nouvelles ressources dans la nature : res-  
 » sources dont les philosophes sont privés, par-  
 » ce qu'ils ne consultent que leurs préjugés &  
 » leur imagination.

» Il faut donc se soumettre à la nature;  
 » pour s'en rendre maître. On ne la connoît

Les observa-  
 tions & les ex-  
 périences doi-  
 vent être nos  
 seuls guides  
 dans la recher-  
 che de la véri-  
 té.

» qu'autant qu'on observe : & puisque nous ne  
 » pouvons pas la forcer à être telle que nous  
 » l'imaginons, c'est à nous à la voir telle qu'elle  
 » est. Peut-être ne se cache-t-elle pas autant  
 » qu'on le pense ; ou du moins elle ne se cache  
 » souvent que pour se faire découvrir. Elle  
 » joue en quelque sorte avec nous, & se mo-  
 » quant de ceux qui la cherchent où elle n'est  
 » pas, elle se laisse volontiers saisir par ceux  
 » qui l'épient.

Mais les phi-  
 losophes ont  
 mieux aimé  
 penser, com-  
 me par inspi-  
 ration.

» Après avoir jeté un coup d'œil sur quel-  
 » ques effets, les philosophes se sont hâtés de  
 » faire des principes généraux : & comme si  
 » la vérité devoit leur être révélée par une ins-  
 » piration intérieure, ils ont interrogé leur ima-  
 » gination, & accommodant la nature à leurs  
 » principes, ils ont rendu des oracles.

Ils ressem-  
 blent à des  
 hommes, qui  
 tenteroient de  
 dresser un obé-  
 lisque, sans  
 le secours  
 d'aucune ma-  
 chine.

» Mais il ne faut pas croire que par cette  
 » voie, l'esprit humain puisse s'élever à de  
 » vraies connoissances. Si dans les mécaniques  
 » les hommes n'avoient employé que leurs  
 » mains, comme dans les sciences ils n'ont  
 » employé que leur esprit, les arts seroient  
 » encore à créer. En effet, pourroit on, par  
 » exemple, sans le secours des machines dres-  
 » ser un obélisque, quand même on multiplie-  
 » roit les bras, quand on choisiroit les plus forts ?  
 » Comment donc les génies, quoique choisis,

» quoique en grand nombre, avanceront - ils  
» dans les sciences, si, dénués de tout secours,  
» ils sont abandonnés à eux-mêmes.

» Il semble qu'on ait senti la nécessité d'u-  
» ne bonne méthode ; mais on y a pensé trop  
» tard, & lorsque l'esprit imbu des préjugés,  
» avoit déjà contracté toutes sortes de mauvai-  
» ses habitudes. La dialectique n'a jamais été  
» propre à le corriger : elle l'entretient plutôt  
» & le confirme dans ses erreurs ; parce que ce  
» n'est qu'un jargon, qui apprend à disputer sur  
» tout, & qui n'apprend point à se faire des  
» idées. Il faut d'autres machines que les regles  
» des syllogismes pour aider l'esprit.

Il faut d'autres machines  
que les regles  
des syllogis-  
mes pour ai-  
der l'esprit.

» Il seroit ridicule de prétendre faire mieux  
» qu'on a fait, si nous n'avions pas d'autres  
» moyens que ceux qui ont été employés jus-  
» qu'à présent. Mais si connoissant la foiblesse  
» de notre esprit, nous l'aidons des secours  
» dont il a besoin ; il sera raisonnable de se pro-  
» mettre plus de succès. Celui qui élève de  
» grands poids avec un levier, ne se pique pas  
» d'être plus fort que celui qui se sert seulement  
» de ses bras. Nous n'avons donc pas la vanité  
» de nous croire supérieurs en génie : mais le  
» hasard nous a fait trouver un levier, & nous  
» nous proposons de nous en servir.

Il faut d'a-  
bord écarter  
les préjugés.

» Il s'agit d'abord d'écarter les préjugés, espe-  
» ces d'idôles, dont l'ignorance & la superstition  
» sont l'objet de notre culte. Non-seulement  
» les préjugés nous ferment le chemin de la  
» vérité; mais encore, lorsque nous y sommes  
» engagés, ils s'offrent continuellement à nous,  
» semblables à ces fausses lueurs, qui se mon-  
» trent dans les ténèbres, & qui nous égarent.

1 Espèce de  
préjugés, *ido-*  
*la tribus*.

» Les premiers préjugés sont ceux que je  
» nomme *idola tribus*. Il y a des défauts de fa-  
» mille dans les maisons des princes: il est dif-  
» ficile de s'en défaire; on ne le veut pas mê-  
» me, parce qu'on croiroit dégénérer. La fa-  
» mille d'Adam est dans le même cas: elle a  
» des préjugés qui nous sont communs à tous.  
» Il faudroit être quelque chose de plus qu'hom-  
» me, pour n'y point participer; comme il  
» faudroit être quelque chose de plus que prin-  
» ce, pour n'en avoir pas quelques défauts.

» Les préjugés de famille sont en grand  
» nombre, parce qu'ils sont fondés sur la na-  
» ture de l'entendement, qui d'ordinaire accom-  
» mode tout à lui, au lieu de s'accommoder  
» aux choses. Trop paresseux pour analyser la  
» nature, nous nous hâtons d'abstraire, & de  
» nous faire des principes généraux: nous sup-  
» posons des ressemblances parfaites, lorsqu'au  
» premier coup d'œil nous ne voyons pas des

» différences ; nous imaginons un certain ordre,  
 » que nous nommons régulier , parce que nous  
 » le concevons plus facilement : nous aimons à  
 » juger d'après les premières impressions que  
 » nous avons reçues dans l'enfance , trouvant  
 » plus commode de les prendre pour règles ,  
 » que de les rappeler à l'examen : nous nous  
 » arrêtons sur les choses qui nous frappent im-  
 » médiatement les sens , pour n'avoir pas la  
 » peine de porter la vue au delà ; enfin tou-  
 » jours jouets de nos passions , si elles changent ,  
 » nous ne tenons plus à nos opinions ; si elles  
 » ne changent pas , nous y tenons avec opiniâ-  
 » treté. C'est que notre esprit qui se repose  
 » dans ces principes généraux , dans ces ressem-  
 » blances , dans cet ordre prétendu régulier ,  
 » dans les impressions de l'enfance , & en géné-  
 » ral dans tout ce qui lui plaît , croit n'avoir  
 » plus rien à chercher. Telles sont les prin-  
 » cipales causes des préjugés de famille.

» Une autre espece de préjugés , que je nom-  
 » merai *idola specus* , ont leurs sources dans le  
 » tempérament de chaque individu , dans son  
 » éducation , dans ses habitudes , & dans les  
 » circonstances particulieres , ou même fortui-  
 » tes où il s'est trouvé. Par ce concours de cau-  
 » ses , qui produit une infinité de préjugés dif-  
 » férents , notre entendement devient comme  
 » un antre obscur , où la lumière ne pénètre

<sup>2</sup> Espece, *idola*  
 la *specus*.

» jamais, & où nous prenons des ombres pour  
 » des choses réelles.

Espece, *idola fori.*

» Dans le commerce que les hommes ont  
 » entre eux, ils se communiquent mutuelle-  
 » ment des préjugés, que chacun se fait à soi-  
 » même, & que je nomme *idola fori*. Ces pré-  
 » jugés viennent du vice des langues, qui est  
 » tel, que nous faisons prendre à ceux qui  
 » croient juger comme nous, des opinions  
 » que nous n'avons pas. Car les mots que l'u-  
 » sage fait, sont si mal déterminés, qu'on a  
 » souvent bien de la peine à saisir notre pensée,  
 » & que nous en avons tout autant à l'expli-  
 » quer. On croit corriger ce défaut avec des  
 » définitions. Mais les définitions sont com-  
 » posées de mots; en sorte qu'il arrive que les  
 » mots ne produisant que des mots, nous nous  
 » embarrassons de plus en plus. Combien de ques-  
 » tions, d'opinions & de disputes sont nées  
 » du seul abus du langage?

Espece, *idola theatri.*

» Enfin il y a des préjugés qui nous vien-  
 » nent des chefs de secte, & que j'appelle *ido-*  
 » *la theatri*; parce que les systèmes philosophi-  
 » ques ne sont que des fables, ainsi que les pie-  
 » ces qu'un poëte met sur le théâtre. Seule-  
 » ment les philosophes observent un peu moins  
 » les regles de la vraisemblance.

» Il seroit impossible de faire l'énumération  
 » de tous nos préjugés, & même inutile de le  
 » tenter; car il suffit de les considérer dans leurs  
 » causes, pour apprendre à s'en garantir. On  
 » voit alors qu'il faut commencer par douter,  
 » & que notre doute doit se répandre sur tou-  
 » tes nos idées sans exception. Elle doivent  
 » toutes nous paroître suspectes; parce que si  
 » nous en conservions quelques-unes, sans les  
 » avoir examinées, elles pourroient nous jeter  
 » dans de nouvelles erreurs, & donner nais-  
 » sance à de nouveaux préjugés. Il faut donc con-  
 » sidérer l'entendement humain comme une  
 » table rase, où nous avons tout effacé, & où  
 » il s'agit de graver d'après de bons deslins.

Pour détruire  
 tous ces pré-  
 jugés, il faut  
 commencer  
 par douter &  
 regarder no-  
 tre entende-  
 ment comme  
 une table rase.

» Nous terminerons nos idées dans de jus-  
 » tes proportions, si commençant aux percep-  
 » tions, qui viennent immédiatement des sens,  
 » nous nous élevons par degrés d'abstractions  
 » en abstractions, sans jamais perdre de vue les  
 » choses que nous entreprenons d'analyser. Il  
 » faut que l'esprit s'appuie toujours sur les faits:  
 » l'expérience & l'observation sont comme des  
 » poids; qui doivent sans cesse le ramener à la  
 » nature & l'empêcher de prendre trop d'es-  
 » sor.

Comment  
 nous détermi-  
 nerons les i-  
 dées que nous  
 graverons sur  
 cette table.

» Je dis l'expérience & l'observation: car  
 » il ne suffit pas d'observer la nature dans le

» cours qu'elle suit d'elle-même & librement ;  
» il faut encore la violenter par des expériences  
» ces , la tourmenter , la vexer.

» Les faits que nous aurons recueillis , nous  
» conduiront d'abord à des axiomes peu généraux. Ces axiomes nous indiqueront des expériences & des observations , qui ayant été faites , nous découvriront de nouveaux faits ;  
» & ces faits , suivant l'analogie qu'ils auront avec les premiers , étendront ou limiteront les axiomes , & les détermineront avec précision.

» Si nous allons de la sorte des faits aux axiomes , & des axiomes aux faits , pour remonter encore aux axiomes , & ainsi continuellement ; nous généraliserons avec ordre , & nos principes , puisés dans la nature , offriront des idées exactes que l'expérience ou l'observation aura déterminées. Il faut sur-tout monter & descendre par degrés , sans jamais se laisser dans cette route pénible , sans jamais franchir d'intervalle. Car le chemin de la vérité étant rempli de haut & de bas , il est plus sage de descendre pour remonter , & de ramper en quelque sorte sur les faits , que de s'élancer de hauteur en hauteur. Ceux qui veulent s'élever tout-à-coup au plus haut , n'y arrivent jamais.

Voilà



Voilà, Monseigneur, la manière dont Bacon étudioit la nature. Il s'est sur-tout appliqué à la philosophie expérimentale. Il en a été le restaurateur, ou plutôt le créateur : car si avant lui on avoit des morceaux d'histoire naturelle, ce n'étoient que des matériaux pour la philosophie naturelle, qu'on ne connoissoit pas encore. Depuis ce philosophe cette science n'a fait des progrès, qu'autant qu'on s'est tenu dans la route qu'il avoit ouverte.

Bacon a ouvert la route à ceux qui se sont appliqués à l'histoire naturelle.

Je viens de vous donner une idée bien abrégée de sa méthode, & quoique j'aie tâché d'en conserver l'esprit, j'avoue que je vous l'ai exposée à ma manière, qui n'est pas la meilleure en elle-même, mais qui doit être plus à votre portée, parce vous y êtes plus accoutumé. Il semble que j'aurois dû joindre des exemples aux préceptes : mais il sera bien mieux que vous en trouviez vous même ; & vous en trouverez, si vous cherchez dans votre mémoire avec quelque attention.

Descartes a perfectionné l'art de raisonner en géométrie. Les autres sciences ne lui ont pas la même obligation. Il a reconnu, comme Bacon, qu'il faut commencer par douter de tout ; mais il s'est trouvé fort embarrassé dans son doute, parce que croyant que les idées sont innées, il n'imaginoit pas les devoir refaire. Il s'est donc vu dans la nécessité de continuer

Le préjugé des idées innées n'a pas permis à Descartes de raisonner dans toutes les sciences aussi bien qu'en géométrie.

de douter, ou de raisonner d'après ses préjugés, & il a pris ce dernier parti.

Insuffisance  
de la principale  
la règle qu'il  
s'est faite.

La principale règle qu'il s'est faite, & que ses sectateurs font valoir comme un grand principe, est qu'il faut s'assurer de l'évidence, & ne rien affirmer que sur des idées claires & distinctes. Cependant ni lui, ni aucun Cartésien n'a su nous apprendre à quel signe on peut reconnoître l'évidence, ni comment nos idées sont claires & distinctes. Cela n'est pas étonnant, puisqu'ils ne savent pas même dire ce que c'est qu'une idée. Ils n'en parlent au moins que d'une manière fort vague. Ils se sont, surtout, égarés en physique, parce qu'ayant négligé l'observation & l'expérience, ils se sont hâtés de voler aux principes, & ils ont bâti des systèmes. Ils auroient dû étudier Bacon.

Locke a entrepris de re-  
graver l'entendement  
humain.

Ce dernier philosophe regrettoit que personne n'eût encore entrepris d'effacer toutes nos idées, & d'en graver de plus exactes sur l'entendement humain, comme sur une table rase. Locke ne laisse plus lieu à de pareils regrets. Persuadé qu'on ne peut connoître l'esprit qu'en observant, il s'est ouvert & frayé une route, qui n'avoit point été battue avant lui. Il a pu former ce dessein & tenter de l'exécuter, en considérant les progrès que les sciences devoient de son temps à l'expérience

& à l'observation: mais il a la gloire que ses découvertes n'ont été préparées par aucun de ceux qui avoient écrit avant lui sur l'entendement humain.

Après avoir démontré qu'il n'y a point d'idées innées, il remonte à l'origine de nos idées, il en explique la génération, il analyse l'entendement, il montre l'abus des mots, il fait voir l'usage qu'on en doit faire, il indique les moyens d'étendre nos connoissances, il écarte les obstacles qui s'y opposent, il mesure les différents degrés de certitude, & il marque les bornes de l'entendement.

Si je me suis fait, pour vous instruire, une méthode simple & claire, si j'ai réussi à vous donner des connoissances, ou du moins à vous préparer à en acquérir; c'est à ce philosophe, Monseigneur, que j'en ai sur-tout l'obligation, puisque c'est lui qui a le plus contribué à me faire connoître l'esprit humain. Je ne puis pas dire, comme il l'auroit pu lui-même, que personne ne m'a ouvert la route dans laquelle je suis entré; car il me l'a ouverte & même aplanié dans bien des endroits. Je ne suis que plus embarrassé à vous parler de ce grand esprit; parce que si je le critique, on m'accusera de le vouloir déprimer; & si je le loue, on formera contre moi d'autres soupçons. Il

Objet de son ouvrage.

Combien je dois à ce philosophe.

faut bien cependant que je vous dise ce que j'en pense. Je le ferai en peu de mots, & je ne m'appesantirai ni sur les critiques, ni sur les louanges.

Eloge & critique de son ouvrage.

Ses ouvrages font son éloge. *L'essai sur l'entendement humain* est celui qui a le plus de rapport au sujet de ce chapitre. Il est neuf pour le fond & en général pour les détails; & Locke y montre une sagacité singulière, soit qu'il observe, soit qu'il raisonne d'après ses observations. Mais il manque d'ordre: en négligeant de mettre les choses en leur place, il tombe dans des répétitions; il ne rapproche pas les observations qui peuvent s'éclairer mutuellement; il n'en recueille pas toutes les conséquences; il laisse échapper des vérités, qu'il sembloit devoir saisir; & il devient quelquefois obscur & même peu exact. L'analyse qu'il donne de l'entendement humain est imparfaite. Il n'a pas imaginé de chercher la génération des opérations de l'âme: il n'a pas vu qu'elles viennent de la sensation, ainsi que nos idées, & qu'elles ne sont que la sensation transformée: il n'a pas observé que l'évidence consiste uniquement dans l'identité, & il n'a pas connu que la plus grande liaison des idées est le vrai principe de l'art de penser. Il touchoit presque à toutes ces découvertes; & il eût pu les faire, s'il eût traité son sujet avec plus de méthode.

Ce philosophe a reconnu une partie des défauts que je reproche à son ouvrage : mais, comme il le dit lui-même, il n'avoit pas le courage de le recommencer. Cependant ce qu'il avoit fait étoit peut-être plus difficile que ce qu'il laissoit à faire, & d'ailleurs avec un génie fait pour vaincre les obstacles, il n'auroit pas dû se décourager. Il nâquit en Angleterre en 1632, & mourut en 1704.



## CHAPITRE XIII.

*De l'utilité des sciences.*

VOIQU'ON ait beaucoup écrit pour & contre les sciences, ce chapitre fera court : car il y aura peu de choses à dire, si nous établissons bien l'état de la question.

Quel est le caractère de la vraie science.

La lumière est le caractère de la vraie science : Il ne faut donc pas regarder comme sciences ce que les sophistes enseignoient avant Socrate, & ce que les sectes grecques ont enseigné depuis ce philosophe.

Les sciences ténébreuses des barbares n'ont été que des fléaux.

Ces fausses sciences ont passé chez les Romains, où elles ont continué d'être fausses ; & chez les barbares où elles sont devenues tout-à-fait monstrueuses. Elles n'avoient éclairé ni les Grecs ni les Romains, elles aveuglerent tout-à-fait les barbares ; & nous voyons croître les désordres, à mesure que ce qu'on appelloit science, se défigure davantage. Alors les choses en viennent au point, que les hommes ne conservent aucune idée de leurs devoirs. Entraînés par leur avidité, enhardis par le senti-

ment de leurs forces ; tour-à-tour intimidés & rassurés par la superstition , ils ne paroissent avoir de réflexion , qu'autant qu'il en faut pour se rendre criminels. Il faut donc regarder toutes ces sciences ténébreuses , comme autant de fléaux de la société.

Mais demander si les vraies sciences sont utiles , c'est demander s'il est avantageux d'être éclairé : question qui mérite à peine une réponse.

Les vraies sciences sont utiles , parce qu'elles éclairent.

La science du gouvernement est celle que les Grecs ont le mieux connue , parce que c'est celle sur laquelle ils ont eu le plus de lumieres. Cependant cette science est la seule à laquelle on n'ait pas donné le nom de science. Formées par des législateurs éclairés , les républiques de la Grece ont été heureuses & florissantes. Les lumieres leur ont donc été utiles.

Les Romains , conduits uniquement par les circonstances , ont été moins éclairés. Cependant la forme du gouvernement qui dirigeoit leurs études , leur a fait apprendre tout ce qu'il leur importoit de savoir , comme citoyens d'une république conquérante. Les lumieres leur ont donc encore été utiles. Mais ils ont eu le malheur de créer la jurisprudence ; fausse science que les Grecs ne connoissoient pas.

Le regne de Constantin est le temps où le jour est sur sa fin , & où la nuit va commencer.

Les ténèbres s'épaississent de siècle en siècle. Les étincelles que jettent quelques hommes de génie, ne peuvent pas les dissiper ; & les peuples sont toujours plus malheureux.

Enfin la lumière reparoît au seizième siècle. Elle croît d'abord lentement : mais elle ne cesse pas de croître, & elle éclaire enfin toutes les nations. Alors les disputes cessent insensiblement ; les sectes disparaissent ou se tolèrent ; le fanatisme s'éteint ; les guerres de religion n'ensanglantent plus la terre : il paroît même qu'il ne doive plus naître d'hérésies, ou que s'il en naît, elles troubleront peu le monde, parce qu'elles n'auront pas de grands succès. Les lumières ou les vraies sciences nous ont donc aussi été utiles.

Plus de lumières nous rendroit plus heureux.

Quel seroit le siècle le plus heureux ? celui où les princes seroient assez éclairés, pour mettre eux-mêmes des bornes à leur puissance, & pour reconnoître que les guerres ruinent à la longue les vainqueurs & les vaincus : vérité que l'Europe devoit avoir apprise.

Toutes les vraies sciences tendent directement ou indirectement à l'avantage de la société.

On dira peut-être que les lumières ne tendent pas toutes à l'avantage de la société ; & je conviens qu'elles n'y tendent pas toutes immédiatement. Mais celles qui paroissent y contribuer le moins, y contribuent d'une manière indirecte. C'est que toutes les sciences, quand elles sont vraies, s'éclairent mutuellement. Les découvertes en apparence les plus inutiles, si



nous les devons à l'observation ; nous apprennent au moins à observer & à raisonner ; & le politique s'instruit à l'école du philosophe , qui ne croit pas lui donner des leçons sur le gouvernement. Vous pouvez remarquer que si on étudie aujourd'hui avec succès l'économie politique , cette étude a été préparée par les lumières de la philosophie , qui l'ont précédée.

Je ne parlerai point du bien ni du mal que font les arts. La discussion seroit trop longue , & d'ailleurs l'histoire vous en instruira mieux que moi. Elle vous en a montré les avantages & les inconvénients. Ils sont utiles en général : mais il faut beaucoup de discernement dans le prince qui les protège ; parce qu'ils ne sont pas tous de la même utilité , & que ceux qui sont utiles dans certaines circonstances , peuvent être nuisibles dans d'autres. Au reste quoique les arts de goût puissent être plus ou moins protégés suivant le besoin , ils ne doivent jamais être tout-à-fait bannis ; si , comme je l'ai fait voir , l'esprit ne s'éclaire qu'après que le goût s'est formé.

Il n'en est pas de même de tous les arts.



---

## CHAPITRE XIV.

*Des obstacles qui s'opposent encore aux bonnes études.*

---

Les études se ressentent encore des siècles d'ignorance où l'on en fit le plan.

LA manière d'enseigner se ressent encore des siècles où l'ignorance en forma le plan : car il s'en faut bien que les universités aient suivi les progrès des académies. Si la nouvelle philosophie commence à s'y introduire, elle a bien de la peine à s'y établir ; & encore on ne l'y laisse entrer qu'à condition qu'elle se revêtira de quelques haillons de la scholastique.

Les établissements faits pour l'avancement des sciences sont la critique des universités.

On a fait pour l'avancement des sciences des établissements auxquels on ne peut qu'applaudir. Mais on ne les auroit pas faits sans doute , si les universités avoient été propres à remplir cet objet. On paroît donc avoir connu les vices des études ; cependant on n'y a point apporté de remèdes. Il ne suffit pas de faire de bons établissements : il faut encore détruire les mauvais , ou les réformer sur le

plan des bons , & même sur un meilleur , s'il est possible.

Je ne prétends pas que la maniere d'enseigner soit aussi vicieuse qu'au treizieme siecle. Les scholastiques en ont retranché quelques défauts, mais insensiblement , & comme malgré eux. Livrés à leur routine , ils tiennent à ce qu'ils conservent encore ; & c'est avec la même passion qu'ils ont tenu à ce qu'ils ont abandonné. Ils ont livré des combats pour ne rien perdre : ils en livreroient pour défendre ce qu'ils n'ont pas perdu. Ils ne s'apperçoivent pas du terrain qu'ils ont été forcés d'abandonner : ils ne prévoient pas qu'ils seront forcés d'en abandonner encore : & tel qui défend opiniâtrément le reste des abus qui subsistent dans les écoles , eût défendu avec la même opiniâtré des choses qu'il condamne aujourd'hui , s'il fût venu deux siecles plus tôt.

Il restera toujours dans les écoles des défauts, dont on ne les corrigera pas.

Les universités sont vieilles , & elles ont les défauts de l'âge : je veux dire qu'elles sont peu faites pour se corriger. Peut-on présumer que les professeurs renonceront à ce qu'ils croient savoir , pour apprendre ce qu'ils ignorent ? Avoueront-ils que leurs leçons n'apprennent rien , ou n'apprennent que des choses inutiles ? non : mais , comme les écoliers , ils continueront d'aller à l'école pour remplir une tâche. Si

elle leur donne de quoi vivre, c'est assez pour eux ; comme c'est assez pour les disciples, si elle consomme le temps de leur enfance & de leur jeunesse.

Pourquoi les académies ont-elles contribué à l'avancement des sciences.

La considération dont les académies jouissent, est un aiguillon pour elles. D'ailleurs les membres, libres & indépendants, ne sont pas astreints à suivre aveuglément les maximes & les préjugés de leur corps. Si les vieillards tiennent à de vieilles opinions, les jeunes ont l'ambition de penser mieux ; & ce sont toujours eux qui font dans les académies les révolutions les plus avantageuses aux progrès des sciences.

Les professeurs de l'université sont forcés à se conformer au plan reçu.

Les universités ont perdu beaucoup de leur considération, & avec la perte de la considération, l'émulation se perd tous les jours. Un professeur qui a du mérite, se dégoûte, lorsqu'il se voit confondu avec des pédants que le public méprise, & lorsque voyant ce qu'il faudroit faire pour se distinguer, il juge qu'il seroit imprudent à lui de le tenter. Il n'oseroit changer entièrement tout le plan d'étude, & s'il veut hasarder seulement quelques changements légers, il est obligé de prendre les plus grandes précautions.

Les écoles confiées à des

Si les universités ont ces défauts, que sera-ce des écoles confiées à des ordres religieux.

c'est-à-dire, à des corps qui ont une façon de penser à laquelle tous les membres sont obligés de s'assujettir ? Si par hazard ces écoles sont mauvaises, peut-on raisonnablement supposer qu'elles deviendront bonnes un jour ?

Quand nous sortons des écoles, nous avons à oublier beaucoup de choses frivoles, qu'on nous a apprises; à apprendre des choses utiles, qu'on croit nous avoir enseignées; & à étudier les plus nécessaires, sur lesquelles on n'a pas songé à nous donner des leçons.

Nos écoles  
sont peu pro-  
pres à nous  
instruire.

De tant d'hommes qui se sont distingués depuis le renouvellement des lettres, y en a-t-il un seul qui n'ait pas été dans la nécessité de recommencer ses études sur un nouveau plan ? Ceux qui ont cru avoir appris quelque chose dans nos écoles, ont-ils eu plus de connoissances ou plus de préjugés ? & ceux qui ont cru n'y avoir rien appris, & qui s'en sont dégoûtés de bonne heure, n'ont-ils pas toujours été les meilleurs esprits ? Si ces derniers nous avoient dit comment ils se sont instruits; nous ne serions plus dans le cas de chercher de bonnes méthodes. Il est bien étonnant que vivant avec des hommes qui ont acquis des connoissances en tous genres, nous ne sachions pas comment on en peut acquérir.

Si c'est hors des écoles que nous commençons à nous instruire , à quoi servent-elles donc ?

Elles n'ont produit aucun bon livre élémentaire. Ce sont elles cependant qui devraient nous apprendre les éléments des sciences.

A peine ose-t-on y enseigner les mathématiques ;

Il y a des sciences sur lesquelles nous avons de bons livres pour nous instruire. Telles sont, par exemple, celles que nous comprenons sous le nom de mathématiques. Or, on ne les enseigne pas dans nos collèges ; ou du moins si quelques professeurs en donnent des leçons , il n'y a pas bien long-temps ; ils s'écartent en cela du plan généralement reçu ; ils n'oseroient s'étendre sur un sujet, qui n'est pas entré dans la première institution des universités ; ils n'en ont pas même le loisir : car il ne leur est pas permis de ne pas enseigner ce que les autres enseignent ; & on ne tolère leurs leçons sur des objets utiles , qu'à condition qu'ils n'oublieront pas les choses frivoles qu'on ne veut pas perdre. Il faut savoir gré à ces professeurs d'avoir profité des livres , que leurs confrères n'ont pas faits. C'est à eux que les écoles ont l'obligation d'être moins mauvaises qu'elles ne l'ont été : & elles seroient encore meilleures aujourd'hui , si ces bons esprits avoient été les maîtres de faire leurs leçons sur des sujets à

leur choix, & avec la méthode qu'ils auroient voulu.

Si les meilleurs professeurs sont forcés à n'enseigner que superficiellement les sciences sur lesquelles nous avons de bons livres élémentaires, on peut bien juger qu'ils n'ont pas imaginé d'enseigner celles sur lesquelles nous n'en avons pas. Il arrive de-là qu'on oublie précisément les plus nécessaires aux citoyens, qui doivent un jour conduire les autres.

& on néglige  
les sciences  
les plus nécessaires  
aux citoyens.

Les écoles ayant commencé dans des cloîtres, il étoit naturel que l'instruction des ordres religieux en fût le principal objet, & qu'on s'occupât peu des choses qu'il auroit fallu enseigner aux autres citoyens. Voilà pourquoi nous passons notre enfance à nous fatiguer pour ne rien apprendre, ou pour n'apprendre que des choses qui nous sont inutiles; & nous sommes condamnés à attendre l'âge viril pour nous instruire réellement.

Tels sont les préjugés qui sont un obstacle aux bonnes études. Il semble qu'après en avoir parlé, je devrois peut-être essayer de tracer un nouveau plan. Mais si j'en avois connu un meilleur que celui que j'ai suivi avec vous, je l'aurois préféré. Il ne me reste donc rien à vous dire sur ce sujet, sinon que je regrette de n'avoir pas été capable de faire mieux.

C'est à vous, Monseigneur, à vous instruire désormais tout seul. Je vous y ai déjà préparé & même accoutumé. Voici le temps qui va décider de ce que vous devez être un jour : car la meilleure éducation n'est pas celle que nous devons à nos précepteurs ; c'est celle que nous nous donnons nous-mêmes. Vous vous imaginez peut-être avoir fini ; mais c'est moi, Monseigneur, qui ai fini ; & vous, vous avez à recommencer.

FIN du quinzième volume.



